

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

CIVILISATIONS - MENTALITÉS



TOME XXXIII 1995 N^{os} 1—2

IMAGES ET STÉRÉOTYPES DANS LES MANUELS SCOLAIRES
LES INTELLECTUELS ET LA CULTURE ALLEMANDE
ÉGLISE, ÉTAT ET SAINTETÉ À BYZANCE



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ALEXANDRU DUȚU

COMITÉ CONSULTATIF

SEÇİL AKGÜN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N. N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LOUKIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (Munich), VALENTIN AL. GEORGESCU, ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck-Belgrade), M. N. KŪZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), ST. POLLO (Tirana), M. D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, RUMEANA STANCEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALOTA-CAVALLOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB

COMITÉ DE RÉDACTION

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL BARBU, LIDIA SIMION (Secrétaire de la rédaction)

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à: ORION SRL, Splaiul Independenței 202 A, Bucarest, 6 Roumanie, PO BOX 74-19, Bucarest, Tx 11939, ÇBTxR, Fax (40)13122425 et RODIPET S.A., Piața Presei Libere, nr. 1, P.O. Box 33-57, București, România.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159

71119 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15-20 pages dactylographiées pour les articles et 5-6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI

Calea 13 Septembrie nr. 13, téléphone 631.74.00

BUCUREȘTI – ROMANIA

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

CIVILISATIONS — MENTALITÉS

TOME XXXIII

1995

N^{os} 1—2, Janvier—Juin

SOMMAIRE

Images et stéréotypes dans les manuels scolaires

LAURENȚIU VLAD, Idéologie et éducation. Quelques notes sur les livres scolaires d'histoire des Roumains, 1918—1969	5
CHRISTINA KOULOURI (Athènes), L'image de l'« autre » national dans les manuels scolaires grecs au tournant du XIX ^e siècle	15
LIGIA LIVADĂ, Le passé et l'étranger dans les livres scolaires d'histoire des Roumains (deuxième moitié du XIX ^e siècle)	23
NADIA DANOVA (Sofia), L'image de l'« autre » dans les manuels bulgares du XIX ^e et le début du XX ^e siècle	31
CRISTINA ION, The Present Creates the Past; the "Phanariots" in the Romanian Textbooks during the Second Half of the 19th Century	41
DUBRAVKA STOJANOVIĆ (Belgrade), Stereotypes in New Serbian History Textbooks between the Class and National Determinism	49
EWA NASALSKA (Varsovie), Ethnocentrism in the Image of Germans and Poles in German and Polish Textbooks of Recent History	53
MIRELA LUMINIȚA MURGESCU, In Search of the Perfect Citizen. Official Discourse in the Romanian Schools (1831—1864)	65
EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Manuels rédigés pour l'instruction de Louis XIV traduits en néogrec (Didaskaleion tôn hégemonôn kai eugenôn andrôn) . .	73

Les intellectuels et la culture allemande

ELENA SIUPIUR, Die Intellektuellen aus Rumänien und den Südosteuropäischen Ländern in den deutschen Universitäten (19. Jahrhundert) I. Teil	83
HORST FASSEL (Tübingen), Deutsch-rumänische Kulturbeziehungen in der Zwischenkriegszeit. Allgemeine Voraussetzungen und regionale Besonderheiten . . .	101

Église, État et Sainteté à Byzance

TUDOR TEOTEOI, Empire et sacerdoce à Byzance au temps des Paléologues . . .	121
KOSTAS P. KYRRIS (Chypre), The Ideological and Cultural Dimensions of Hagiography in South-East Europe, Particularly in the Byzantine Empire	133

Cosmographies et navigations

CĂTĂLINA VELCULESCU, V. GURUIANU, Cosmographies in Romanian: « I aus Asiae » or « Laus Europae »?	153
---	-----

- RADU G. PĂUN, Sur quelques « modèles » livresques. Les « Navigations et pérégrinations » de Nicolas de Nicolay 171

Langue et histoire dans l'espace balkanique

- GIUSEPPE PICCILLO (Catania), Sul gerundio Romeno in -ă 181
 CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Dénominations latines de poissons en albanais. Comparaison avec le roumain 189

Chronique

- ZAMFIRA MIHAIL, TUDOR TEOTEOI, Le VII^e Congrès International d'études du Sud-Est européen (Thessalonique, 1994) 193
 LUMINIȚA FASSEL (Tübingen), Gründung einer Gesellschaft für Balkanromanistik anlässlich der Tagung an der Universität Bamberg 195
 VIORICA MOISUC, The Sixth International Scientific Conference « Danube — the River of Cooperation » 197
 Benda Kálmán (1913–1994), Andrei Pippidi 198

Comptes rendus

- Europäische Mentalitätsgeschichte*, Hrsg. von P. Dinzelbacher (Alexandru Dușu); *Sud-Estul european în vremea Revoluției Franceze. Stări de spirit, reacții, confluențe*. Coordonateur Alexandru Dușu (Ioana Popa); NOEL MALCOLM, *Bosnia. A Short History* (Andrei Pippidi); CONSTANTIN BĂLAN, *Inscripții medievale și din epoca modernă a României. Județul istoric Argeș (sec. XIV — 1848)* (Andrei Pippidi); ARLETTE FARGE, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle* (Cristina Ion); MIHAI MAXIM, *Țările Române și Înalta Poartă. Cadrul juridic al relațiilor româno-otomane în evul mediu* (V. Panaite); *Ресолюции и реформы на Балканах*, éd. I. V. Tchiourkina (Stella Ghervas, Florin Țurcanu); NEOKLIS [KAZAZIS, 'Η Γαλλική' Επανάσταση], éd. Roxane Argyropoulos (Cornelia Papacostea-Danielopolu); A propos du compte rendu de M. Andrei Pippidi sur notre article paru in « Revue d'Europe Centrale » (Dan Berindei) 199

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

CIVILISATIONS — MÉNTALITÉS

TOME XXXIII

1995

N^{os} 1—2, Janvier-Juin

CONTENTS

Images and Stereotypes in Schoolbooks

LAURENȚIU VLAD, Ideology and Education. Some Notes on the Handbooks of Romanian History, 1918—1989	5
CHRISTINA KOULOURI (Athens), The Image of the Other National in the Greek Handbooks at the Turning of the 19th Century	15
LIGIA LIVADĂ, The Past and the Foreigner in the Handbooks of Romanian History (Second Half of the 19th Century)	23
NADIA DANOVA (Sofia), The Image of the Other in the Bulgarian Handbooks (19th C. — Beginning of the 20th C.)	31
CRISTINA ION, The Present Creates the Past: the "Phanariots" in the Romanian Textbooks during the Second Half of the 19th Century	41
DUBRAVKA STOJANOVIĆ (Belgrade), Stereotypes in New Serbian History Textbooks between the Class and National Determinism	49
EVA NASALSKA (Warsaw), Ethnocentrism in the Image of Germans and Poles in German and Polish Textbooks of Recent History	53
MIRELA LUMINIȚA MURGESCU, In Search of the Perfect Citizen. Official Discourse in the Romanian Schools (1831—1864)	65
EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Handbooks for Louis the XIVth translated into Greek (Didaskaleion tou hēgemonōn kai eugenōn andrōn)	73

The Intellectuals and the German Culture

ELENA SIUPIUR, Romanian and Southeast European Intellectuals in the German Universities (19th Century)	83
HORST FASSEL (Tübingen), German-Romanian Cultural Relations during the Inter-war Period	101

Church, State and Holyness in Byzantium

TUDOR TEOTEOI, Empire and Clergy in Byzantium in the Age of Paleologues . .	121
KOSTAS P. KYRRIS (Cyprus), The Ideological and Cultural Dimensions of Hagiography in South-East Europe, Particularly in the Byzantine Empire . . .	133

Cosmographies and Navigations

CĂȚĂLINA VELCULESCU, V. GURUIANU, Cosmographies in Romanian: "Laus Asiae" or "Laus Europae"?	153
--	-----

Rev. Études Sud-Est Europ., XXXIII, 1—2, p. 1—216, Bucarest, 1995

RADU G. PĂUN, Erudite Models of Nicolas of Nicolay's "Navigations and Journeys"	171
<i>Language and History in the Balkans</i>	
GIUSEPPE PICCILLO (Catania), On the Romanian Gerundive in -ă	181
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Latin Terms for Fishes in Albanian Compared with the Romanian Terms	189
Chronicle	193
Book Reviews	199

IDÉOLOGIE ET ÉDUCATION.
QUELQUES NOTIES SUR LES LIVRES SCOLAIRES
D'HISTOIRE DES ROUMAINS, 1918—1989

LAURENȚIU VLAD

1.

Notre essai n'aura pas la prétention d'exhaustivité. Dans cette phase de la recherche nous pouvons présenter seulement quelques réflexions sur les rapports établis entre les changements idéologiques et la politique éducative. L'exemple roumain offre d'intéressants détails à cet égard, car la période choisie (1918/89) couvre au moins trois structures idéologiques différentes qui ont eu, chacune à son tour, un reflet spécifique dans la construction de l'idéal éducatif.

En s'appuyant donc sur les livres scolaires d'histoire des Roumains d'école primaire et sur les *Méthodes* spéciales destinées à l'enseignement de l'histoire, nous voulons signaler les correspondances entre l'idéologie officielle de l'Etat (ou du parti), sa politique éducative et le système des manuels scolaires.

On sait assez bien qu'à l'école primaire, les clichés pénètrent très vite et restent longtemps dans la mémoire, d'autant plus que les élèves ne passent pas toujours au secondaire. Le cas de la Roumanie de l'entre-deux-guerres est, à cet égard, extrêmement significatif. Par exemple, dans la troisième décennie du 20^e siècle, seulement 31,8% des élèves du milieu urbain qui fréquentent le primaire passent au secondaire; pour le milieu rural le pourcentage est bien plus faible, 5%¹; et tout cela au niveau d'une population rurale majoritaire d'à peu près 80%². Il faut préciser ensuite que l'idéal déclaré de l'école primaire était plutôt «de bien enseigner que de beaucoup enseigner»³. Le secondaire contribuait à la sélection des élèves pour la

¹ *Dicționar enciclopedic român* (Dictionnaire encyclopédique roumain), t. II, București, Ed. Politică, 1964, p. 908; voir aussi *Enciclopedia română* (L'Encyclopédie roumaine), t. I, București, p. 479. Pour les années 1921/33, d'un total de 15787023 inscrits à l'école primaire au milieu rural, seulement 863070 passent au secondaires (5,4%).

² voir *Enciclopedia română* (L'Encyclopédie roumaine), t. III, p. 41. En 1930, d'une population totale de 18052900 personnes, 14420700 habitaient à la campagne.

³ Gh. N. Costescu, *Metodica istoriei românilor* (La Méthode de l'histoire des Roumains) București, Viața Românească, 1921, p. 51.

formation des élites intellectuelles, tandis que le primaire avait pour but le développement du citoyen moyen avec une forte conscience de soi.

Si en 1938/39 seulement 119110 enfants passaient au second cycle de l'école primaire, en 1965/66 celui-ci était fréquenté par 1434750 écoliers⁴. L'explication réside dans la mise en œuvre de quelques décisions de l'Etat communiste concernant l'accroissement de la durée de l'enseignement général obligatoire (jusqu'à huit ou dix ans)⁵. Mais, au niveau du contenu de l'éducation, ces mesures ne représentaient, du point de vue qualitatif, qu'un renforcement idéologique selon l'intensité des contraintes exercées par le Parti Communiste Roumain. En occurrence, l'intention du Parti de généraliser jusqu'à douze ans l'enseignement obligatoire (après 1985)⁶ visait la destruction de l'élite intellectuelle et son remplacement par une masse informe qui aurait répondu exclusivement aux stimulations idéologiques. A notre avis, les chercheurs doivent prendre des précautions à propos de cet usage quantitatif de la population scolaire, qui n'est qu'un indice relatif de l'accroissement de l'enseignement. Par contre, notre démarche est plutôt qualitative; elle s'intéresse beaucoup plus aux changements du schéma éducatif de l'école primaire qu'à l'analyse sociologique de la population scolaire.

Comme les stéréotypes de l'école, notamment ceux des premières années sont très vigoureux, on pourrait anticiper leur destin public. Selon Daniel Henri Pageaux ces clichés d'écoliers auxquels s'ajoutent une culture résiduelle livresque (toujours enrichie au bistrot), et les médias constituent la seule histoire vraie pour le grand public, une histoire intérieure qu'on trouve partout (propagande électorale, télévision etc.) et qui doit être reconnue et décodé par ce grand public pour qu'il se sente à l'aise⁷.

2.

« Cherchez à convaincre les enfants que leur pays est le meilleur, que leur peuple est plus brave, plus noble, plus vigoureux que les autres. N'ayez pas peur d'exagération. Tant mieux si vous allez trop loin. »⁸ Résumée dans ces mots c'est donc une profession de foi que le ministre de l'Instruction publique, Spiru Haret (fin du 19^e siècle) entendait faire circuler parmi ses professionnels. En fait, toutes les *Méthodes* privilégiaient l'idée d'une éducation affective au détriment d'une autre, fondée sur l'accumulation intellectuelle (au niveau de l'école primaire)⁹. En ce sens, les stratégies éducatives qui reposaient sur la méthode biographique¹⁰ mettaient en circulation un

⁴ apud. *Istoria învățământului în România* (L'histoire de l'enseignement en Roumanie) București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1971, p. 354.

⁵ *Ibidem*, pp. 358/59

⁶ apud. *Istoria României* (L'Histoire de la Roumanie), 1918/1981, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1981, p. 364

⁷ Daniel Henri Pageaux, *De l'imagerie culturelle au mythe politique: Asterix le Gaulois*, extrait de *Nos ancêtres les Gaulois*, pp. 440/41

⁸ N. Bartzaria, P. Puchianu, D. Stoica, A. Pora, C. Răsmeriță, *Istoria Românilor. Câteva orientări metodice pentru tratarea tuturor lecțiilor de istorie din programa analitică a învățământului primar* (L'histoire des Roumains. Quelques orientations de méthode pour traiter toutes les leçons d'histoire du programme analytique de l'enseignement primaire), Craiova, Scrisul românesc, s.d., p. 6

⁹ *Ibidem*, p. 8

¹⁰ Gh. N. Costescu, *op. cit.*, p. 50

« panthéon scolaire », reproduisant grosso modo celui romantique du 19^e siècle. Donc, à l'époque de l'entre-deux-guerres, la politique éducative visait tout d'abord la mise en valeur des sentiments religieux, esthétiques et socio-moraux ¹¹ qui pourraient conduire à l'éveil d'une conscience nette d'appartenance à une nation (peuple) distincte et noble. Cette solidarité était conçue selon le modèle de l'égoïsme organique de la famille ¹². Deuxièmement, on comptait sur la construction d'une personnalité humaine fondée sur les exemples des héros qui peuplaient le « panthéon scolaire ».

Entre 1948/89 l'éducation historique repose sur quelques nouveaux principes, c'est-à-dire sur « l'internationalisme prolétaire », sur l'exclusion des personnalités historiques consacrées par l'ancien « panthéon », sur une idée nationale révisée, postulant que les Roumains étaient les précurseurs de n'importe quel phénomène de l'histoire. Automatiquement, cette idée excluait la Roumanie de l'histoire universelle à cause du nationalisme foncièrement vulgaire qu'elle légitimait ¹³.

Pour étudier le régime politique communiste roumain, il faut tenir compte de ses fluctuations idéologiques. On distingue trois étapes ¹⁴. La première, nommée stalinienne, dure de 1948 à 1964. Le statut de l'enseignement historique a été réglé par la nouvelle loi sur l'éducation (1948), qui maintenait l'étude de l'histoire pour tous les cycles, mais inaugurerait le système du manuel unique et introduisait, comme obligatoire pour les professeurs, ainsi que pour les élèves, l'étude de la conception matérialiste dialectique et historique. Un livre d'orientation éducative, traduit du russe et publié à Bucarest en 1947 (réédité par la suite plusieurs fois jusqu'en 1953), soulignait d'une manière explicite cette finalité de l'éducation historique ¹⁵.

En outre, les professionnels de l'éducation communiste accusaient l'enseignement de l'entre-deux-guerres de chauvinisme ¹⁶, à cause d'une définition de la nation (du peuple) fondée sur l'idée de la spécificité nationale, présentée uniquement par rapport à une altérité menaçante. C'était l'époque des « masses populaires », quand la nation (le peuple) ne pouvait être conçue qu'à partir d'un net exclusivisme social. Les anciens héros individuels étaient acceptés s'ils avaient une origine modeste ou s'ils étaient des « amis du peuple »; dans ce cas on constate même une révision du « panthéon scolaire » ¹⁷.

Dans le champ historique les nouveaux venus et les convertis ont entamé une critique acharnée à l'adresse de la tradition de l'entre-deux-guerres.

¹¹ I. Nisipeanu, T. Geantă, *Metodica istoriei în spiritul școlii active* (La Méthode de l'histoire dans l'esprit de l'école active), București, Cultura Românească, s.d., pp. 90/92

¹² N. Batzaria, P. Puchianu..., *op. cit.*, p. 8

¹³ Alexandru Dușu, *Fazele ideologiei comuniste și perspectiva comparativă* (Les phases de l'idéologie communiste et la perspective comparative), dans « Cotidianul/L.A.I. », 31 ian. 1994, p. 8

¹⁴ voir les chronologies de Vlad Georgescu, *Politică și istorie. Cazul comuniștilor români*. (Politique et Histoire. Le cas des communistes roumains), București, Humanitas, 1991; A. M. Petrencu, *Învățământul istoric în România, 1948/1989* (L'Enseignement historique en Roumanie, 1948/1989), Chișinău, Știința, 1991; Alexandru Dușu, *Fazele ideologiei comuniste și alternativa comparativă* (Les phases de l'idéologie communiste et l'alternative comparative), dans « Cotidianul/L.A.I. », 31 ian. 1994, p. 8

¹⁵ A. M. Petrencu, *op. cit.*, p. 25

¹⁶ *Metodica predării istoriei în școala de 8 ani* (La Méthode d'enseigner l'histoire à l'école primaire), București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1962, p. 40

¹⁷ voir par exemple, *Limba română și istoria R.P.R.* (La Langue roumaine et l'histoire de la République Populaire Roumaine), pour la troisième, București, Ed. de Stat, 1950, pp. 329/413

Ils ont accusé les savants, ainsi que les éducateurs d'avoir négligé délibérément le rôle du peuple dans l'histoire, en privilégiant celui de la personnalité, de l'héros individuel. L'issue était la science historique soviétique¹⁸. C'est-à-dire, l'approche des phénomènes historiques à partir d'une conception considérant le mode de production comme essentiel pour tout changement de la société. Le « moteur » de l'histoire était la lutte de classes. L'homme anéanti, comme disait Marc Ferro, ne devait rien à sa volonté, le mode de production étant une explication suffisante même pour ses exercices intellectuels.

On parlait à l'époque de l'influence décisive des Slaves dans le processus de la formation du peuple roumain et de la langue roumaine; du rôle, toujours important, que la Russie et l'U.R.S.S. ont eu dans l'histoire universelle et certainement roumaine. Si dans l'entre-deux-guerres l'idéologie nationale était au sommet, dans les années cinquante et soixante, les mots « patriotisme », ou « conscience nationale » ont été exclus du vocabulaire. Même dans les compétitions sportives au mot « national » on substitue l'indéfini « républicain »¹⁹.

En 1965 débute en Roumanie la soi-disant période du libéralisme idéologique. Les historiens recommençaient à se retrouver, mais pour très peu de temps. Les livres scolaires d'histoire, manquant d'un paradigme, abondaient en informations. Si le Parti Communiste et son nouveau chef ignoraient ou, tout au contraire, dirigeaient de l'ombre cette situation, c'est une chose difficile à préciser²⁰. En tout cas, des nouvelles solidarités ont été créées autour du régime jusqu'à peu près les années quatre-vingt. En ce qui concerne la législation scolaire il faut retenir deux importantes réglementations visant l'accroissement de la durée de l'enseignement général obligatoire²¹.

La dernière phase de l'idéologie communiste en Roumanie était celle incarnée par le régime politique de Nicolae Ceaușescu. A notre avis deux étaient les lignes-force de cette période; premièrement, l'accent très fort mis sur la perspective nationale. Tout était purement roumain; les Slaves mélangés dans l'origine des Roumains, les problèmes avec les nationalités, les Européens disparaissaient d'un coup. En fait, pourquoi parler toujours de l'Europe? Les écoliers du quatrième savaient que sans les Roumains, l'Europe n'aurait pas pu exister²². La seconde direction à laquelle nous avons fait allusion était celle de l'obsession de l'histoire sans détours. Le Programme du Parti Communiste Roumain (1974) légitimait du point de vue de l'histoire nationale le régime et son chef. L'histoire sans détours du peuple roumain était ainsi conçue comme une succession logique des processus qui se déroulaient depuis l'antiquité pour s'achever aux jours de Nicolae Ceaușescu²³. Même

¹⁸ Petre Constantinescu — Iași, *Despre activitatea din domeniul istoriei și literaturii* (Sur l'activité dans les domaines de l'histoire et de la littérature), dans „Analele Academiei R.P.R.” seria C., t. I, memoriul I, 1948 p. 1

¹⁹ apud. Vlad Georgescu, *op. cit.*, p. 46

²⁰ *Ibidem*, pp. 62/63

²¹ *Istoria învățământului în România* (L'histoire de l'enseignement), pp. 358/59

²² *Istoria patriei* (L'Histoire de la patrie), livre scolaire pour la quatrième, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1968, p. 49

²³ *Programul Partidului Comunist Român de făurire a societății socialiste multilateral dezvoltate și înaintare a României spre comunism* (Le Programme du Parti Communiste Roumain sur l'édification de la société socialiste multilatéralement développée et l'avancée vers le communisme), București, Ed. Politică, 1974

l'histoire du Parti commençait dès l'antiquité. C'était pour cette raison que dans le Musée du Parti Communiste Roumain, la première salle protégeait les bustes de Décébal et de Trajan (les ancêtres du peuple roumain) et non pas ceux de Marx et Engels, les fondateurs du communisme ²⁴.

A partir de 1976 l'idéologie lance un autre défi, l'enjeu était celui de construire une origine lointaine pour tous les phénomènes historiques (le « protochronisme ») ²⁵. Le débat sur la formation du peuple roumain est significatif en ce sens. On ne trouve à cette époque aucune trace slave au niveau de ce processus, ainsi qu'on a trouvé copieusement auparavant dans les années cinquante, quand toujours les précurseurs étaient uniquement les Slaves. Les Slaves une fois éliminés, les manuels scolaires ont pu faire place aux anciens Thraces, aux Daces et aux Romains.

3.

L'histoire du Parti Communiste est presque partout la même. L'historien de ce parti, comme disait Marc Ferro au sujet du régime de Staline, avait « une fonction similaire à celle du théologien en pays d'Islam ou de Chrétienté ». L'enseignement historique a dans ce cas pour objet « de renforcer et de grandir les institutions en place. Certes, cette fonction n'est pas un apanage du régime soviétique; seulement ses dirigeants, en premier lieu Staline, la lui ont fait exercer jusqu'à ses limites extrêmes, transformant et défigurant le passé au gré des besoins capricieux de la ligne politique couverte sur le nom des nécessités de l'histoire en train de se faire » ²⁶. On connaît aussi le rôle de l'enseignement dans la conservation et la transmission des réserves culturelles. A cause d'une idéologie quelconque la politique éducative et ensuite les livres scolaires opèrent une sélection de connaissances humaines qui ont un statut de « socially legitimate knowledge », selon Apple ²⁷.

Nous avons fait sur ces bases un sondage sur quelques livres scolaires d'histoire des Roumains d'école primaire pour essayer d'extraire l'image de l'identité nationale que ces textes voulaient inculquer aux enfants. Il faut préciser, avant de présenter ces dernières réflexions que nous avons établi comme références pour cette courte exemplification, quelques coordonnées, qui circulaient à l'époque en tant que mythes de l'histoire savante: l'origine et la continuité, l'unité, la lutte pour l'indépendance, les Roumains par rapport aux autres et les héros du peuple roumain.

a. L'ORIGINE ET LA CONTINUITÉ DU PEUPLE ROUMAIN

On ne discute pas ici le refrain constant que les textes scolaires choisis pour exemplification mettaient en circulation. (le caractère latin du mélange des Daces et des Romains dans le processus de la formation du peuple roumain).

²⁴ Vlad Georgescu, *op. cit.*, p. 109

²⁵ Alexandru Dușu, *art. cit.*, p. 8

²⁶ Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris, Payot, 1986, p. 148

²⁷ Apple M. Nj., *Ideology and Curriculum*, Routledge, Kegan Paul, London, 1979, p. 203; apud. Dijana Plut, *Socialization Patterns of Elementary School Textbooks*, dans *Warsfare. Patriotism. Patriarchy*, ed. by Ruzica Rosandic, Vasna Pesic, Belgrad, 1994, p. 13

Les problèmes qui individualisent les livres scolaires sont d'un côté, l'apport des Slaves à la structure ethnique et linguistique des Roumains, de l'autre côté, l'affectivité exagérée pour les Daces, à cause de la perte des batailles engagées contre les Romains, ce qui renvoie à l'idée que les Romains ont conquis les Daces. Ces derniers, par leur statut de victimes étaient considérés le ferment de la formation du peuple roumain, soit parce qu'ils ont eu une humble condition (ce qui plaisait à l'époque stalinienne), soit parce qu'ils étaient les héritiers des anciens Thraces, les plus lointains des ancêtres des Roumains (la période de quête des précurseurs).

Revenons aux Slaves. Pendant l'entre-deux-guerres, les manuels scolaires²⁸ ne trouvaient pas nécessaire de parler de l'apport slave à la formation du peuple roumain, car on estimait que le processus avait déjà pris fin vers l'an 600, quand les Slaves pénètrent au bas Danube. A partir du 1948, quand en Roumanie apparaît le premier livre scolaire *unique* d'histoire, l'optique est nettement changée. (Nous rappelons, c'était la période stalinienne). On ne pouvait parler de la constitution du peuple roumain qu'après l'arrivée des Slaves sur les territoires des Daces. La langue roumaine avait le même destin. Un accent fort était mis sur la composition sociale de ceux qui restent sur place après 271/75, quand l'empereur Aurélian décide de quitter la province Dacie à cause des assauts barbares. Ces gens donc, très pauvres, ont vu dans les barbares conquérants leurs libérateurs²⁹. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, ce problème est résolu par l'exclusion totale des Slaves de ce processus. Seulement les très braves Daces et les Romains « maîtres du monde » étaient les acteurs admis à cette représentation. (C'est le cas d'une série des livres scolaires d'*Histoire de la patrie* pour la quatrième classe, parus chaque année entre 1967/89). Ensuite, les autres faisaient l'apologie du peuple roumain qui « restant ici et luttant contre tous les ennemis, il n'a pas sauvé uniquement son identité, mais aussi l'Europe »³⁰. L'image de cette lutte ininterrompue était un reflet de la conception de l'histoire que le Programme du Parti Communiste Roumain avait postulée. Cette image allait de pair avec celles de l'unité nationale et de la lutte pour l'indépendance, en rappelant aussi des anciennes narrations historiques pour les enfants écrites par A.D. Xenopol ou A.T. Laurian, dans la seconde moitié du 19^e siècle.

b. L'UNITÉ

L'idée est présente dans les livres scolaires de l'entre-deux-guerres notamment à propos des réalités politiques: la première unification politique des Pays Roumains sous Michel le Brave (1600) ou la constitution de l'Etat national roumain (les événements de 1918)³¹. Après 1948, l'unité devenait le ferment de la solidarité de classe. On a construit ainsi l'image d'un peuple toujours exclu, marginal qui a subi les malheurs d'une classe vénale, identifiée, selon le schéma marxiste, soit avec l'aristo-

²⁸ par exemple les manuels de Toma Cocișiu, publiés à Blaj en 1923 et 1926

²⁹ *Istoria și geografia României* (L'Histoire et la géographie de la Roumanie), manuel unique pour la quatrième classe, București, Ed. de Stat, 1948, p. 22

³⁰ voir par exemple la série des manuels pour la quatrième (Histoire de la patrie) de 1967/89

³¹ Toma Cocișiu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), Blaj, 1922/23, pp. 37/46 et pp. 52/56

cratie antique, soit avec la féodalité ou la bourgeoisie ³². Le principe national de l'unité, oublié pour quelques années, sera retrouvé dans la septième décennie. En 1972, à l'occasion d'une réunion avec les professeurs de sciences sociales de l'enseignement universitaire, Nicolae Ceaușescu traçait les grandes lignes de la recherche historique: les luttes sociales et nationales du peuple roumain, l'unité nationale, la constitution de la nation etc ³³. Ces directives se sont installées très vite dans les manuels, d'autant plus qu'à la fin des années soixante-dix l'idéologie lance la chasse aux précurseurs. Dans ce cadre, unité nationale et unité sociale étaient conçues comme des constantes de l'histoire séculaire du peuple roumain. Souvent, les livres scolaires concluaient à ce sujet que « l'unité fut le résultat de la lutte de siècles du peuple roumain; elle est éternelle, comme éternel est le peuple lui-même » ³⁴.

c. LA LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE

C'est une référence qu'on trouve dans tous les livres scolaires. Elle n'a pas subi des grandes fluctuations de contenu à cause de l'assaut de l'idéologie. Il faut préciser qu'elle a reçu quand-même, comme l'idée de l'unité d'ailleurs, le pendant social durant les années 1948/89. Malgré ceci, elle donnait un contour à l'image de l'identité nationale à travers une continuité séculaire. Idée centrale, la lutte pour l'indépendance introduisait en discussion la spécificité nationale et la comparaison avec les autres.

d. LES ROUMAINS ET LES AUTRES

D'abord, qui étaient les autres? Les migrants (avec le point névralgique, les Slaves), les Tartares, les Turcs, les Magyars, les Russes (et les Soviétiques), les Grecs (notamment ceux de Phanar), etc. Prenons l'exemple des Russes: ils n'ont eu qu'une place décorative dans les manuels de l'entre-deux-guerres. Mais, dans la période suivante, les voisins de l'Est de la Roumanie étaient partout: de l'antiquité jusqu'à Staline, le « père des peuples ». Cette présence est effacée dans la huitième décennie quand pour les Slaves, les Russes ou les Soviétiques il ne restait plus rien à faire dans l'histoire, car les Roumains avaient déjà tout fait.

Les migrants, libérateurs de la population daco-romaine, selon l'opinion des manuels des années cinquante, ont été assimilés par le peuple roumain plus civilisé qu'eux. L'image que la population daco-romaine aurait fait sur les barbares qui ont détruit l'Empire, contribuait à la construction d'une légitimité d'héros civilisateurs pour les Slaves, et, plus tard, pour les Russes. Ensuite, l'image en question, donnait substance historique à la propagande officielle selon laquelle les Soviétiques étaient les vrais libérateurs de la Roumanie contemporaine.

Les Turcs et les Tartares étaient habituellement les ennemis de guerre des Roumains. Toujours vaincus à cause d'un grand prince, de la lutte acharnée du peuple ou de l'intervention de la Russie, selon l'idéologie en place,

³² voir les manuels déjà cités des années, 1948, 1950

³³ apud. Vlad Georgescu, *op. cit.*, p. 70

³⁴ par exemple, *l'Histoire de la patrie*, récapitulations, 1989, p. 177

ils ont introduit constamment le motif héroïque, l'enjeu essentiel de l'éducation à n'importe quel but, national ou internationaliste.

Mais, il n'y avait pas uniquement les ennemis de l'extérieur, car les plus dangereux étaient ceux de l'intérieur (les Hongrois et les Grecs). Dans un manuel d'histoire paru en 1922/23, qui a eu plusieurs éditions, le chapitre spécial concernant les Hongrois (les Magyars), accentuait le problème toujours en question de l'arrivée des ceux-ci en Transylvanie où, les Roumains bienveillants les ont accueilli ³⁵. Donc, ils n'ont pas trouvé les terres désertes, comme toute une série d'histoires savantes hongroises le soutenaient. La thèse prendra un essor considérable au temps de Nicolae Ceaușescu et elle aboutira chaque fois à la même conclusion: les Roumains ont été partout les premiers. Cette vision n'existe pas dans les manuels de la période stalinienne, car à cette époque les principes fondateurs de l'éducation étaient l'internationalisme, le patriotisme socialiste et la lutte pour la paix, comme postulait une *Méthode* pour enseigner l'histoire parue en 1962 ³⁶. Donc, il ne pouvait pas y avoir des conflits entre les voisins, d'autant plus quand ils sont communistes. Dans ce cadre, il est utile de rappeler l'accuse de chauvinisme que les historiens et les professionnels de l'enseignement communistes ont adressé aux spécialistes de l'entre-deux-guerres de ces disciplines.

Enfin, le Grec (celui de Phanar) qui occupait une place importante dans les livres scolaires du 19^e siècle — Ligia Livadă-Cadeschi l'a montré dans son essai — ne pourra jamais atteindre son ancien profil. On retient seulement les nuances sociales des années cinquante. Les auteurs des manuels trouvaient parmi ceux qui ont régné dans les Principautés Roumaines entre 1714 — 16/1821, des princes d'origine roumaine. Ils continuent: « Le temps quand les Grecs étaient au pouvoir, fut considéré la plus noire page de l'histoire des Pays Roumains. Beaucoup de gens ont cru que la vie difficile, sans liberté du peuple roumain a commencé à l'époque des Grecs. Nous avons vu que les abus sont plus anciens... Souvent les princes roumains ont pillé le peuple beaucoup plus qu'un étranger » ³⁷.

e. « LE PANTHÉON SCOLAIRE »

Le dernier problème sur lequel nous voulons insister en quelques mots est celui du « panthéon scolaire ». Evidemment romantique, il comptait dans les manuels de l'entre-deux-guerres les personnages les plus forts de l'élite politique roumaine, à partir du chef dace Décébal jusqu'aux rois Ferdinand ou Charles II. Avec le nouveau concept de peuple, d'autres personnalités prenaient place au « panthéon », après 1948. Majoritaire, les héros paysans et communistes (pour ne pas parler des dirigeants soviétiques). Prenons le cas d'un livre scolaire de 1922 ³⁸. Les personnalités incluses dans ce manuel sont les fondateurs antiques de Rome, Romulus et Remus, les empereurs romains, Trajan et Aurélien, le roi dace, Décébal, les princes roumains du Moyen Age: Negru, Dragoș, Bogdan, Basarab, Mircea le Grand, Neagoe Basarab, Etienne le Grand, Petru Rareș, Michel le Brave, Mathieu Basarab,

³⁵ Toma Cocișiu, *op. cit.*, p. 1922,23, p. 10

³⁶ *Metodica predării istoriei în școala de 8 ani* (La Méthode...), supra

³⁷ *Istoria și geografia...* (L'Histoire et la géographie...), 1948, p. 75

³⁸ Toma Cocișiu, *op. cit.*, 1922/23

Constantin Brâncoveanu et enfin, le roi Ferdinand et la reine Marie de Roumanie. Vingt ans plus tard, ne restaient dans « le panthéon » que Basarab, Dragoș, Bogdan, Étienne le Grand et Michel le Brave. S'ajoutait Jean le Terrible, « l'ami du peuple », les autres étant des héros paysans et communistes; 13 d'un total de 19 personnages choisis³⁹. La situation change avec la série des manuels publiés à partir de 1967. Le rapport entre les personnalités consacrées historiquement et celles communistes devenait plus équilibré. La légitimation internationaliste du communisme étant rejetée, il lui fallait une autre justification. Une justification nationale pour qu'on conçoit le communisme national.

En guise de conclusion, nous voudrions rappeler les problèmes qui ont fait l'objet de notre essai. Premièrement, le classement des manuels que nous avons utilisé suit les critères idéologiques de la chronologie de cette période, 1918/89. Donc, pour les années 1918/48 la dominante de l'idéologie officielle était la dimension nationale, tandis que pour la période suivante, l'idéologie communiste était au sommet, soit dans son orientation internationaliste (1948/64), soit dans celle national-communiste de la huitième décennie.

En ce qui concerne la politique éducative, les différences entre la période 1918/48 et celle, grosso modo, nommée communiste étaient claires. Il y avait d'une part, les livres scolaires alternatives, de l'autre, le manuel unique; d'une part les *Méthodes* optionnelles, de l'autre, les indications impératives. Le but éducatif était, d'un côté l'éveil de la conscience nationale, de l'autre côté, d'éduquer les élèves dans l'esprit du patriotisme socialiste et de l'internationalisme prolétaire. Dans la dernière période que nous avons évoquée, les idéologues de Nicolae Ceaușescu ont réintroduit le principe national qui était le complément obligatoire du principe social dans la création du soi-disant « homme nouveau ».

Enfin, l'image de l'identité nationale roumaine à travers les livres scolaires d'histoire différait d'une époque à l'autre. Essentielle dans ce cas était la définition du sens de l'intégration communautaire de la population scolaire. Cette définition reposait sur deux conceptions idéologiques qui se voulaient créatrices d'une solidarité spécifique. La première privilégiait le national, tandis que l'autre avait comme fondement le critère social, quoique dans les années soixante-dix/quatre-vingt le national rentrait vigoureusement en scène. Mais, il était toujours subordonné au principe diffus des « masses ».

4.

« Charles I^{er} n'avait un sou quand il arriva en Roumanie... Mais dans quelque temps il devenait un des plus riches propriétaires, fabricants et banquiers du pays. Ce roi, comme ses héritiers, d'ailleurs, qui se trouvaient dans le service des aristocrates, ont opprimé toujours le peuple »⁴⁰.

En décembre 1991, le dernier roi des Roumains Michel I^{er}, a voulu visiter son pays d'origine, quitté en 1947. Les autorités en place lui ont refusé le visa. Pour expliquer ce refus aux citoyens, le gouvernement a repris publiquement l'image d'une famille royale vénale, image copieusement colportée

³⁹ *Limba română și istoria R.P.R.* (La Langue roumaine...), 1950

⁴⁰ *Istoria și geografía...* (L'Histoire et la géographie...), 1948, p. 98

à l'époque stalinienne dans les médias et certainement dans l'enseignement. Même le vocabulaire renvoyait aux années cinquante. (L'exemple cité ci-dessus est certainement trop pâle...) Malgré la fausseté de cette image, il faut reconnaître qu'elle appartenait, après une quarantaine d'années d'éducation communiste, au fond de connaissances légitimes du point de vue social. L'adresse de ce message gouvernemental était bien connue: le soi-disant « homme nouveau » socialiste, qui se sentait à l'aise en reconnaissant ce qu'il a appris à l'école. Et il restera avec cette solide éducation jusqu'au moment où un autre paradigme idéologique construira un autre fond de connaissances légitimes pour une autre société. Tel est le destin de l'éducation au-delà des murs de l'école.

L'IMAGE DE L'« AUTRE » NATIONAL DANS LES MANUELS SCOLAIRES GRECS AU TOURNANT DU XIX^{ème} SIÈCLE*

CHRISTINA KOULOURI
(Athènes)

De 1830 à 1878 le « principe des nationalités » a probablement changé la carte de l'Europe, mais on n'aspirait pas à son application générale¹. Par contre, pendant la période suivante, des années 1870 jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, les mouvements nationaux sans État se multiplient, élargissant par ailleurs leurs prétentions. En même temps le nationalisme en tant que programme politique se propage massivement et triomphe au détriment d'idéologies concurrentes, notamment du socialisme — mouvement internationaliste et prolétarien². En 1918 et dans les années suivantes c'est encore le « principe des nationalités » qui conditionne les traités de paix.

Les dimensions paneuropéennes du phénomène peuvent être décelées aussi dans le cadre de l'empire ottoman décadent où, à cette même époque, se développent des mouvements nationaux tantôt unifiants tantôt autonomistes et en général rivaux. L'évolution de la Question d'Orient (modifications des frontières, création de nouveaux États, attitude des Grandes Puissances etc.) se reflète — presque inévitablement — sur la manière d'auto-définition des peuples balkaniques et sur la représentation réciproque de l'autre ». En ce qui concerne la Grèce, la période de 1870 à 1922 s'avère particulièrement critique, puisque dans le discours sur la nation on peut détecter successivement la « découverte » des autres peuples balkaniques et de la menace du panslavisme, les déceptions causées par les traités qui jusqu'à la fin du siècle réglèrent les différends balkaniques, la désillusion après la défaite qui clôtura la guerre gréco-turque en 1897, l'optimisme inspiré par les victoires grecques pendant les guerres balkaniques en 1912—1913 et finalement, l'expérience traumatisante pour la Grèce contemporaine de l'effondrement de la Grande Idée (« Megali Idéa ») sur le front de l'Asie Mineure en 1922.

* Cet article fut présenté en forme de communication au colloque européen tenu à Delphes de 27 à 29 mai 1994 sur « Ethnocentrisme et Éducation; discriminations culturelles et système scolaire national dans la Nouvelle Europe ».

¹ Cf. E. J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge University Press, Canto Edition, 1991, p. 42.

² Nous ne devons pas cependant considérer ces deux idéologies comme mutuellement exclusives. « Les hommes et les femmes ne choisissaient pas leur identification collective comme s'ils achetaient des chaussures sachant qu'on ne pouvait porter qu'une seule paire à la fois. Ils avaient, et ils ont encore, simultanément des attachements et des appartenances multiples, y comprise la nationalité, et ils sont préoccupés à la fois par des aspects différents de la vie... » E. J. Hobsbawm, *op. cit.*, p. 123.

À l'école, les manuels scolaires constituent des témoins privilégiés si l'on prétend suivre les métamorphoses correspondantes de la conscience nationale tandis qu'ils exercent à la fois un pouvoir formateur sur les nouvelles générations de citoyens. Pour la période examinée il est cependant plus prudent de se contenter de signaler ce pouvoir au lieu d'essayer à le mesurer. En m'appuyant justement sur cette catégorie de sources, notamment les manuels scolaires destinés à l'enseignement de l'histoire, de la géographie et de la lecture, je voudrais présenter brièvement les conclusions d'une recherche qui date déjà de plusieurs années³ mais dont l'élaboration comparative pourrait servir actuellement à la compréhension des images de l'« autre » produites chez les peuples balkaniques. Il est également important de noter en préambule que le système d'enseignement grec pendant la période étudiée est marqué par deux caractéristiques que nous devons prendre en compte quand nous examinons le contenu des manuels scolaires : en premier lieu le caractère public et gratuit de l'enseignement à tous les degrés et en second lieu la volonté manifeste et constante du pouvoir central de contrôler la production et la diffusion des manuels scolaires⁴.

En 1891 le Français René Miller, en rédigeant ses *Souvenirs des Balkans*, écrivait que cette région souffrait de *morbis ethnographicus*⁵. En effet cette épidémie dangereuse connut une large diffusion au tournant du XIX^e siècle. Un de ses symptômes les plus apparents est l'auto-définition nationale nourrie par la rivalité et l'opposition, souvent par la franche inimitié, envers les « autres ». Évidemment le fait de construire une identité collective par rapport aux « autres » est assez commun et ne nous intéresse pas en tant que tel. Il est cependant important d'analyser le processus concret de sélection qui finit par donner à la définition de chaque nation ses traits particuliers. En ce qui concerne le cas grec et pour mieux comprendre l'image des autres peuples balkaniques dans les manuels scolaires après 1870, il vaudrait faire ici quelques remarques introductives :

1. L'histoire scolaire suit un lent processus d'« hellénisation » aspirant à prouver la continuité de la nation grecque au long des siècles, une continuité qui doit être cependant « active » en non plus « passive »⁶. Cette hellénisation — non accomplie avant 1880 — dépend de l'intégration dans le passé national de périodes historiques qui traditionnellement restaient en dehors de l'histoire nationale voire l'ancienne Macédoine et Byzance.

³ V. Christina Koulouri, *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce (1834–1914). Les manuels scolaires d'histoire et de géographie*, Studien zur Geschichte Südosteuropas, 7, Frankfurt-Berne-Paris-New York, Peter Lang, 1991.

⁴ V. à ce sujet, Christina Koulouri — Lina Venturas, « Les manuels scolaires dans l'état grec, 1834–1937 », *Histoire de l'Éducation* 58, mai 1993, pp. 9–26.

⁵ René Miller, *Souvenirs des Balkans*, Paris 1891, p. 127. La citation in C. Th. Dimaras, *Κωνσταντίνος Παπαρηγόπουλος. Η εποχή του — η ζωή του — το έργο του* (Constantin Paparigopoulos. Son époque, sa vie, son œuvre), Athènes 1986, pp. 335, 475.

⁶ Selon la conception de la continuité « passive », les Grecs avaient conservé en léthargie leur caractère national, asservis sous des tyrans successifs depuis la conquête romaine (146 av. J.-C.) ou l'hégémonie de Macédoine (338 av. J.-C.) et jusqu'à la Révolution Grecque (1821) Selon la conception de la continuité « active », les périodes dites de servitude sont transformées en périodes de souveraineté et la nation grecque se montre le protagoniste de la scène historique de l'antiquité au temps présent.

2. La géographie scolaire, orientée vers le présent national, reflète les revendications irrédentistes en présentant la nation grecque comme une entité indivisible malgré la carte politique contemporaine. La géographie nationale par conséquent ne se limite pas aux frontières de l'État grec, considérées en outre comme provisoires, mais décrit un territoire national unique et divisé à la fois ⁷.

3. Dans toute l'Europe du XIX^e siècle on reconnaît communément à chaque nation des traits constants particuliers déterminés par la nature et l'histoire. Il s'agit en effet de la tradition allemande de définition de la nation qui préconise l'explication déterministe. La définition dominante de la nation grecque au tournant du siècle suit d'ailleurs cette même tradition.

Le fait que l'État grec fut créé après une lutte armée contre l'empire ottoman a accordé aux Turcs la première place — dans le temps et dans la hiérarchie — parmi les ennemis de la nation grecque. L'opposition aux Turcs était en outre justifiée et interprétée grâce à une argumentation empruntée à l'Europe occidentale. L'argument principal, unanimement accepté, était l'opposition entre l'Europe et l'Asie, l'Europe étant censée incarner l'optimum culturel. L'Asie par contre symbolisait la barbarie et l'ignorance. La différence religieuse — entre christianisme et Islam — renforçait cette opposition, d'autant plus que la religion fut pour les Grecs un élément crucial d'identité.

L'image des Turcs, telle qu'elle est révélée par les manuels scolaires, ne change pas dans le temps. Bien que péjorative, elle se distingue plutôt par une arrogance envers les Turcs « ignorants » et « barbares » que par une hostilité ouverte. On lit dans une *Géographie* de 1848 :

« ils (les Turcs) se distinguent pour leur caractère généreux, hospitalier, libéral, honnête, sincère [...] mais ils sont plongés dans un profond sommeil et ne se réveillent point bien qu'ils s'aperçoivent du progrès artistique et scientifique des peuples éclairés » ⁸.

Cette image des Turcs s'inscrit apparemment dans la lignée de la pensée des Lumières, selon laquelle la valorisation de l'éducation impliquait une évolution des individus et des groupes humains suivant leur ainsi dit « degré de civilisation ». Il est cependant évident qu'au cours du XIX^e siècle, et suivant la cristallisation progressive de l'identité nationale grecque, cette évaluation sert à prouver la supériorité de la nation grecque par rapport à la nation turque.

Dans ce processus démonstratif on peut signaler une fois encore la prédominance de l'interprétation historique. En effet, le vécu contemporain, c'est-à-dire le fait de reconnaître des ennemis au temps présent, entraîne la recherche de ces ennemis dans le passé. Par des procédures analogues à celles observées au cours de la construction rétrospective de la continuité historique de la nation — ou plutôt par leur biais précisément — sont rééta-

⁷ L'État grec connut une expansion progressive de ses frontières: en 1864 sont annexées les îles ioniennes, en 1881 la Thessalie et Arta et en 1912-1913, après les guerres balkaniques, la Grèce atteint ses frontières contemporaines. L'expansion du territoire fut d'ailleurs un des principaux paramètres de la politique extérieure grecque jusqu'en 1922.

⁸ G. A. Vakalopoulos, *Στοιχειώδης Γεωγραφία* ..., (Géographie élémentaire), Athènes 1848, p. 54.

blis et décrits les rapports historiques des peuples voisins. L'illustration du passé national et de « nous » dans l'histoire inclut inéluctablement les contacts voire les conflits avec les « autres ». Il semble que les rapports qui unissent à chaque moment les peuples voisins et qui dépendent de la situation politique de l'époque doivent être justifiés rétrospectivement. En outre les prétentions des mouvements nationaux balkaniques par rapport à la Question d'Orient poursuivent également leur justifications dans ce passé fictif. Dans le cas grec concrètement on peut vérifier ces hypothèses par l'image des Turcs et aussi des Bulgares que véhiculent les manuels scolaires grecs.

Les livres scolaires tendent à localiser les rapports entre les Grecs et les Turcs à des moments historiques précis, sans éviter dans certains cas les exagérations. Je me réfère en guise d'exemple à un manuel scolaire grec qui présente les guerres médiques, symbole pour l'historiographie européenne de la collision entre l'Europe et l'Asie, comme un des conflits entre Grecs et Turcs, ces derniers étant considérés être des descendants des Perses⁹. Cependant la période la plus appropriée pour la description des rapports entre les deux peuples est celle de la domination ottomane (Turcocratie) et de la Révolution Grecque.

Exception faite de l'*Histoire de la Nation Grecque* de C. Paparrigopoulos (1853)¹⁰, la Révolution Grecque ne commence à occuper une place importante dans les manuels scolaires qu'après 1860. Par contre la Turcocratie tient jusqu'en 1880 environ la place de simple et modeste prologue à l'histoire de la Révolution Grecque. Malgré le déséquilibre évident qui existe entre les deux parties de l'histoire grecque moderne, on peut remarquer une certaine harmonie au niveau des finalités attribuées à l'enseignement de l'histoire. À partir des années 1870 on souligne donc l'importance de l'enseignement de ces deux périodes pour l'affermissement du sentiment national, surtout chez des enfants plus jeunes, ceux qui vont à l'école primaire. Après les années 1880 le rapport est relativement équilibré: l'enseignement de l'histoire de la Turcocratie est privilégié émotionnellement en vue de faire ressortir les « maux » que la nation grecque a subis à cause de la cruauté des Turcs mais aussi pour souligner la supériorité intellectuelle des Grecs dans l'empire ottoman. D'ailleurs l'opposition au Turc « barbare » et « hétérodoxe » est considérée comme ayant contribué décisivement à sauvegarder le caractère national grec.

Raconter aux enfants l'histoire après 1453 les invite en effet à s'identifier émotionnellement à la patrie, d'une part à travers la compassion pour ses souffrances durant la servitude et d'autre part au moyen de la fierté pour les gestes glorieux des héros de la Révolution Grecque. Par conséquent, l'image des Turcs transmise par les manuels scolaires semble dépendre pre-

⁹ M. Vratsanos, *Ο Μαυρογένης ή Παιδαγωγικόν Εγκόλπιον του λαού* (Mavrogénis ou Manuel de Pédagogie pour le peuple), Athènes 1880, pp. 169–170. Cf. aussi G. Théophilos, *Επίτομος ιστορία της Ελληνικής Επανάστασης* (Précis d'histoire de la Révolution Grecque), Athènes 1860, p. 5.

¹⁰ Il s'agit d'un manuel scolaire, œuvre innovatrice à son époque, puisque c'est le premier à présenter une conception cohérente de l'histoire nationale articulée en trois parties: antiquité, moyen âge et temps modernes. C. Paparrigopoulos élaborera son schéma interprétatif de l'histoire grecque introduit par ce manuel dans sa grande *Histoire de la Nation Grecque* en cinq volumes (publiée de 1861 à 1874), ouvrage de référence pour toute l'historiographie néohellénique qui lui succéda.

mièrement de la comparaison par rapport au niveau culturel — une comparaison qui va de pair avec l'image que l'Occident s'était déjà formé de l'Orient — et deuxièmement des rapports entre dominés et dominants établis après la chute de Constantinople et jusqu'à la collision finale en 1821. Cette image, sous-tendue par l'enseignement de l'histoire, est complétée par la géographie qui, au tournant du XIX^e siècle, insiste sur le retard culturel de la Turquie.

L'image des Bulgares, du second peuple balkanique qui fut considéré comme un ennemi national, est formée à travers un processus plus complexe et remarquablement tardif, c'est-à-dire après 1880, au moins dans le domaine de l'éducation sur laquelle se focalise notre intérêt analytique¹¹. Les Bulgares, absents ou indifférents pour la conscience nationale néohellénique jusqu'à la moitié du siècle, sont évoqués comme un ennemi « séculaire » d'une part dans le cadre du panslavisme qui apparaît croissant dans les années qui suivent la guerre de Crimée et d'autre part à cause de leur apparition dynamique sur la scène politique des Balkans surtout à partir des années 1870. En ce qui concerne les Bulgares d'ailleurs, pendant cette même période, l'« anti-hellénisme » devient un élément indispensable de leur propre identité nationale¹². Le développement précoce de l'« anti-slavisme » en Grèce fut favorisé par la lutte contre la théorie de Fallmerayer. Fallmerayer avait soutenu que les Grecs avaient été « slavisés » au moyen âge et avait donc contesté la pureté raciale des Grecs modernes et leur descendance des Grecs anciens¹³. Il s'en suit que Fallmerayer se rangea dans la lignée des « mis-hellènes » (ennemis de l'hellénisme) tandis que l'identité nationale grecque développa des mécanismes d'autodéfense contre le danger slave.

Ces manifestations précoces ne se reflètent pas dans les manuels scolaires. L'attitude hostile envers les Bulgares ne s'y rencontre qu'après 1870 et surtout après les traités de San Stefano et de Berlin (1878) et l'annexion de la Romélie Orientale à la Bulgarie (1885). À l'encontre de ce qu'on a déjà constaté par rapport à l'image des Turcs, la découverte des Bulgares s'accompagne d'un fanatisme aigu. L'émiettement éventuel de la Turquie en faveur des Slaves renverse la hiérarchie des ennemis nationaux.

Le fanatisme contre les Bulgares est formulé nettement dans les manuels de géographie publiés après 1888, qui regorgent d'adjectifs qualificatifs sur le caractère national bulgare mais aussi sur les prétentions actuelles de la Bulgarie au détriment de la Grèce. Cependant le plus grand intérêt réside dans les manuels d'histoire où l'on tend à reconstruire les rapports histori-

¹¹ En dehors de l'école, les premières manifestations de changement d'attitude envers les Bulgares peuvent être signalées vers la fin des années 1850. Cf. Gunnar Hering, « Die Bulgaren in den Schriften griechischer Intellektueller in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts », *Müncher Zeitschrift für Balkankunde* 3 (1980), pp. 47–66, et Alexis Politis, « Η διαφοροποίηση της ελληνικής στάσης απέναντι στους Βουλγάρους στα μέσα του 19ου αιώνα. Προβλήματα εθνικισμών » (La transformation de l'attitude grecque envers les Bulgares vers la moitié du XIX^e siècle. Autour des questions de nationalismes), *Η Αριστερά σήμερα* 8 (sept.-oct. 1984), pp. 58–62.

¹² V. Elli Skopetea, *Το „Πρότυπο Βασίλειο” και η Μεγάλη Ιδέα. Οψεις του εθνικού προβλήματος στην Ελλάδα 1830–1880* (Le « Royaume Idéal » et la Grande Idée. Aspects de la question nationale en Grèce, 1830–1880), Athènes 1988, p. 187.

¹³ Il s'agit de son œuvre *Geschichte der Halbinsel Morea* (1830). Sur les motifs politiques de la théorie de Fallmerayer et sur les réactions des Grecs et des historiens étrangers, v. G. Veloudis, *O. J. Ph. Fallmerayer και η γένεση του ελληνικού ιστορισμού* (J. Ph. Fallmerayer et la naissance de l'historisme grec), Athènes 1982.

ques entre les deux peuples, en vue d'afficher l'historicité de leurs conflits ainsi que la supériorité intellectuelle et militaire simultanément, de la nation grecque. Byzance s'offre dans le cas des Bulgares comme la période particulière de la reconstruction historique. L'intégration des Bulgares dans l'histoire nationale grecque présupposait l'« hellénisation » de Byzance, c'est-à-dire que l'empire byzantin fût reconnu comme partie intégrante de l'histoire grecque¹⁴. L'hellénisation de Byzance était évidemment la condition indispensable et suffisante pour que l'on cherche dans son sein tantôt les descendants de la gloire antique tantôt les ennemis nationaux. En 1913, dans le cadre de l'enseignement de l'histoire byzantine, le programme officiel pour les écoles primaires accorde aux Bulgares une unité distincte décrite comme suit :

« Christianisation des Bulgares. Guerres contre l'empire grec. Basile dit le Bulgaroctone et soumission des Bulgares ».

L'exposé des manuels scolaires sur les Bulgares n'est apparemment ni innovateur ni original. Déjà en 1871 avait été publié le IV^e volume de l'*Histoire de la Nation Grecque* de C. Paparrigopoulos, où était présentée de façon analytique l'histoire byzantine. Cependant, jusqu'au début du XX^e siècle on ne rencontre dans les manuels scolaires aucune description détaillée concernant les Bulgares, ni Basile II dit le Bulgaroctone est-il exalté comme un héros national. Le premier manuel, à ma connaissance, à adopter l'interprétation qui dominera au XX^e siècle par rapport à la collision entre les Grecs et les Bulgares au moyen âge est l'*Histoire byzantine* de N. Vrachnos (1912). On y rencontre des arguments tels l'origine turque et la « slavisation » des Bulgares, le fait qu'ils ont constitué une éparchie de l'empire byzantin et que leurs princes se sont montrés « infidèles » envers les empereurs byzantins, ainsi que leur ambition « d'anéantir l'Etat grec en Europe afin de fonder un Etat bulgare qui comprendra toute la Péninsule Grecque européenne »¹⁵. À travers le récit historique, l'allusion à l'ambition des Bulgares de créer alors la Grande Bulgarie est plutôt éloquente. En 1919 un autre manuel scolaire, l'*Histoire de l'empire byzantin* d'Ad. Adamantiou, qui sera utilisé à l'école jusqu'en 1930, répète ce même point de vue mais avec un fanatisme accru.

Le schéma interprétatif sur les rapports entre les deux peuples peut être complété par les brèves références des manuels de géographie qui suivent une tradition d'introduction historique ou même de digressions historiques pendant la description de chaque pays. Pour conclure, l'image des Bulgares consiste d'une part en la férocité et la cruauté montrées pendant leurs conflits avec l'Etat byzantin (l'exemple de Kroum est incontestablement le plus éloquent) et d'autre part en l'emprise exercée sur eux par les Slaves, le christianisme et aussi par le rayonnement de la culture grecque. D'ailleurs le pouvoir assimilateur transcendant de la nation grecque, censé avoir conservé au long des siècles la pureté nationale, est allégué comme argument convaincant contre les attaques de Fallmerayer et également comme preuve

¹⁴ Selon l'interprétation imposée par les Lumières et traduite éloquemment par Gibbon, Byzance était dévalorisée comme une période de décadence et de dégénérescence à l'opposé de l'ancienne Grèce. Grâce à l'œuvre de C. Paparrigopoulos, Byzance est intégrée dans l'histoire nationale. Cependant le schéma interprétatif de Paparrigopoulos n'est imposé à l'école qu'après 1880.

¹⁵ N. Vrachnos, *Ιστορία Βυζαντινή* ... (Histoire byzantine), Athènes 1912, p. 129

de la supériorité grecque sur les autres peuples balkaniques. Dans le cas des Bulgares la supériorité intellectuelle est accompagnée par la supériorité militaire, puisque les victoires grecques pendant les guerres balkaniques en 1912—1913, qui ont assuré à la Grèce une grande partie de la Macédoine et de l'Épire au détriment des Turcs et des Bulgares, se rattachaient dans l'inconscient collectif aux victoires des empereurs byzantins notamment de Basile II le Bulgaroctone. Les rapports contemporains entre les deux peuples voisins sont donc projetés vers le passé. On s'aperçoit d'une directe projection vers l'époque byzantine, quand on rencontre en effet une collision entre eux, mais on peut aussi déceler une projection indirecte opérée vers l'histoire ancienne. Au début du XX^e siècle les revendications antagonistes sur le territoire de Macédoine ont effectivement accéléré et renforcé un processus inauguré déjà depuis 1870: prouver par des arguments historiques le caractère grec de l'ancienne Macédoine. Il est évident qu'une telle argumentation historique répond aux prétentions des autres peuples balkaniques et notamment des Bulgares.

Il est donc évident que l'image des peuples voisins est dessinée d'après l'ethnocentrisme dominant et en fonction des données politiques contemporaines. L'«autre» national pour l'inconscient collectif grec au tournant du XIX^e siècle semble être incarné par deux peuples voisins, les Turcs et les Bulgares. En ce qui concerne les autres peuples balkaniques, on ne découvre pas dans les manuels scolaires d'opposition analogue à celle rencontrée dans le cas des Turcs et des Bulgares. Face aux Roumains uniquement on peut déceler une attitude négative dans quelques manuels scolaires grecs de géographie depuis la fin du XIX^e siècle évidemment à cause des prétentions roumaines, dans les Balkans du Sud. Le rapport aux Albanais est tout à fait particulier et différent, puisque les Albanais, sans Etat à l'époque, ne semblent pas revendiquer des régions réclamées également par les Grecs, mais sont présents à l'intérieur de l'Etat grec. Les problèmes qu'implique la présence d'une autre nation à côté de la nation grecque à l'intérieur des frontières de l'Etat grec sont dépassés grâce à l'intégration, modérée bien qu'incohérente, des Albanais à la nation grecque. L'interprétation historique avancée dans ce cas particulier remonte à l'antiquité où l'on découvre les anciens Illyriens, évoqués comme les ancêtres des Albanais contemporains et comme des parents des anciens Hellènes. Le problème historique des colonies albanaises en Grèce au moyen âge et le problème contemporain d'habitants du royaume grec qui parlent l'albanais sont donc résolus simultanément, puisque les Albanais sont considérés comme une branche de la nation grecque¹⁶.

¹⁶ Le point idéologique du récit des manuels scolaires peut être révélé une fois encore par ce qu'écrit C. Παπαργυριδης dans son *Histoire de la Nation Grecque*: «[les Albanais] sont un mélange des anciens habitants indigènes de ce pays, c'est-à-dire des Illyriens, et des nations multiples qui l'ont habité périodiquement, des Grecs anciens, des Romains, des Goths, des Grecs du Moyen Âge, des Slaves et des Turcs. [...] Un grand nombre d'Albanais furent hellénisés au cours du temps; et la majorité seraient entièrement intégrés dans l'hellénisme, si des intrigues politiques ne s'opposaient pas à cette inclination naturelle d'une race parente à nous». C. Παπαργυριδης, *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους ...* (Histoire de la Nation Grecque), t. IV, Athènes, Seferlis, s.d., p. 277.

Il en résulte donc que pendant cette période critique pour les Balkans, qui s'étend de 1870 à la fin de la Première Guerre mondiale, le rapport entre « nous » et les « autres » se fonde sur la présomption unanimement admise que des caractéristiques stables et invariables confirmées dans l'histoire appartiennent à chaque nation. En récompense l'illustration mutuelle de l'« autre » répond aux fluctuations de la réalité politique ou, mieux encore, elle enregistre l'évolution de l'épidémie connue comme morbus ethnographicus.

LE PASSÉ ET L'ÉTRANGER DANS LES LIVRES SCOLAIRES D'HISTOIRE DES ROUMAINS (DEUXIÈME MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE)

LIGIA LIVADĂ

Les principales sources de notre étude sont les livres scolaires d'histoire des Roumains pour les écoles primaires durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Parmi les auteurs de ces manuels nous avons choisi V.A. Urechia, A.D. Xenopol et Gr. Tocilescu (tous les trois professeurs d'Université, soit à Bucarest, soit à Jassy), August Treboniu Laurian (remarquable classiciste, personnellement responsable de l'organisation administrative de l'enseignement public en Roumanie), M.C. Florențiu, B.B. Secăreanu (instituteurs). Ainsi les éditions de ces livres s'espacent sur une quarantaine d'années 1859—1896. Certaines ont dû être fréquemment utilisés à l'époque, parce qu'ils connaissent une dizaine d'éditions: Urechia (9 éditions) Xenopol (10 éditions), Tocilescu (10 éditions), Secăreanu (11 éditions), Treboniu-Laurian (11 éditions), Florențiu (23 éditions).

Il faut commencer par les tâches attribuées à l'éducation historique pour arriver à comprendre l'image de soi des Roumains et leur image de l'Autre, ce qui nous amenera à l'image du Grec, plus précisément du Grec phanariote. Nous allons aussi évoquer, brièvement bien sûr, les débats de l'historiographie savante sur ce sujet et leur influence sur les livres scolaires.

L'éducation historique, en tant qu'éducation patriotique, produit et répand bien des idées, des clichés même, susceptibles toujours d'acquérir des connotations nationalistes, ethno-centristes et xénophobes. Construire l'identité propre signifie nécessairement se délimiter de tous les autres. L'image de soi et l'image de l'autre vont toujours de pair. Cela est d'autant plus vrai pour les Roumains qui n'étaient pas et n'avaient jamais été très nombreux ni très puissants; donc leur présence dans l'histoire universelle était un peu effacée. La découverte d'un passé glorieux devient la garantie d'un avenir semblable. Même Xenopol qui se distingue de la plupart des autres auteurs par ses vues raisonnables et parfois originales nous avertit: « L'histoire nationale est très importante pour nous, les Roumains, parce qu'elle nous donne la connaissance de notre peuple, de ce qu'il pourra dans l'avenir »¹. Instructive et patriotique, l'histoire est chargée de rendre aux Roumains une place honorable parmi les nations européennes. Tant de fois négligés, tant de fois humiliés par leurs puissants voisins (les Hongrois, les Allemands, les Polonais,

¹ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor pentru clasele primare de ambele sexe*, II^e éd., Bucarest, 1879, p. 9

les Turcs et les Russes), les Roumains ont besoin de s'affirmer et d'être reconnus comme tels. « Ainsi la renaissance politique de la Roumanie (après 1881) après des centaines d'années de malheurs fût reconnue par l'aréopage européen en mettant la Roumanie et les grands Etats de l'Europe sur un pied d'égalité »². La même idée se retrouve chez Xenopol, qui finit son manuel de 1891 en nous assurant que la Roumanie autrefois « désunie, asservie aux Turcs et aux Russes, craignant ses voisins et leur obéissant à tous » était devenue « un Etat puissant et honorable qui joue aujourd'hui un rôle important dans la politique européenne »³. Quel que soient les modalités de le dire, l'importance européenne de la Roumanie est incontestable: « ayant confiance dans la vertu présente et future de ses dignes fils, elle accomplit le rôle qui lui a échoué il y a 2000 ans: celui d'être sur le Danube le bouclier de la civilisation européenne »⁴. Cette idée a fait une longue carrière jusqu'à nos jours et nous y reviendront. Ces trois exemples seraient suffisants pour entamer le débat sur un sujet qui prêterait à controverse: le complexe d'infériorité roumain. Laissons le pour une autre occasion et revenons aux manières dont les Roumains ont conçu leur propre histoire par rapport aux autres, anciens ou modernes.

Pour que les Roumains soient les égaux des plus grands peuples européens, il faut que leur histoire soit l'aboutissement d'une tradition remontant jusqu'à l'antiquité et dont on s'accorde à respecter la grandeur. Leurs ancêtres furent les civilisateurs du monde entier. La romanité des Roumains est la pierre angulaire de leur identité historique. Cela ne change pas du tout si on accepte aussi la participation des Daces, romanisés bien-sûr, à l'ethnogenèse des Roumains. Dans le manuel de Xenopol de 1891 on peut lire: « Tout notre développement actuel se base sur l'idée que nous sommes un peuple romain. Cette idée, qui est le fondement de notre vie entière la raison pour laquelle nous n'acceptons pas la fusion avec les peuples qui nous entourent, mais nous voulons mener notre propre vie indépendante, cette idée donc il faut qu'elle soit connue par tous les Roumains, il faut que les Roumains sachent que nous avons été et que nous sommes encore des Romains en dépit de toutes les invasions barbares qui se sont jetées sur nos contrées »⁵. La même idée de la marque distinctive de la latinité apparaît explicitement chez Tocilescu (seule son origine lui donne droit à la vie)⁶ et elle se retrouve implicite dans tous les manuels d'histoire roumaine de n'importe quelle époque.

D'habitude l'idée des origines latines est immédiatement suivie (dans la même phrase ou dans la phrase suivante) par l'idée de la grandeur romaine. On lit, au hasard, dans un livre de 1892: « Nous sommes des Roumains parce que nos ancêtres ont été les Romains. Les Romains ont été le plus grand et le plus brillant des peuples qui ont jamais vécu au monde. Ils ont légué

² B. B. Secăreanu, *Prescurtare din Istoria Românilor lucrată pentru elevii școlilor primare de ambe sexe*, 1^{re} éd., Bucarest, 1883, p. 176.

³ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor pentru clasele primare de ambele sexe*, X^e éd., Iassy, 1891, p. 174–175.

⁴ Gr. Tocilescu, *Istoria Românilor cu întrebări, narațiuni și rezumate...*, X^e éd., Bucarest, 1896, p. 134.

⁵ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...* X^e éd., p. 5.

⁶ Gr. Tocilescu, *Istoria Românilor...* X^e éd., p. 9.

leur sagesse et leurs lois politiques à tous les peuples du monde »⁷. Jusqu'ici, rien à condamner apparemment. Les mythes des origines sont des réalités fortes dans toutes les historiographies, d'autant plus dans les manuels d'histoire, considérés les plus souvent comme des instruments de l'éducation patriotique. Mais la splendeur des origines tend un piège dangereux. Elle fait naître et justifie, à la fois, l'idée de la supériorité des Roumains par rapport aux peuples d'une autre origine, ce qui est le cas de tous les voisins. D'autant plus dangereux que normalement, la plupart des contacts, des contrats et des malentendus se déroulent entre les Roumains et les peuples voisins. Et « il serait donc grand dommage que les Roumains, qui ont comme ancêtres les plus grands et les plus brillants peuples de l'Antiquité (les Romains et /N.B. ! /les Daces), tolèrent jamais le mépris d'un des peuples contemporains qui ne signifiaient rien jadis, n'ayant pas même de nom (ethnique) »⁸.

La latinité des Roumains étant la pierre angulaire de notre histoire toute entière, il va de soi que la xénophobie roumaine repose sur les mêmes arguments originaires. Tous les peuples d'origine latine sont les frères des Roumains. Et, malheureusement, tous nos frères sont placés à grande distance. Donc « tous ceux-ci (les Italiens, les Français, les Portugais) sont des Romains, du même sang que nous, parce que tous descendent, comme nous, de l'Empire de nos ancêtres Romains. Seulement les Allemands, les Russes, les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Hongrois et les Turcs ne sont pas les frères des Roumains »⁹. Il n'y a pas de frères parmi les voisins. Ils nous haïssent même. « Ces Roumains (qui vivaient dans l'Empire Ottoman et en Grèce) sont appelés par les Grecs haineusement *Cuțovlahi*, c'est-à-dire des Roumains corrompus »¹⁰. Mais les Roumains sont beaucoup plus nombreux que les Hongrois, les Bulgares, les Serbes et les Grecs¹¹ (sic!). Même auteur, mêmes obsessions, on pourrait dire. Onze ans plus tard (en 1868) Urechia nous propose la formule suivante: « Comment sommes-nous les Roumains appelés par les étrangers illettrés? — Ils nous appellent soit *Valaki* ou *Olachi* [...] *Cuțovlahi*, *mavrovlahi*, mais le Roumain reste et s'appelle Roumain, indifféremment des noms que lui donnent ses ennemis soit à cause de leur ignorance, soit à titre de moquerie. Mais l'insulte tombe finalement sur les ennemis »¹². L'unité nationale est désirable pour faire cesser l'embaras éternel causé soit par le Russe, soit par l'Allemand, soit par le Turc¹³. Quant aux Polonais et aux Hongrois, il ne faut jamais avoir confiance en eux, ce qui est à peu près un lieu commun de n'importe quel récit d'histoire didactique.

En ce qui concerne les manuels d'August Treboniu-Laurian, l'auteur peut-être le plus objectif, les seuls crimes imputés aux étrangers sont d'avoir attaqué sans des raisons justes ou trahi les princes roumains (Mircea le Grand et Alexandre le Bon) ou d'avoir tué nos héros (Michel le Brave et Tudor Vladimirescu). Sans oublier bien sûr, car Laurian était lui-même originaire de

⁷ M. C. Florentiu, *Noțiuni de istoria română*, XXIII^e éd., Bucarest, 1892, p. 7.

⁸ *Ibidem*, p. 22.

⁹ V. A. Urechia, *Istoria Românilor. Biografii românesce după metoda catehetică*, Iassy, 1859, p. 11.

¹⁰ *Ibidem*, p. 8.

¹¹ V. A. Urechia, *Istoria Românilor...* IX^e éd., Bucarest, 1868, p. 6.

¹² *Ibidem*, p. 8.

¹³ *Ibidem*, p. 74.

Transylvanie, l'asservissement des Roumains transylvains par leurs maîtres les Hongrois, secondés par les Szekler et les Saxons¹⁴.

Dans la dernière édition qui existe à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, du manuel de M. C. Florențiu et qui date de 1892, les Polonais et les Hongrois sont considérés comme « les plus grands adversaires de notre peuple »¹⁵. L'idée n'était pas absente non plus de la première édition connue¹⁶. Le peuple roumain, indulgent et hospitalier, a été toujours attaqué par ses voisins Polonais et Hongrois auxquels il faut ajouter les Turcs et les Tartares. Ainsi, si on compare l'héroïsme des Roumains dans leurs guerres destinées à défendre leur nationalité avec les plus beaux tableaux de l'histoire humaine on constate que les gestes de leurs ancêtres ne sont pas inférieurs aux plus illustres victoires des peuples antiques et modernes. D'autant plus que les Roumains avec des moyens insuffisants sont parvenus à mériter l'admiration du monde entier¹⁷.

Pour Xenopol la Roumanie libre appartient aux Roumains. « Les autres peuples qui habitent la Roumanie sont acceptés par les Roumains seulement à titre d'hôtes et n'ont rien que les droits que les Roumains leurs veulent accorder »¹⁸. Quant à Xenopol, il faut tenir compte qu'il était impliqué, à l'époque, dans la dispute roeslérienne, dont l'enjeu principal était la continuité de la population romaine ou romanisée sur le territoire roumain d'aujourd'hui pendant le millénaire obscur. Le côté politique de cette théorie portait sur les droits soit des Hongrois et des Allemands, soit des Roumains sur la Transylvanie, pas encore incorporée au royaume de Roumanie.

Attachés à leur terre et plus vigoureux en vertu même de leur latinité¹⁹, les Roumains ont refusé toute fusion avec les peuples nomades et payenes. En plus « le Roumain se considérait lui-même comme étant de nature supérieure, et il ne voulait pas souiller son sang en se mésalliant à de telles créatures »²⁰. Restés ici au prix de leur sang, les Roumains ont dû résister à leurs puissants voisins, la Pologne, la Hongrie, la Turquie, la Russie qui se sont toujours mêlés aux luttes dinastiques et aux affaires intérieures des Pays Roumains²¹. Et encore, remarquez leur méchanceté! Par exemple les Hongrois. Ils s'approprient nos héros: « Ce Jean Corvin est né de parents roumains et plus précisément des Dănești, quoique les Hongrois le considèrent comme Hongrois pour briller par son nom parce qu'il n'y a personne de plus important que lui dans l'histoire de la Hongrie »²². Michel le Brave, la figure la plus significative peut-être de tout notre Panthéon patriotique, est haï à mort par les Hongrois de Transylvanie, « premièrement parce qu'il était Roumain »²³. Dans la dixième édition du manuel de Xenopol, la dichotomie roumain-étranger devient le critère même de la périodisation de notre histoire. Les quatre grandes époques de l'histoire roumaine sont: l'histoire ancienne, l'histoire

¹⁴ A. Treboniu-Laurian, *Elemente de istoria Românilor pentru clasile primarie*, Bucarest, 1859 et XI^e éd., Bucarest, 1875.

¹⁵ N. C. Florențiu, *Noțiuni...* XXIII^e éd., p. 52.

¹⁶ *Ibidem*, II^e éd., Bucarest, 1872, p. 77.

¹⁷ *Ibidem*, p. 108–110.

¹⁸ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...*, II^e éd., p. 12.

¹⁹ *Ibidem*, p. 36.

²⁰ *Ibidem*, p. 42.

²¹ *Ibidem*, p. 55–56 et 101.

²² *Ibidem*, p. 50.

²³ *Ibidem*, p. 71.

médiévale (ou l'époque de la prédomination du slavonisme), l'histoire moderne (ou l'époque de la prédomination de l'élément grec) et l'histoire contemporaine (ou l'époque du roumanisme)²⁴.

Tout pour les manuels font l'épreuve des mêmes obsessions et pourquoi pas, des mêmes besoins de la société roumaine de se délimiter à l'extérieur par rapport à ses voisins et à l'intérieur par rapport à ses allogènes et ainsi « purifiée » d'occuper sa place, d'ailleurs bien méritée, parmi les grandes nations européennes. Il y avait beaucoup des raisons au retard historique roumain. Par exemple, les Barbares. Ils n'ont eu aucune influence sur la *nation roumaine*, ils ont été toujours des *étrangers* sur la terre de l'ancienne *Dacie* et en plus leur présence ici « empêcha le pauvre Roumain de progresser, on pourrait même dire qu'ils l'ont fait reculer »²⁵. Même dans ces conditions dramatiques, dès les XIV^e siècle « tandis que l'Europe n'était pas encore délivrée des chaînes de la barbarie, les Roumains possédaient des institutions qui les eussent rendus une nation forte à l'époque s'ils pouvaient être unis »²⁶ (comprendons l'unité nationale).

Laissent de côté les Hongrois inconstants, les Polonais infatués (ce sont d'ailleurs des lieux communs de tous les manuels d'histoire) pour tourner le regard vers les étrangers de l'intérieur de la société roumaine. Au XVI^e siècle les étrangers avaient déjà pillé les Pays Roumains. Les Arméniens, les Grecs, les Juifs et les autres étrangers s'étaient emparés du commerce et l'influence des moines grecs devenait plus forte d'un jour à l'autre. Enfin, « une seule étincelle (de vie) maintenait ce corps presque pourri dénommé la société: les sentiments nationaux et les vertus militaires /.../ l'élément étranger n'était pas arrivé encore jusqu'au cœur de la société roumaine et n'avait pas encore altéré les vieilles institutions militaires et la famille qui gardait encore ses qualités morales »²⁷. Malgré les calamités qui les accablaient, les Pays Roumains continuaient à être l'avant-garde de la chrétienté²⁸. Et jusqu'à la fin la guerre d'indépendance a témoigné, aux « étrangers qui se moquent de nous »²⁹, la bravure du soldat roumain. Pour rester équitable il faut dire que les « étrangers qui se moquent de nous » ont disparu de la dernière édition de 1894³⁰ aussi bien que les étrangers qui avaient étouffé notre commerce, désormais contrecarrés par les marchands roumains et surveillés par l'institution princière³¹.

Lorsqu'il s'agit de la xénophobie roumaine de la deuxième moitié du XIX^e siècle, il y a un personnage ambigu que nous ne pouvons pas éviter: le Turc. Des mécréants et bien longtemps les puissants du jour, les véritables seigneurs des Pays Roumains, les Turcs sont donc un danger réel et parfois menaçant. Pourtant les Turcs ne subissent pas la colère des auteurs des manuels. Le motif est explicitement reconnu par Xenopol: « quoique les Turcs nous aient fait du tort, toutefois ils nous ont évité d'être engloutis par d'autres peuples »³².

²⁴ Idem, *Istoria Românilor...* X^e éd., p. 4–5.

²⁵ B. B. Secăreanu, *Prescurtare...* I^{re} éd., p. 42.

²⁶ *Ibidem*, p. 61.

²⁷ *Ibidem*, p. 102–106.

²⁸ *Ibidem*, p. 105.

²⁹ *Ibidem*, p. 174.

³⁰ Idem, *Prescurtare...* XI^e éd., Bucarest, 1894, p. 114.

³¹ *Ibidem*, p. 141.

³² A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...*, II^e éd., p. 64.

Parmi tous les autres qui peuplent les manuels d'histoire, le Grec a réussi la triste performance d'accumuler la plus grande quantité de qualités négatives. L'explication est du moins ambivalente; d'un côté, historique, disons donc objective et de l'autre côté didactique-moralisatrice, donc subjective. En ce qui concerne l'explication historique, elle vise la réalité effective des règnes phanariotes (1714/1716 — 1821) dans les Principautés Roumaines (La Moldavie et la Valachie). Le siècle des princes de Phanar semble traumatiser réellement la société roumaine d'une part au niveau économique (par la fiscalité accablante et les demandes onéreuses de la Porte), d'autre part au niveau politique et de la solidarité autochtone obligées d'accepter comme princes régnants des étrangers originaires de Constantinople et ayant le statut de dignitaires de l'Etat ottoman. En laissant de côté l'enjeu politique d'une grande partie des écrits concernant les Phanariotes (récits de voyage des Occidentaux, mémoires politiques des boyards roumains soucieux d'obtenir la restauration des princes roumains) nous rappelons seulement que l'historiographie romantique roumaine a accusé tous les défauts réels, possibles et probables des princes phanariotes. L'image des Phanariotes commence à changer vers la dernière décennie du XIX^e siècle sous la plume de A.D. Xenopol, V.A. Urechia et Nicolas Iorga³³. Les manuels envisagés par nous, touchent seulement le début de la période au bout de laquelle les princes phanariotes perdent leur monstruosité pour devenir, parfois, même des promoteurs du progrès et des facteurs modernisateurs de la société roumaine. Tenant compte du décalage qui sépare depuis toujours la découverte d'une nouveauté scientifique de son passage vers les vérités communément acceptées il faut dire que nos manuels n'annoncent guère des temps meilleurs pour les Phanariotes. L'arme la plus redoutable des auteurs des manuels reste la parole. C'est la véhémence injurieuse du langage qui nous frappe premièrement. Chez tous les auteurs l'époque phanariote est la plus noire de toute l'histoire roumaine. «Aucun autre événement n'a autant ébranlé les fondements de notre Etat, que l'avènement de ces princes tenanciers, des esclaves oppresseurs qui étaient des instruments de pillage au service de la Porte ottomane»³⁴. Habituellement, l'arsenal linguistique des auteurs des manuels use des expressions de la famille suivante: les Phanariotes sont comparés aux sauterelles, aux sangsues, à la peste, ils sont les suceurs du sang du peuple roumain, et généralement leur seul souci est de s'enrichir eux-mêmes et leurs nombreux parents. Même Xenopol un des promoteurs de la réévaluation de l'histoire du siècle phanariote, affirme (en 1879) que «Tous les princes de cette époque sont semblables et ne font rien d'autre que voler et piller le pays. Pour cela nous allons seulement les énumérer, en rappelant leur nom, sans parler d'eux, parce qu'ils n'ont aucune importance»³⁵. C'est le manuel d'A. Treboniu-Laurian, de 1859, qui, de loin, nous semble le plus objectif en cette matière. Il est le seul qui a reconnu l'écart catastrophique qui sépare n'importe quel programme princier de gouvernement des possibilités de l'appliquer effectivement. Et cet écart s'appelle la Porte, la Porte avec ses besoins pécuniaires

³³ V. Tr. Ionescu-Nișcov, *L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère*, dans Symposium. L'époque phanariote (21–25 octobre 1970), Thessaloniki, 1974, p. 145–157.

³⁴ Gr. Tocilescu, *Istoria română pentru școlile primare de ambe sexe*, Bucarest, 1887, p. 210.

³⁵ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...*, II^e éd., p. 88.

toujours grandissants, toujours impossibles à prévoir. A propos des réformes de Constantin Mavrocordat, A. Treboniu-Laurian considère qu'il était impossible de les appliquer « à cause de l'avidité sans limites des Turcs, qui ne respectent pas des lois, mais obligent même le meilleur prince à pressurer le pays comme un tyran »³⁶.

Très attaché aux valeurs nationales et aux mentalités romantiques, le livre scolaire d'histoire dénonce le plus grave danger que les Phanariotes pouvaient représenter : la dénationalisation. Ainsi les Phanariotes étaient « des instruments totalement asservis aux Turcs et hostiles aux Roumains /.../ qui venaient ici /.../ pour avilir le peuple afin de détruire tout sentiment roumain »³⁷. Xenopol, lui-aussi, constate que, avec les Phanariotes les Roumains étaient menacés, « au-dessus de tous les autres maux », par le danger « d'être dénationalisés »³⁸. Pourtant les manuels passent en revue les plus importants princes phanariotes, leurs réformes ou leurs préoccupations sociales sans oublier, bien sûr, de préciser que toutes leurs actions ne servaient que la Porte ou leur intérêt personnel. Il s'agit de Nicolas et Constantin Mavrocordat, Alexandre Ipsilanti et Grégoire III Ghica, Jean Calimachi et Jean G. Karadja. Parmi eux le cas le plus intéressant est, peut-être, celui de Grégoire III Ghica, devenu, parce qu'il avait protesté contre l'occupation de la Bucovine par les Autrichiens, un véritable héros roumain. « Dorénavant les Ghica ne font plus partie des Phanariotes; ils ont acquis la naturalisation par le sang de leurs ancêtres »³⁹.

Puisque les Roumains étaient assaillis par tant d'ennemis il reste un seul problème à résoudre : comment ont-ils pu survivre? Les mots de l'historien roumain Georges Brătianu — « une énigme et un miracle historique » : le peuple roumain — semblent être finalement l'expression exacte d'un état d'esprit bien répandu dans la société roumaine. Par exemple, B.B. Secăreanu, et il n'est pas le seul, considère qu'après tant d'épreuves, l'existence du peuple roumain est un « véritable miracle divin »⁴⁰. « La Providence veillait à fortifier la patience des Roumains »⁴¹ jetés par un destin brutal au carrefour de tous les malheurs. Le Bon Dieu n'abandonne pas le peuple opprimé, surtout s'il tourne ses yeux vers la sagesse des lettres ou de la sainte religion⁴². Et voici la preuve : « Les Polonais ont eu un tel sort à cause de leur désunion /.../ et surtout parce que, au lieu de vivre en paix avec les Roumains, ils ont cherché à leur faire du mal, mais Dieu ne les a pas aidés, ni eux, ni les Hongrois et tous les deux peuples ont déchu tandis que notre pays s'élève toujours vers la prospérité et la grandeur »⁴³. On trouve parfois même un message messianique explicite : « Ne doutez pas que le Dieu de nos ancêtres /.../ enverra un rédempteur qui vous délivrera vous mêmes ou, sinon, vos

³⁶ A. Treboniu-Laurian, *Elemente de...* éd. de 1859, p. 131.

³⁷ B. B. Secăreanu, *Prescurtare...*, I^{er} éd., p. 148.

³⁸ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...*, X^e éd., p. 123.

³⁹ N. C. Florențiu, *Noțiuni de istoria românilor pentru clasele III și IV primării*, II^e éd., Bucarest, 1872, p. 103.

⁴⁰ B. B. Secăreanu, *Prescurtare...*, XI^e éd., p. 24.

⁴¹ N. C. Florențiu, *Noțiuni...*, XXIII^e éd., p. 115.

⁴² V. A. Urechia, *Istoria Românilor...*, IX^e éd., p. 8.

⁴³ *Idem*, éd. de 1859, p. 48.

enfants et vous rendra votre ancienne puissance ⁴⁴ », de sorte qu'il n'y aura à l'avenir qu' « une Roumanie éternelle et toujours glorieuse » ⁴⁵.

Hantés par une foule d'étrangers méchants et malhonnêtes, les manuels d'histoire sont redoutablement chargés d'idées xénophobes et nationalistes. Ce qui est plus grave encore si on tient compte du fait que nous avons étudié les manuels pour l'école primaire et que, à l'époque envisagée, la plupart de la population lettrée ne dépassait pas ce niveau d'instruction. Il est difficile d'apprécier les conséquences à long terme de ce type d'histoire racontée aux enfants, mais il est à peu près sûr que la tolérance ne va pas figurer parmi les qualités du citoyen.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 47.

⁴⁵ *Idem*, IX^e éd., p. 11.

L'IMAGE DE « L'AUTRE » DANS LES MANUELS BULGARES DU XIX^e ET LE DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

NADIA DANOVA

(Sofia)

Je vais commencer par l'analyse d'un ouvrage qu'on pourrait difficilement placer à sa naissance dans la catégorie des livres scolaires. Il s'agit de l'Histoire slavo-bulgare, rédigée en 1762 par le moine de Hilendar Paisij, qui a exercé une influence considérable sur le processus de formation de l'identité nationale bulgare. Pendant la seconde moitié du XVIII^e et les premières décennies du XIX^e siècle, cette œuvre a connu une très large diffusion sous la forme de manuscrits. Elle a été recopiée et complétée par de nombreux représentants éminents de l'intelligentsia bulgare. Imprimé en 1844, ce livre est présent dans toutes les bibliothèques personnelles et scolaires du XIX^e siècle et il est utilisé à l'enseignement de l'histoire dans les écoles. Apparue à l'époque de la formation de la nation bulgare, cette Histoire reflète le processus d'un recul progressif de la conscience d'appartenance à la communauté orthodoxe devant la conscience de différenciation ethnique. Dans cet ouvrage se trouvent formulés les critères fondamentaux de la différenciation des Bulgares des « autres » — Grecs, Serbes, Turcs, Roumains, Juifs, etc. Il donne l'excellente possibilité de révéler les conditions sociales, politiques et culturelles de la naissance, de la structure et des mécanismes de fonctionnement de ces images et conceptions que Walter Lippmann appela en 1922 des « stéréotypes ». L'histoire de cette Histoire permet de mettre en évidence le rôle des stéréotypes en tant qu'un mécanisme simplifiant « de travail » avec le monde réel qui nous entoure, en tant qu'un élément de la mentalité collective, devenu particulièrement sensible pendant les périodes de bouleversement des équilibres socio-économiques et politiques lorsque l'individu ressent un besoin accru d'orientation et cherche un appui dans la restructuration des systèmes de valeurs.

Il est vrai que Paisij a hérité d'une riche tradition littéraire contenant l'image de « l'autre » qu'il a systématisée et soumise à son objectif de formuler les éléments de l'identité nationale et de consolider le sentiment national des Bulgares. Pour lui, les Byzantins et ses contemporains les Grecs, sont un seul et même peuple. Il emploie les termes de « royaume d'Orient grec », de « rois grecs » et de « terres grecques » dans son récit sur Byzance, soulignant à plusieurs reprises que les vaillants et courageux guerriers bulgares ont été toujours vainqueurs des armées byzantines. Les écrits des auteurs byzantins ne renferment que très peu de renseignements sur les hauts faits des tsars bulgares car les Grecs les enviaient et les hasisaient à cause des

victoires qu'ils remportaient dans les combats contre les rois grecs. Les Grecs sont des alliés rusés et perfides qui n'hésitent pas devant la trahison et la trahison. Dans le récit de Paisij, est représentée la scène de l'aveuglement des soldats de Samuil par Basile le Bulgarochtone. On retrouve aussi Krum, le vainqueur, avec la tête de Nicéphore transformée en coupe d'or. Autrement dit, l'acte de cruauté acquiert une valeur différente en fonction de ce que celui qui l'a commis est « sien » ou « étranger ». Le récit suggère par voie directe ou indirecte l'image de « l'autre » auquel on se compare pour montrer la supériorité du « sien ». Cette méthode de formation du sentiment national réfléchit sur l'attitude à l'égard de « l'autre » qui est évidemment inférieur dans tout et en tout aux « siens ». Les Bulgares avaient un Etat beaucoup plus puissant que les Grecs qui leur payaient souvent tribut. Le terme de « joug grec » est introduit pour désigner la période de la domination byzantine. On insiste sur le fait que les Byzantins étaient responsables de l'invasion ottomane car ils avaient appelé à l'aide les Turcs contre les Bulgares. On montre le rôle funeste de la femme grecque entrée dans la famille des souverains bulgares. Certes, les Grecs sont plus instruits, plus savants et cultivés, les Bulgares sont simples et ignorants, mais combien plus francs et honnêtes. Au raffinement et aux bonnes manières grecques, mais combinées à la ruse, à la perfidie, à l'orgueil et à la malhonnêteté, est opposé le Bulgare, simple, mais bon, hospitalier et charitable. L'image du commerçant qui suscite de la méfiance et de l'hostilité chez plusieurs hommes de lettres grecs de cette époque, est chargée chez Paisij non seulement d'une hostilité sociale, mais aussi d'une hostilité nationale, et il lui oppose le simple laboureur, berger et artisan bulgare.

L'opposition du Bulgare à « l'autre » — le Grec — s'opère dans l'Histoire de Paisij par des exemples puisés à une époque plus proche de lui. « L'autre », cette fois-ci comme représentant du clergé, est accusé en la personne des patriarches de Constantinople, d'avoir détruit le Patriarcat de Tarnovo et non sans l'appui des Turcs, et de nommer pour archevêques bulgares uniquement des Grecs. C'est encore à cause d'eux que les Bulgares n'avaient pas d'écoles, ni de livres, et leur langue se dégradait. La critique du clergé pour sa politique de pillage que nous retrouvons aussi chez de nombreux auteurs grecs, serbes et roumains, représentants des Lumières, acquiert ici la vigueur d'une propagande anti-grecque. Pour Paisij, les Grecs sont l'éternel ennemi des Bulgares qui ont fait la guerre aux Tartares, aux Magyars, aux Allemands, aux Latins et aux Serbes à différentes époques, mais avec les Grecs, les Bulgares sont en continuel conflit et très rarement en paix. Cependant, malgré les hostilités permanentes, Paisij pense que les Grecs savants et instruits, devraient se coaliser avec les Bulgares, incultes, mais forts et courageux, contre l'ennemi commun, c'est-à-dire qu'il considérait les Grecs comme un allié potentiel des Bulgares.

Paisij est fier de l'appartenance des Bulgares à la grande famille des Slaves dont il fait remonter la généalogie à Mosoch, le sixième fils de Japhet, fils de Noé. Il énumère parmi les Slaves les Serbes, les Croates, les Russes, les Slaves germaniques de confession romaine. Eprouvant une sympathie évidente à l'égard des Serbes, Paisij s'arrête en détail sur leurs rois et sur les liens dynastiques entre les souverains bulgares et serbes. En même temps, cependant, la tâche fondamentale de consolider le sentiment national des

Bulgares, le conduit à souligner à plusieurs reprises que les Bulgares ont eu beaucoup plus longtemps un Etat indépendant au Moyen Age, qu'ils ont eu des rois beaucoup plus glorieux qui ont laissé une trace plus durable dans l'histoire. Paisij consacre un chapitre entier de son Histoire aux rois serbes dans le seul but de montrer la supériorité de « nos » souverains sur les souverains « étrangers », en soulignant que les tsars bulgares étaient plus vaillants dans les combats, plus honorables, d'une moralité plus élevée et plus avantageux au physique.

Paisij n'hésite pas à affirmer que « de tous les Slaves, les plus glorieux étaient les Bulgares, les premiers qui se sont appelés tsars, les premiers à avoir eu un patriarche, c'est eux qui se sont convertis les premiers, c'est eux qui avaient possédé le plus de territoires. C'est pourquoi, de tous les Slaves, ils étaient les plus puissants et les plus honorés, les premiers saints slaves étaient sortis du peuple bulgare... avant tous, les Bulgares avaient commencé à lire dans leur propre langue ». Ils ont contribué à la diffusion du christianisme parmi les autres Slaves.

Dans l'Histoire de Paisij, les Turcs sont représentés comme des oppresseurs, des pilleurs, des destructeurs de l'Etat, de la culture, de la littérature du peuple bulgare. L'envahisseur est peint avec les traits les plus noirs, les émotions les plus fortes étant provoquées par les scènes des nouveaux martyrs de la foi qui avec la religion orthodoxe, ont défendu aussi leur nationalité. Il est souligné que les Bulgares supportent plus péniblement l'oppression des Agariens (infidèles, impies) par rapport aux autres peuples balkaniques car ils se trouvaient plus près de Constantinople.

Les voisins balkaniques occupent une place périphérique dans l'Histoire de Paisij. Les Roumains y figurent sous le nom de Valaques, les Principautés danubiennes sont appelées les deux Valachies et il y est question des cas où les tsars bulgares avaient conquis ces territoires et y avaient imposé la langue bulgare et la religion orthodoxe.

On pourrait affirmer, d'une manière générale, que dans l'Histoire de Paisij, le Grec se présente comme l'ennemi numéro un et c'est à sa description que sont consacrés peut-être les plus grands efforts. Cela s'explique par le fait que la société grecque s'était engagée relativement tôt dans la sphère des rapports bourgeois et par là sa culture, sa langue et sa littérature sont devenues une menace pour la conscience nationale bulgare pas encore assez affermie.

Durant les premières décennies du XIX^e siècle, dans la vie spirituelle bulgare se sont formées deux tendances fondamentales qui ont marqué la production littéraire à l'usage des écoles bulgares. D'une part, c'est la tendance représentée par les continuateurs de Paisij qui popularisaient ses idées en recopiant son Histoire. Ils approfondissaient son orientation anti-grecque par les additions qu'ils apportaient à cet ouvrage. Dans cette tendance s'inscrit l'édition imprimée de ce livre, réalisée en 1844, et qu'on utilisait à l'enseignement de l'histoire. Dans cette voie œuvraient aussi les anciens élèves des écoles grecques Vasil Aprilov et Ivan Seliminski qui ont fait le maximum d'efforts en vue d'éloigner les jeunes Bulgares des établissements scolaires grecs et les orienter vers les centres culturels slaves. Dans cette tendance s'inscrivent également certaines éditions, réalisées durant les premières décennies du XIX^e siècle, d'extraits de l'histoire de Jovan Raic et de Jurij Venelin, dont l'objectif était de mettre l'accent sur l'unité slave.

En même temps, les premières décennies du XIX^e siècles ont vu se former une autre tendance, liée, elle aussi, aux noms d'anciens élèves des écoles grecques, tel Petar Beron qui a publié en 1824 le célèbre « Riben bukvar » (L'Abécédaire au poisson) où figure l'Antiquité grecque, avec ses héros, ses mythes et ses maximes. Cette tendance était exprimée par d'éminents savants bulgares, tels Neofit Bozveli, Neofit Rilski, Emanuil Vaskidovic, Rajno Popovic, Hristaki Pavlovic. En 1835 vient de sortir à l'usage des écoles l'ouvrage, en plusieurs volumes, de N. Bozveli et de E. Vaskidovic « Slavenobolgarskoe detovodstvo » où l'on parle en termes très chaleureux des Serbes et des Grecs. Les habitants du royaume grec y sont décrits comme des « Grecs, descendants helléniques de confession orthodoxe, à l'esprit fin et curieux ». De 1835 datent aussi les manuels de Rajno Popovic et de Neofit Rilski, qui recommandent aux jeunes d'étudier le grec car « les Bulgares sont étroitement liés avec les Grecs et ont beaucoup à apprendre d'eux ».

L'année suivante (1836) on vient de publier « Brève histoire générale » de l'historien russe Ivan Kajdanov, à laquelle le traducteur bulgare Anastas Kipilovski a fait des additions pour les événements survenus après 1800. Dans ce livre, on retrouve l'histoire de l'Hellade antique et plusieurs fois sont soulignées les acquis des anciens Hellènes dans tous les domaines de la culture. A Byzance est consacrée une page, rédigée entièrement dans l'esprit de l'historiographie des Lumières qui rejette le Moyen Âge. A la Grèce contemporaine sont consacrées deux pages et demie qui évoquent les luttes de libération des Grecs et leurs efforts d'organisation de l'Etat grec indépendant. Cet ouvrage représentant les Grecs sous un jour entièrement positif était diffusé à un nombre d'exemplaires relativement grand pour ce temps; il était destiné en outre à l'enseignement de l'histoire dans les écoles.

De la décennie suivante datent encore quelques exemples révélateurs de manuels où se manifeste la conscience des auteurs que les jeunes Bulgares devaient être élevés dans un esprit de tolérance à l'égard de leurs voisins. Il convient de mentionner sous ce rapport les manuels de géographie de K. Fotinov et de Iv. Bogorov. Dans la géographie de Fotinov, parue en 1843, on parle avec un profond respect de l'ancienne Hellade et de ses acquis. Dans sa description des différentes formes de gouvernement, Fotinov souligne que les Grecs et les Serbes comptent parmi les peuples qui ont un Etat avec une gestion équitable, ce qui leur permet de développer leurs économies et leurs cultures. Voici un extrait de l'exposé sur la Grèce dans le livre de Fotinov qui a eu un tirage considérable pour son temps — 2 795 exemplaires : « L'Hellade a un climat agréable à l'air pur et délicieux, au sol très fertile... Ses habitants sont au nombre d'un million, ils appartiennent à l'Eglise orthodoxe. Les Hellènes sont les dignes héritiers de leurs illustres ancêtres, ils ont l'amour des études et de l'instruction... La principale ville de l'Hellade est Athènes, ville très célèbre en raison de son ancienne gloire qui fut autrefois une source de sagesse, la capitale du monde des sciences et des arts, c'est aussi la capitale de l'Etat hellène, florissant chaque jour par son riche commerce et artisanat, possédant de beaux édifices pour ses nobles habitants ». Ces appréciations de Fotinov sur la Grèce et les Grecs, contenant tout ce qu'on pourrait dire de plus positif sur un peuple, cohabitent avec une propagande patriotique ardente ne cédant en rien aux appels lancés par Paisij. Cette alliance d'un ardent patriotisme et de tolérance à l'égard de « l'autre », et la disposition de reconnaître ses mérites, témoignent des idées élevées de

cet intellectuel bulgare. Nous retrouvons la même maturité d'idées chez Iv. Bogorov, qui édite en 1843 et en 1851 deux géographies pour enfants, et où une place importante est réservée à la Grèce et aux Grecs. L'exposé est empreint d'une grande estime pour leur lutte héroïque contre l'opresseur commun et pour leurs réussites après la libération, dans le domaine de la navigation, du commerce, de la science et de la vie politique.

Les années quarante du XIX^e siècle sont marquées de conflits graves opposant les Bulgares aux représentants du haut clergé orthodoxe qui leur refuse le droit à une Eglise indépendante en les accusant de « philétisme ». Ce sont aussi les années qui ont vu la formation de la doctrine nationale grecque, la Megali idea, et le rapprochement progressif de l'Etat grec indépendant et du Patriarcat de Constantinople. Cette évolution dans les rapports bulgare-grecs a contribué à l'approfondissement progressif de la tendance qui consiste à représenter « l'autre » — le Grec — sous un jour négatif. Il existe encore une circonstance contribuant à l'approfondissement de cette tendance, c'est qu'à l'élaboration des livres scolaires ont pris une part active les participants à la lutte opposant les Bulgares au Patriarcat de Constantinople. Ce sont en même temps des hommes cultivés qui par leur prestige d'écrivains, de journalistes et d'éducateurs, exerçaient de l'influence sur le public. Ainsi, Petko Slavejkov collabore à la rédaction d'ouvrages à thématique historique qui ont un très large public. Il enregistre des mythes et des légendes, mais, avant tout, il compose lui-même des mythes d'un caractère anti-grec très marqué. Dans ses ouvrages, le Grec est le personnage négatif, malin, traître, allié infidèle, cruel. Tout aussi négative est l'image de la femme grecque qui est la cause d'un tas d'ennuis et de malheurs pour la famille du Bulgare qui l'a accueillie. C'est Slavejkov qui a contribué à ce que le mythe de l'incendie de la bibliothèque de manuscrits vieux-bulgares à Tarnovo par le métropolite Ilarion se transforme en stéréotype national. Poursuivant un but patriotique, il se permet de remanier les sources en y ajoutant des événements et des épisodes de son invention. Ainsi, dans ses « Exemples historiques sur la morale », publiés en 1867 pour les besoins de l'enseignement, on voit apparaître des personnages et des auteurs grecs inventés dont les exemples des traits négatifs des Grecs devaient former des qualités positives chez les enfants bulgares et servir pour blâmer la façon de vivre « grecque ».

Stefan Zahariev lance le mythe que les patriarches grecs étaient responsables de l'islamisation des Bulgares dans le Rhodope. D'ailleurs, tous les auteurs de la seconde moitié du XIX^e siècle rejettent à l'unanimité l'idée que la culture grecque ait joué un rôle tant soit peu positif pour les Bulgares.

En 1869, Hristo Danov, éducateur et éditeur bulgare, imprime un programme des écoles bulgares où sont indiqués les objectifs et les tâches de l'enseignement de l'histoire: « L'histoire bulgare montre depuis quand et d'où provient le peuple bulgare, comment il était aux temps anciens et comment il est aujourd'hui. Elle montre encore que le Bulgare a existé et qu'il vit, qu'il n'est ni Grec, ni Russe, ni Français, mais qu'il est Bulgare ».

En 1869, Dragan Mancov édite un manuel d'histoire générale à l'usage des écoles primaires. La Grèce antique y est représentée dans toute sa grandeur et avec tous les acquis de la science, des arts et des lettres. La Grèce contemporaine, semble-t-il, n'existait pas. On fait la même constatation en ouvrant l'histoire générale abrégée à l'usage des écoles secondaires éditée en 1870 toujours par Dragan Mancov. On y retrouve l'Hellade antique, Byzance

avec ses interminables guerres contre les Bulgares, et pas un mot sur la Grèce contemporaine. C'est encore Dragan Mancov qui édite en 1872 une brève histoire bulgare où sont exposées en détail les interminables guerres entre Byzantins et Bulgares. On y souligne que les Byzantins sont des alliés auxquels on ne doit pas faire confiance et qu'ils ont une influence néfaste sur les mœurs militaires des Bulgares. Avec la chute de la Bulgarie sous le pouvoir ottoman, le clergé de Constantinople assujettit les Bulgares par la ruse et nomme uniquement des Grecs pour métropolitains qui détruisent les livres bulgares et introduisent le grec; ils calomnient les Bulgares devant les autorités ottomanes et les Bulgares subissent de grands dommages sous leur autorité spirituelle.

En 1874, Dragan Mancov édite une Histoire bulgare destinée aux écoles nationales où l'on développe la thèse que l'Etat byzantin n'était pas grec mais exclusivement slave, seul son nom étant Byzance. On retrouve aussi la scène de l'aveuglement des soldats de Samuil. On démontre que les mœurs bulgares se corrompent sous l'influence des Grecs. On souligne qu'après l'invasion ottomane, les Bulgares tombent sous l'assujettissement spirituel des Grecs qui les dépouillent et pourchassent la culture bulgare. Ainsi, à la thèse du joug grec et de l'influence négative sur les Bulgares de tout ce qui est grec, on voit s'ajouter l'assertion s'appuyant sur la théorie de Fallmeyer.

Je me permettrai de citer encore un exemple caractéristique de cette période; la Brève géographie générale du célèbre instituteur Botju Petkov, éditée en 1868. Il est question dans ce manuel de la gloire de l'ancienne Hellade, mais il semble que cela est fait dans le seul but de souligner que « la Grèce contemporaine est le pays le plus arriéré de tous les peuples européens dans les sciences et les arts. Il n'y a pas de fabriques, tous les produits s'achètent à l'extérieur... L'instruction des Grecs d'aujourd'hui ne va pas plus loin que l'étude de la mythologie antique et des auteurs grecs anciens. Le commerce maritime de la Grèce est assez dynamique, mais le commerce intérieur est tout à fait médiocre. Enfin, partout, c'est la misère et la pauvreté ». Dans ce manuel, la Grèce est un pays pauvre et rigide, au sol rocailleux, au climat malsain. Les Grecs qui mènent une politique perfide à l'égard des Bulgares, sont toujours en conflit avec eux.

L'image des Serbes est montrée sous un jour positif; presque tous les auteurs insistent sur l'appartenance commune au monde slave. L'orientation nouvelle qui s'est opérée peu à peu chez les jeunes Bulgares vers les établissements scolaires en Serbie et en Russie, contribue à l'approfondissement de cette tendance qui est certainement liée aussi à l'accroissement des contacts des Bulgares avec le monde slave. Les exigences de la censure ottomane imposent dans une grande mesure un traitement plus attentif de l'image du Turc, les autres voisins occupent généralement une place plus périphérique dans cette littérature appelée à former les esprits des jeunes.

Après la libération de la Bulgarie en 1878, l'histoire nationale occupe la première place dans le programme des écoles primaires en Bulgarie. La première loi sur l'éducation nationale de 1885 accorde une place primordiale à l'enseignement de l'histoire. D'après la loi de 1891, restée en vigueur pendant presque deux décennies, l'étude de l'histoire s'effectuait selon le schéma suivant: récits de l'histoire bulgare, en deuxième année de l'école primaire, cours intégré d'histoire et de civilisation bulgare, en troisième et quatrième année

de l'école primaire (histoire bulgare, géographie et instruction civique), cours systématique d'histoire bulgare, en troisième année des gymnases et des écoles secondaires. L'étude de l'histoire de la Bulgarie est concentrée dans l'école primaire, à son premier degré, qui épuise l'enseignement d'une grande partie des Bulgares à cette époque.

Le matériel d'histoire englobe l'histoire bulgare au Moyen Age, la domination ottomane et l'histoire contemporaine sous la forme d'instruction civique. A la rédaction des manuels collaborent Dr. Mancov, S.S. Bobcev, Ju. pope Georgiev, etc., qui utilisent les ouvrages des historiens N. Palauzov, Konstantin Jirecek, Marin Drinov et Hillferding, c'est-à-dire principalement des historiens liés au monde slave.

L'analyse des manuels montre qu'ils reproduisent dans une grande mesure les images et les conceptions formées durant la période précédente, les suggestions de l'Histoire de Paisij se font clairement sentir. L'Empire byzantin y figure comme un adversaire puissant et perfide, ses habitants sont appelés „Byzantins et Grecs”. Le récit historique a pour but de suggérer directement et indirectement la conscience de la supériorité de la force militaire bulgare et la domination des souverains bulgares sur ceux des Byzantins. Nous y retrouvons de nouveau la thèse de l'influence nuisible des mœurs byzantines sur les Bulgares par rapport à leur mode de vie, moralité et comportement politique. Le byzantinisme est considéré comme la principale cause de la chute des Bulgares sous le pouvoir ottoman. Une nuance intéressante: on souligne la susceptibilité des couches supérieures à l'influence byzantine, alors que le paysan demeure fidèle aux mœurs et aux traditions nationales. Nous retrouvons aussi la thèse de la domination byzantine et du pénible joug grec exercé de la part du pouvoir ecclésiastique après l'invasion ottomane. Les luttes de libération des Grecs sont considérées comme un catalyseur des luttes de libération des autres peuples balkaniques et l'on souligne leur rôle de stimulateur des patriotes bulgares.

L'image des Serbes dans les premiers manuels bulgares après la libération et avant 1885, est entièrement positive, en insistant sur l'origine slave des Serbes et des Bulgares. On souligne la communauté culturelle des Slaves et leurs objectifs communs dans le domaine de l'activité politique. On attire l'attention sur la tradition historique dans la coopération culturelle et politique des Bulgares avec les Serbes, les Croates et les Monténégrins, nul ne pouvant rivaliser avec ces derniers en matière d'héroïsme.

L'image du Turc est représentée par les traits les plus négatifs. Le thème du joug turc ayant conduit à la destruction des valeurs nationales bulgares figure en permanence et les exemples de la lutte contre le pouvoir ottoman sont le moyen principal d'affirmation de l'identité nationale. On observe une assimilation du pouvoir ottoman aux Turcs, l'empire étant désigné comme turc.

De même que pour la période précédente, la Présence des Roumains et des autres peuples balkaniques restent épisodique; dans l'ensemble, l'attitude à leur égard est positive.

De façon générale, on pourrait affirmer que les connaissances sur les voisins, reçues par les jeunes Bulgares pendant la période envisagée, reproduisent dans une grande mesure des images déjà formées qui sont le fruit de l'époque de formation de la nation quand les intellectuels bulgares étaient appelés à élaborer les critères de la différenciation des Bulgares des « autres »

Avant le début de XX^e siècle, ces images se reproduisent presque invariablement ; en fait aucun élément nouveau n'est apporté concernant les peuples vivant près de nous. En 1905, le ministre de l'éducation nationale, Ivan Sismanov, qui est l'un des premiers savants ayant fait des recherches sur l'histoire des peuples balkaniques au plan comparatif, déclare dans son discours devant l'Assemblée nationale : « Les Serbes, les Grecs, les Roumains, les Tchèques, les Polonais, les Slovènes, etc., nous sont beaucoup plus étrangers que les Allemands ou les Français. L'école doit mettre fin à cette ignorance condamnable par l'étude de l'histoire et de la littérature au moins de nos plus proches voisins ». Malheureusement, le conflit qui opposa les Bulgares, les Serbes et les Grecs en Macédoine, n'a guère contribué à mettre fin à cette « ignorance condamnable » comme l'a appelée Sismanov.

A l'enquête sur les livres scolaires organisée par la Fondation Carnegie au lendemain de la Première Guerre mondiale, du côté bulgare a pris part le grand historien bulgare Jordan Ivanov. Il s'est solidarisé entièrement à l'avis que les livres scolaires devaient contribuer à la propagation des idées de paix et de fraternité entre les peuples. Les conditions politiques communes cependant ont favorisé la reproduction des stéréotypes négatifs parmi lesquels l'image du Grec est peut-être la plus noire. Voici ce qu'on pourrait lire dans le manuel d'instruction civique de troisième année, édité en 1920 : « Les Serbes sont gais, sympathiques, sentimentaux. Ils sont disposés à chanter et à festoyer. L'hospitalité chez eux est particulièrement développée. Ils aiment beaucoup leur patrie. Ils y sont très attachés, ils sont prêts à se sacrifier pour elle et à supporter fermement toutes les privations et calamités. En idéalisant cependant, au plus haut point tout ce qui est serbe, ils vont à l'extrême. Ils regardent avec exagération à leur passé, présent et avenir. Ils ont un sentiment national fortement développé qui va jusqu'au chauvinisme : tout ce qui est serbe est bon ! »

« Le Grec est un grand hypocrite. Il s'enflamme vite, devient décidé, mais s'éteint vite. Jamais il ne peut lier une amitié sincère avec une personne d'une autre nationalité. Le Grec est fanatique. Il est patriote. S'il n'est pas fort et n'a pas de pouvoir, il recourt à la ruse, au mensonge, enfin à tout pour arriver à sa fin. Le Grec est malin. Quand il est faible, il est humble et suppliant, quand il est fort, il est cruel. Exemple : l'aveuglement des 15 000 soldats de Samuil. Le Grec est vindicatif. »

« Le Turc n'est pas travailleur. Il aime la conversation. Il est fataliste et aime les honneurs. Le Turc est fanatique et dévot. »

« Le Valaque est bon, assez porté à la boisson, il aime à festoyer et n'oublie jamais le mal qu'on lui a fait. Le Valaque est immodéré. Le vol chez les Valaques est très répandu. Celui qui est allé au clos ne remplit jamais son panier de sa propre vigne, le raisin des autres lui semble meilleur ».

Malheureusement, les événements survenus après et la Seconde guerre mondiale n'ont guère contribué à trouver le ton juste dans la présentation de « l'autre » et maintenant des efforts beaucoup plus grands seront néces-

saires de notre part car les temps critiques dont nous sommes contemporains sont particulièrement favorables au fonctionnement et à l'utilisation des stéréotypes. La pratique historique montre à ce jour que c'est notamment pendant les époques de bouleversement des systèmes socio-économiques et politiques qu'on voit augmenter le besoin d'orientation de l'individu et des collectivités. C'est pendant les époques de crise que les stéréotypes semblent se transformer en un instrument d'orientation dans les conditions compliquées, en réduisant les problèmes de la société entière et du développement politique au modèle simplifié « nous » et « les autres » et créant des possibilités de manipulation de l'opinion publique et de réalisation d'intérêts politiques déterminés.

THE PRESENT CREATES THE PAST : THE "PHANARIOTS" IN THE ROMANIAN TEXT BOOKS DURING THE SECOND HALF OF THE 19th CENTURY*

CRISTINA ION

1. History as a cure: the recovery of the national dignity after a shameful past.
2. The strategy of the school and the nationalist clichés.
3. The origins of the anti-Phanariot trend. Stereotypes designating the Phanariots in textbooks.
4. The other side of the situation: nuances in the anti-Phanariot attitude.

1. In the 19th century, the Romanian society was no exception to the European nationalist trend: the national awakening and the fight for international recognition gave the impression of acceleration and emphasised the feeling of retrieving a historical delay which had been deeply perceived in the intellectual environment. The appeal to history was one of the means used in order to revive the faith in the national greatness. Terms like "rebirth", "revival", history as a "resurrection factor" have now a frequency unreachd before¹. This is the epoch in which history is, at the same time, assumed and refused, in which the present is constantly compared to the past². But the past is full of contradictions difficult to accept and to assume. Therefore, it was essential that the drawbacks should be occulted or, on the contrary, insistently reminded in order to show that, in spite of the persecutions, the people kept its strength and its vital energy. The necessity of defining itself unlike the Others led to a mental construction where the "Greeks" (the "Phanariots", the "strangers") were charged with the responsibility of the prolonged decline that affected the Romanian people before the national rebirth. The "Golden Age" or the succession of "Golden Ages" was represented by some significant figures partly created by the Romanian historiography (Decebal and Trajan, Dragoş and Basarab, Stephen the Great,

* This study is based on the investigation of 30 textbooks, covering the period between 1857 and 1899.

¹ Alexandru Zub, *A scrie și a face istorie*, Iași, 1981, p. 28 and 113.

² Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, București, 1972, p. 483.

Vlad the Impaler, Ioan Vodă, Michael the Brave), founding heroes, warriors, wise princes³. The "Golden Age" was followed by a period full of humiliations, the 18th century, the Phanariotic regime.

2. School is an important way to influence and make collective attitudes, together with other elements which take part in the continuity or slow change of the collective outlook, such as: military service, formal historical anniversaries which were interpreted as a support for momentary interests. The textbook can be a space where the clichés that already exist or are forming, are kept and imposed. So the part of the school and textbooks is not to be neglected in making the image of a society about itself. The way in which the history is told to children is significant for those who want to know the identity of a society, its status during the passing time. As Marc Ferro states, there exists an "official history" which expresses and legitimates the political regimes of the time and a "history of the defeated", opposed and parallel to the official one and in many ways different, born from the memory of the dominated societies, obsessed by their identity. This type of history has as main principle "turning to the external boundaries of the society, defining itself in relation with the Others" (this was the case of the Romanian society in relation with the "Greeks")⁴.

In this context, it is understandable the concern for history and education as tools of civic training.

After the half of the century, the trend became a school policy which involved the methodical printing of textbooks and the outlining of a pattern of teaching (based on setting forth legends and biographies of outstanding rulers)⁵.

Taking into account the differences, one can mention that something similar happened in Jacobinian France (where it had been tried to establish a school of formal "secular mythology") and also in France of the Third Republic, after the defeat in the war against Germany in 1871 (where it had been tried to wipe off the shame of the defeat by emphasising the values of the national solidarity beginning with the elementary school). In both cases history was useful, its educational power having an "urgency character" in the crisis moments⁶. The aim was the obtainment of a special pedagogical efficacy and history was suitable to get it: "the historical image, kept out from ephemerality seems to have in itself the eternity of myths"⁷.

³ Alexandru Zub, *Istorie și mit în epoca modernă*, in "Istorie și finalitate", București, 1991, p. 50.

⁴ Stefan Lemny, *La critique du régime phanariote: clichés mentaux et perspectives historiographiques*, in "Culture and society. Structures, Interferences, Analogies in the Modern Romanian History", edited by Alexandru Zub, Iași, 1985, p. 19–20.

⁵ V. A. Urechia, *Istoria școalelor de la 1800 la 1864*, București, 1894, and G. Ionescu-Gion, *Studiul istoriei naționale în școlile noastre*, București, 1889. On the question of the presence of national history in school, see also Vasile Cristian, *Începuturile învățământului istoric în Principate*, in *Anuarul Institutului de istorie și arheologie "A. D. Xenopol"*, XVI, 1979, Iași, p. 475–488.

⁶ Claude Billard, *Pierre Guibbert, Histoire mythologique des français*, Paris, 1976, p. 279–284.

⁷ Ibidem.

3a. The image of Phanariots was created by two elements, one external and the other one internal.

The first one is due to the increase of the literal taste for exotical voyages, in the 18th century Eastern Europe, at the same time with the special up-to-dateness of the political evolution of the Ottoman Empire⁸. An old habitude in western literature was the identification of the eastern world with tyranny and despotism: the Phanariots seemed to be servants of an arbitrary system and blind obedience. The anti-Phanariot trend outlines only in the 19th century under the deep interest raised by the fight of the Greeks for independence and by the worsening of the "Oriental Problem".

In 1804, Christian von Engel firstly proceeded to limit the epoch of Greek rulers as a special chapter separated from the rest in the Romanian history⁹. In 1824, a booklet published in France meant to clear up, in the whole Europe, the real character of the Phanariots: "Essai sur les Phanariotes" of Marc Philippe Zallony. Zallony will have a great influence on our following historiography, so it is necessary to enlarge upon his basic ideas: the limitation of the Phanariotic century, its separation from the rest of the Romanian history and its setting in opposition with the period in which Romanians had "rights" and "privileges"¹⁰; the separation of the "Phanariots" from the other Greeks, since they are accused of collaboration with the Ottoman enemy instead of helping their brothers fighting for their independence¹¹; Constantin Mavrocordat was accused that his reforms were made just to enrich himself¹², that "no other Phanariot has made so much evil in Wallachia as he has"¹³; the Phanariots as source of all evil human facts: corruption and obedience, conceitedness, degradation, greed, vicious lust for luxury, cruelty, cynicism.

These arguments appear in the textbooks that will be analyzed. This pattern could grow up on fertile ground: the historians from 1848, paying attention to the European modern ideas and eager that their country reaches the same level as the other European countries, did the success of this cliché. The Phanariot rulers are blamed for the isolation of the Romanian Principalities from the western world and for maintaining them under the cruel Ottoman domination¹⁴.

The second element taking part in the building of the image of Phanariots came from interior. It is known that what we call currently "the Phanariot epoch" did not start suddenly at 1711/1716; foreign rulers had been before in the Romanian countries and we can find critics towards them as early as the 17th century¹⁵. But the real problem is to see "when did the Romanian society perceive the setting-up of the Phanariotic regime, when did it become aware of the fact that Moldavia and Wallachia entered a new phase of their history, a new political regime with different characteristics than

⁸ Traian Ionescu Nișcov, *L'époque Phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère*, in "Symposium L'époque phanariote", Thessaloniki, 1974, p. 147.

⁹ Ibidem, p. 150.

¹⁰ Marcu Filip Zallony, *Despre Fanarioți*, București, 1909, p. 33–35.

¹¹ Ibidem, p. 131, 140, 186–189 etc.

¹² Ibidem, p. 32.

¹³ Ibidem, p. 34.

¹⁴ Stefan Lemny, op. cit., p. 17.

¹⁵ Eugen Stănescu, *Préphanariotes et phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVIIe – XVIIIe siècles*, in "Symposium...", . 347–358.

the previous one?"¹⁶ Indeed, we can notice that at 1711 or 1716, the chronicles do not take into account any break, any abrupt beginning: Neculce, who cannot be suspected of liking the Greeks, speaks highly of Nicolae Mavrocordat: "So Neculai Mavrocordat was practising economy (...). The country got lucky that it so happened that Neculai Vodă came to throne. And if other prince, worse than him, had come, the countymen of Moldavia would have seen bad days"¹⁷. Becoming aware of the Phanariotic regime is a phenomenon that begins under the strong impression produced by the reforms enforced by the Phanariot rulers. These reforms gave birth to the tendency of comparing "the Phanariotic epoch" to "the old age" ("the old customs"): this appears clearly in the memorandums of the boyards, beginning with the second half of the 18th century¹⁸. Afterwards, the individualization of the Phanariotic epoch was exaggerated. The Phanariots are, after all, created by the imagination: the word that designates them was not in usage at that time, it spread only during the first quarter of the 19th century¹⁹. The "Phanariots" are a fiction of the posterity, created by an epoch that needed to compare itself to a negative model²⁰.

3b. A large range of stereotypes designates the Phanariots in textbooks. The first category of stereotypes is the association of the Phanariots with greed, corruption, plunder, vice. V. A. Urechia says, without any ambiguity: "The phanariots invaded (the country) like starving locusts and sucked poor Romanians' blood"²¹. Basiliu Dragosiescu has a more "artistic" way of setting forth his opinion: "In order to realize what kind of destiny our countries had, one should imagine a laid table, loaded with the most delicious food; and then a pack of starving dogs, rushing freely at this table"²². Another category of stereotypes contributing to build up a sort of universal figure of the Phanariot, is his association with despotism, tyranny, cruelty. His arbitrary acts consisted in oppressing the inhabitants of the Romanian countries by heavy taxes; in replacing in all functions Romanians with Greeks.

Another element of the portrait is the image of Phanariots as authors of the moral and the military decay of the Romanian people, corruptors of its old customs. The Romanians are rarely guilty of having let this to happen. A very small number of textbook authors, such as N. Scurtescu, think that the Phanariotic regime was a punishment for the internal disunity: "Because that meanness came as a consequence of internal discord, we have to take it into account seriously so that it should serve as a lesson"²³.

¹⁶ Florin Constantiniu, *Cînd începe epoca fanariotă?*, in "Studii și materiale de istorie medie", XI, 1992, p. 109. See also Vlad Georgescu, "Progrès" et "décadence" dans la pensée politique roumaine au XVIIIe siècle, in "Symposium...", p. 342.

¹⁷ Ion Neculce, *Opere*, edited by Gabriel Strempel, p. 627.

¹⁸ Florin Constantiniu, op. cit., p. 114.

¹⁹ Andrei Pippidi, *Phanar, Phanariotes, Phanariotisme*, in "Hommes et idées du Sud-Est Européen à l'aube de l'âge moderne", București/Paris, 1980, p. 341, 347.

²⁰ Ștefan Lemny, op. cit., p. 19–20.

²¹ V. A. Urechia, *Istoria Românilor. Biografii românești după metoda catehetică pentru clasa II primară și școlile sătești din Principatele Unite*, Iași, 1859, p. 49–54.

²² Basiliu Dragosiescu, *Extractu din istoria Românilor pentru usulu scolelor primare de ambele sexe*, Ploiești, 1874, p. 64.

²³ N. Scurtescu, *Prescurtare din istoria Românilor pentru scoala primară*, București, 1878, p. 43.

The Phanariots ruined the old institutions, brought the Romanian Principalities under a more oppressive Ottoman domination and "mollified" Romanians' way of life, characterised during the reign of local rulers by strength, uncorrupted moral values, military skill and courage. A. T. Laurian deplores "the mollification and the demoralization of the Romanians"²⁴, and, according to V. A. Urechia, the Phanariots "estranged the Romanians from fighting"²⁵. Not only the army, but also Romanian schools and language were persecuted: "The Romanian language from churches, schools, chancellery and even from the houses of the boyards had been driven away and replaced by the Greek language" (Ion Vasiliu)²⁶.

The last element that contributes to shape the image of Phanariots in textbooks is the permanent antithesis "Phanariots" — "local princes" (national Princes). The former are considered directly responsible for the removal of the latter.

The persistence and the maintenance of the cliché are due also to the convey from one textbook to another or to the influence which an important textbook has over the others. The presence of the Phanariotic epoch in textbooks differs in extent and level of systematisation. A great number of schoolbooks dwell upon the whole epoch without naming the rulers or the important events. On one extreme side is M. C. Florentiu who specifies: "I thought it is of no use and interest to mention in the text of these Notions for the elementary school children all leaders of that cruel time"²⁷. Also, A. D. Xenopol says: "All rulers from that time are much alike one to others and they did not do anything else but plunder and spoil the country. So I will only name them without telling especially about them, this question being of no interest"²⁸. But the same Florentiu presented in 1873, in his textbook, pages including the most important rulers, as A. T. Laurian in his own textbook, rendering a most minutely focusing on a great number of rulers.

The denying on the whole brought to the labeling of the Phanariots as a collective character (all rulers were the same, so they did not deserve to be named).

Not only the period of the Phanariots is set forth without distinction, but also it has clearly less place in textbooks than the warrior national rulers or than the founding heroes (Decebal and especially Trajan).

4. But the situation is not so linear.

As for the setting forth of the epoch in his wholeness, certain textbooks authors seem not to follow this tendency. The epoch starts for V. A. Urechia long time before the 18th century²⁹. Also M. C. Florentiu, more or less explicitly, is conscious of the fact that the epoch starts earlier: "When

²⁴ A. T. Laurian, *Elemente de istorie și biografii pentru clasa IV a școlilor primare din Moldova*, Iași, 1857, p. 141.

²⁵ V. A. Urechia, op. cit., p. 49—54.

²⁶ Ion Vasiliu, *Curs de istoria românilor pentru usul clasei a III-a primară urbană și rurală de ambele sexe*, Bârlad, 1894, p. 31—32.

²⁷ M. C. Florentiu, *Noțiuni de istoria românilor*, București, 1874, p. 99.

²⁸ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor pentru clasele primare de ambe sexe*, București, 1879, p. 88.

²⁹ V. A. Urechia, op. cit., p. 49—54.

Nicolae Mavrocordat took the rule of Romania (...) the tree of our nationality had been eaten away before by the worms from Phanar”³⁰.

A. T. Laurian, noticeably due to the large place accorded to this epoch and its systematical treatment, seems to be a special case. Among the authors of textbooks, he is one of the few or the only one who recognizes some merits to Nicolae Mavrocordat: “he started to rule decently, to clear away the evil facts done in his previous reigns (...), built the Văcărești monastery, built schools and founded libraries; he himself was concerned with literature and earned a great appreciation of the learned Europeans”³¹. A. T. Laurian is among the very few textbook writers who took a part of the Phanariots’ guilt and transferred it to the more abstract “fate” (Constantin Mavrocordat was a prince “manipulated by fate”)³².

It would be interesting to see what attitude did the textbook authors adopt towards some aspects that could appear as “positive” no matter the favourable or the disadvantageous interpretations, such as the reforms of Constantin Mavrocordat and Alexandru Ipsilanti and the assassination of Grigore III Ghica by the Turks. Some textbook authors, such as Basiliu Dragosiescu or V. A. Urechia, are explicit: “Since every general rule has its exceptions, also in the reign of the Phanariots are some exceptions. A few did also something good for the country, others showed even patriotic feelings, sacrificing themselves for it”³³.

The positions with regard to the reforms enforced by Constantin Mavrocordat are quite diverse. The first attitude consists in denying any good intention: for those who think so, the reforms were only the ultimate expression of the Phanariotic hypocrisy, another way of satisfying the personal interest of the prince, a way of “extorting more money from the country” (George Hrisoscoleu)³⁴. B. B. Secăreanu has a similar opinion: the reform “was not dictated by the love for the country but by the personal interest, since he (Constantin Mavrocordat) increased the taxes in order to get rich”³⁵. A. D. Xenopol hesitates between approval and disapproval: “Constantin Mavrocordat, by supressing serfdom, did an unquestionable good to the inhabitants of the country, but he did not do this out of love for the country but out of interest, in order to increase the taxes which oppress the peasants”³⁶.

A second attitude towards Constantin Mavrocordat’s reform consists in acknowledging its importance. For instance, Grigorie Cristescu thinks that “this reform honours the name of Constantin Mavrocordat”³⁷; also Elefterie Ropală thinks that “this reform, by liberating the peasants, redeems many of the mistakes made by Constantin Mavrocordat”³⁸.

³⁰ M. C. Florentiu, op. cit., p. 107–108.

³¹ A. T. Laurian, op. cit., 1873, p. 525.

³² A. T. Laurian, op. cit., 1860, p. 130–131.

³³ Basiliu Dragosiescu, op. cit., p. 66.

³⁴ George Hrisoscoleu, *Elemente de istoria românilor pentru clasele primare de ambe sexe*, Galați, 1875, p. 149.

³⁵ B. B. Secăreanu, *Prescurtare din istoria Românilor lucrată pentru elevii scolelor primare de ambe sexe*, București, 1883, p. 151.

³⁶ A. D. Xenopol, op. cit., p. 90.

³⁷ Grigorie Cristescu, *Manual de istoria Românilor, curs ușor și metodic pentru scoalele primare*, Iași, 1877, p. 141.

³⁸ Elefterie Ropală, *Elemente de istoria Românilor pentru scoalele primare de ambele sexe*, Iași, 1878, p. 53.

The last position consists in admitting the importance of the reforms, but at the same time in stressing their lack of practical effect: "Constantin Mavrocordat took with him the reform that he had enforced (...), without thinking that the frequent changes of princes will destroy tomorrow what is done today and that he alone will not be able to preserve the reform because of the avarice of the Turks..." (A. T. Laurian)³⁹.

Alexandru Ipsilanti and Grigore Ghica are less frequently mentioned. For M. C. Florentiu (who probably draws his inspiration from A. T. Laurian's textbooks), Al. Ipsilanti was a "more human Phanariot", who ruled kindly and correctly, restored the "national" schools, reformed the administration and the law system⁴⁰.

Grigore Ghica's protest caused by the rape of the Moldavian province Bucovina is taken into account in some of the textbooks, in others it is ignored. Some authors, such as Florentiu, think that Ghica "protested like a real Romanian"⁴¹, others, like Ion Vasiliu and A. T. Laurian, are satisfied only with mentioning him, without praising him or transforming him into a hero.

The new generation was educated in the spirit of the revival of that lost epoch when the people had a glorious, dignified and austere life. The 18th century appears like a hiatus between this epoch and the modern period (the latter bears a significant title, the "Rebirth", in Florentiu's textbook). This ill-fated century was condemnable for logical reasons (tyranny, moral and institutional corruption), but, on the other hand, it was also a convenient explanation of the historical backwardness and a possibility of getting rid of the frustrations accumulated since then.

³⁹ A. T. Laurian, *op. cit.*, 1873, p. 533.

⁴⁰ M. C. Florentiu, *op. cit.*, 1873, p. 106.

⁴¹ *Ibidem*, p. 106.

STEREOTYPES IN NEW SERBIAN HISTORY TEXTBOOKS BETWEEN THE CLASS AND NATIONAL DETERMINISM

DUBRAVKA STOJANOVIĆ
(Belgrade)

Dramatic events in the former Yugoslavia spilled into the Serbian primary-school history textbooks, turning them into an interesting model for the study of the state of national and historic consciousness. New history textbooks, written since the beginning of war in Yugoslavia, are an attempt to adapt the past history to the history that is still unfolding, so that they illustratively point to the elements of national consciousness which are drawn as stereotypes from the past heritage to become politically usable. These stereotypes, combined with a specific system of thought, were raised to the level of ideology and thus, becoming the "national truth", made war in Yugoslavia psychologically feasible. That is why, the analysis of Serbian textbooks, among other things, helps in understanding what happened to us, how we shifted apparently quickly to the militant consciousness of overall destruction and extermination. They point to a frightening depth of ideological gap, which opened wide, destroying a country and causing priceless loss of human lives. However, I fear that the analysis of these textbooks also warns of what might happen to us in the future.

One of the most influential factors in the firm foundations of the Yugoslav crisis is authoritarian consciousness, which may appear in many ideological forms, often quite contradictory. Irrespective of the ideological form it assumes — from the extreme left to the extreme right, it always remains singular, fixed, narrow and eradicates anything that differs from this consciousness. It represents a system of determined thought, in which the motivating force and original cause might be altered as necessary, without changing the essence. It refers to a specific line of thinking based on awareness of a single way, single truth, which thus becomes absolute. This annuls the individual, and the society as the whole. Resulting collectivizing effect looks for support in something abstract, monolithic, which constitutes an organic whole. Nation, as the closest collective identity, often assumes this role. It is given romanticist, irrationally chosen attributes, interpreted as decisive for its "fate". "Fate" determined in such a way in turn determines the "fate" of each individual or group that are implicated in this collective mixture, so that individual becomes subordinate to the collective, thus turning the modern logic upside down. But the problem with textbooks appears when present needs of the nation start to affect historic events that occurred

and were completed long ago. Hence, such consciousness changes not only our lives as individuals, but it has the power to change the past which was believed to be just as it once happened. Mutilating the history, authoritarian consciousness draws from it anything that strengthens it, deliberately neglecting the elements that might question or relativize this consciousness. Particularly alarming is that this attitude prepares for our relation toward the future.

The main motive mentioned for introduction of the new history textbooks in Serbia is the need to present history without the former communist ideological implications, and at the same time to devote more attention to the national history. It is true that dogmatic Marxist-inspired simplification of history is largely replaced with historic interpretation, but one may still find examples of ideologically biased presentation of history. This brief report leaves no room for quotation of characteristic examples. Yet, what is important to note is that in addition to these superficial instances of ideological simplification, the new Serbian textbooks seem to perpetuate deeply ingrained class, Marxist determinism. It is no longer explicit, nor given as a theoretical lecture book, and it might even be unconscious. Perhaps without the authors' intention, one may still get impression that the motivation of history and at the same time its most significant determinant is the struggle between social classes. That impression is particularly emphasized by separate lessons which describe position and struggle of the working class, both in Serbia and in the world, without even the briefest description of any other social class. In this way, the working class is isolated from the rest of society and treated as the opponent rather than its constituent element. History is thus reduced only to one dimension which determines it.

In hasty change of textbooks dictated by rapid turn of events on the Yugoslav soil, a new historic power — people, more precisely Serbian people — was mechanically added to such a pattern of historic presentation. As already mentioned, this new element is treated as a collective will, unique, abstract entity. It is determined by something very similar to the "spirit of people", which is best illustrated by characteristics and stereotypes which make it unique. It is described as good, honest, historically principled, flawless and moral, righteous historically victimized, warrior, victorious, somewhat misunderstood. Most of these attributes are recognizable in a multitude of examples from the rich Serbian epic poetry, literature and overall value system. Identical with the predominant propaganda images in Serbia, these manifestations of the collective consciousness shape into a system, whose power is confirmed in practice, but with still unforeseeable consequences.

Ethnocentrism of the Serbian history books is already apparent from their quantitative analysis. Since more attention to the national history was mentioned as the main reason for their change, in the new textbooks the ratio between the lessons devoted to the national and to the general, world history is considerably altered. In the old textbooks that proportion was well balanced, while the latest ones devote as much as 73 per cent of the material to national history. This disproportion and inadequate distribution of the subject-matter alone create ethnocentric stereotypes, because in this way the national history becomes more isolated than integrated into the general framework. From such relationship one may easily draw the conclusion that the Balkans, and in particular the Serbian people there, is the "navel of the

world' where all the great shocks in the world start and end. This creates a distorted picture about our position and role in the world, which may lead to erroneous political conclusions. In the textbooks for the lowest grades of primary school that picture is even explicitly suggested, at the expense of historic facts. I will mention only one example. Writing about the Kolubara and Cer battles between the Serbian and Austrian-Hungarian armies, the author of the 3rd grade primary-school textbook wrote: "These battles between the Austria-Hungary and Serbia marked the beginning of World War I". This is an obvious factorgraphic mistake, because the First World War started in the first days in August 1914, while the Cer battle took place between 12 and 20 August, and Kolubara battle not until December 1914. But what is more important than the actual mistake is creation of an impression that the Balkan area is fatal and largely decisive for the course of world events.

Ethnocentric images about one's own people become a particular problem when their history in the textbooks has to be incorporated in the history of peoples with whom we share the common ground, in particular the former Yugoslav peoples. Out of the common past, where Yugoslav continuity used to be overemphasized, even where it did not exist, the new, so-called war textbooks (particularly for the final, 8th grade of primary school, published in 1993) have taken stereotypes which speak about historic antagonism between the Yugoslav peoples. At the same time, they are not incorporated into the always complex historic context and time, so that they remain without necessary historic relativization. This creates a false and stereotype understanding that what determines the history of the Serbian people are its conflicts with the neighboring peoples. In this way, education also helps to support the prevalent political thesis that these peoples cannot live together. In addition to absence of broader historic knowledge, which would place these conflicts (which indeed are a historic fact, but in no way sole and decisive) in the balanced environment of the historic totality, such presentation of the past conceals all those profound integrating processes that connected these peoples and unfolded parallel with disintegrating processes. Consequently, these textbooks fail to mention those historic personalities that in the Serbian political thought advocated the theses about necessity of closer linking of the Yugoslav peoples since the 19th century, or any of the institutionalized movements which aimed at such cooperation.

History indeed confirms that relations between the Yugoslav peoples, particularly Serbs and Croats, in the past were manifold, contradictory, abounding in integrating and disintegrating processes. That is the way they should be presented to the students. But our new textbooks lack the necessary balance. History of the Yugoslav peoples is reduced only to disintegrating dimension. One should also mention that the methodological pattern of the textbooks is deeply positivistic and traditional, so that with such factorgraphic approach the entirety of the social life is limited to a sequence of a frightening number of events, which inevitably fall in the political sphere. The entire past became political past. Such methodological procedure additionally hampers students from realizing some more profound processes, social, cultural and other connections that existed between the peoples in the past. Thus the picture that our students will take from the school is limited, reduced to the stereotype image of their own nation which, levitating

and separated from the real life and real past, creates an unrealistic historic and national consciousness.

Many examples resulting from the analysis of the history textbooks show that students continue to be educated in the collective spirit and that for them, particularly those who will not continue their education, awareness about themselves will be predominantly determined by their affiliation with the collective. From there one easily comes to a situation where individuals identify with their nation and respond to messianic calls on its behalf. The life of their collective becomes their personal life, and they turn into material that can serve the cause of any collective ideology. That is why the change in the latest Serbian textbooks is only apparent. Transition from class determination to national determination did not change the substance. What remains as the essence is profoundly authoritarian perception of the world, which is older than any other system. More precisely, systems are reproduced on this basis, putting now the right, then the left sleeve on. This is where one can find one of the most relevant explanations for rapid shift of the Yugoslav peoples and their leaders from the communist to nationalist rhetoric and practice. These two, apparently irreconcilably opposing ideologies are connected through authoritarian determinism as the system of thought. It is capable of washing the right or the left bank, without moving the mud, which remains at the bottom. This brings us to the starting point, because collective ideologies originate from the authoritarian consciousness, and over time, in many ways, including the school textbooks, become one of its most reliable guardians. This is what leads to the fear expressed at the beginning of this text, that by fixing the past as the present, history textbooks might contribute to shaping of our future within the described closed circle.

ETHNOCENTRISM IN THE IMAGE OF GERMANS AND POLES IN GERMAN AND POLISH TEXTBOOKS OF RECENT HISTORY

EWA NASALSKA
(Varsovie)

ABSTRACT

This contribution approaches the issue of images of Poles and Germans in the content of the history school textbooks in Germany and Poland. A negative stereotype of Germans has been existing in Polish culture for a long time. The same concerns the German attitudes towards Poles. The well-known recent changes of the political, economic and social environment in Central Europe need revision of these attitudes. The school textbooks provide the efficient means of promotion of this revision process. To what extent and into what direction the textbooks are used in this process is the main question of this contribution. The conclusion bases on the content analysis of the textbooks in both countries in the early nineties. There are two aspects that seem to be the most relevant to the problem. The first is the scent of the ethnocentric inclinations existing in the textbooks. The second aspect indicates the direct relation between the image of the nation and the context of the mutual relations in which this image is presented. The more the other nation is perceived in the context of the close mutual relations, the less positive image of that nation can be noticed in the textbooks of both sides.

1. INTRODUCTION

The history of Polish-German relations is rich in events stimulating antagonisms and prejudices, especially accumulated in the twentieth century. The images of Germans in Poland and Poles in Germany have deep roots in the recent history of both countries*.

The attitude of Polish society towards Germans is frequently named "German syndrome". The meaning of this term contains the widespread awareness of the German economic and civilisation strength as well as the atrocious experience from the near past. This awareness is frequently a basis for an inferiority feeling about the western neighbour (Sakson 1993). The Polish image of Germans has two opposite levels. On the first level such virtues are located as diligence, thriftiness, cleanliness, good organisation of work,

* The paper was presented at the European Conference "Ethnocentrism and Education", Delphi, Greece, May 27–29, 1994. The data concerning the German textbooks were collected by me during my stay at the Institut für Internationale Schulbuchforschung in Braunschweig. The work was sponsored by the Konrad Adenauer Foundation.

which, without any further context, are obviously positive. On the second level, Germany as the economic and military power is perceived. This feature is considered as uniquely negative and potentially dangerous from the point of view of the Polish community. It has its origin in the common conviction of German enmity towards Poles (Adamski 1991, Jasinska-Kania 1991, Nowicka 1991). The latest research polls show that the animosity of Poles towards Germans has been decreasing but still Germans are among the three most disliked nations in Poland (PGSS 1993).

The German image of the Pole is different and, in many respects, opposite to the Polish image of the German. Poland is considered as a weak, badly ruled, not very organised country. Poles are viewed as bad, disordered workers. Studies indicate that young Germans are steadily less concerned with Poland and still locate this country in the Eastern rather than in the Central Europe (Dammer and Weber 1992). The negative image of Pole in the consciousness of German youths is mainly built on the basis of their contacts with Poles who came to Germany looking for work or to make the "street business". This basis obviously cannot give seriously motivated positive impressions (Dammer and Weber 1992).

Many scientists who work on the Polish-German relations are convinced that the year 1989, that is the year of the end of the totalitarian system in Poland followed by the similar changes in East Germany, closes the post-war epoch in these relations. It seems that the manipulation of the social consciousness has been finished in this year and the democratic changes give good opportunities to overcome the mutual national antagonisms. In fact, this could happen by creating wide possibilities of dialogue between both nations (Wolf-Poweska 1993). One of the reasons for which I have been working on the subject is a verification of the hypothesis that it is necessary to promote a new substance into the educational politics. Of course, it stimulates the European integration. The real integration can only happen by overcoming many existing prejudices in the social consciousness of both nations.

The state borders are luckily open now, but the borders in human mentality are still solid and it must take a long time to stop people's wrong notions and prejudices. The new political situations in Europe, the commonly accepted need of the integration not only of the western but of all the nations of Europe, make it necessary to smear out many dissents existing in the present national consciousness. Especially the divisions into "ours" and "others" must disappear from many places as soon as possible. The intention of this contribution is to present the content analysis of the recent officially accepted history textbooks in the context of still existing numerous obstacles on the way towards the European integration.

The type of ethnocentrism existing in the textbooks is typical of nations with a long history of common borders. The most appropriate here are the concepts of "good folks" opposite to "bad strangers" (Chalasincki 1935, Estel 1983), "a stranger close in space but socially distant" (Simmel 1975) or "a stranger in the right place" (Nowicka 1990). The stranger is dominantly different and certainly worse than folk (Fuchs, Gerhards, Roller 1993).

The role of history textbooks is to present the facts from the past according to the recent scientific knowledge. I am far from postulating to pass over the difficult facts in order not to stimulate the existing mutual antagonisms. I am convinced, however, that the role of the textbooks in modern

Europe is to present the facts in their real proportions and in the context wide enough to avoid one-sided reasoning. On the other hand, even very rough content analysis of an arbitrary textbook indicates that the information about conflicts between nations prevails over the information about the periods of peace and co-operation. The textbooks describe the history of nations as the history of wars, conflicts and oppressions. They avoid almost completely much longer periods of peace and quiet.

2. POLES AND GERMANS IN GERMAN AND POLISH TEXTBOOKS OF RECENT HISTORY – CONTENT ANALYSIS

I analyse the textbooks relevant to the obligatory education on the elementary level. The knowledge from these textbooks forms a basis of the national consciousness of young generations. The object of the analysis is the recent history from the moment of the end of the Second World War (1945) to the present time. As it was proved by sociological research, the knowledge about the recent contacts between nations dominates in shaping the attitude of one nation towards other (Jasinska-Kania 1991). I mean mainly the base of shaping the negative attitude towards Germans among Polish young generation, which does not personally know the Second World War and the German occupation time. It is very probable that the reservation of Polish society about Germans has its origins in the social consciousness of many Polish generations, rather than in the direct personal experience (Nowicka 1991). It has been confirmed by the latest examination of the attitudes of the elder students of the elementary schools in Poland (Nasalska 1994).

The content analysis has been carried out on the popular textbooks for teaching history in both countries. The textbooks were accepted for use at schools at the beginning of nineties. There are considered eight German textbooks intended for the highest level of education in all primary schools in Germany together with two textbooks, the most popular in Poland. The content analysis accounts for the space in the text where the specified subjects are presented. It shows that there are substantial differences in exposing the subject of the Second World War in the Polish and German textbooks.

The data presented in Table 1 show that the subject of the Second World War is met in the Polish textbooks several times more frequently than in the German textbooks. Social memory and knowledge about those times are cultivated to a higher degree in Polish school. The similar disproportion can be noticed in the presentation of the relations between Poles and Germans during the War. This fact influences substantially the attitude of Polish young generations towards Germans (Nasalska 1994).

2.1. IMAGE OF POLES IN GERMAN TEXTBOOKS

The image of Poles in the German textbooks under consideration has a twofold nature. On the one hand, this image is formed in the perspective of German-Polish relations. The relations from the time just after the Second World War, when the resolutions of the Potsdam Conference were carried

into effect, are dominant. On the other hand, it is the image of Poles "at their own place", Poles in their country.

2.1.1. IMAGE OF POLES IN THE PERSPECTIVE OF GERMAN-POLISH RELATIONS

Two events have the greatest impact on the image of Poles: the change of the borders between Poland and Germany and the displacement of Germans from the territory taken over by Poles. Both events took place in 1945. Such a historical perspective clearly prefers negative features. The image of Poles is mainly based on written stories of the displaced Germans. They contain descriptions of personal and painful moments and lack in deep cogitation on the reasons of those tragic events.

Table 1

The recent history content in Polish and German textbooks

Polish textbooks

Textbook	"Polska i świat" "Poland & World"	"Trudny wiek XX" "The Difficult age of the 20th century"
Pages: N =	192	187
Period of the World War II	58%	72%
Polish-German relations during the World War II	79% (N = 112)	71% (N = 134)
Period after the World War II	42%	28%

German textbooks

Textbook	"Zeiten und Menschen"	"BSV-Geschichte"	"Geschichte und Geschehen"
Pages: N =	106	148	158
Period of the World War II	24%	8%	16%
Polish-German relations during the World War II	4% (N = 26)	8% (N = 12)	8% (N = 26)
Period after the World War II	76%	92%	84%

Table 2

The topical structure of the post-war period in Polish and German textbooks (according to the text area relations)

German textbooks

Textbook	Polish issues after the World War II	Percentage of the change of borders & expulsion issues
“Fragen an die Geschichte”	3.7%	45% (100% = 5.5)
“Geschichtliche Weltkunde”	2.4%	30% (100% = 4.1)
“Geschichte kennen und verstehen”	1.4%	54% (100% = 4.1)
“Geschichte für morgen”	2.7%	46% (100% = 3.3)
“Lebendige Vergangenheit”	2.1%	29% (100% = 2.5)
“BSV Geschichte”	2.5%	41% (100% = 2.5)
“Geschichte und Geschehen”	1.6%	52% (100% = 2.1)
“Zeiten und Menschen”	3.3%	74% (100% = 2.4)

Polish textbooks

Textbook	German issues after the World War II	Percentage of the change of borders & expulsion issues
“Polska i Swiat”	10.2%	11% (100% = 8.2)
“Trudny wiek XX”	13.8%	7% (100% = 7.3)

In the German textbooks the very emotional term “expelled from the fatherland” is consequently used. Certainly, the fact obviously took place, but in a very clear context — the end of the war waged by Germans and the decision of the victorious Allies in Postdam. Exclusion of the primary cause of the displacement changes substantially the emotional and intellectual classification of the described events. It particularly happens when the textbooks of the recent history begin from the Potsdam Conference, that is just after the end of the Second World War (four cases for eight textbooks studied). The similar aspect, although with different or even opposite explanations,

exists in the Polish textbooks as well. The displacement is interpreted as the act of the historic justice justified by a long chain of events going back to the Middle Ages, including even atrocities committed by the Teutonic Knights.

Comparison of data listed in Table 2 shows the disproportion between the Polish and German textbooks with respect to the text area that contains the information about the displacement of Germans and the change of borders between Poland and Germany. It is the result of the tendencies to expose the territory losses and the sustained prejudices, on the one hand, and to present the German territory expansion as the obvious fact, on the other hand. The content analysis shows negative connotations with the term "Pole" (Specification 1).

2.1.2. IMAGE OF POLES "AT THEIR OWN PLACE"

The image of Poles in their own country has both positive and negative elements. The fight against the authorities imposed by Russians after the Second World War or, in general, the fight against the communistic rule is presented as positive virtues. This interpretation evidently has its roots in ideology and politics. Aspirations of Poles for freedom and their struggle for the democracy and human rights are also indicated (Specifications 2 and 3). At the same time, however, the shortcomings such as bad management, corruption or even absurd activity ("Lebendige Vergangenheit") are distinctly suggested in the textbooks. There are frequently exposed such motifs as bad administration (of the government), protests against the increasing of labour norms (of the blue workers), disorganised state economy, failed credits, corruption). Aforementioned examples suggest and sustain negative stereotypes of Poles that are summarised in the popular in Germany and extremely pejorative in the meaning saying — "die polnische Wirtschaft" (Specification 3).

The image of Poland under Soviet domination is negative; as an incapacitated satellite state and a member of the Warsaw Pact, Poland is perceived as the potential danger for Western Germany. The Polish state is badly ruled and, despite the economic help from the West, fights against political and economic reforms in its own country. In principle, such an image has not been changing since the Polish opposition came into power, mainly because the information about the time after 1989 is scarce and incomplete (Specification 3).

2.2. IMAGE OF GERMANS IN POLISH HISTORY TEXTBOOKS

Before the year 1991 only one history textbook for the highest class of the elementary school was obligatory in Poland. Since 1992/1993 Polish teacher has been able to choose freely the textbook he preferred. At the same time, the new textbook, beside the old one, was published and followed soon by other textbooks as well. The two analysed in this paper, however, are the most frequently used at school. The old textbook stresses out the patriotic and national interests to a higher extent. The new one is more open to

the arguments of both sides (i.e. Poles and Germans in this case). Therefore it is reasonably to label these textbooks as "national" and "Eurocentric" textbooks, respectively.

2.2.1 IMAGE OF GERMANS IN THE PERSPECTIVE OF POLISH-GERMAN RELATIONS

Contrary to the German textbooks, the Polish textbooks do not expose much the subject of the displacement and the change of the borders (Table 2). The presentation of the delicate problem of the displacement of Germans stresses out two aspects. The first aspect is the principle of the historical justice and is emphasised by the lexical means: the "Regained Territories". The second aspect is the principle of legality. Poles are presented as the nation acting according to the international law. It is worth mentioning that both aspects are clearly called into question in the German textbooks. The choice of the lexical means is illustrated in Specification 4.

In the textbooks of the national type the motive of the German threat is exposed. This motive is strongly rooted in the memory of the Second World War but also is linked to the perception of the more recent interior and exterior German policy. The problem of the displacement loses its one-dimensional feature in the textbook of the Eurocentric type. The aspect of the "arduousness" for Germans is indicated and the motives of Poles are explained in terms of justice and necessity.

2.2.2. IMAGE OF GERMANS "IN THEIR OWN COUNTRY"

The image of Germans "in their own country" is essentially enigmatic. Germans are mainly described in the perspective of the German state or rather both, Western and Eastern states (Specifications 5 and 6).

The old "national" textbook displays elements indicating the threat existing from the German side. To this end, the military and economic power of West Germany is emphasised (the period before the year 1970 is particularly stressed out). The new "Eurocentric" textbook emphasises mainly the political aspects of the analysed period. The essence of the latest events is presented, including description of the reunion process of Germany. From this perspective the image of East Germany certainly is not very appealing ("the police-state") and cannot be improved by the reports of the East German opposition activity ("weak opposition"), especially against a background of the Polish experience of this sort.

3. CONCLUSIONS

The aim of the textbook analysis was the searching for the answers to the following question: How does the textbook content influence the new model formation of the relations between Poles and Germans? The textbook content can create a new merit of these relations in the integrated Europe. The problem of the existence of the ethnocentric model in the presentation and teaching history has also been elucidated.

The inspection of the German textbook content shows that the image of Poland and Poles becomes more positive if this image is less perceived in the context of the German-Polish relations. In other words, Poles are described less unfriendly when the distance between Poles and Germans is assumed to be larger in the German perception. The category "the stranger in the right place" becomes more adequate and the term "stranger" is gradually substituted by the term "different".

It appears that the analogy in the Polish perception of Germans is quite large. In this image the elements of negative evaluation dominate, although the elements of the neutral informative character are also present. The image of Germans in their own country is closely correlated with the image of their state. The motive of the powerful neighbour is decisive and it could give rise to a strong feeling of danger and threat — especially in the context of the still fresh historical memory of Polish society. In the Polish perception the strength of Germans is balanced by the stereotype model of courage and patriotism of Poles.

In conclusion, it could be stated that both young Poles and Germans are educated in the world of the values and views of their parents, at least where their imagination about their neighbours is concerned. The question how to overcome the mutual antagonistic attitudes of both nations still deserves future work.

In some discussions on the role of school in overcoming national antagonisms the efficiency of the educational substance has been called into question. The international exchange of youths has been suggested as the more effective mean. The exchange has, however, its own limitations. It has not got a mass character and its effects depend substantially on the situation context. It sometimes even leads to the unintended effects. The researches of the social consciousness should constantly draw attention to the textbooks' content, as the mean of the widest range of a mass interaction.

The role of teachers in the integration process of the European nations is certainly decisive. Their effectiveness depends primarily on the textbook content. The suitable history textbook has been prepared in the Institut für Internationale Schulbuchforschung in Braunschweig, Germany. The textbook is planned to be used in Poland and Germany simultaneously and scientists from both countries have been working on this task for a long time.

Specification 1

Displacement of Germans versus the image of Poles in German textbooks

— evaluative lexical means used.

hatred (Haß)	to expel (Vertreiben)	by shear force (gewaltsam)
brutality (Brutalität)		cruelly (rücksichtslos)
cruelty (Grausamkeit)		to rob (ausplündern)

Specification 2

Image of Poles in Poland from 1945 to 1956 in German textbooks
— evaluative lexical means used.

to fight against slavery (gegen Unfreiheit kämpfen)	uprising (Aufstand)	independence (Freiheit)
fight against communists (Kampf gegen die Kommunisten)	unrest (Unruhen)	sovereignty (Souveränität)
		honour (Ehre)

Specification 3

Image of Poland and Poles in 1980—1990 in German textbooks
— evaluative lexical means used.

State:

economic difficulties (wirtschaftliche Schwierigkeiten)	regime (Regime)
serious crisis (schwere Krise)	military dictatorship (Militär-diktatur)
crisis in supply (Versorgungskrise)	means of duress (Zwangsmaßnahmen)
bad economy (Mißwirtschaft)	prohibition (Verbot)

People:

liberty (Freiheit)	democracy (Demokratie)
aspiration for liberty (Freiheitsbestrebungen)	democratic (demokratisch)
free (frei)	joint-decision (Mitbestimmung)
independent (unabhängig)	justice (Gerechtigkeit)
catholic (katholisch)	

Specification 4

Image of the displacement of Germans from Poland in Polish textbooks
— evaluative lexical means used.

without hesitation	justly	displacement
difficult conditions	necessary	displaced peoples
		removing the Germans
	Regained Territories	
	Piast Territories (old Polish territories)	

Specification 5

The choice of the lexical means in the image of Germans and Germany
in 1949—1955 in Polish textbooks

West Germany — state :

economic power	militarism
----------------	------------

West Germany — people :

territory claims; revisionism

East Germany — state :

repression	strong industry	goods and chattels
		social achievements
		good conditions of life

East Germany — people :

demonstration; riots

Specification 6

The choice of the lexical means in the image of Germans and Germany
in 1980—1990 in Polish textbooks (exclusively “Trudny wiek XX”).

West Germany :

lack of data

East Germany — state :

police-state

East Germany — people:

democratic powers

weak opposition

THE ANALYSED TEXTBOOKS

German textbooks:

1. "Fragen an die Geschichte", Hirschgraben-Verlag, 1984, Bd. 4.
2. "Geschichtliche Weltkunde", Klasse 10: "Von der Nachkriegszeit bis zur Gegenwart", Verlag Moritz Diesterweg, 1990.
3. "Geschichte kennen und verstehen", "Unterrichtsmaterial für die 10. Jahrgangsstufe", Oldenbourg, Verlag, 1992.
4. "Geschichte für morgen", Hirschgraben-Verlag, 1984, Bd. 4.
5. "Lebendige Vergangenheit", Klett Verlag, Tempora, 1991.
6. "BSV Geschichte", Bayerischer Schulbuch-Verlag, 1990, Bd. 4.
7. "Geschichte und Geschehen", Ernst Klett Schulbuchverlag, 1991.
8. "Zeiten und Menschen", Schöning Verlag, 1993.

Polish textbooks:

1. "Polska i świat naszego wieku", Szczesniak A. L., ed. V, Somix, 1992.
2. "Trudny wiek XX", Glubinski T., ed. I, Wydawnictwa Szkolne i Pedagogiczne, 1992.

REFERENCES

- Adamski W., 1991, "Poczucie zagrożenia interesów narodowych i uprzedzenia etniczne", in: W. Adamski (ed.), "Polacy 90", Institute of Philosophy and Sociology, Polish Academy of Sciences, pp. 139–152, Warsaw.
- Chalasiński J., 1935, "Antagonizm polsko-niemiecki w osadzie fabrycznej "Kopalnia" na Gornym Śląsku" (Polish-German Antagonism in a small town in Upper Silesia), Dom Książki Polskiej, Warsaw.
- Dammer J. and Weber N. H., 1992, Ferne Nachbarn, "Über das Polen bild Westberliner Schüler", Internationale Schulbuchforschung, 1, pp. 5–19.
- Estel B., 1983, "Soziale Vorurteile und soziale Urteile", Opladen: Westdeutscher Verlag, pp. 57–61.
- Fuchs D., Gerhards J. and Roller E., 1993, "Ethnozentrismus in den zwölf Ländern der europäischen Gemeinschaft", Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, 2.
- Jasinska-Kania A., 1991, "Transformacja ustrojowa a zmiany postaw Polaków wobec różnych narodów i państw", 4, pp. 153–166.
- Jerschina J. and Soldra-Gwizdz T., 1988, "Rola szkoły w kształtowaniu świadomości narodowej młodzieży w warunkach pogranicza kulturowego", Kultura i Społeczeństwo, 4, pp. 177–196.
- Nasalska E., 1994, "Obraz Niemców w świadomości młodzieży szkół podstawowych w Polsce", (to be published).
- Nicklas H., Lissmann H. J. and Ostermann Ä., 1973, "Das Freund-Feind-Schema als stereotypes Interpretationsmuster internationaler Politik", Zeitschrift für Pädagogik, 2, pp. 235–240.
- Nowicka E., 1990, "Swojskosc i obcosc jako kategorie socjologicznej analizy", in E. Nowicka (ed.), "Swoi i obcy", University of Warsaw, Institute of Sociology, Warsaw 1990.

- Nowicka E., 1991, "Dystans wobec Niemców w społeczeństwie polskim", *Kultura i społeczeństwo*, 4, pp. 167–177.
- Polski Generalny Sondaz Społeczny, *Struktura Skumulowanych Danych 1992–1993*, Institute of Social Studies, University of Warsaw.
- Sakson A., 1993, "Niemcy w świadomości społecznej Polaków", in: A. Wolf-Poweska, "Polacy wobec Niemców", West Institute, Poznań, pp. 408–429.
- Simmell G., 1975, "Socjologia", Warsaw 1975, pp. 504–512.
- Szacka B., 1988, "Dzieci-szkola-społeczna pamięć przeszłości", *Kultura i Społeczeństwo*, 4, pp. 163–175.
- Wolf-Poweska A., 1993, "Problem niemiecki. Próba interpretacji historycznej", in: "Polacy wobec Niemców...", pp. 11–44.

IN SEARCH OF THE PERFECT CITIZEN.
OFFICIAL DISCOURSE IN THE ROMANIAN SCHOOLS
(1831 – 1864)

MIRELA LUMINIȚA MURGESCU

It is a well-known fact that school and education have an outstanding part in shaping social identities¹. Beginning with enlightenment and especially during the 19th century, governments and/or other political organizations became increasingly aware of school's ability to model the way people think about themselves and about others, to shape a so-called "imagined community"². This growing public sensibility to education problems was followed by concrete measures to gain/retain control over and to expand the education system and by official requirements about how precisely should the teachers educate their pupils.

We intend to investigate in the following whether and how the authorities tried to influence the institutionalized shaping of social identities, and whether there is a significant mental, cultural and ideological distance between the *School Regulation* of 1832 in Wallachia, which asked the teachers to animate their pupils with "devotion to the holy, respect to the laws and to the government, attachment to the good order and love to the homeland"³, and the *Proclamation to the Peasants* from 1864, where there was requested that children "should gain the knowledge useful to become good farmers and good citizens"⁴.

The years 1831–1864 are a period of significant change in the economic, social, cultural and political framework of the Romanian Principalities. The limits chosen are of great significance also for the Romanian education system. Without neglecting the progress of the early 19th century, it was only with the Organic Regulations of 1831 that there were established the conditions for the institutionalized development of schooling as a coherent

¹ Marie-Christine, Kok-Escalle, *Instaurer une culture par l'enseignement de l'histoire: France 1876–1912*, Bern, 1988, p. 4; see also Alexandru Duțu, *Eseu în istoria modelelor umane*, București, 1972; Willem Frijhoff, *L'état et l'éducation (XVI^e – XVII^e siècle): une perspective globale*, in *Culture et idéologie dans la genèse de l'état moderne*. Actes de la Table Ronde organisée par CNRS et l'École française de Rome, Rome 15–17 oct. 1984, Roma, 1985, p. 99–116.

² Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, 1983.

³ Ioan C. Filitti, *Principatele Române de la 1828 la 1831. Ocupația rusească și Regulamentul Organic*, București, p. 356. For Moldavia see also: Gabriel Bădărău, *Organizarea și conținutul învățământului public din Moldova între anii 1832 și 1848 (I)*, "Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie "A. D. Xenopol", XVII, 1980, p. 352.

⁴ "Monitorul, jurnal oficial al Principatelor Unite Rmâne", 1864, no. 181, 15/27 August.

system. In 1864 a new Education Law reorganized the whole education system and decreed that elementary schooling was to be free and compulsorily nationwide. Certainly, we could have chosen the establishment of the unified Romanian nation-state in 1859 as a turning point, but we think that its main effects in education were felt only some years later. We have also another reason for avoiding to stop our investigation with the year 1859. During the years 1831—1856 the Principalities were under a tight Russian protectorate (the Ottoman suzerainty was much looser) and this could have determined the abstention from raising some themes. After 1856 such external pressures were less important. Yet the years 1856—1859 were a period of great political turmoil and are inconclusive from our point of view. Therefore we have to investigate the years 1859—1864 in order to see whether previous accents and the absence of some themes were genuine or had been determined by external pressures.

We have focused our attention on the speeches delivered by public authorities in schools on various occasions, especially at the prize-distribution ceremonies ending the school year. We have analyzed 80 speeches published in the gazettes of this period, most of them from Wallachia, but some also from Moldavia. We chose only published speeches not only for reasons of accessibility, but also because government control over the press made these speeches seem even more official than it was already perceived due to the social position of the speaker. Quite more, the discourses published in the gazettes became models for teachers, who inspired themselves from these official archetypes when preparing the speeches they were obliged to deliver in their own schools.

Whatever their rank, all speakers agree when they try to define the general aims of schooling. In their opinion, school should educate “honest people”, “good citizens”, “useful to the society”. This education, which, according to the Moldavian prince Mihail Sturdza (1834—1849), should be “adjusted to the social position and to the needs of each class of people”⁵, had to be built on the principles of **religion** and **morality**. This line had been defined already by the Wallachian “logofăt” (minister) for Public Instruction, Barbu Știrbey, who was to become later prince of Wallachia (1849—1856), and who had stated flatly at the school ending ceremonies of 1833: “The government is deeply persuaded by the truth that teachings according to the status of each man in society and based on the principles of religion and morality are the most mighty means to make the happiness of a people”⁶. 20 years later, C. Bosianu, the Wallachian director of schools, reasserted the fact that “the School Administration strived to cultivate and fortify the religious, moral and intellectual faculties of the youth”⁷. The same ideas, although with some interesting accents, were expressed also by Petrace Poenaru, one of the most important organizers of the Wallachian school-system: “in the quick move towards progress and perfection made by the European peoples during this nineteenth century, the most powerful means to come forward are the extension of popular knowledge and the establishment of the principles of religion and morality on which are founded the eternal laws of

⁵ V. A. Urechia, *Istoria școalelor de la 1800—1864*, București, 1892, vol. I, p. 279.

⁶ “Curierul Românesc”, 1833, no. 42, p. 166.

⁷ “Vestitorul Românesc”, 1852, XVII, no. 52, p. 207.

good order, of justice and of truth”⁸. Similar requirements were made also in Moldavia. For example, Costache Negruzzi, member in a commission which analyzed the situation of the school-system, urged one of the professors “to base yourself on these two high principles of every education, religion and morality. When you manage to make your pupils understand the holiness of religion, when with moral advice and counsels you manage to remove from them the vices which so easily penetrate the young hearts, then you will fulfil your mission and the requirements of the Gouvernement, which are to fashion good citizens, useful to the country, and you will build yourself a lasting monument in your young pupils”⁹.

The teachers also pleaded that religious and moral education were crucial for molding the ideal citizen. It is quite difficult to define how much of this conviction was determined by the suggestions coming from their superiors and how much was genuine, but we are inclined to believe that most teachers were sincerely persuaded by the paramount importance of religion and morality. Therefore, in the speeches delivered by teachers these two pillars of education were always praised, sometimes even in the disadvantage of other elements involved in the process of education: “together with the enlightenment of spirit must be filled also the heart with morality; because learning without morality, science without virtue is like those beautiful trees which bear no fruit”¹⁰.

The same belief was shared by the parents of the young pupils. The parents and relatives often participated at school ceremonies and sometimes expressed publicly their opinions, as did 90 boyars and merchants from Câmpulung, who thanked professor I. Brezoianu because “religion and morality, these twin sisters which together make the foundation of the whole society, were the first teachings which our children took from generous hands”¹¹. It seems quite sure that this idea was not only the result of official propaganda, but had been internalized through previous lectures¹² and education up to the moment when it had become a part of the mental structure of most people living in the mid-19th century.

School had the mission to turn each pupil into a citizen. This citizen had to be first a **good christian** and then a **good member of society**, a man who fulfills assiduously his duty towards the **homeland**, the **authorities** and his **family**. In all speeches the religion comes on the first place, while the other attachments may change their order; despite these possible changes, no one of the three elements (authorities-family-homeland) misses in any of the discourses. The ideal citizen had to be a good and obedient subject, filled with devotion to his prince. In all speeches held in schools (excepting those delivered by the princes themselves), the last culminating part was assigned to the loud and forceful affirmation of the loyalty to the prince and of the importance of the attachment to the princely authority. Neither the ministers,

⁸ “Curierul Românesc”, 1841, XII, no. 30, p. 112. The discourse was republished in “Curierul Românesc”, 1841, XII, no. 38, p. 1–3 in French.

⁹ Al. Bardieru, “...A forma cetățeni buni și folositori țerei...”, in “Manuscriptum”, 1974, t. 45, no. 4, p. 30–31; see also: Gh. Asachi, *Discurs la serbarea de deschidere a cursurilor Academiei din Iași*, in “Albina Românească”, 1843, XV, no. 83, p. 329.

¹⁰ “Oltul”, 1857, I, no. 18, p. 72.

¹¹ “Vestitorul Românesc”, 1845, no. 64, p. 254.

¹² See: Alexandru Dușu, *Cărțile de înțelepciune în cultura română*, București, 1972 ..

nor the local authorities, the clergymen or the teachers spared the bombastic epithets celebrating “the ardent zeal and the restless activity”¹³ of the prince for the well-being of the country and people. The prince’s person might change from time to time, the tone and epithets remained the same. Therefore, it seems quite clear that these avowals of devotion were circumstantial, most speakers feeling that so was expected from them and some of them trying also a captatio benevolentio for obtaining a promotion, or in the case of Petrache Poenaru the support of the prince in their relationship with the General Assembly.

Civism being the precondition for patriotism, implicitly a good citizen was assumed to be also a good patriot. Keeping the socially dictated values was considered to represent the supreme attachment to the fatherland. A citizen was good and loyal only if he acted as the society expected from him, all transgression being regarded as an attack to the established order and thus as bad-civility and non-patriotism. Prince Barbu Știrbey stated this very clearly: “Patriotism, gentlemen, means not loud and pompous speeches, but strenuous, systematic and patient work. Strive to give to our fatherland men learned in various positive and special sciences, so that they may compare with the best from wherever; this is the only means to open to our country fountains of happiness and to count ourselves between the civilized peoples; all other means are only misleading”¹⁴. We can notice that even in the 1850’s we are in the moral and mental universe of enlightenment, education being considered the only valid way for improving the situation of the country and as a prerequisite for surpassing the state of original barbarity and for aligning the Romanian culture to the European civilization. Although these accents are more intense in Wallachia, they are not absent in Moldavia, where prince Mihail Sturdza also declared that “the only way to make the happiness of our beloved fatherland is the just enlightenment of its sons”¹⁵.

During this period the school had to educate state-citizens and not yet national-patriots. The **brave Romanian** imbued with ethnical and historical self-conscience was not yet an official educational model. The idea of nationality was shadowed by christian civism. Despite some ephemeral conflicts, the relations between school and church were quite cooperative. One of the teachers claimed that “you have built school which is one of the pillars of the Holy Church, and from school there will come out good christians who will defend our holy faith”¹⁶. Yet, Aaron Florian, one of the most important teachers and historians of this period, seems to notice in one theoretical work about patriotism that there was a potential contradiction between patriotism and the feeling of being a member of the great christian family: “Although it seems that the christian, being in debt to love all people as he loves himself, could not fulfil all the duties of a good patriot, because his sentiment disperses and gets lost throughout the wide world; but this is not true, because religion cannot force him to let his fatherland in danger and his

¹³ *Discursul D-lui Directorului P. Poienarul*, “Curierul Românesc”, 1847, no. 3, p. 10.

¹⁴ Barbu Știrbei, *Cuvânt zis de Înălțimea Sa Domnul Stăpînitor la 14 Iulie cu prilejul împărțirii premiilor în Colegiul Național*, în “Vestitorul Românesc”, 1852, XVI, no. 52, p. 206.

¹⁵ V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. I, p. 287.

¹⁶ *Cuvântul D-lui profesor D. Jianu*, în “Muzeul Național”, I, 1836 nr. 31, p. 254 [corect 121].

fellow citizens in need and to run throughout the world to help other people. Therefore, religion should cooperate with the other social and political institutions in order to animate the christians through its holy teachings to love with preference their fatherland and their fellow citizens”¹⁷. We can notice that Aaron Florian hesitated to draw the consequences from this potential contradiction and tried to say that there was no real conflict at all. More comfortable, the speakers avoided in their school speeches the whole subject and tried not to think that christianity and patriotism might sometimes not go together.

The word **Romanian** is often used in the discourses, but it is not yet connected with characteristics which should confer to the Romanian a specific identity. The good Romanian is a normal good Christian and a good citizen, whose only distinction from other nations was that he spoke Romanian. Language became thus the main characteristics of nationality, a feature quite common in East-Central Europe¹⁸. This explains all the struggles of intellectuals for education in Romanian and not in French or in other languages.

In comparison with the problem of language, the other elements characterising a nation and giving identity to it (a historical mythology, national symbols and ceremonies etc.) are less stressed officially, although sometimes the speakers try to strengthen the pride of being Romanian. The appeal to history is most often very general, and the attitudes of the speakers towards the past are not homogenous. Most of them try only to magnify the achievements of the present or of the near past, insisting on the worthiness of their teachers, sometimes of their late benefactors, and especially on the unequalled qualities of the reigning prince, while only few try to describe some period in the past as being remarkable and to stimulate thus their contemporaries to strive to equal the praiseworthy ancestors. When trying to locate these exemplary ancestors in the past, the speakers seem to encounter some difficulties due to their and/or their audience's scanty knowledge about Roumanian history. Therefore, I. Codru-Drăgușanu tries to use as example the ancient Romans¹⁹, while other speakers apply for the same purpose to some of the Romanian medieval princes. The use of such medieval historical characters is not yet homogenous. There is no stable list of princes mentioned by more than one speaker. Usually, the speakers appeal to one or another of the princes, according more to local traditions than to the relevance of the historical character to the subject they are discussing. A good example of the local affiliations is Negru-Vodă, the mythical founder of the Wallachian state, who appears only in two discourses from our sample, both held in the city of Câmpulung, the first residence of the Wallachian princes²⁰. Other princes

¹⁷ Aaron Florian, *Patria, patriotul și patriotismul*, București, [1843], p. 46–47.

¹⁸ Leslie Laszlo, *Nationality and Religion in Hungary (1867–1918)*, in “East European Quarterly”, 1983, XVII, no. 1, p. 43. See also: André Mirambel, *La littérature et la langue, vecteurs de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen*, in, *Les lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen*, București, 1970, p. 17–20.

¹⁹ I. Codru-Drăgușanu, *Cuvențu școlasticu pronunțiatu în 15 Noiembrie 1847 cu ocașiu-neă deschiderii școluleroru în Ploiesci*, in “Universul”, 1848, IV, no. 1, p. 5.

²⁰ See in “Muzeul Național”, 1836, I, no. 31, p. 254 [122] D. Jianu's discourse and also *Cuvîntul Dlui I. Brezoianu, rostît cu prilejul vizitării Î. Sale Domnului Țării*, in “Foaie pentru minte, inimă și literatură”, 1844, no. 41, p. 324.

evoked sporadically in Wallachia are Matei Basarab²¹ and Constantin Brâncoveanu²², while the Moldavian Gheorghe Asachi appeals to Stephen the Great²³. During this period there is no essay to unify the Moldavian and the Wallachian mythology: in each province the speakers praise only the historical characters of that very province. Quite exceptional with respect to their treatment of historical characters are the discourses held in 1837 by Simeon Marcovici and in 1838 by Aaron Florian, both professors at the Sfântul Sava College in Bucharest. Simeon Marcovici, after discussing the general problem of civilization, gives a list of the princes whom he considers to have played a beneficial role in the history of Wallachia: "Radul Negru Basarab, her founder, Mircea the Old, Vlad the Impaler, Michael the Brave, the pride of Romanians, and Matei Basarab and Șerban Cantacuzino"²⁴. And this is all. The speech of Aaron Florian, professor of history, who had begun to publish a great monograph on the history of Wallachia²⁵, is an abridged version of this work, a narration beginning with "the powerful empire of the Dacians" and going up to the 19th century, when "the rays of the European lights penetrating this land, they awakened the national and patriotic sentiment"²⁶. Yet this speech with such a strong emphasis on history is very untypical during the period studied by us.

After 1856, although the Principalities were in a great political turmoil due to the changing of their international position and then due to the struggle for the unification of Wallachia and Moldavia (achieved in 1859), the official speeches seem not to notice these circumstances. The speakers continue to insist on the need to educate good citizens, conscious of their rights and duties. The gazette "Monitorul Comunelor" opened a column with advice for the moral and spiritual education of children²⁷. The official aims of rural schooling are clearly expressed by Gr. Vlădescu in the gazette "Naționalul": "the rural schools will make the villagers know their duties, towards God, towards the Government, towards the country and towards the whole society"²⁸. The mixture of innovation and conservatism is apparent in the speech from 1858 delivered by G. Costaforu, general director of schools, who told that the purpose of the school-system was "to found in our country a real national learning, which should ennoble the hearts through the love and fear of God, arise the intelligences, protecting them from the fatal misleadings of a flamboyant imagination"²⁹. Although, as Paul Cornea said, the generation of the enlighteners gives way to a new generation of "nationalists, revolutionaries, democrats"³⁰, the latter seem not to be prepared to innovate in the field of schooling. Thus, Mihail Kogălniceanu, one of the most

²¹ See the speech held by Dimitrie Jianu, teacher at Câmpulung, "Muzeul Național", 1836, I, no. 31, p. 254 [122].

²² See the speech held by Gavriil Munteanu, teacher at Buzău, in "Muzeul Național", 1836, I, no. 28, p. 110.

²³ "Albina Românească", 1847, XIX, no. 46, p. 186.

²⁴ Simeon Marcovici, *Civilizația*, in "Muzeul Național", 1837, II, no. 4, p. 38.

²⁵ Aaron Florian, *Idee repede de istoria Prințipatului Țării Românești*, t. I—III, București, 1835—1838.

²⁶ V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, p. 13—25.

²⁷ See: Mioara Cimpoeș, Octavian Ionescu, *Probleme de pedagogie în presă. De la Unirea Principatelor pînă la cucerirea independenței României*, București, 1967, p. 137.

²⁸ Gr. Vlădescu, *Despre instrucțiunea publică*, in "Naționalul", 1858, I, no. 21, p. 80.

²⁹ "Anunțătorul român", 1858, V, no. 53, p. 3.

³⁰ Paul Cornea, *Oamenii începutului de drum*, București, 1974, p. 6.

typical new-generation politicians is quite traditional when defining the role of school: "Instruction makes learned people, but only moral education makes citizens"³¹. Vasile Boerescu goes in the same direction: school should model "enlightened and virtuous men, zealous citizens"³². Schools were "destinated to enlighten the bulk of the nation, the cottager of the ploughman who with his arm feeds and defends the Country"³³. Or, more specific: "Our fatherland has never had such a need for enlightened and scienceful men as it has now; ... Fill yourselves with the principles of morality which you pick up from religion and philosophy, enrich your spirit with all knowledge which make people know the truth; and be sure that you will be worthy to serve our fatherland. No service can be greater than that fulfilled through science and morality. Thus, enrich yourselves first with science, try to apply the morality in action as in words, and the Fatherland will embrace you and will be grateful to you for the substantial services you will be able to do to her"³⁴. And, quite characteristically, the revolutionaries from 1848 try now to use school as an instrument to strengthen the social cohesion and the attachment to the institutions of the new state. Mihail Kogălniceanu is once more a fine example. In a speech held in Iași in 1860, he remembers his struggle as a young history professor ("it was not an easy and undangerous thing to quicken the truth, to demand the violated rights of the Fatherland, to pronounce yourself in favor of national and civic rights"³⁵), but demands for the present day to "forget the passions and hatred between us, give hands all of us, surround with love and respect the Romanian Throne which we have founded; and only then we won't have to fear about the future of our nation"³⁶.

Despite these continuities, during the years 1858–1864 there are also some new accents which will be developed later. We will mention here a slight laicisation, the increased confidence in science and the belief that Romania is a Western outpost in the East and that it has a civilizing mission in this part of Europe³⁷. The national sentiment develops slowly, although during the late 1850's the intellectual elites realized that they should influence the people in a nationalistic manner. Yet this move towards nationalism is more obvious in gazettes and in newspapers or at public meetings, while in school the official discourse still sticks to the civic human model of the Regulamentary period. Further research will have to investigate the turning point when school began to transform, in a similar way to Eugen Weber's "peasants into Frenchmen"³⁸, the Wallachian/Moldavian Christian citizen into a "brave

³¹ Al. Zub, *M. Kogălniceanu și rolul școlii în construcția României moderne*, in *Sub semnul lui Clo. Omagiu acad. Ștefan Pascu*, Cluj, 1974, p. 522.

³² V. Boerescu, *Instrucțiunea publică*, partea I, in "Naționalul", 1858, no. 37, p. 142.

³³ Idem, *Cuventu rostitu de directorulu Școliloru B. Boerescu, la împărțirea premiilor din anul scolaru 1858–1859*, București, 1859, p. 2.

³⁴ *Ibidem*, p. 4.

³⁵ *Discursul D-lui Kogălniceanu ca răspunsu la acela allu D. profesoru Columbu, cu ocazia împărțirii premiilor la Școala din Iași*, "Naționalul", 1860, III, no. 66, p. 263.

³⁶ *Ibidem*, p. 264.

³⁷ V. Boerescu, *Cuventu*, p. 4.

³⁸ Eugen Weber, *The Peasants into Frenchmen. The Modernization of Rural France*, Stanford, 1976, 38.

Romanian". Anyhow, in the present state of knowledge it seems quite clear that up to 1864, although the human model proposed by the intellectual elites began to gain some nationalist characteristics, the school-system proved to be rather slow in adjusting itself at the official level; still, we must not forget that the same school prepared by its day-to-day activity the profound mental changes that were to come.

MANUELS RÉDIGÉS POUR L'INSTRUCTION DE LOUIS XIV
TRADUITS EN NÉOGREC (DIDASKALEION TŌN
HĒGEMONŌN KAI EUGENŌN ANDRŌN)

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ

Dans sa monographie sur les Académies princières de Bucarest et de Jassy feu Ariadna Camariano-Cioran clôt le chapitre relatif à la littérature parénétiq̄ue par un bref commentaire autour d'un groupe d'ouvrages manuscrits, traduits en néogrec et destinés à l'instruction des princes. Voici le passage en question :

¶ Nous pensons ne pas faire erreur en englobant dans le cycle parénétiq̄ue quelques œuvres conservées en manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie. Il s'agit d'une série d'œuvres éducatives-parénétiq̄ues dont les titres précisent qu'elles sont destinées aux princes: 'Ρητορικη τοῦ ἡγεμόνος, Λογικὴ τοῦ ἡγεμόνος, Φυσικὴ τοῦ ἡγεμόνος, Διδασκαλεῖον τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν. Μέρους δευτέρου: Οἰκονομικὴ τοῦ ἡγεμόνος et Πολιτικὴ τοῦ ἡγεμόνος. Nous supposons que ces œuvres ont fait partie de l'enseignement des Académies princières, car les manuscrits qui les renferment proviennent du Collège de Saint-Sabbas. Trois volumes manuscrits comprenant ces textes se trouvaient dans la bibliothèque de Constantin Mavrocordato. Il y est mentionné que la Διδασκαλία τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν ainsi que les autres ouvrages susmentionnés, y compris un manuel de géographie, sont traduits par André d'Athènes'¹.

Dans ses notes, l'auteur envoie le lecteur aux manuscrits grecs 441, 457, 513 et 529 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine², ainsi qu'à deux catalogues de la bibliothèque des Mavrocordatos: le premier publié par Nicolas Iorga dans les *Annales de l'Académie Roumaine*³, le second inédit, conservé dans le manuscrit roumain 603 de la Bibliothèque de l'Académie.

Autant que nous sachions, personne ne s'est occupé jusqu'à présent ni du contenu de ces ouvrages, ni de leur paternité. Comme on le voit, le nom

¹ V. Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974, p. 166.

² Dans le manuscrit gr. 457 on a copié seulement la *Rhétorique du prince*: la *Politique*, la *Logique* et la *Physique du prince* ont été copiées dans le manuscrit gr. 513; dans le manuscrit gr. 529 on trouve la *Rhétorique*, la *Morale* et l'*Economique du prince*. Le plus complet est le manuscrit grec 441, une copie de la *Rhétorique*, la *Morale*, l'*Economique*, la *Politique* et la *Logique du prince*. V. une sommaire description de ces manuscrits chez C. Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecești*, Bucarest, 1909, p. 101—103. Tous datent du XVIII^e siècle.

³ V. N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească*, « Analele Academiei Române », série II, tom. XXXVII, Memoriile secțiunii istorice, 1914, p. 85—120.

de l'auteur n'est pas mentionné. C'est seulement un certain Andréas d'Athènes qui y figure comme traducteur en grec.

A première vue, l'identification de l'auteur nous a paru une tâche trop difficile, car de la présentation faite par Ariadna Camariano-Cioran on comprend que Διδασκαλεῖον τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν est un ouvrage autonome par rapport aux autres, conclusion d'ailleurs justifiée par la structure des manuscrits qui nous sont parvenus. Aucun d'entre eux ne porte un titre général. Tant dans le manuscrit gr. 441 que dans le manuscrit gr. 529 l'*Economique du prince* est précédée par la mention Διδασκαλεῖον τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν. Μέρος δεύτερον. Il paraît que de ce dernier ouvrage on a extrait une partie pour l'insérer ensuite parmi les autres. Dans ces conditions, chercher un auteur pour chaque opuscule en question, eut équivalé à la recherche d'une aiguille dans une meule de foin. Et pourtant, après une lecture attentive des catalogues de la bibliothèque des Mavrocordatos nous sommes arrivés à la conviction que Διδασκαλεῖον τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν n'était qu'un seul ouvrage en plusieurs parties.

En effet, dans le catalogue publié par Nicolas Iorga, sous le n^o. 77 figure: Διδασκαλία (sic) τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν μεταφρασθὲν παρὰ Ἀνδρέου ἐξ Ἀθηνῶν, περιέχον γεωγραφίαν, ῥητορικὴν, οἰκονομικὴν, λογικὴν, πολιτικὴν καὶ φυσικὴν, χειρὸ (ἔγραφα), τόμοι γ' ⁴.

Dans le même catalogue, sous le n^o 115 on peut lire: Διδασκαλαί (sic) τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν μεταφρασθὲν παρὰ Ἀνδρέου ἐξ Ἀθηνῶν, ὁ πρῶτος τόμος μόνον, περιέχον τὴν Γεωγραφίαν καὶ Ῥητορικὴν. χειρὸ (ἔγραφο) ⁵.

Enfin, dans le catalogue conservé dans le manuscrit roumain 603 l'ouvrage en question est mentionné à la feuille 292^v de la manière suivante: Διδασκλία (sic) τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν ἦτοι γεωγραφία εἰς φράσειν ἀπλήν ⁶.

Convaincus de la sorte que Διδασκαλεῖον était un ouvrage en plusieurs parties, nous nous sommes appliqués à identifier son auteur. Notre effort a été facilité par une notice écrite à l'encre sur un morceau de carton, collé sur la page de garde du manuscrit 529, dont le contenu est le suivant: *Scientifica principarā* (La science du prince) Ῥητορικὴ, πολιτικὴ, ἠθικὴ, καὶ φυσικὴ. 1726 Λαβξερ Μάττα. Μετάφρασις Ἀνδρέου Μυάρς.

Cette notice nous a mis en possession de deux importants renseignements: le nom Λαβξερ Μάττα qui pourrait être celui de l'auteur et, en plus, le nom du traducteur, Μυάρς absent des catalogues de la bibliothèque des Mavrocordatos. La source de ces renseignements nous échappe; ils ne figurent sur aucune page du manuscrit 529 où d'ailleurs n'ont pas été copiés tous les opuscules énumérés dans la notice en discussion. A la suite des recherches dans le domaine de la littérature destinée aux princes nous avons établi que *Lavaer Matta* était François de la Mothe le Vayer, philosophe et homme de lettres français, né à Paris en 1588 et mort en 1672. Fils d'un substitut du procureur général au parlement, il lui succéda dans cette charge en 1625; mais bientôt il quitta la magistrature pour les lettres, dont la société de beaux esprits qu'il fréquentait lui avait inspiré le goût. Après la publication de son livre *De l'instruction de monsieur le Dauphin* (1640), le cardinal

⁴ Idem, *op. cit.*, p. 89.

⁵ Idem, *op. cit.*, p. 95.

⁶ La même feuille du catalogue fait mention d'un autre manuscrit, une copie de la *Rhétorique*, de la *Logique* et de la *Physique du prince*.

Richelieu le désigna comme précepteur de Louis XIV, mais Anne d'Autriche ne suivit pas d'abord l'avis du ministre. Elle confia cependant à La Mothe le Vayer l'éducation du duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans, mais quand elle vit le succès de ses leçons, elle le chargea, en 1652, de parachever l'éducation de Louis XIV.

C'est cette qualité de précepteur royal qui lui donna l'idée d'écrire divers traités comme la *Géographie*, la *Rhétorique*, la *Morale*, l'*Economique*, la *Politique*, la *Logique*, la *Physique du prince* qu'il publia de 1651 à 1656. *Ce sont les ouvrages qui ont été traduits en néogrec par André d'Athènes et dont nous nous occupons dans ces pages.*

François de la Mothe le Vayer a été membre de l'Académie française, ayant aussi les titres d'Historiographe de France et de conseiller d'Etat. Il a beaucoup écrit, mais sans trop d'originalité. Grand admirateur de l'Antiquité, il était en même temps un bon connaisseur de la littérature de son époque.

D'un scepticisme modéré en morale et philosophie, il admirait Sextus Empiricus visant comme lui d'atteindre le repos et la tranquillité de l'âme par l'indifférence. Il était l'un des libertins de son temps, ces libres-penseurs qui, refusant le conformisme et le dogmatisme de n'importe quelle nature, les remplaçaient par une relativité sceptique dans tous les domaines⁷.

Il paraît que les manuels rédigés par François de la Mothe le Vayer pour Louis XIV ont eu du succès à l'époque. Ils ont été traduits en italien par l'abbé Scipione Alerani et publiés en 1677 à Venise dans un volume qui porte le titre: *Scuola de' precinpi e de cavalieri cioè la Geografia, la Rettorica, la Morale, l'Economica, la Politica, la Logica e la Fisica cavate dall'opere francesi del Signore della Motta Levayer che le ha distese per istruzione di Luigi XIV. Re di Francia.*

En 1688, le même ouvrage a été publié à Palermo en langue espagnole⁸.

Malheureusement, l'original français des manuels écrits par François de la Mothe le Vayer n'étant pas accessible parce que absent de nos bibliothèques, nous avons été obligés d'interrompre nos recherches sur son traduction en néogrec. Mais la lecture attentive de la préface rédigée par l'abbé Alerani pour sa version en italien mentionnée plus haut, nous a fourni des arguments péremptoires que le traducteur en néogrec a utilisé cette version-ci et pas l'original français.

Dans cette préface, sans les pages numérotées, Alerani met en garde le lecteur que c'est lui qui a ajouté au titre général de l'ouvrage, à côté des princes, aussi les chevaliers (*Scuola de precinpi e de cavalieri*), considérant que les sujets traités par l'auteur s'accordaient bien aux devoirs de ceux-ci. Vu que le titre de la version néogrecque est *Διδασκαλεῖον τῶν ἡγεμόνων καὶ εὐγενῶν ἀνδρῶν* c'est-à-dire qu'il s'adresse non seulement aux princes mais aussi aux aristocrates son direct rapport avec la traduction en italien devient évident.

⁷ V. des données sur la vie et l'oeuvre de François de la Mothe le Vayer in P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, vol. 10, Paris, s.a., p. 122; *La Grande Encyclopédie*, vol. XXI, Paris, s.a., p. 839-840; G. Vapereau, *Dictionnaire universel des littératures*, seconde édition, Paris, 1884, p. 1179; Robert Mandrou, *La raison du prince. L'Europe absolutiste 1649-1775*, Paris, 1980, p. 38-39.

⁸ V. *British Museum General Catalogue of Printed Books to 1955*, Compact Edition, vol. 14, New York, 1967, p. 734.

Dans la même préface Alerani précise aussi qu'il n'a pas donné une traduction fidèle de l'original, mais seulement un résumé (*un ristretto*), en éliminant du texte ce que lui a paru difficile à comprendre ou plus approprié aux gens destinés à manier la plume et non pas l'épée. L'absence dans la version néogrecque des passages supplémentaires écarte tout doute que le traducteur ait utilisé l'original, dont l'exposé était plus ample.

Un petit détail remarqué à la lecture du *Didaskaleion* nous a mené toujours vers la traduction en italien : le titre du traité de Descartes sur les passions est cité dans notre texte en italien, à savoir : *Delle passioni*⁹.

En fin, il est évident que le nom *Matta*, qui figure dans la notice du manuscrit grec 529 commentée ci-dessus¹⁰, n'est qu'une graphie fautive de *Motta*, la forme italienne du nom de la Mothe le Vayer¹¹.

La traduction en néogrec suit de près la version italienne. Ça et là, au début et à la fin de quelques chapitres, le traducteur a éliminé une phrase ou deux, sans importance pour le contexte général. Les citations en latin sont ou bien copiées comme tel ou bien traduites en grec.

Quant au traducteur, nommé dans les manuscrits Andréas d'Athènes ou Andréas Myars, il pourrait être un certain Andréas Myaris, personnage sans éclat parmi les intellectuels grecs de son temps. Il est né en 1691, dans une famille d'aristocrates, originaire d'Athènes, mais réfugiée en ce moment-là à Patras. Il a été élève au Collège Flanginien de Venise, d'où il est parti en 1713. Durant ses études à ce Collège, il a publié, en 1708, en compagnie d'un groupe de ses collègues, dans le recueil *les Fleurs de la piété* ('Ανοθη εύλαβειας) un poème écrit en style anacréontique.

Il a aussi étudié le droit à l'Université de Padoue, mais on ignore ce qu'il est devenu après son séjour en Italie¹².

Dans la bibliographie consultée, personne ne lui attribue la paternité de la traduction qui fait l'objet de ces pages, mais il ne nous semble pas hasardé d'avancer l'hypothèse qu'il en soit vraiment son auteur vu ses connaissances de l'italien, ainsi que son penchant pour la littérature.

Il est difficile d'établir la date exacte de cette traduction. Si en 1725 elle figurait déjà dans la bibliothèque des Mavrocordatos¹³, il en résulte qu'elle a été réalisée à coup sûr avant cette date. L'an 1726 mentionné dans la notice écrite sur le manuscrit gr. 529, indique, peut-être, la date de la copie manuscrite d'où ont été extraits les renseignements respectifs.

Le peu de pages dont nous disposons ici, ne nous permet pas de présenter en détail chaque opuscule du *Didaskaleion*. En réservant un commentaire plus ample à la *Morale*, à l'*Economique* et à la *Politique* qui nous semblent les plus intéressantes, nous nous bornerons à quelques mots au sujet des autres.

Bien que mentionnée dans plusieurs copies manuscrites de la bibliothèque des Mavrocordatos, la *Géographie* ne nous est pas parvenue. Certes, elle a

⁹ V. le manuscrit gr. 513, p. 304.

¹⁰ V. p. 74.

¹¹ V. ci-dessus, p. 75, le titre de la traduction de l'abbé Alerani.

¹² V. des données sur Andréas Myaris chez C. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία*, Athènes, 1869, p. 598 et surtout Ath. K. Karathanasis, 'Η Φλαγγινείος Σχολή τῆς Βενετίας, Salonique, 1975, p. 164, 304. Sur le recueil *Les Fleurs de la piété* v. C. Th. Dimaras, *Istoria literaturii neogrecestii* (trad. par Mihai Vasiliu), Bucarest, 1968, p. 155—157.

¹³ Le catalogue publié par N. Iorga a été rédigé en 1725—1726. V. *Pilda bunilor domni*, p. 85 et 104.

été remplacée par d'autres ouvrages du genre, plus récents et, par conséquent, d'une information plus exacte.

Une mention spéciale mérite le chapitre XL qui porte le titre *De la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie*, provinces traitées ensemble par l'auteur comme parties de l'ancienne Dacie. Les informations sont puisées des géographies de Philipp Cluverius et Giovanni Antonio Magini, citées dans d'autres chapitres. Il n'y a rien de particulier dans ce texte: tant la Transylvanie que la Valachie ont été colonisées par les Romains. La Valachie et la Moldavie sont gouvernées par des *voïvodes* qui, après avoir reconnu, pour quelque temps, la suzeraineté des rois de la Hongrie et de la Pologne, ils sont devenus dépendents de l'Empire ottoman. La partie orientale de la Moldavie s'appelle Bessarabie.

Du sommaire de la *Physique*, ce sont surtout les chapitres sur l'Univers en général, sur la matière et sur l'âme qui nous ont attiré l'attention. Qu'est-ce qu'il enseignait, La Mothe le Vayer, à son disciple royal sur ces sujets à une époque où les savants étaient préoccupés des questions fondamentales comme le rapport entre la foi et la science, entre le monde et la divinité, entre la matière et l'âme?

Il faut préciser dès le début, qu'au moins dans la version abrégée de l'abbé Alerani, la teneur de ce manuel est assez modeste. L'auteur présente tout d'abord les opinions des philosophes de l'Antiquité, en premier lieu celles d'Aristote, ensuite les dogmes de *Saintes Ecritures*. Et pourtant, l'ouvrage ne revêt pas le caractère d'une antithèse entre le paganisme et le christianisme, mais il est plutôt un libre exposé à même de mettre en évidence la diversité et la profondeur de l'intelligence humaine. D'habitude l'auteur est d'accord avec les préceptes de *Saintes Ecritures*, mais, ça et là, il s'écarte des dogmes de l'Eglise. En partant du principe de la physique *ex nihilo nihil*, La Mothe le Vayer affirme que Dieu a créé la matière dont il s'est servi à la création du monde. Dans un autre passage, rappelant que la théorie sur le mouvement de la terre date de l'Antiquité et qu'elle a été confirmée par les savants modernes, l'auteur demande que cette théorie soit au moins tolérée par l'Eglise avant d'être acceptée définitivement.

On trouve dans les pages de la *Physique* trop peu de théories modernes: Galilée, Descartes ou Gassendi sont mentionnées seulement en passant. C'est aux phénomènes naturels, aux plantes et aux animaux que l'auteur réserve la plupart des chapitres de ce manuel. On y parle aussi des superstitions et bizarreries puisées des sources antiques ou des récits des voyageurs modernes que La Mothe le Vayer lisait avec passion, mais sans leur accorder trop de crédit.

Nous n'avons pas de commentaires substantiels sur la *Logique*, un bref manuel, tributaire aux ouvrages d'Aristote: elle doit figurer dans le programme d'instruction d'un prince car elle l'apprend à raisonner avec justesse.

L'étude de la *Rhétorique* est recommandée à un futur roi vu l'efficacité de l'éloquence tant dans une assemblée d'Etat que sur le champ de guerre. L'histoire témoigne que par un discours bien composé on peut influencer la prise d'importantes décisions politiques ou éveiller le courage des soldats avant une grande bataille. C'est pourquoi les Anciens représentaient Mercure, le dieu de l'éloquence aux mains coupées, en suggérant de la sorte que grâce à un beau discours on peut atteindre son but sans effort et sans utiliser la force.

La *Morale*, l'*Economique* et la *Politique* méritent d'être commentées à fonds car, par leur intermédiaire, La Mothe le Vayer esquisse l'image d'un roi parfait.

Dans la *Morale*, après un exposé sur les passions et les vices, l'auteur passe aux vertus qu'il partage en trois catégories: vertus morales, vertus qui dépendent de l'intelligence et vertus recommandées par les dogmes chrétiens. C'est seulement la première catégorie — comprenant la prudence, la justice, le courage et la modération — qu'il discute en détail.

La prudence est une vertu qu'on peut acquérir avec le temps par l'étude et par l'expérience de la vie. Elle dépend de notre volonté et détermine nos actions à aboutir à des résultats honnêtes.

La prudence a ses règles à elle dont l'auteur mentionne: garder toujours un juste rapport entre le but de nos actions et nos dons naturels, ne prendre jamais des décisions avant une profonde réflexion, préférer le silence à la parole quand la nécessité l'impose, être aimable avec tout le monde mais avoir peu d'amis, utiliser avec modération tant l'éloge que l'esprit critique etc.

La seconde vertu morale est la justice. Elle se rapporte au bien commun qui doit toujours l'importer sur l'intérêt personnel. La justice demande à donner à chacun ce que lui est dû et elle doit être gardée dans nos rapports avec la Divinité (par la foi), dans nos rapports avec nos prochains (en évitant le mal intentionnel) et dans nos rapports avec nous-mêmes (par le soin accordé à l'âme et au corps).

Quelques remarques sur le droit naturel, le droit des gens et le droit civil closent ce chapitre.

Le courage dont on parle à la suite, est la vertu qui incite l'homme à s'exposer au danger si le devoir lui le demande. Il doit avoir un but honnête, car celui qui a comme point de départ l'ambition ou la vengeance, n'est qu'une fausse vertu. Sans cette vertu qui lui donne du prestige face aux sujets aucun prince ne peut gouverner son Etat.

La modération est la dernière des vertus morales dont parle La Mothe le Vayer. Elle suppose de la sobriété dans le comportement, et non pas l'absence de tout plaisir de vivre. La modération est recommandée même à celui qui désire se couvrir de gloire.

Passons maintenant à l'*Economique* qui est défini comme l'art de bien conduire sa maison et sa famille. Un tel manuel est d'une utilité incontestable, parce que celui qui est incapable d'administrer sa maison, ne mérite pas d'être chargé des affaires publiques. D'ailleurs conduire sa famille est une sorte d'apprentissage dans l'art de gouverner, car les rapports entre les époux peuvent être comparés avec le régime aristocratique, ceux entre le père et ses fils avec le régime monarchique, en temps que les relations entre les maîtres et leurs serviteurs présentent une analogie frappante avec le régime despotique.

La leçon que La Mothe le Vayer donne à son disciple ne regarde pourtant la famille royale, mais la cour du souverain. Partant de l'idée que dans une maison bien administrée tout ce qui est inutile est éliminé, il conseille le souverain de limiter le nombre de ses officiers et les dépenses somptuaires. La vraie richesse ne réside pas dans les biens accumulés; elle est plutôt le résultat des dépenses parcimonieuses.

De tous les manuels commentés dans ces pages, la *Politique* s'avère de loin la plus intéressante. Elle s'occupe de la science de bien gouverner. Des trois formes de gouvernements — démocratique, aristocratique et monar-

chique — qu'il présente dans les premiers chapitres du livre, La Mothe le Vayer préfère, comme il était naturel, la monarchie, parce qu'elle est la meilleure, la plus ancienne et, argument péremptoire pour son choix, la forme par laquelle Dieu gouverne l'Univers. D'ailleurs, les souverains ne sont que les représentants de la Divinité sur la terre, dont ils imitent l'image par des attributs comme *la science, la générosité et le pouvoir*.

Avoir de la science suppose qu'un monarque doit apprendre son métier de roi, tout comme un artisan apprend le sien. Par sa science de gouverner il devient un exemple pour ses sujets, car il accomplira toujours ses devoirs avec adresse; en plus, il évitera le mépris qu'éveille l'ignorance. L'auteur n'esquisse pas un vrai programme d'étude en ce sens. La formule reste vague: le monarque peut apprendre tout ce qui s'avère utile pour son activité politique, mais aussi tout ce qui révèle de ses capacités intellectuelles. Et pourtant la philosophie jouit d'une mention spéciale car, par son intermédiaire, la raison dévient le guide de ses actions, réalisant de la sorte l'équilibre intérieur absolument nécessaire pour préserver l'équilibre extérieur.

Mais dans l'instruction d'un monarque c'est la modération qui doit prévaloir, car l'histoire nous a offert de nombreux exemples de rois ayant perdu leur trône parce qu'ils préféraient la méditation aux affaires publiques.

La générosité, le second attribut politique du roi, lui assure une bonne réputation, l'amour et le respect de ses sujets.

Certes, la sévérité ne doit être exclue, mais elle ne sera utilisée que dans les cas de stricte nécessité, de sorte que tout le monde soit convaincu que la clémence est le vrai penchant du roi. Faire le bien sans attendre de la reconnaissance et sans discrimination aucune est l'un de premiers commandements pour un roi. L'exercice de cette vertu lui vaille le titre de *père du peuple*.

Le troisième attribut politique du monarque est le pouvoir. Il est absolu parce qu'il ne dépend que de Dieu et de son épée. Il a pourtant quelques limites: en premier lieu les commandements du Créateur et du droit naturel qui réclament de donner à chacun ce que lui revient.

Il y a aussi d'autres questions que l'auteur se pose en ce qui concerne les limites du pouvoir du roi, à savoir: doit-il respecter le droit civil? La réponse des juristes est négative et pourtant — remarque l'auteur — on exige des souverains le respect des constitutions qu'ils ont eux-mêmes créées. En tant que représentant de Dieu sur la terre, qui tient toujours ses promesses, le roi doit aussi respecter les traités conclus avec les étrangers ou avec ses propres sujets. D'autres limites seront imposées au pouvoir royal par la raison et la vertu.

Dans cette discussion l'auteur ne pouvait pas éluder un aspect important: les relations entre le souverain et ses sujets. Le monarque n'est pas du tout obligé de justifier ses actions, mais, en sa qualité de *père du peuple*, il doit défendre la vie et la fortune de ses sujets en échange de leur dévouement. A leur tour, les sujets n'ont pas le droit de se rebeller contre le souverain. Les rébellions sont acceptées par l'auteur seulement en tant que punition de la Divinité contre l'injustice.

Il y a dans ces pages une apologie de la monarchie absolue, illustrée par des idées soutenues, peu de temps après, avec plus de fermeté, par Bossuet. On remarque pourtant une approche timide de la discussion autour des limites du pouvoir du roi, que l'auteur réalise, pour le moment, à l'aide d'in-

térrogations rhétorique et d'un habile maniement de l'idée que le roi est l'image de la Divinité sur la terre.

Pour clore, quelques remarques d'une portée plus générale s'imposent.

Tout d'abord une question: les ouvrages présentés dans ces pages peuvent-ils être inclus parmi les parénèses qui ont circulées dans les Pays roumains, genre littéraire de longue haleine et d'une importance notable dans l'histoire des idées politiques roumaines? ¹⁴ La réponse est affirmative seulement *lato sensu* pour la *Morale*, l'*Economique* et la *Politique*. Car s'il est vrai qu'on trouve dans les ouvrages respectifs une discussion autour des vertus de bon prince — le courage, la justice, la modération, la sagesse — déjà connues par l'intermédiaire d'autres parénèses, de sorte qu'il pourrait faire, comme on l'a très bien remarqué, un portret robot de celui-ci ¹⁵, il est tout aussi vrai que les écrits de La Mothe le Vayer sont plutôt de petits traités que des parénèses. Au lieu des conseils ou des pensées rangées sans un plan bien conçu, on y trouve un exposé systématique et très élaboré. Il y a encore quelques nouveautés remarquables: même si l'auteur précise pour son disciple que la *Morale*, l'*Economique* et la *Politique* sont des branches de la philosophie, il les traite séparément, chacune ayant son autonomie à elle; la *Politique* débute par une discussion autour de la meilleure forme de gouvernement; le roi reste l'élu de Dieu, mais le *charisma* n'est plus suffisant car il doit aussi apprendre par une sérieuse instruction la science du gouvernement; en fin, le pouvoir du roi est défini comme absolu mais pas arbitraire. D'ailleurs, La Mothe le Vayer passe pour l'un des théoriciens de l'absolutisme ¹⁶.

Quelques mots encore s'imposent pour rappeler que les ouvrages de cet auteur ont servi à l'instruction de Constantin Mavrocordato.

On connaît déjà, des sources de l'époque, que Constantin a été un érudit. Il était passionné pour l'étude et désireux à apprendre pour atteindre la perfection à même d'augmenter la renommée de sa famille ¹⁷.

En ce qui concerne ses lectures on a révélé deux aspects importants: son penchant pour les livres à caractère religieux et, en même temps, sa vive curiosité pour les ouvrages publiés en Occident. La tradition et la modernité s'entrelaçaient de la sorte dans l'instruction de cet homme, destiné à devenir prince à l'âge de 18 ans ¹⁸.

Le catalogue publié par N. Iorga est en ce sens un témoignage dont on n'a pas prêté l'attention qu'il mérite. Il comprend les livres grecs, greco-

¹⁴ Sur la littérature parénétiqve v. Al. Duțu, *Cărțile de înțelepciune în cultura română* Bucarest, 1972; A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în Țările Române în secolele XVI—XVIII*, Bucarest, 1983, p. 57—64; Ariadna Camariano-Cioran, *Parénèses byzantines dans les Pays roumains in Etudes byzantines et post-byzantines*, I, Bucarest, 1979, p. 117—133.

¹⁵ V. A. Pippidi, *op. cit.*, p. 60.

¹⁶ V. R. Mandrou, *op. cit.*, p. 39—41.

¹⁷ V. Florin Constantiniu, *Constantin Mavrocordat*, Bucarest, 1985, p. 55 et suiv. La passion pour les livres était d'ailleurs un trait caractéristique des membres de la famille des Mavrocordatos. Pour les lectures d'un autre fils de Nicolas Mavrocordat, Scarlate, mort en bas âge v. le document récemment publié par Cornelia Papacostea-Danielopolu dans son étude *Préoccupations livresques de Scarlat Mavrocordat dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, «Revue des études sud-est européennes», Civilisations-Mentalités, tome, XXVIII, 1990, n^o 1—4, p. 29—37.

¹⁸ V. Al. Duțu, *op. cit.*, p. 87 et n. 62; A. Pippidi, *op. cit.*, p. 63 et n. 297; v. aussi les remarques d'une portée plus générale de Daniel Barbu, *Loisir et pouvoir. Le temps de la lecture dans les Pays roumains*, «Revue des études sud-est européennes», Civilisations-Mentalités, tome XXVIII, 1990, n^o 1—4, p. 17—27.

latins, latins, italiens et français, choisis de la grande bibliothèque de Nicolas Mavrocordato pour être mis à l'usage de son fils, Constantin. Comme le dit catalogue a été rédigé en 1725—1726, Constantin était à l'époque en âge de quatorze-quinze ans, de même que Louis XIV quand François de la Mothe le Vayer devenait son précepteur.

Dans la section des livres grecs on trouve des ouvrages des auteurs de l'Antiquité, des histoires et parénèses byzantines, des recueils de droit, des géographies, des dictionnaires ainsi que des éditions de *Saintes Ecritures* et des ouvrages des Pères de l'Eglise¹⁹.

On y a aussi inclu les ouvrages d'Alexandre et Nicolas Mavrocordato²⁰.

Très intéressante s'avère la section des livres écrits ou traduits en latin, en italien ou en français. Parmi eux on trouve: *De officio hominis et civis* de S. Puffendorf, Lips., 1717; *Theatrum politicum* d'Ambrosio Marliano, Dantisci, 1655; *De consolatione philosophiae* de Boetius, Amstel., 1668; les *Essais* de Michel de Montaigne, vol. 3, Lyon (?); *L'éducation des enfants* de John Locke, Amstel., 1721; *l'Uomo di corte* de Graziano (?), Venezia, 1703; *l'Idea del buon governo* descritta da Renato Francese, Trevigi, 1699; *Viaggio per lo mondo di Cartesio*, opera del P. Gabr. Daniello, Genova, 1703; *l'Instituzione del Prencipe christiano* de Mambrino Roseo, Venezia, 1544; *l'Histoire universelle* de Bossuet, 3 vol., Amsterd., 1710, mais aussi *La monarchia universale del Re Luigi XIV* de Gregorio Leti, Amst., 1689 et la liste peut continuer²¹.

Tous ces titres révèlent que les Mavrocordatos, représentants d'une vraie dynastie des monarques absolus, mais aussi des réformateurs consacrés par l'histoire, connaissaient la leçon que François de la Mothe le Vayer enseignait au milieu du XVII^e siècle Louis XIV: le gouvernement est un métier qui réclame une solide instruction en matière de politique et de morale.

¹⁹ V. N. Iorga, *op. cit.*, p. 85—105.

²⁰ *Ibidem*, p. 87, 90 et 93.

²¹ *Ibidem*, 108—120.

DIE INTELLEKTUELLEN AUS RUMÄNIEN UND DEN SÜDOSTEUROPÄISCHEN LÄNDERN IN DEN DEUTSCHEN UNIVERSITÄTEN (19. JAHRHUNDERT) I. TEIL

ELENA SIUPIUR

Die soziologische Umfrage mit dem Thema *Deutschen Universitäten und Bildung der Intellektuellen in Südosteuropa* hat sich mit dieser Reihenfolge von Prioritäten (zu untersuchenden Begriffe/Themen: a. *deutschen Universitäten* und b. *Bildung der Intellektuellen*) von alleine durchgesetzt, anhand der Untersuchungen bezüglich des Lebens der Intellektuellen in Rumänien im 17.–19. Jahrhundert¹, der Bildung moderner Intellektuellen und politischen Eliten im südosteuropäischen Raum, des modernen Einrichtungssystems und des Austausches von grundlegenden politischen Ideen², sowie der Untersuchung des Phänomens der intellektuell-politischen Aus-

¹ und ² Die Recherche hat V. Georgescu, A. Pippidi und E. Siupiur als Autoren, wobei der Verfasserin dieses Studiums das XIX. Jahrhundert zukommt, anhand der Analyse folgender Aspekte:

L'écrivain roumain au XIX-e siècle: typologie sociale et intellectuelle ("Der rumänische Schriftsteller des XIX. Jahrhunderts – soziale und intellektuelle Typologie"), in "Cahiers roumains d'études littéraires", Nr. 2/1980; *Viața intelectuală la români în secolul al XIX-lea* ("Das intellektuelle Leben der Rumänen im 19. Jahrhundert"), in *Cartea intersecențelor*, Bukarest, 1985; *The training of Intellectuals in South-East Europe during the 19th Century. The Romanian Model* (Die Ausbildung der Intellektuellen aus Südosteuropa während dem 19. Jahrhundert. Das rumänische Vorbild"), in "Anuarul Institutului de istorie și arheologie A. D. Xenopol", XXXIII, 1986; vol. II; *Intelectuali români ardeleni în sec. al XIX-lea* ("Rumänische Intellektuelle in Siebenbürgen"), in „Transilvania”. No. 7/1987; *Forces sociales et états modernes – le rôle des intellectuels* ("Soziale Mächte und moderne Staaten – die Rolle der Intellektuellen"), in "RESEE", tome XXVII, No. 1–2/1989; "Die Intelligenz und die politische Macht: Rumänien im 19. Jahrhundert", in den Dokumenten des "Internationalen Symposions – Die Intelligenz in Südosteuropa – Geschichte, Struktur und aktuelle politische Rolle", München, 24–26 April 1990; *Intelectualii români în secolul al XIX-lea și restructurarea clasei politice și sistemului instituțional* ("Die rumänischen Intellektuellen im 19. Jahrhundert und die Umwandlung der politischen Klassen und des institutionalen Systems"), veröffentlicht in *Memoriile secției de istorie a Academiei Române*/1994; Die deutschen Universitätszentren und die Intellektuellenbildung in Südosteuropa im 19. Jahrhundert", herausgegeben unter den Dokumenten des internationalen Seminars "Aufklärung, Französische Revolution und Modernisierung", Innsbruck, 22–24.10.1993.

Vz. und Vlad Georgescu, *Istoria ideilor politice românești* ("Die Geschichte der rumänischen politischen Ideen") – 1369–1878, München, 1987, und besonders Die Liste der Verfasser politischer Texte und die Liste der politischen Texte ("Politogramen") aus dem Buch; Veselin Traikov, *Curențe ideologice și programe din mișcările de eliberare națională din Balcani pînă la 1878* ("Ideologische Strömungen und Programme der nationalen Freiheitsbewegungen im Balkan"), Sofia, (in bulgarischer Sprache) 1978, Bukarest, (in rumänischer Sprache) 1986.

Rev. Études Sud-Est Europ., XXXIII, 1–2, p. 83–100, Bucarest, 1995

wanderung³ dem Südosten Europas eigen, im paralysierenden Weltall des osmanischen Reiches eingegliedert. Die vielfältigen Aspekte und Fragen, sowie etliche Zweifel, die durch die Analyse dieser Phänomens erschienen, wiesen auf ihre bedeutenden und einflußreichen Ursprünge: Studien und Studienzentren, in welchen sich die Intellektuellen Südosteuropas im 19. Jahrhundert gebildet haben. Somit haben wir, anhand einer Auswahl von 3.000 rumänischen Intellektuellen des 19. Jahrhundert festgestellt, daß sich 26% in den deutschen Universitäten und des Hasburgischen Reiches (Wien) gebildet haben, und 24% im Westen Europas — vor allem in Frankreich. Diese statistischen Feststellungen wurden allein anhand von biblio- und historiographischen Aufzeichnungen aus rumänischen Bibliotheken und Archiven erreicht, ohne daß sich die Möglichkeit, mir die Archiven der deutschen⁴ oder französischen⁵ Universitäten anzuschauen, ergeben hätte; diese statistischen Zahlen, sowie die an deren Ursprung stehenden Informationen aus dem Land, haben sich für die Erkennung des Phänomens und dessen Bedeutung in getreuer Größe als unvollständig bewiesen. Die Archiven der deutschen Universitäten, soweit ich sie studieren konnte, haben bewiesen, daß die Wirklichkeit viel reicher und komplexer ist, mit wichtigeren Einflüssen in kulturellen, politischen und sozialen Leben Rumäniens, wie auch in dem anderen südosteuropäischen Gesellschaften. Somit gesellen sich zu dem oben erwähnten Prozentsatz von aus dem rumänischen Raum kommenden Studenten in deutschen Universitäten, in erster Reihe die Schwaben und die Sach-

³ E. Siupiur, *Die bulgarische intellektuelle Auswanderung aus dem Rumänien des 19. Jahrhunderts* (Bălgarska inteligentija v Rumänija prez XIX-ti vek), Sofia, 1982; E.S., *Bulgarian Writers in Emigration in the 19. th. Century. The Romanian Centre*, in "Cahiers roumains d'études littéraires", 3/1983; E. S. *Intelectuali bulgari în emigrație în România în sec. al XIX-lea* ("Bulgarische ausgewanderte Intellektuelle in Rumänien im 19. Jahrhundert"), und C. Vătăşescu, *Activitatea intelectuală și culturală a albanezilor din România (1844—1922)* ("Die intellektuelle und kulturelle Tätigkeit der Rumänienalbaner"), in: C. Papacostea-Danielopolu, O. Căncă, E. Siupiur, C. Vătăşescu, *Intelectuali din Balcani în România (Sec. XVII—XIX)*, Bucureşti, 1984; E. Siupiur, *Soziale und intellektuelle Strukturen der Zentralen Bulgarischen Kommünen in Rumänien im 19. Jahrhundert, in National-Revolutionäre Bewegungen in Südosteuropa im 19. Jahrhundert*, "Schriftenreihe des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Institut", Band 20, Wien, 1992; E. Siupiur, *Rolul politic al emigrației intelectuale din România în revoluția națională bulgară (1856—1878)* ("Die politische Rolle der intellektuellen Auswanderung aus Rumänien in der bulgarischen nationalen Revolution"), in bulgarischer Sprache in *Dokumenti na mezdunarodnata konferencija 150 godini ot rojdenieto na Vasi Levski*, Sofia, Bulgarien; E. Siupiur, *Școlile în limba bulgară din România în sec. al XIX-lea* ("Schulen in bulgarischer Sprache in Rumänien im 19. Jh."). Dokumentenband aus den rumänischen Archiven., verlegt durch Editura Academiei aus Sofia; Vz. und Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Intelectuali români din Principate și cultura greacă (1821—1859)* ("Rumänische Intellektuelle aus den Fürstentümer und die griechische Kultur", Bucureşti, 1979.

⁴ Welche ich erst 14 Jahren nach dem Anfang der Recherchen, erreicht habe. Somit möchte ich mich bei dem "Deutschen Akademischen Austauschdienst" (DAAD) und der "Friedrich — Ebert — Stiftung" aus Bonn bedanken, für die Ermöglichung der Arbeit in den Archiven und Bibliotheken der Universitäten zu Bonn; Berlin, München, Freiburg, Heidelberg; außerdem, herzlichen Dank den Professoren Gerhard Grimm, Emmanuel Turczynski und Klaus Roth aus München für die Unterstützung dieser Recherchen und der Mithilfe in meiner Suche, sowie den Kollegen von den Archiven der Universitäten aus Bonn und Berlin und von "Handschriften und alte Drucke" von den Universitären Bibliotheken in München, Freiburg und Heidelberg, für ihr Entgegenkommen. Außerdem hatte ich Zugang zu den Leipziger und Berliner Listen, herausgegeben von C. D. Amzăr (siehe Fußnote nr. 6).

⁵ Für Frankreich gibt es zwei ausführliche Bibliographien der in Frankreich herausgegebenen Bücher und Doktorarbeiten: G. Bengătesco, *Bibliographie franco-roumaine du XIX-ème siècle*, tom I, Bruxelles, 1895; Rally Geta Elena, *Bibliographie franco-roumaine*, p. 1, Vol. I—II, Paris, 1930.

sen aus Siebenbürgen, welche insbesondere in den Universitäten zu Halle, Jena, Heidelberg, Göttingen, Leipzig schon seit dem 17., aber, vorwiegend im 18. Jahrhundert studiert haben, wobei dann im 19. Jahrhundert ihre Zahl in Berlin und München zugenommen hat; es gibt aber auch Studenten, welche in der rumänischen Geschichtsschreibung nur mit Studien in Paris oder Aix-en-Provence aufgezeichnet sind, die jedoch ihre Studien in deutschen Universitäten angefangen haben, um dann nach Frankreich umzusiedeln, wo sie sie abgeschlossen haben; indem sie ihren Magister- oder Dokortitel erreicht haben. Hier kommt auch ein Fakt in Frage, historiographisches „Opfer“ eines Vorurteils der Frankophonie, das im 19. Jahrhundert wurzelt. Es handelt sich dabei um das sich historiographisch durchsetzende Vorurteil des fast exklusiven französischen Einflusses in der Gesamtheit der sozialen, kulturellen und politischen Existenz, durch die Frankophonie einiger rumänischen sozialen Kategorien bestärkt, unter welchen sich in erster Linie Intellektuelle und Politiker befinden. Zweifel zur vollständigen Richtigkeit und Klarheit dieser Schlüsse sind bei der genaueren Beobachtung der kulturellen und politischen Phänomene erschienen, der rumänischen, und, allgemein, südosteuropäischen Gesellschaft, der intellektuellen Strukturen eigen, und besonders dem Teil der „Intelligenz“, die im Laufe der Jahrzehnte ein permanentes und aktives Engagement in der Evolution und Modernisierung der Gesellschaft gehabt hat. Durch das obige Vorurteil wurde seltsamerweise eben die „Germanophonie“ der rumänischen „Francophonen“ des 19. Jahrhunderts vernachlässigt, indem die Anzahl deren mit gründlichen Studien in Jura, Medizin, Philosophie, Theologie, Mathematik, Physik, Chemie, Philologie in deutschen Universitäten gekünstelt reduziert wurde, bis auf den Siebenbürgischen und Bukowiner, wobei auch das Anteil der deutschen Erziehung der walachischen und moldauischen in der Formung des modernen rumänischen professionell-kulturellen und sozialen Lebens. Ansosten, protestiert C. D. Amzăr, schon seit 1940, als er die Listen der rumänischen Studenten in Deutschland veröffentlicht, gegen dieses Vorurteil: „Man hört in Deutschland immer wieder die Ansicht, die Rumänen hätten alle in Frankreich studiert. Vergebens wies ich jedesmal auf unsere grössten Männer des vorigen Jahrhundert hin, den Staatsmann Mihail Kogălniceanu, den Philosophen und Kritiker Titu Maiorescu und den Dichter Mihail Eminescu, die ihre Studien in Berlin und Wien abgeschlossen bzw. erganzen. Es fehlten mir jedoch bei der Behandlung dieser Frage genaue Angaben über die grosse Masse der rumänischen Studenten, die deutsche Universitäten und sonstige Hochschulen besuchten“⁶. Die deutsch-französische Zwiesprachigkeit der meisten der rumänischen Intellektuellen ist reell und hat seinen Ursprung in der Wechsel der Studenten unter den Universitäten auf dem Territorium Deutschlands und zwischen den deutschen und französischen, österreichischen: 2—3 Semester in Heidelberg, 2 Semester in Berlin, dann Göttingen u.s.w. Die Rumänen, aber auch die Griechen, Bulgaren, Serben, ziehen, außer dem Wechsel zwischen den Universitäten im deutschsprachigen Raum, nach 2—3 oder 5 Semester nach Frankreich oder Belgien um, wo sie ihre Studien beenden und somit oft ihre Diplom oder Dokortitel in Paris einnehmen. Dadurch erscheint in den Lebensläufen und professionellen

⁶ C. D. Amzăr, *Studenți români la universitatea din Leipzig* („Rumänische Studenten in der Leipziger Universität“), in „Cercetări Literare“, V, 1943, S. 39—40.

Visitenkarten vieler ehemaliger Studenten der Vermerk „diplomiert: bei Sorbona“, oder, „Dokortitel in Paris...“, u.s.w., und dabei fällt die Grundausbildung – deutschsprachig – aus; entsprechend der damaligen Mentalität, und später auch historiographisch, wird diese von der zweiten, französischsprachigen Stufe verdrängt. Mehr noch die französische Sprache ist im 19. Jahrhundert die Sprache der europäischen Politik und Diplomatie und nimmt leicht die Rolle einer Universalsprache unter den politischen und intellektuellen Reihen Rumäniens an, in gleichen Maße den deutschsprachigen wie den französischsprachigen. Und außerdem, der Bildung, der modernen Intelligenz Ost- und Südosteuropas, einschließlich Rumänien, liegt, meines Erachtens, nicht so sehr die nationale Emanzipationsbewegung zu Grunde, wie man das nur zu oft behauptet hat, sondern viel mehr, schon mit dem Beginn des 19. Jahrhunderts, eine akzentuierte und energische Tendenz zur Umwandlung der sozio-professionellen Vorränge, zur Erneuerung der professionellen Struktur (wie es auch geschehen ist) der rumänischen und südosteuropäischen Gesellschaft, was die „Wanderung“ zu den europäischen, und insbesondere den deutschen Universitäten glaubhafter begründet, Wanderung die der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts eigen ist, als neues Phänomens in der rumänischen Geschichte. Die Glaube hat sich vertieft, als ich die Gelegenheit hatte mit den Archiven deutscher Universitäten zu arbeiten, wo ich einen komplexen, vielfältigen Phänomen getroffen habe: die recht plötzliche und alljährlich zunehmende Bildung, nach 1820–1825, einer Welle von „Ausländern“ aus Ost- und Südosteuropa um die großen deutschen universitären Zentren, der Jugendliche aus Letland, Litauen, Estland, Polen, Ukraine (alle innerhalb des Russischen Reiches), Rußland, aber auch aus Griechenland, den Rumänischen Fürstentümer, Bulgarien und Serbien (damals Bürger des Osmanischen Reiches), Bukowina, Kroatien, Transilvanien, Ungarn (des Hasburgischen Reiches). Selbstverständlich habe ich mir dabei ein paar Fragen gestellt: Warum die deutschen Hochschulen? warum diese „Wanderwelle“? und wodurch verlocken die deutschen Hochschulen zu dieser Studieneinwanderung? wer kommt zu diesen Studien? welche sind die Berufe, die die Jugendlichen aus dem Südosten in diesen Universitäten erwerben? welche sind die vorwiegenden Berufe / anfängliche Studien /? wodurch beeinflussen deutsche Univesitäten diese sozial-berufliche Änderung? und wie ergeht es denjenigen, die in Deutschland studiert haben, wenn sie wieder „zu Hause“, in die Gesellschaften aus welchen sie stammen, zurückkehren? welche Funktion, welche Rolle erfüllen sie hier? welcher war der Einfluß all dieser Phänomens aus die Entwicklung der südosteuropäischen Gesellschaften im Laufe des ganzen 19. Jahrhunderts? Sicherlich werde ich nicht versuchen, in der vorliegenden Studie all diese und andere aufkommenden Fragen zu beantworten, wie auch die Probleme zu lösen – dies überlasse ich der Monographie, welche ich vorbereite. Jetzt, hier, versuche ich nur, diese „Wanderungswelle“ im 19. Jahrhundert von Studenten aus Südosteuropa zu den deutschen Universitäten in einen einleuchtenden Rahmen zu ordnen; es handelt sich um eine „Welle“, die ich aus den Universitätsarchiven zu Bonn, Berlin, Freiburg, Göttingen, Heidelberg, München, Leipzig verzeichnet habe und die über 2000 Jugendliche aus Rumänien, Griechenland, Bulgarien, Serbien, Kroatien erfaßt, welche sich hier in der Zeitspanne zwischen 1800 und 1880 bei ihren Studien befanden, und, soweit mir das in dieser Etappe möglich war, sehr konzis, ihre anschließende Entwicklung in

den südosteuropäischen Gesellschaften, aus sie stammen, zu erklären. Ich fange an mit zwei Universitäten, welche im Südosten die geringste Stuentenzahl aufweisen (die anderen Universitäten vermerken zwischen 200—6/700 Studenten zwischen 1800 und 1880) BONN in disem Band des „RESEE“, und GÖTTINGEN in den nächsten. Die am Ursprung der Festlegung dieser Auswahl stehenden Quellen werden am Ende von Studium zitiert. Eine der Unzulänglichkeiten dieser Auswahl ist daß ich habe nicht vielen Informationen über diese Intellektuellen nach der Ende der Studien in ihrer Entwicklung den stammnden Ländern. Diese Erkenntnis ist, einerseits, eine Aufforderung an die Kollegen aus Bulgarien, Griechenland, und allen anderen Ländern der früheren Föderativen Republik Jugoslavien, mich in diesem Sinne aufzuklären, während ich mich bereit erkläre, ihnen Informationen über die bulgarischen, kroatischen, griechischen, serbischen Intellektuellen aus deren Studienzeit zur Verfügung zu stellen, und, andererseits, eine Einladung zur Zusammenarbeit mit dem Institut für Südosteuropäischen Studien in Bukarest, zu dem mit dieser Nummer der „RESEE“ eröffneten Thema.

DIE SÜDOSTEUROPÄISCHEN STUDENTEN IN DEUTSCHLAND IM 19. JAHRHUNDERT

I. BONN. RHEINISCHEN FRIEDRICH — WILHELM UNIVERSITÄT (1818—1880)

1824

OLYMPIOS JOHAN. /Griechenland/. Grieche. 22 Jahre alt.
Immatrikulation (weiter — Imm.): Nr. 202 vom 13.4.1824. Fakultät (weiter „Fak.“) der MEDICIN; 1822—1824 Universität HEIDELBERG, auch MEDICIN.

Geboren (weiter „Geb.“): 1803, in Lichtorno, Thessalien, Griechenland; Religion (weiter „Rlg.“): Griechisch / Ortodox /; Schule in Lichtorno oder Thessaloniki. Vater (weiter „V.“): Jonas Elaso/nita/ — Kaufmann, Wohnhaft in Krania, Thessaloniki.

Keine andere Informationen (weiter „K.a.I.“).

CHORTAKIS NIKOLAUS. /Griechenland/. Grieche. 25 Jahre alt.
Imm.: Nr. 203 vom 13.4. 1824. Fak. der MEDICIN; 1822—1824 Univ. HEIDELBERG, auch MEDICIN.

Geb.: 1799, in Smyrna, Klein Assien; Rlg.: Griechisch/Ortodox/; Schule: in Smyrna oder Thessaloniki. V.: Chortakis, (?), Kaufmann, Wohnhaft in Krania/Thessaloniki und Smyrna, K.a.I.

1825

v. SKINAS / SCHINAS / CONSTANTIN. /Rumänien und Griechenland/. Grieche. 25 Jahre alt.

Imm.: Nr. 93 vom 24. 10. 1825. Fak. der JURISPRUDENZ; bis Oktober 1825 Univ. BERLIN, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1801 in Konstantinopel; Wohnhaft in Kischineff in Bessarabien, Rußland; Rlg.: Griechisch/Ortodox/. V., von Dirnitrie Skinas, in Kischineff, Bessarabien.

In Deutschland studiert C. Skinas bei dem großen deutschen Juristen Friedrich Karl von Savigny (dessen Tochter er heiratet). Nach dem Studium fährt er nach Rumänien wo, seit Anfang des 19. Jahrh., die Familie Schinas lebt, danach nach Griechenland wo er als Jurist/Recht-sanwalttätig ist und eine wichtige politische Personalität wird; Mitglied der Heterohton Partei und Gegner Colotronises; Senator, Justizminister in Griechenland, Rektor der Athener Universität; seit 1849 ist er Minister — Botschafter Griechenlands in München und seit 1854 — Minister/Botschafter in Wien. Verstorben 1857 in Wien.

(M. D. Sturdza, „DHG“, S. 408)

1833

PONTIKES, JOHANNES DEMETRIUS. /Griechenland/. Grieche. 24 Jahre alt.

Imm.: Nr. 36 vom 4.07.1833 (bis 1835). Fak. der MEDICIN; 1828—1833 der Univ. MÜNCHEN, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1809, in Janina, Wohnhaft in Korfu; Rlg.: Griechisch/Orthodox;/ Schule in Janina. V., verstorben; Vormunde — Mutter, Gutsbesitzerin, Wohnhaft in Korfu, K.a.I.

Es gibt noch ein PONTIKES JOHANNES DEMETRIUS, auch aus Janina, Student zwischen 1822—1825/26 in HEIDELBERG und GÖTTINGEN, Fak. der Philosophie. (Siehe das nexte, II., Teil — Univ. GÖTTINGEN).

1834

von GHYKA BASIL (GHICA VASILE). /Rumänien/. Rumäne. 23 Jahre alt.

Imm.: Nr. 399 vom 3.05.1834 (bis Mai 1835), Fak. der JURISPRUDENZ; darach Univ. HEIDELBERG — Imm.: Nr. 78 vom 9.05.1835, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1811, in Jassy, Moldau; Rlg.: Griechisch-katholisch (? in Heidelberg er schreibt nur „Griechisch“; auch sein Bruder — Alexander Ghyka); Schule in Czernowitz, Bukowina (Habsburgische. Imp.). V.: Alexandru Ghica, Bojar, Präsident des Obergericht in der Moldau (1834), Wohnhaft in Jassy. Von Basil Ghyka, nach dem Studium in Deutschland, har er eine wichtige politische Rolle in der Moldau; im 1858 ist Kaimakam von Moldau und unterstutzt die Vereinigung der Rumänischen Fürstentümer (1859).

von GHYKA ALEXANDER (GHICA ALEXANDRU). /Rumänien/. Rumäne. 21. Jah. alt.

Imm.: Nr. 400 vom 3.05.1834 (bis Mai 1835): Fak. der PHILOSOPHIE, Fach — KAMERALIA; im Mai 1835 an der Univ. HEIDELBERG: Imm.: Nr. 79 vom 9.05.1835, Fak. der PHILOSOPHIE — Fach — CAMERALIA und PHILOSOPHIE.

Geb.: 1813, in Jassy, Moldau; Rlg.: Griechisch-katholisch (? in Heidelberg er schreibt nur „Griechisch“); Schule: Privatunterricht in Jassy, Moldau. V.: Siehe hier seiner Bruder, v. Ghyka Basil.

1839

MICHELIS THEODOR. /Griechenland/. Grieche.

Imm.: 1838/3 (bis Oktober 1840); Fak. der JURISPRUDENZ; im Oktober 1840 Univ. BERLIN: Imm. Nr. 18 vom 21.11.1840, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: Athen, Griechenland; Rlg.: Griechisch /Ortodox/; Schule: Atehn (?). V.: Großbesitzer, verstorben. K.a.I.

1840

FREARITIS CONSTANTIN. /Griechenland/. Grieche. 20 Jahre alt. Imm.: 1840 (bis Oktober 1841); Fak. der JURISPRUDENZ; ab Oktober 1841, Univ. HEIDELBERG: Imm.: Nr. 224 vom 2.11. 1841 — Fak. der JURISPRUDENZ und PHILOSOPHIE — Fach.: CAMERALIA.

Geb.: 1820, in Athen, Griechenland; Rlg.: Griechisch /Ortodox/; Schule: Athen. V.: Beamter in Athen. K.a.I.

MUTIEFF DEMETRIUS (MUTEV DIMITÄR). /Bulgarien/. Bulgare. 22 Jah. alt.

Imm.: Nr. 181 vom 9.11.1840 (bis Oktober 1841). Fak. der PHILOSOPHIE, Fach.: PHILOSOPHIE. 1841, Okt. danach Univ. BERLIN: Imm. Nr. 341 vom 3.11.1841, PHILOSOPHISCHE Fak.; Abgang Berlin am 13. 08. 1842; in Berlin Doktorat in PHILOSOPHIE mit dem Thema: „Die psychometria...“, Berlin, 1842.

Geb.: 1818, in Kalofer, Bulgarien („Phillipopoli — heute Plovdiv — schreibt er in Immatr. Register.); Wohnort Odessa — Rußland; Rlg.: Griechisch/Ortodox/; Schule in Rumänien (Bukarest ?) und Lyzeum Richellieu in Odessa. V.: Kaufmann in Phillipopoli /Bulgarien.

1842, Aufenthalte Odessa und Sankt-Petersburg, dann Istanbul wo er die bulgarische Zeitschrift „Bälgarski knijizi“ redaktiert; in 1859 wird er in Bolgrad (Rumänien) als Direktor des bulgarischen Lyzeums und Lehrer für Naturgeschichte. D. Muttev har er eine wichtige Rolle in der bulgarischen Kulturbewegung des 19. Jahrhunderts, besonders in der Modernisierung des bulgarischen Unterrichts. Verstorben 1864 in Bolgrad — Rumänien.

Das Werk: „Estestvena Istorija“, Plovdiv, 1869. („RBL“, III, S. 412—413; „BVI“, S. 441).

PALAUOFF SPIRIDON (PALAUSOV SPIRIDON). /Bulgarien/. Bulgare. 22 Jah. alt.

Imm.: Nr. 183 vom 9. II. 1840 (bis Oktober 1841); Fak. der PHILOSOPHIE. 1841, Univ. HEIDELBERG, Fak. der PHILOSOPHIE, Fach — STAATSWIRTSCHAFT; 1842, Univ. MÜNCHEN, Fak. der PHILOSOPHIE, Fach — CAMERALIA; 1843, August 24, Doktorat in der STAATSWIRTSCHAFT mit dem Thema: „Uebersicht der politisch Ökonomischen Ansichten der Griechen“ (De œconomia publica quae iam Graecia nota fuere.), München, 31 S.

Geb.: 16 July 1818 in Odessa, Rußland; Rlg.: Griechisch/Ortodox; Schule: Lyzeum Richellieu in Odessa bis 1839. V.: Kaufmann, Wohnhaft in Bulgarien. 1844, Universität in Sankt-Petersburg, Seminar für Geschichte; er bleibt in Rußland als Hochbeamter; S. Palausov hat ein umfangreiches Werk als Historiker, besonders in der Geschichte

Bulgariens; er ist der Begründer der neuen bulgarischen Historiographie und hat eine wichtige Rolle in die bulgarische Kultur- und politische Bewegung im 19. Jahrhundert. Verstorben in Sankt-Petersburg, 14.08.1872.

Das Werk: (nur einige), „Ioan Huss i ego posledovateli“, Moskva, 1845; „Istoriceskij ocerk Serbskogo Gosudarstva do konca XV stoletija“, M., 1845; „Jugovostok Evropi v XIV stoletij“, Sankt-Petersburg, 1859; „Unija v caruvaneto na Ioanna I Asenja“, in „Balgarski Knijici“, 1858; „Po voprosu bolgarskom Patriarshestve“, S. P., 1860, u.a. („BVI“, S. 492; „RBL“ III, S. 24–25).

1843

SGOUTA LEONIDAS. /Griechenland/. Grieche. 27 Jahre alt.

Imm.: Nr. 6 vom 21.10.1843; Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1816 in Athen, Griechenland; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: verstorben; Vormunde — Mutter, Wohnhaft in Athen, K.a.I.

1844

NEROUTSOS GEORG DEMETRIUS. /Griechenland/. Grieche. 26 Jahre alt.

Imm.: Nr. 403 vom 20.05.1844; Fak. der THEOLOGIE, Fach: EVANGELISCHE THEOLOGIE; 1842 — Oktober 1844 Univ. MÜNCHEN, Fak. der THEOLOGIE.

Geb.: 1818 in Athen, Griechenland; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: tod; Vormunde — Mutter. Wohnhaft in Athen. K.a.I.

KASTHOREHIS (KASTORCHIS), EUTHYMIOS. /Griechenland/. Grieche. 27 Jahre alt.

Imm.: Nr. 46 vom 19. 10. 1844; Fak. der PHILOSOPHIE — Fach.: PHILOLOGIE. Bis Dezember 1841 Univ. ATHEN und LEIPZIG; 29.12.1841 — 28. 04. 1844 Univ. BERLIN, Fak. der PHILOSOPHIE; — Fach: PHILOLOGIE.

Geb.: 1817 in Damezana in Arcadien; Wohnhaft in Theisoa (?) Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: Kaufmann und Landsbesitzer, Wohnhaft in Theisoa. K.a.I.

1850

XANTHOPOULOS, CONSTANTIN SPYRIDON. /Griechenland/. Grieche. 29 Jahre alt.

Imm.: Nr. 12 vom 17.10.1850; Fak. der PHILOSOPHIE, Bis 1850 Univ. ATHEN.

Geb.: 1821 in Trapezus, Griechenland; Wohnhaft in Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: tod; Vormunde — Mutter, Wohnhaft in Athen. K.a.I.

1851

von GHICA NICOLAS. /Rumänien/. Rumäne. 19 Jahre alt.

Imm.: Nr. 335 vom 28.04.1851; Fak. der JURISPRUDENZ; bis 1851 war er an der Univ. DRESDEN.

Geb.: 1832 in Budesti, Moldau, Wohnhaft in Jassy, Moldau; Rlg.: Griechisch/Orthodox; V.: Gutsbesitzer/Bojar und Vornik in Moldau (Budesti und Jassy). K.a.I.

von GHICA GREGOR (GRIGORE). /Rumänien/. Rumäne. 17 Jahre alt.

Imm.: Nr. 336 vom 28.04.1851 (bis Dezember 1852); Fak. der JURISPRUDENZ; bis 1851 Univ. (?) DRESDEN; Dezember 1852 Univ. BERLIN; Imm.: Nr. 1011 (1071) vom 6.10.1852 Fak. der RECHTE und PHILOSOPHIE; Abgang Berlin am 16.01.1855.

Geb.: 1834 in Budesti, Moldau; wohnt er in Jassy, Moldau; Rlg.: Griechisch/Orthodox, V.: Gutsbesitzer, Bojar und Vornik in Moldau (Budesti und Jassy). K.a.I.

SUCIU PETER (PETRE). /Rumänien/. Rumäne. 32 Jahre alt.

Imm.: Nr. 337 vom 28.04.1851. (bis November 1852); Fak. der JURISPRUDENZ; er hat auch die Univ. CLAUSENBURG (in Siebenbürgen) besucht; 1852 Univ. HEIDELBERG: Imm.: Nr. 280 vom 12.11.1852; Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1819 in Nyaradlo, Siebenbürgen; wohnt in Nyaradlo; Rlg.: Griechisch/Orthodox. V.: Gutsbesitzer in Nyaradlo, Siebenbürgen.

P. Suciú hat sich am selben Tag und Jahr wie der jüngere Bruder von Ghica in Bonn immatrikuliert; wir glauben das sie sind zusammen gekommen, P. Suciú als Pädagog. K.a.I.

Es gibt — in Siebenbürgen — die Familien Suciú, die eine wichtige Rolle im rumänischen Kulturleben in Siebenbürgens des 19. Jahrhunderts: Professoren, Juristen, Theologen — z.B. Vasile Suciú — Bischof von Alba Iulia und Fogorasch — aber wir wissen nicht ob es eine Beziehung zu Peter Suciú gibt. (E.CUG. S.824,886)

1852

von STURDZA DEMETRIUS, (STURDZA DIMITRIE ALEXANDRU). /Rumänien/. Rumäne. 19 Jahre alt.

Imm.: Nr. 259 vom 3.11.1852. (bis April 1854); Fak. der JURISPRUDENZ; 1850—1851, beide Semester an der Univ. MÜNCHEN, Fak. der JURISPRUDENZ; 1851 an der Univ. GÖTTINGEN: Imm.: 14.10.1851, auch JURISPRUDENZ; Abgang Göttingen im Oktober 1852 danach BONN bis 1854; April 1854 — Januar 1856 Univ. BERLIN — Imm.: Nr. 592 vom 26.04.1854; Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 10.03.1833 in Miclăușeni, Moldau; Wohnhaft in Roman und Jassy; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: in München. V.: Adlig, tod; Vormunde — Mutter, Catharina Sturdza, Wohnhaft in Jassy.

V. Dimitrie STURDZA war eine große politische — und kulturelle Persönlichkeit in Rumänien, und hat eine sehr wichtige Rolle in der Modernisierung der rumänische Staat — und Gesellschaft gehabt. Nach seinem Studium in Deutschland ist er zurück nach Rumänien gekommen. Ab 1857 (bis 1914), das heißt 57 Jahre, hatte er eine intensive Aktivität als Staatsmann, Politiker, Financier, Historiker, Numismat, Publizist gehabt: 1857 — wurde er Sekretär am Obergericht in der Moldau; 1859—1866. Minister während der Herrschaft von Al. J. Cuza;

1866—1914 während der Herrschaft von König Carol I war er der Minister des Öffentlichen Dienstes 1866/67, 1876/77, 1899, 1902; Finanzminister 1870 — 71, 1888, 1907/8; Außenminister 1882 — 1885, 1903, 1907/8; Innenminister 1896; Justizminister 1891; Kriegsminister 1903—1909; Minister der Kulte und des Unterricht 1885—1888; Ministerpräsident 1895—96, 1897—1899, 1901 — 1904, 1907 — 1908; ab 1892 war er der Präsident der Liberalen Partei; er war auch der Verfasser vieler Gesetze bedeutender für die neuen rumänischen Institutionen; war er Mitglied und lange Zeit Generalsekretär der Rumänischen Akademie; er hat über 100 Bände, als Verfasser oder Herausgeber veröffentlicht in Rumänisch, Deutsch und Französisch: „Übersicht der Münzen und Medaillen des Fürstentums Rumänien Moldau und Walachei“, 1874; „Acte și documente relative la istoria regenerării României“ (7 Bände bis 1897); „Basarabia și Dobrogea“, 1878; „Europa, Rusia și România“, 1890; u.a. Verstorben im Oktober 1914.

(„E.CUG.“, S. 820; Rosetti, „DC“, S. 178)

1853

SEMITELOS DEMETRIOS. /Griechenland/. Grieche. 23 Jahre alt. Imm.: Nr. 413 vom 22.04.1853 (bis August 1854); Fak. der PHILOSOPHIE; Bis 1851 an der Univ. ATHEN; Januar 1851 — April 1853 an der Univ. BERLIN: Imm.: Nr. 481 vom 29.01.1851, Fak. der PHILOSOPHIE; Abgang Berlin in 18.04.1853 und fährt er nach BONN; August 1854 zurück nach BERLIN: Imm.: Nr. 869 vom 12.08.1854 (bis 15.08.1855), Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1830, Janina, Epirus, Griechenland, Wohnort — Epirus; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: /Luganer...?/, Epirus. K.a.I. COSTIS CIMON H. /Griechenland/. Grieche. 23 Jahre alt.

Imm.: Nr. 288 vom 7.11.1853 (bis Oktober 1855); Fak. der JURISPRUDENZ; November 1852 — 8.09.1854 an der Univ. BERLIN: Imm. Nr. 458 vom 20.11.1852; Fak. der PHILOSOPHIE; 1854—1855 an der Univ. BONN; Oktober 1855—1856 Univ. MÜNCHEN: Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1830 in Pelum, Griechenland; wohnt in Smyrna und Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule in Athen. V.: Gutsbesitzer. K.a.I.

1855

KERVANOGLU PETER. /Serbien ?/. Serbe. 22 Jahre alt. Imm.: Nr. 50 vom 20. 10. 1855 (bis 5.08.1858); Fak. der PHILOSOPHIE — Fach: PHILOGOLOGIE; 1851 — 1852 an der Univ. MÜNCHEN: Fak. der PHILOSOPHIE; 1852 — Oktober 1855 an der Univ. LEIPZIG: Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1833, Triest, Österreich. Imp.; wohnt in Triest; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Triest. V.: Handelsmann, tod; Vormunde — Mutter, Wohnhaft in Triest. K.a.I.

1856

COSTY ALEXANDER. /Griechenland/. Grieche. 19 Jahre alt. Imm.: Nr. 348 vom 14.04.1856 (bis 12.08.1857); Fak. der PHILOSOPHIE und JURISPRUDENZ; Winter Semester 1855/56 an der Univ. MÜNCHEN: Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1837, Athen, Griechenland; Wohnhaft in Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: Lehrer in Athen. K.a.I.

1857

HANSERIS DEMETRIUS. /Griechenland/. Grieche. 32 Jahre alt. Imm.: Nr. 343 vom 15.04.1857 (bis 24.09.1858); Fak. der PHILOSOPHIE; 1851/52—1856/57 an der Univ. MÜNCHEN: Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1825, Janina, Griechenland; Wohnhaft in Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule in Athen. V.: Amtmann, tod. K.a.I.

1858

KARP PETER (CARP PETRE). /Rumänien/. Rumäne. 21 Jahre alt.

Imm.: Nr. 521 vom 11. 11. 1858 (bis 20.08.1861); Fak. der JURISPRUDENZ und PHILOSOPHIE — Fach: CAMERALIA.

Geb.: 29 Juni 1837 in Jassy, Moldau; Wohnhaft in Jassy; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Französisch Collegium, BERLIN. V.: Großbojar in der Moldau. In Bonn, P. Carp war Mitglied in derselben Burschenschaft wie auch Joseph Maria von Radowitz (künftig — Deutschelands Botschafter in Rumänien) und sie blieben sehr gute Freunde. Nach seinem Studium in Deutschland, ab 1861/62, hat er eine reiche Tätigkeit als Publizist, Schriftsteller (er übersetzte Humboldt, Goethe und Shakespeare) gemeinsam mit T. Mariorescu begründet er die Gesellschaft „Junimea“ in Jassy; nach 1868 — Sekretär der rumänischen Botschaft in Paris; 1870 — Außenminister, damit beginnt die politische Karriere Peter Carps, große Personalichkeit der rumänischen Gesellschaft; 1871—1875 Diplomat in Wien, Berlin, Petersburg; 1876 Minister der Kulte und des Unterrichtes, (in der Regierung Lascar Katargiu); 1882 — rumänischer Botschafter in Wien währenddessen hat er eine wichtige Rolle in der „Donaufrage“ und beim Eintritt Rumäniens in den „Dreier Bund“ (Tripla Alianță); 1888 — 1889 Außenminister; 1891—1895 Minister der Verwaltung; ab 1895 Senator, ab 1907 Präsident des Konservativen Partei; Begründer der Goldrücklage der Nationalbank; Verstorben 21.06.1919.

Er hat viele Publikationen in den Bereichen Politik, Diplomatie, Geschichte, Ökonomie — z.B.: „Politica externă a lui I. C. Brătianu“, Iași, 1878; „Discurs asupra viitorului partidelor noastre politice“, Buc., 1879; „Reforma socială“, Buc., 1882; „Discursul privind gradul de responsabilitate al parlamentelor în greșelile comise de guvernare“, Buc., 1889; „Exproprierea marii proprietăți“, Buc., 1914; „Politica externă a României“ (mit C. Stere), Iași, 1915; „România și războiul european“, B., 1915; „Auswärtige Politik und Agrarreform“, B., 1917. („E.CUG.“, S. 175; Rosetti, „DC“, S. 49; Von Radovitz..., S. 120 — 122; 199—229, „DLR“, S. 173—174)

Baron Von AMBROZY CARL. /Rumänien/. Deutsch. 23 Jahre alt. Imm.: Nr. 190 vom 30. 11. 1858 (bis 14.11.1859); Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1835 in Timisoara, Banat, Österreich. Imp.: Wohnhaft in Wien; Rlg.: Katolisch; Schule: Presburg. V.: Baron, Gutsbesitzer, tod; Vormunde — Mutter. K.a.I.

1859

von KAMAROMY ANDOR. /Rumänien/. Ungare. 17 Jahre alt. Imm.: Nr. 471 vom 14.06.1859 (bis 26.11.1860); Fak. der PHILOSOPHIE — Fach: OECONOMIE.

Geb.: 1842 in Clausenburg, Siebenbürgen; Wohnhaft in Ottomeny; Rlg.: Evangelisch; Schule: Clausenburg. V.: Gutsbesitzer. K.a.I.

CORDELLA ANDREAS: /Griechenland/. Grieche. 24 Jahre alt. Imm.: Nr. 337 vom 12.11.1859 (bis 17.03.1860); Fak.: der PHILOSOPHIE; bis 1859 an der Univ. FREIBURG IM BREISGAU — Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1835 in Smyrna, Griechenland; Wohnhaft in Syra; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Zittau. V.: Kaufmann, tod; Vormunde: Mutter Wohnhaft in Smyrna. K.a.I.

1860

von THEODORI ALEXANDER: /Rumänien/. Rumäne. 21 Jahre alt. Imm.: /Winter Semester 1860/61./ (bis November 1863); Fak. der JURISPRUDENZ; W. S. 1857/58—1860 S. S. an der Univ. MÜNCHEN, Fak. der PHILOSOPHIE: Fach: NATURWISSENSCHAFT und MEDIZIN (nur W. S. 1858/59); im November 1863 fährt nach HEIDELBERG: Matr.: Nr. 287 vom 10.11.1863, Fak.: JURISPRUDENZ. Geb.: 1839 in Roman, Moldau; Rlg: Griechisch/Orthodox. V.: Gutsbesitzer in Roman.

A. Theodori ist kleiner Bruder des dr. in Medicin Julius Theodori, der, zwischen 1853 — 1858, an die Univ. MÜNCHEN und BERLIN ausgebildet wird.

1861

MAUROKORDATO G. ALEXANDER. /Griechenland/. Grieche. 18 Jahre alt.

Imm.: Nr. 43 vom 23. 10.1861. (bis 7.08.1862); Fak. der JURISPRUDENZ; bis 1862 an der Univ. ATHEN.

Geb.: 1843 in Athen, Griechenland; wohnt in Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Athen. V.: Georgi Maurokordato, Professor in Athen K.a.I.

1862

PRINZ ZU HOHENZOLLERN — SIGMARINGEN, CARL. (CAROL I). /Rumänien/. Deutsche. 23 Jahre alt.

Imm.: Nr. 454 vom 7.05.1862 (bis 6.08.1862; Fak. der JURISPRUDENZ; bis 1861 an der Schule für Artillerie und Genie, BERLIN.

Geb.: 1839, Sigmaringen, Baden-Württemberg; Rlg.: Katolisch; Schule:

Sigmaringen, Münster (Kadetten Sch.). V.: Prinz Carl Anton zu Hohenzollern — Sigmaringen, Prinz Guvernator des Rheinland und Westfalen. 1866 (10. Mai) — 1914 (10. okt.), CAROL I., König des Rumäniens und Begründer der rumänische Dynastie „Romänias“; der Begründer des „Konstitutionelle Monarchie“ und des modernes rumänisches Staat.

1864

QUINTESCO NICOLAE CHIRIAC. /Rumänien/. Rumäne. 22 Jahre alt.

Imm.: Nr. 539 vom 18. 05. 1864. (bis 28.08.1864); Fak. der PHILOSOPHIE /Fach — PHILOLOGIE; 19.04.1861 — 10.05.1864 an der Univ. BERLIN — Fak. der PHILOSOPHIE; 1.11.1864 — 23.02.1867 an der Univ. BERLIN — Fak. der PHILOSOPHIE — wo der Doktor der PHILOSOPHIE wird (die Doktorthese: „Die diminutivis linguae romanicae vulgo-valachicae nominatae“, Berlin, 1867).

Geb.: 21.02.1841 in Crajova, Walachei, Wohnhaft in Crajova; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule: Bukarest. V.: Gutsbesitzer/Kaufmann in Rumänien. Nach Studium in Deutschland, N. Quintescu hat er eine gute Universität Karriere in Rumänien: Seit 1869 es war Professor der lateinische Sprache und Literatur an der Univ. Jassy; ab 1881 Professor an der Univ. Bukarest (bis 1901); ab 1865 Mitglied der Gesellschaft „Junimea“ und ab 1877 Mitglied der Rumänische Akademie. Verstorben 12.08.1913. Das Werk: „Noul proiect de lege al învățământului public“, Jassy, 1875; „De la Bonn la Coblenz“, Bukarest, 1881; „Pygmalion, Fata de la Cozia și Lăpușneanu“ (Komparativsstudium), Bukarest, 1887; „Studii critice“, Buk., 1887; u.a. („Ē.CUG.“, S. 702; Rosetti, „DC“, S. 157; „DLR“, S. 718)

1865

STANOJEWITSCH DRAGISCHA. /Serbien/. Serbe. 23 Jahre alt. Imm.: Nr. 283 vom 15.11. 1865 (bis 14.03.1866); Fak. der JURISPRUDENZ; bis 1865 an den Univ. HEIDELBERG, LEIPZIG und BERLIN.

Geb.: 1842 in Belgrad, Serbien; Wohnhaft in Belgrad; Rlg.: Griechisch/Orthodox. V.: Ehemaliger Staatsrath. K.a.I.

CHRISTODULO THEODOR. /Rumänien/. Rumäne. 20 Jahre alt. Imm.: Nr. 316 vom 4.12.1865 (bis 10.04.1867) und zweitemal Nr. 555 vom 16.05.1867 (bis 21.08.1867); Fak. der JURISPRUDENZ; 1864—1865 an der Univ. MÜNCHEN, Fak. der PHILOSOPHIE; in Oktober 1867 an der Univ. BERLIN: Imm.: Nr. 26. 10. 1867 bis 2.06. 1869, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1845 in Fokschany, Moldau; Wohnhaft in Jassy; Rlg.: Griechisch/katholisch. V.: Staatsbeamter, Jassy, K.a.I.

1866

XANTHOS GEORG. /Rumänien/. Grieche. 21 Jahre alt.

Imm.: Nr. 538 vom 17.10.1866 (bis 4.11.1867); Fak. der JURISPRUDENZ; 26.04.1864—9.10.1866 und 11.11.1867—22.08.1868 an der Univ.

BERLIN, Fak. der JURISPRUDENZ; Oktober 1868 — August 1872 an der Univ. LEIPZIG, Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1845 in Bukarest, Walachei; Wohnhaft in Bukarest; Rlg.: Griechisch/katholisch. V.: Großgutsbesitzer. G. Xanthos ist der Bruder des Nicolas Xanthos (nexte Nr. hier). K.a.I.

XANTOS, NICOLAS. /Rumänien/. Grieche. 20 Jahre alt.

Imm.: Nr. 537 vom 17.10.1866 (bis 5.11.1867); Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1846 in Bukarest, Walachei; Wohnhaft in Bukarest; Rlg.: Griechisch/Katholisch. V.: Großgutsbesitzer. K.a.I.

1871

BARCIANU — POPOVICI, DANIEL. /Rumänien/. Rumäne. 23 und 1/2 Jahre alt.

Imm.: Nr. 405 vom 14.10.1871 (bis 9.10.1872); Fak. der PHILOSOPHIE, Fach: NATURWISSENSCHAFT; 1870—1871 an der Univ. WIEN als Stipendiant der Rumänien, Fak. der PHILOSOPHIE: Fach PÄDAGOGIE; ab Oktober 1872 bis 1874 an der Univ. LEIPZIG: Fak. der PHILOSOPHIE, Fach: NATURWISSENSCHAFT.

Geb.: 1847 in Răsinari, Siebenburgen; wohnt in Răsinari; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule in Răsinari und Hermannstadt. V.: Sava Popovici-Barcianu, Pharrer und Lehrer in Răsinari.

In Bonn, Wien und Leipzig er hat besonders studiert das deutsche Schulsystem und Unterricht; nach Studium in Deutschland er ist zuruck in Siebenbürgen gekommen; Schriftsteller und besonders Lehrer er arbeitet als Professor in Theologisch/Pädagogisch Institut — Hermannstadt; der Mitglied der ASTRA (Hermannstadt) und der National Kommittee, hat er eine wichtige kulturelle und politische Rolle gehabt in rumänische siebenbürgischen Bewegung im 19. Jahrhunderts. Verstorben 1903. Das Werk.: „Untersuchungen über die Blütenentwicklung der Onagraceen“, Hermannstadt, 1874; „Elemente de istorie naturală“, Sibiu, 1881—1883 und 1885 (2 Bände); Der Herausgeber des Werke des Sava Popovici-Barcianu: „Vocabulat romăno-nemtesc“, Sibiu, 1886; „Wörterbuch der rumänischen und deutschen Sprache“, Sibiu, 1888; „Deutsche Grammatik“, Sibiu, 1896; er ist auch der Herausgeber der Zeitschriften: „Foaia pedagogică“ und „Foaia ilustrată“. („E. CUG.“, S. 81, Rosetti, DC, S. 21).

STEFANOVIC, D. CONSTANTIN: /Serbien/ Serbe. 22 Jahre alt.

Imm.: Nr. 17 vom 21.10.1871 (bis 5.03.1872); Fak. der PHILOSOPHIE — Fach: OECONOMIE; bis Oktober 1871 an der Univ. WIEN.

Geb.: 1849 in Gregurevce, ?; Wohnhaft in Neu-Tuttak, Ungarn; Rlg.: Griechisch-katholisch. K.a.I.

BITSOS NICOLAS. /Griechenland/. Grieche. 21 Jahre alt.

Imm.: Nr. 279 vom 27.11.1871 (bis 2.05.1872); Fak. der PHILOSOPHIE, Fach: LANDSWIRTSCHAFT.

Geb.: 1850 in Janina, Turkei; Wonhaft in Salonik; Rlg.: Griechisch/Orthodox. V.: Kaufmann. K.a.I.

1872

DJORDJEVITS MICHAEL. /Serbien/. Serbe. 22 Jahre alt.
Imm.: Nr. 357 vom 20.04.1872 (bis 23.07.1872); Fak. der JURISPRUDENZ; in W. S. 1871/72 an der Univ. MÜNCHEN: Fak. JURISPRUDENZ.

Geb.: 1850 in Belgrad, Serbien; Wohnhaft in Belgrad; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule — Belgrad. V.: /.../ Mitglied — Belgrad. K.a.I.
BERWERTH, FRIEDRICH JOSEF WILHELM. /Rumänien/. Deutsch. 22 Jahre alt.

Imm.: Nr. 510 vom 21.05.1872 (bis 10.08.1872); Fak. der PHILOSOPHIE; 1869—1870 an der Univ. HEIDELBERG, Fak. der THEOLOGIE; in 1871 an der Univ. LEIPZIG — PHILOSOPHIE; 1872 (Oktober) — 1874 wieder an der Univ. HEIDELBERG, Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: Schässburg, Siebenburgen; Wohnhaft in Schässburg; Rlg.: Katholisch; Schule: Hermannstadt. V.: Pharrer, tod. K.a.I.

GAFENCO, B. GEORGES (GAFENCU GHEORGHE). /Rumänien/. Rumäne. 21. Jahre alt.

Imm.: Nr. 244 vom 14. 11. 1872. (bis 28.09.1873); Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1851 on Jassy, Moldau; Wohnhaft in Jassy; Rlg.: Griechisch/Orthodox; Schule — Jassy. V.: Gutsbesitzer, K.a.I.

1873

EUXITOS, ATHANASIOS. /Griechenland/. Grieche. 24 Jahre alt.
Imm.: Nr. 281 vom 23. 04. 1873 (bis 21. 08. 1875); Fak. der EVANGHELISCHE THEOLOGIE.

Geb.: 1849 in Athen. Griechenlan; Wohnhaft in Athen; Rlg.: Griechisch/Orthodox. V.: Kaufmann, K.a.I.

1873

Graf PEJACSEVICH, THEODOR. /Croatien/. Croat. 18 Jahre alt.
Imm.: Nr. 265 vom 3. 11. 1873 (bis. 21. 07. 1874); Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1855 in Naschitz, Ungarn, Wohnhaft in Naschitz; Rlg.: Katholisch. V.: Gustbesitzer. K.a.I.

1874

BRIOL, OSCAR. /Rumänien/. Französisch. 20 Jahre alt.
Imm.: Nr. 564 vom 2. 05. 1874 (bis 23.09.1874); Fak. der PHILOSOPHIE; 1874 an der (bis ?) Univ. PARIS; Doktorat in RECHT in PARIS.

Geb.: 1854 n Bukarest, Walachei; Wohnhaft in Bukarest; Rlg.: Katholisch; Schule: Lyzeum Sainte Barbe in Paris. V.: Kaufmann in Bukarest — tod. Nach Studium in Deutschland und Frankreich er ist der Schriftsteller und Journalist in Rumänien (Pseudonim: „Diogene“ und „Tic-Tac“); der Redakteur in den Zeitung „L'Independance roumaine“ Sekretär des französischen Botschafts in Bukarest.

(„E.CUG.“, S. 131; Rosetti, DC, S. 38)

DANCU, DUMITRU. /Rumänien/. Rumäne. 22 Jahre alt.
Imm.: Nr. 269 vom 23.11.1874 (bis 18.01.1876); Fak. der JURISPRUDENZ; 1876 an der Univ. BERLIN — Imm.: 11.02.1876 (bis 3.08.1878) — JURISPRUDENZ.

Geb.: 1852 in Fokschani, Moldau; Wohnhaft in Fokschani; Rlg.: Griechisch/katholisch. V.: Gutsbesitzer, tod.

PSICHARY, IOAN (PSIHARIS IOANNIS). /Griechenland/. Grieche. 20 Jahre alt.

Imm.: Nr. 273 vom 25.11.1874 (bis 30.09.1875); Fak. der JURISPRUDENZ; er sagt das bis November 1874 war an der Univ. BONN auch (? — aber er ist nicht in Immatriculationregister bevor 1874); 1875—1886 er studiert PHILOLOGY (und wohnt) in Paris, Frankreich.

Geb.: 1854 in Odessa, Rußland; Wohnhaft in Constantinopel; Rlg.: Griechisch/katholisch. V.: Rentier; am 1835—1838, es gibt einen PSYCHARIS, DEMETRIUS aus Constantinopel, Türkei, Student in PHILOSOPHY in MÜNCHEN, wahrscheinlich Vater oder ein ander Verwandte. Ab 1886 Ioannis Psiharis wohnt und arbeit in Athen; bekannten Schriftsteller und Linguist, der Fhürer des Sprach- und Literaturreform in Griechenland, der Begründer des neohelenistisches Roman, er hat eine sehr wichtige Rolle in die Entwiklung der neogriechische Kultur. Verstorben 1929.
(Dimaras., S. 440—443, 557, 587).

1878

GHITZA, TH. CONSTANTIN: /Rumänien/. Rumäne. 22 Jahre alt.
Imm.: Nr. 719 vom 28.05.1878 (bis 20.11.1878); Fak. der JURISPRUDENZ.

Geb.: 1855 in Panciu, Moldau; wohnt in Panciu; Rlg.: Griechisch Orthodox. V.: Gutsbesitzer in Panciu, K.a.I.

CIOCOGARIU, ROMULUS. /Rumänien/. Rumäne. 26 Jahre alt.
Imm.: Nr. 105. vom 2.11.1878 (bis 20.09.1879); Fak. der PHILOSOPHIE; zwischen 1877—1878 er war an der Univ. LEIPZIG, Fak. der PHILOSOPHIE.

Geb.: 1852 in Pecica (Arad), Ungarn; Wohnhaft in Vilagas; Rlg.: Griechisch/Orthodox; ungarisch Lyzeums in Arad; Theologische /orthodox/ Seminar in Arad. V.: Öconom in Vilagas.

Nach Studium in Deutschland, R. Ciorogariu ist Professor für Theologie in Theologische /orthodox/ Seminar in Arad; ab 1917 ist in Orthodox Bishops Oradies und seit 1920 er ist Bishop Oradies (Siebenbürgen), ist auch der Begründer der Theologische Akademie in Oradea; der Chef der Zeitschriften „Biserica și scoala“ und „Legea română“ (1902); der Mitglied der Rumänische Akademie. Senator. Verstorben 1936.
(„E.CUG.“, S. 733)

1879

SOTERIADES, GEORG. /Griechenland/. Grieche. 27 Jahre alt.
Imm.: Nr. 397. vom 30.04.1879 (bis 6.03.1880); Fak. der PHILOSOPHIE, Fach: PHILOLOGIE.

Geb.: 1852 in Demirissar, Macedonien, Türkei; Wohnhaft in Seres; Rlg.: Griechisch/Orthodox. V.: Kaufmann. K.a.I.

BIBLIOGRAPHIE

- Archiv der Rheinischen Friedrich – Wilhelms – Universität Bonn. Immatrikulation Register (Album Academiae Borussiae Rhenanae). 1818–1880*
- Verzeichniß der auf der Universität Bonn immatrikulirten Studierenden. 1821–1880, Bonn, 1821–1880*
- Archiv der Universität Berlin. Album civium Universitatis Litterariae Berolinensis. 1810–1880. Verzeichniß der Studierenden auf der Königlichen Universität in Berlin. 1810–1880, Berlin, 1810–1880*
- Verzeichniß der Studierenden auf der Großherzoglich – Badischen Albert – Ludwigs Universität zu Freiburg im Breisgau. 1822–1880, Freiburg, 1822–1880*
- Die Matrikel der Georg – August – Universität zu Göttingen. 1734 – 1837, Herausgegeben von Götz von Selle, Leipzig, 1937*
- Die matrikel der Georg – August – Universität zu Göttingen. 1837–1900, Herausgegeben von Ebel Wilhelm, Göttingen, 1974*
- Adreßbuch der Ruprecht – Karls Universität in Heidelberg. 1800–1880, Heidelberg, 1800–1880*
- Die Matrikel der Universität Haidelberg., Herausgegeben von Gustav Topke, Teil V und VI, Heidelberg, 1907*
- Amtliches Verzeichniß des Personals der Lehrer, Beamten und der sämmtlichen Studierenden an der Königl. Ludwig – Maximilians – Universität zu München, 1826–1880, München, 1826–1880*
- Lieselotte Resch, Ladislav Buzás, Verzeichniß der Doktoren und Dissertationen der Universität Ingolstadt – Landshut – München. 1472 bis 1970, München, Band I–IX, 1975–1979*
- Albert Bürk, Wilhelm Wille, Die Matrikel der Universität Tübingen, Band 3, 1710–1817, Tübingen, 1953*
- „DLR“ = *Dicționarul literaturii române de la origini pînă la 1900*, Editura Academiei, București, 1979
- „Rosetti, DC“ = *Dimitrie R. Rosetti, Dicționarul contemporanilor din România (1800–1898)*, Buc., 1898
- „E.CUG“ = *Eugen Predescu, Enciclopedia „Cugetarea“*, Buc., 1940
- „M. D. Sturdza, „DHG“ = *Mihail D. Sturdza, Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d’Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983
- „Von Radovitz.“ = *Aufzeichnungen und Erinnerungen aus dem Leben des Botschafters Joseph Maria von Radovitz*. Herausgegeben von Hajo Halborn, Erster band 1839–1879 DVA, Stuttgart, Berlin und Leipzig, 1925
- „Dimaras.“ = *C. Th. Dimaras, Istoria literaturii neogrețești*, ELU, Buc., 1968
- „RBL“ = *Recnik na bđlgarskata literatura*, tom I–III, Sofia, 1976, 1977, 1983
- „BVI“ = *Enciklopedija Bđlgarskata Vă.rojdenska Inteligencija*, Pod redakcija na Nikolaaj Gencev, Sofia, 1988
- D. C. Amzăr, *Die rumänischen Studenten an der Universität Berlin*, in „Cercetări literare“ Bd. IV, București, 1940, s. 215–249
- D. C. Amzăr, *Die rumänischen Studenten an der Universität Leipzig*, „Cercetări literare“, Band V, 1943
- „Archiv des Vereines für Siebenbürgische Landeskunde“, Hermannstadt, 1872, 1873
- Gerhard, Grimm, *Studenten aus „Jugoslawien“ an der Universität Ingolstadt – Landshut (1472–1826)*, in *Festschrift für Nikola R. Pribic*, Neuried, 1983, S. 475–484
- Gerhard, Grimm, *Griechische Studenten an deutschen Universitäten vor 1821*, in *Europäischer Philhellenismus. Ursachen un Wirkungen, Phil hellenische Studien*, Band I, Neuried, 1989, S. 125–138
- Gerhard, Grimm, *Promotienen bulgarischer Studenten an der Universität München von ihrer Gründung in Ingolstadt (1472) bis zum Ende des Ersten Weltkrieges*, in *Bulgarische Sprache, Literatur und Geschichte*, Neuried, 1980, S. 263–276
- Emanuel Turczynski, *Die deutsch griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos*, München, 1959

DEUTSCH-RUMÄNISCHE KULTURBEZIEHUNGEN IN DER ZWISCHENKRIEGSZEIT. ALLGEMEINE VORAUSSETZUNGEN UND REGIONALE BESONDERHEITEN

HORST FASSEL

(Tübingen)

Durch die Friedensverträge von Trianon wurde im Jahre 1920 eine Neuaufteilung Europas sanktioniert, die für die betroffenen Gebiete einschneidende Veränderungen in allen Bereichen des politischen, gesellschaftlichen und kulturellen Lebens zur Folge hatten und deren Auswirkungen sich in vielseitig dimensionierten Prozessen zum Teil bis heute bemerkbar machen. Zum Beispiel hat sich die Polarisierung der Macht zwischen West und Ost auf Mittel- und Südosteuropa bestimmend ausgewirkt, wo anstelle der ehemaligen Großmacht Österreich-Ungarn kleinere Nationalstaaten in Erscheinung traten, die bis heute Schwierigkeiten mit ihrer Selbstbestimmung und Selbstbehauptung haben, weil ihre Beeinträchtigung durch die politischen Kraftzentren beträchtlich war und ist; daß dies nach 1945 durch die Bildung der beiden Blöcke diesseits und jenseits des Eisernen Vorhangs zu noch gravierenderen Einengungen der Entfaltungsmöglichkeiten dieser relativ jungen Nationalstaaten führte, deren Entmündigung sich auch nach der „Wende“ in den späten achtziger Jahren noch immer bemerkbar macht, läßt auch heute die Beschäftigung mit den Anfängen staatlicher, nationaler und kultureller Selbstbestimmung als nicht unerheblich erscheinen.

Rumänien gehörte zu den Nutznießern der internationalen politischen Neuordnung. Sein Staatsgebiet verdoppelte sich auf 295.000 km, seine Bevölkerung umfaßte zirka 16 Millionen Einwohner. In allen neu angegliederten Gebieten lebte eine rumänische Mehrheitsbevölkerung, doch war der Anteil der Minderheiten beträchtlich. Dennoch versuchte es der neue rumänische Staat, der sich von 1920 bis 1940 Großrumänien nannte, sich als einheitlicher Nationalstaat zu definieren, nicht als Vielvölkerstaat. Die rumänische Bevölkerung im sogenannten Altreich (Moldau, Walachei) hatte seit jeher Schwierigkeiten bei der Behandlung ihrer größeren (Juden, Zigeuner) und kleineren Minderheitengruppen (Deutsche, Türken, Tataren) erkennen lassen, die politisch nicht mit eigenen Organisationen und Ausprüchen in Erscheinung treten konnten; auch waren die Rumänen in den Gebieten, die früher unter nichtrumänischer Statsoberhoheit gestanden hatten (Siebenbürgen, das Banat, die Maramuresch hatten zur ungarischen Reichshälfte,

die Bukowina zur österreichischen Reichshälfte der Doppelmonarchie gehört, Bessarabien war ein Teil des Zarenreichs gewesen), von Anfang an bestrebt, die Rechte einer staatstragenden Nation auszuüben und je schneller vergessen zu lassen, daß sie früher als Minderheiten behandelt worden waren, obwohl sie aufgrund ihrer zahlenmäßigen Stärke regional jeweils als Mehrheit über Sonderrechte hätte verfügen müssen.

A

In der Zwischenkriegszeit gibt es mehrere grundlegende Aspekte und Vorbedingungen für eine Beziehung zwischen dem rumänischen Staatsvolk und seinen Minderheiten:

- I. Die staatsinternen Faktoren,
- II. Die Faktoren europäischer Machtpolitik.

In beiden Fällen muß berücksichtigt werden, wie sich die tragende Staatsnation (Rumänen) und die ethnischen Minderheiten (Ungarn, Deutsche, Juden, Ukrainer) selbst definierten, welches Fremdbild sie von den anderen entwarfen, wie sie bemüht waren, eine überregionale Homogenisierung ihrer eigenen Gruppe und eine normgebende Verallgemeinerung der Beziehungen zur Staatsnation und der anderen Minderheiten zu erreichen. Auch die historischen Besonderheiten regionaler und überregionaler Gruppenbeziehungen und -dynamik müssen beachtet werden.

I. Die staatsinternen Faktoren der Wechselbeziehungen:

Der zu betrachtende Zeitabschnitt ist für Entwicklungsverläufe sehr kurz bemessen. In einem knappen Vierteljahrhundert waren Kontinuitätslinien zwar fortsetzbar, Kontinuitätsbrüche jedoch ihrerseits unvermeidlich. Durch die Unsicherheit der Zuordnung von Territorien die zwar 1920 verschiedenen Staaten zugewiesen worden waren, deren Stabilität und Integrität jedoch durch Volksentscheide, durch das Diktat der Großmächte bis zum Zweiten Weltkrieg immer wieder Korrekturen ausgesetzt war, wurde die staatliche und gruppenspezifische Determination gehemmt, in falsche Bahnen geleitet und oft in Frage gestellt. Der Tendenz zur Herausbildung totalitärer Strukturen, die von nationalistisch-fanatisierten Gruppen gefördert und ausgebaut wurden, hatte ebenfalls negative Auswirkungen auf die ethnische Mehrheit und die Minderheitengruppen.

1. Für das rumänische Staatsvolk ging es im dritten Jahrzehnt des Jahrhunderts zunächst darum, eine nationale Homogenität in allen Gebieten des neuen Staates zu bewerkstelligen; die Unterschiede, die zwischen den Rumänen des Altreichs, Bessarabiens, der Bukowina, Siebenbürgens und des Banats bestanden, gingen auf historische und regionale Sonderentwicklungen zurück. In der Bukowina, wo die Rumänen oft auch den Landeshauptmann gestellt hatten, z.B. Jancu Lupul (1836—1922), war ein Dialog zwischen ihnen und den anderen Minderheiten eine bewährte Tradition. In Bessarabien, wo die rumänische Oberschicht russifiziert worden war, während die bäuerlichen Schichten durch konfessionelle und bildungsmäßige Abstinenz der russischen Assimilation Widerstand geleistet hatten, stand eine Rumänisierung der russifizierten Elite ins Haus, die auch die Behandlung

der dort lebenden Minderheiten in Mitleidenschaft zog. Die Streitbarste rumänische Gruppe, als Minderheit im Königreich Ungarn diskriminiert, war in Siebenbürgen und im Banat anzutreffen, wo es tragfähige Beziehungen zu den anderen Minderheiten Ungarns, den Deutschen, den Slowaken und Serben gegeben hatte. Die Kontakte zwischen den Rumänen aller Territorien (Altreich und Neuanschlüsse) standen zunächst im Zeichen eines Kräfte-messens, aus dem die politischen Machtfaktoren des Altreichs siegreich hervorgingen, was einerseits zu einer ausgeprägten Zentralisierung, andererseits zu einer oft ungenügend differenzierten Einschätzung der politischen, konfessionellen und ethnischen Konstellationen führte. Das regionale Selbstverständnis der Rumänen wurde auf dem Hintergrund dieses Zentralismus zurückgedrängt, oft verdrängt. Ein Wunschdenken, das Unterschiede, auch die produktive regionale Eigenständigkeit, nivellierte, setzte sich mit Hilfe von politischem Druck durch. Das Aufkommen eines Rechtsextremismus mit nationalistischer Zuspitzung war für die jahrhundertealten regionalen Traditionen der Rumänen selbst ebenso schädlich wie es für die Beziehungen zu den Minderheitengruppen ein Hemmfaktor war.

Der Verzicht auf einen Föderalismus in Rumänien führte zu einer Ausgliederung der Minderheiten aus den politischen Entscheidungen in Großrumänien. Den 12,98 Millionen Rumänen, das waren 72% der Landesbevölkerung, standen die Minderheiten gegenüber, die — selbst wenn sie geeint gewesen wären, was durch historische Vorgaben undenkbar war — keine Chance gehabt hätten, ihre Vorstellungen und Rechte in dem neuen Staat zu verwirklichen. Dabei war in der Bukowina die relative Mehrheit der rumänischen Bevölkerung mit nur 44,5% der Gesamtbevölkerung ebenso wenig beeindruckend wie im Banat, wo den 54,3% Rumänen, 45,7% Minderheiten gegenüberstanden¹. Das Verhalten der Zentralgewalt gegenüber den einzelnen Gebieten war unterschiedlich. In der Bukowina waren die Maßnahmen, die sich gegen die Minderheiten richteten, am auffälligsten, obwohl gerade hier die friedliche Koexistenz den Wünschen und den Traditionen aller ethnischer Gruppen entsprochen hätte. In Bessarabien, wo es galt, die eigene Identität zu retten und neu zu definieren, war die realitätsfremde Politik aus Bukarest ebenfalls sehr ausgeprägt. Im Banat, wo die deutsch-rumänischen Gemeinsamkeiten unter ungarischer Oberhoheit bemerkenswert gewesen waren, gab es auch nach 1919, als der Ostteil des Gebietes an Rumänien kam, keine nennenswerten Reibungen. Hier galt dem neuen Staatsvolk, wie in Siebenbürgen, der ungarische Irredentismus als Hauptgegner, obwohl die Vergleiche nicht relevant gewesen wären: im Banat waren die Ungarn mit 10,4% deutlich dem deutschen Anteil unterlegen (23,3%), während in Siebenbürgen den 29,1% Ungarn nur 7,9% Siebenbürger Sachsen im Rahmen der Gesamtbevölkerung des Gebietes gegenüberstanden².

¹ Weitere statistische Angaben siehe bei: Illyés, Elemér: *Nationale Minderheiten in Rumänien. Siebenbürgen im Wandel*. Wien; Braumüller, 1981.

² Siehe dazu: Malaschkofsky, Alfred: *Rumänien*. Berlin; Junker und Dünnhaupt 1943, S. 35—40, 1940 wurden über 1 Million Ungarn in Nordsiebenbürgen nach Ungarn repatriert, 65000 Siebenbürger Sachsen waren mitbetroffen. Malaschkowsky versucht, Feindbilder auszubauen, die im Dritten Reich beliebt waren (z. B. „Die Überfremdung durch das Judentum ist aber nicht nur auf wirtschaftlichem Gebiet eine so krasse gewesen. Das gleiche gilt auf kulturellem Gebiet, wo Presse, Rundfunk und das künstlerische Leben einer fast völligen Verjudung zum Opfer gefallen waren“; Malaschkofsky, Alfred: *Ebenda*, S. 44).

Am ausgeprägtesten war in den westlichen Landesteilen die Frontstellung der Rumänen gegen die Ungarn, in der östlichen Landeshälfte wurden die Juden als Hauptangriffsziel anvisiert, obwohl sie gerade als Vermittler nach West- und Osteuropa dem neuen rumänischen Staat gute Dienste leisteten³. Der Antisemitismus war in Ostrumänien ein Mittel, von den haus-eigenen Schwierigkeiten politischer, wirtschaftlicher, gesamtgesellschaftlicher Art abzulenken; dies war im Westteil des Landes ähnlich, nur daß hier die historische Kontroverse mit den Ungarn noch deutlicher in Erscheinung trat. Als durch den Wiener Schiedsspruch Großrumänien am 30. August 1940 Nordsevenbürgen an Ungarn abtreten mußte, nachdem vorher durch das Ultimatum vom 26. Juni die Nordbukowina und Bessarabien an die Sowjetunion abgetreten worden waren, gab es scheinbar Beweise für die frühere Furcht vor den Minderheiten, welche in Nachbarländern Rückendeckung für Sonderforderungen finden konnten.

2. Allein in den Gebieten des ehemaligen Königreichs Ungarn, die Rumänien angegliedert wurden, lebten 534.427 Deutsche⁴, das waren 10,6 % der Bevölkerung dieser Gebiete (Siebenbürgen, Banat, Sathmar). Aus Bessarabien und der Bukowina kamen nach 1918 noch ungefähr 150.000 Deutsche hinzu. Im Jahre 1912 hatten im Königreich Rumänien 29.400 Deutsche gelebt, die nur 0,4% der Gesamtbevölkerung repräsentierten. Der Unterschied vor und nach 1918 ist offensichtlich. Im Jahre 1940 gab es in Großrumänien 780.000 Deutsche; das waren 4,1% der Landesbevölkerung. Es gab ebenso viele Juden, dazu Ungarn, Ukrainer, Serben, Zigeuner usw. Diese wenigen Zahlenangaben zeigen, daß Rumänien vor und nach 1918 ein unterschiedliches Profil aufwies: im rumänischen Altreich gab es nur zwei große Minderheitengruppen (Juden und Zigeuner), in Großrumänien kamen zahlreiche andere hinzu, die — im Zeitalter einer intensiven Minderheitenge-zugebung in Europa nach 1918 — Ansprüche auf eine Mitgestaltung der Gesellschaftsform erheben konnten.

Die Minderheiten selbst versuchten, einerseits über die einzelnen Provinzen hinweg eine Verbindung und eine Homogenität zu erreichen, zum anderen waren sie auf der Suche nach einer eigenen Identität. Die deutsche Minderheit war zahlenmäßig am stärksten in Siebenbürgen und im Banat vertreten. Während jedoch die Siebenbürger Sachsen seit Jahrhunderten eigene Regionaleinrichtungen aufzuweisen hatten und eine Sozialstruktur, deren Differenzierung dem einer modernen Gesellschaftsform entsprach, gab es bei den Banater Schwaben, die seit dem 18. Jahrhundert angesiedelt worden waren, wenig eigene Einrichtungen. Erschwerend kam hinzu, daß ein Drittel des Banats durch den Frieden von Trianon an Jugoslawien und an Ungarn gefallen war, und gerade dort befand sich ein guter Teil der ehemaligen Militärgrenze, deren Eigenständigkeit und deren mentale Autonomie in Städten wie Weißkirchen und Werschetz nachzuvollziehen waren.

³ Zur Frage des Antisemitismus siehe. Volovici, Leon: *Ideology and Antisemitism. The Case of Romanian Intellectuals in the 1930s*. Oxford; Pergamon Press, 1991 (rumänische Fassung: *Ideologie nationalistă și antisemitism în viața intelectuală românească din anii '30*. in: „Dialog“, Dietzenbach, Mai-September 1993).

⁴ Siehe: *Die Donauschwaben. Deutsche Siedlung in Südosteuropa*. Herausgegeben vom Innenministerium Baden-Württemberg, Berag. von Immo Eberl. Sigmaringen, Thorbecke 2. Aufl. 1989, S. 143.

In anderen zu Rumänien gehörenden Provinzen befanden sich die deutschen Minderheitengruppen in unterschiedlichen Entwicklungsphasen. Im Sathmarer Gebiet, wo bei der Volkszählung des Jahres 1930 wieder knapp 50.000 Sathmarer Schwaben ausgewiesen wurden, ging es darum, die rigorosen Madjarisierungseffekte zurückzunehmen. In Bessarabien, wo erst seit dem 19. Jahrhundert Deutsche lebten, war das regionale Gruppenselbstbewußtsein der Bauernbevölkerung schwach ausgeprägt; eine straffe Organisation der Dorfstrukturen war allerdings vorhanden und eine überregionale Landeskirchenordnung ließ Abhängigkeiten von Hermannstadt, dem Sitz der evangelischen Landeskirche in Großrumänien, auch dahingehend wirken, daß die Bessarabiendeutschen Gemeinsamkeiten für ihre Provinz und im Landesmaßstab sehr schnell erlernten. Im Jahre 1930 gab es in Bessarabien 80.192 Deutsche⁵. Fast ebenso viele lebten in der Bukowina. Dort waren sie, sieht man von Städten wie Czernowitz, Suceava, Radautz ab, ebenfalls vorwiegend in der Land- und Forstwirtschaft oder im Bergbau anzutreffen. Ein autonomes Gruppenbewußtsein fehlte, weil die Deutschen in der Bukowina bis 1918 zur Staatsnation in der österreichischen Reichshälfte gehört hatten. Nach 1918 mußten sie sich erst an den Minderheitenstatus gewöhnen, den sie jetzt mit den deutschsprachigen Juden teilten, ebenso aber mit Ukrainern und Polen. Die kleine deutsche Gruppe in der Dobrudscha, die 1940 bei der Umsiedlung „ins Reich“ gerade knapp 16.000⁶ Mitglieder zählte, lebte, nachdem sie, aus Bessarabien abgewandert, in Sekundärsiedlungen und in gemischtsprachigen Dörfern der Dobrudscha sesshaft geworden war, ohne einen Legitimationszwang. Dieser stellte sich erst ein, nachdem die Minderheitenstratifizierung in Großrumänien eine Option notwendig gemacht hatte, bzw. nachdem in Bessarabien und Siebenbürgen, die durch die evangelische Kirche mit der Mehrzahl der Dobrudschadeutschen verbunden waren, ihrerseits eine Gruppenselbstdarstellung vorgenommen hatten.

Die Organisierung der einzelnen deutschen Minderheitengruppen erfolgte, wie nicht anders zu erwarten, zu unterschiedlichen Zeitpunkten. In Bessarabien kam es schon im Jahre 1918 zu einer Meinungsbildung der Bessarabiendeutschen, auch innerhalb des Landesrates (Sfatul Tarii). In der Bukowina entschied sich der deutsche Volksrat früh für einen Anschluß an Rumänien, und die Siebenbürger Sachsen verfügten — trotz der Diskriminierungen in Ungarn nach 1867 — über intakte organisatorische Strukturen, die ihnen halfen, die schwierigen Nachkriegsjahre zu überstehen und gleichzeitig Initiativen zu ergreifen, die für alle deutschen Minderheitengruppen in Rumänien von Bedeutung waren. Im Banat gab es die Spaltung in mehrere Fraktionen, deren stärkste die 1919 gegründete Deutsch-Schwäbische Volkspartei (sie war für den Anschluß an Rumänien) und die Autonomiepartei (sie befürwortete einen Verbleib des ungeteilten Banats bei Ungarn) einander unerbittlich befehdeten; auch die Überreinkunft zwischen den beiden Gruppen, die am 13. März 1921 zur Gründung der Deutsch-Schwäbischen Volksgemeinschaft führte, konnte die weiterschwelenden Machtkämpfe und die gegenseitigen Diffamierungen nicht endgültig beseitigen. Kurz nach der Gründung der Deutsch-schwäbischen Volksgemeinschaft im Banat wurde ein überregionaler Zusammenschluß bewerkstelligt: der Verband der Deutschen in Rumänien bestand seit dem 18. September 1921. Dem Verband kon-

⁵ *Ebcnda*, S. 145.

⁶ *Ebcnda*, S. 145.

ten noch keine Vertretungen der Sathmarer Schwaben angehören, die sich erst im Jahre 1926 eine regionale Organisation schufen. Ebenso fehlten die Doruschadeutschen, deren „Verband rumänischer Bürger deutscher Abstammung“ erst im Jahre 1924 zustandekam. Noch kleinere Gruppen, etwa die Zipser in der Maramuresch oder die Moldaudeutschen haben sich keine eigenen Organisationen schaffen können; im rumänischen Altreich blieben oft die katholische oder die evangelische Kirche mit ihren Bildungseinrichtungen die Mittelpunkte ethnischer Begegnung.

Der Verband der Deutschen in Rumänien hatte von 1921 bis 1931 mit dem Siebenbürger Sachsen Rudolf Brandsch einen politisch versierten, überregional engagierten Politiker an seiner Spitze. Dennoch war er eine Einrichtung, die wenige konkrete Maßnahmen durchzusetzen vermochte. Sein Kulturamt, das — wie der Verband — den Sitz in Hermannstadt hatte, unternahm bis 1931, als es aufgelöst wurde, den Versuch, kulturelle Aktivitäten in allen Landesteilen zu initiieren und zu koordinieren. Mit dem durchsetzungsfreudigen Dr. Richard Csaki, der 1932 Direktor des Deutschen Auslandsinstitutes wurde⁷, waren die Aussichten, daß das Kulturamt des Verbandes der Deutschen in Rumänien etwas bewegen könnte, eigentlich gut. Als im Jahre 1923 Csaki die Konzession für das gesamte deutsche Theaterwesen erhielt, schien es so, daß der Auflösungsprozeß dieser Institutionen gestoppt wird. Auch wurden Volksbüchereien flächendeckend geschaffen und mit Büchern, die einem vom Kulturamt auferlegten Wertekanon entsprachen, ausgestattet. Den ländlichen Kulturträgern wurden nicht nur die Bücher für die Allgemeinbildung sondern ebenso eine „Theaterbibliothek“ für Laienschauspieler zur Verfügung gestellt⁸. Auch standen die seit 1920 abgehaltenen Sommerhochschulkurse in Hermannstadt im Zeichen der Planungen von Csaki. Dennoch verhinderten zwei Faktoren den Langzeiterfolg der Kulturamtes: a. die zentripetalen Kräfte aus den verschiedenen Regionen (im Banat wurde im Jahre 1926 ein eigenständiger Kulturverband gegründet, obwohl es seit 1919 einen von Michael Kausch ins Leben gerufenen Kulturverein gab; der Zeitschrift des Kulturamtes, „Ostland“, trat Konkurrenz entgegen: die „Banater Deutschen Kulturhefte“, 1927—1931⁹, die „Mitteilungen der deutsch-schwäbischen Volksgemeinschaft Sathmar“, 1928—1935); b. die Maßnahmen der verschiedenen rumänischen Regierungen, die sich gegen Minderheiten richteten (Schulgesetze von Angelescu, Theatergesetzgebung, Hierarchisierung der Konfessionen¹⁰), trugen dazu bei, daß viele Initiativen der deutschen Gemeinschaft im Keime erstickt wurden. Auf neue Initiativen

⁷ Damit kam Csaki ins Zentrum der Koordinierung deutscher Minderheitenkultur in Europa und in Übersee. Diese Ernennung war eine Anerkennung seiner Leistungen in Rumänien, die damit auch in Westeuropa gewürdigt wurden.

⁸ Zur Tätigkeit des Kulturamtes siehe: Vlaicu, Monica: *Das politische und das Vereinsleben der Deutschen in Rumänien 1918—1945. Quellen aus den Beständen des Staatsarchivs Hermannstadt*. in: *Deutsche Sprache und Literatur in Südosteuropa*. München, Südostdeutsches Kulturwerk; Institut für donauschwäbische Geschichte und Landeskunde, 1994 (im Druck).

⁹ Siehe Engel, Walter, *Deutsche Literatur im Banat (1840—1939). Der Beitrag der Kulturzeitschriften zum banatschwäbischen Geistesleben*. Heidelberg, Groos, 1982.

¹⁰ Die orthodoxe Kirche wurde zur Staatskirche erhoben. An zweiter Stelle folgte die griechisch-unierte Kirche. Mit der katholischen Kirche, bzw. mit Rom, wurde erst im Jahre 1927 ein Konkordat abgeschlossen; auch war diese Kirche durch die Erhöhung von Bukarest zur Erzdiözese — in Anlehnung an die politische Gliederung — staatlich teilweise kontrollierbar geworden, weil ihre Zentrale in der Landeshauptstadt außerhalb der traditionellen Minderheitengebiete des Landes lag.

erfolgten Gegenmaßnahmen der Regierung; und das setzte sich in einem ständigen Gegeneinander bis in die dreißiger Jahre fort.

Die Konfrontation Staatsvolk-Minderheiten führte auch dazu, daß der Prozeß der Bewußtseinsbildung der einzelnen deutschen Minderheitsgruppen beschleunigt wurde, gleichzeitig aber auch aggressive Züge annahm. Druck erzeugt Gegendruck, und die Spannungen intensivierten sich: zwischen den einzelnen Kleingruppen und innerhalb der einzelnen Gruppen. In Siebenbürgen wurde die „Selbsthilfe“ — Bewegung von Fritz Fabritius, die es seit 1922 gab, zum Sammelpunkt für rechtsradikale Kräfte. Aus der „Selbsthilfe“ entstand Anfang 1932 eine nationalsozialistische „Nationale Selbsthilfebewegung der Deutschen in Rumänien“ (NSDR), die im Jahre 1933 auf dem Sachsentag dominierte und sich umbenannte: Nationalsozialistische Selbsthilfebewegung der Deutschen in Rumänien (NEDR). Als extremistische Organisation wurde die NSDR 1934 von Bukarest verboten. Inzwischen hatte die Infiltration des radikalen politischen Gedankenguts auch in anderen Gebieten Rumäniens Erfolge erzielt. Im Banat war Karl von Möller seit 1921 in politischen Ämtern und bei der Presse Anwalt eines „schwäbischen Faschismus“. Auch der „Jungschwäbische Klub“, der sich 1929 als Gegenspieler der Deutsch-schwäbischen Volksgemeinschaft und des gemäßigten Realpolitikers Dr. Kaspar Muth zu profilieren versuchte, ebenso die Gruppierung um Hans Beller, die Opposition von individualistischen Andersmeinenden wie Nikolaus Bitto, Chefredakteur der „Arader Zeitung“, förderten im Banat einen zunehmenden Nationalismus und eine nach dem Führerprinzip ausgerichtete Gruppenstruktur. Der „Wandervogel“, aus konservativen Wertvorstellungen und romantischem Gefühlsüberschwang erwachsen, wurde zum Gegner einer vernünftigen und auf Ausgleich bedachten Politik. Die Aufsplitterung der in den frühen zwanziger Jahren scheinbar recht homogenen Banater Gruppe erfolgte im Schatten der Weltwirtschaftskrise und wurde vertieft durch den allgemein europäischen Rechtsruck und die Kompensationsstrategien des Nationalismus. Auf der Ebene von ethnischen Kleingruppen trieb dieser Nationalismus sonderbare Blüten und war — fürs erste — dem deutsch-rumänischen Verhältnis abträglich.

Die Auseinandersetzung innerhalb der einzelnen Gruppen spitzten sich allenthalben zu: in der Bukowina entbrannte ein Kampf gegen die katholische Kirche, die Jugendliche für sich zu gewinnen trachtete; einen ähnlichen „Kulturkampf“ nach binnendeutschen Muster gab es im Banat, wo neben den rechtsradikalen Jugendorganisationen die Gruppierungen der katholischen Jugendvereine auftraten. In Bessarabien dauerten die Fraktionskämpfe nicht sehr lange und waren der Öffentlichkeit kaum bekannt (zum Beispiel wurde die Tagung der Kulturvereine im Jahre 1932 von einer Vielfalt von Meinungen und Darbietungsmöglichkeiten bestimmt; ein Jahr später kam es 1933 dazu, daß ein Repertoirezwang angeordnet, die Gleichschaltung mit Vorbildern in Deutschland scheinbar widerspruchlos hingenommen wurde¹¹).

Im Jahre 1935 trat die Deutsche Volkspartei gegen die „Volksgemeinschaft“ auf. 1938 konnte zwar noch — gegen die Anhänger der rechtsradikalen Volkspartei die Deutsche Volksgemeinschaft gegründet werden. Zwei Jahre

¹¹ Dazu: Fassel, Horst; *Laientheater in Bessarabien*, in: *Deutsches Theater in Südosteuropa 1918–1990*, Sigmaringen; Thorbecke, 1994 (im Druck).

später stand die von Marschall Antonescu als Rechtsperson anerkannte Deutsche Volksgruppe schon in den Fußstapfen der Volksdeutschen Mittelstelle in Berlin¹². Daß es weiterhin Gegenströmungen und in Einzelfällen Widerstand gab, stimmt zwar, doch war dieser weder wirkungsvoll genug, noch hat man ihn bisher exakt erfaßt¹³.

II. Die Faktoren europäischer Machtpolitik

Sie betreffen zunächst: 1. Die rumänische Außenpolitik, 2. Die europäischen Bemühungen um eine Regelung der Minderheitengesetzgebund.

1. Die rumänische Außenpolitik war darauf ausgerichtet, den nach 1920 geschaffenen Status quo beizubehalten. Kleine Gebietskorrekturen, wie 1924 der Austausch von Gebietsanteilen zwischen Rumänien und Jugoslawien (Hatzfeld wurde an Rumänien abgetreten), gehörten zu den Ausnahmen. Weil in Bukarest befürchtet wurde und befürchtet werden mußte, daß die neuangegliederten Gebiete von anderen Staaten beansprucht werden, gab es seit 1921 Versuche, durch Bündnisverträge im Rahmen der Kleinen Entente (Ungarn, Jugoslawien) Gebietsrückgaben zu verhindern¹⁴. Gleichzeitig war es stellenweise ein Balanceakt, wie sich die Bukarester Regierungen international gegen Vorwürfe zur Wehr setzen mußten, die davon ausgingen, daß in Rumänien die Minderheiten diskriminiert würden. Vor all m Ungarn — in den dreißiger Jahren mit Unterstützung des faschistischen Italien — war bestrebt, die Benachteiligungen der ungarischen Minderheit in Siebenbürgen aufzuzeigen und zu fordern, daß dieser rumänische Landesteil wieder unter ungarische Verwaltung gestellt wird. Im Spiel der Großmachtinteressen geschah dies im Jahre 1940, als ein großer Teil Siebenbürgens (in der damaligen Diktion: Nordsiebenbürgens) von Rumänien abgetrennt wurde. Der rumänische König Carol II. besaß weder Mittel noch Möglichkeiten, dieser Willkürentscheidung entgegenzutreten. Seine Abdankung öffnete den Revanschisten und Extremisten Tür und Tor.

Ähnlich auf Biegen und Brechen eingestellt blieb das Verhältnis Rumäniens zum Sowjetstaat, der den Anschluß Bessarabiens an Großrumänien nie anerkannte, erst in den dreißiger Jahren normalere politische Beziehungen zum rumänischen Nachbarn anstrebte, im Jahre 1940 allerdings — gedeckt durch den Hitler-Stalin-Pakt — Bessarabien und die Nordbukowina (die nie etwas mit Rußland zu tun gehabt hatte) annektierte. Daß auch in diesem Fall Rückforderungen dazu führten, daß deutsche „Lehrtruppen“ im Oktober 1940 in Rumänien einrückten und das Land dann als Partner der Achsenmächte am Zweiten Weltkrieg teilnahm, geschah unter anderem, um Bessarabien und die Bukowina wiederzugewinnen.

¹² Siehe dazu Reinerth, Karl; Cloos, Fritz: *Zur Geschichte der Deutschen in Rumänien 1935—1945. Beiträge und Berichte*. Mit einem Vorwort von H.W. Loew. Bad Tölz, Arbeitsgemeinschaft für südostdeutsche Volks- und Heimatforschung, 1988.

¹³ Ansätze gibt es in der Memoirenliteratur. Siehe zum Beispiel bei Hromadka, Georg; *Kleine Chronik des Banater Berglands*. Mit einem Nachwort von Heinrich Lauer, München, *Südostdeutsches Kulturwerk*, 1993 (Reihe C., Nr. 10). Die mitgeteilten Fakten für den „Widerstand“ sind allerdings wenig aufschlußreich.

¹⁴ Siehe Reichert, Günter; *Das Scheitern der Kleinen Entente: internationale Beziehungen im Donaauraum von 1933 bis 1938*. München; Fides, 1971 (Veröffentlichungen des Sudeten-deutschen Archivs 6); Hartmann, Josef: *Versuche einer politischen Organisation im Donaauraum von den Pariser Friedensverträgen bis zum Anschluß (1918—1938)*. Tübingen, 1940.

Zu den Konsequenzen dieses Machtroulette gehörte stellenweise ein zwiespältiges Verhältnis zwischen Staatsnation und Minderheiten. Während diese manchmal die Schwäche des jungen Staates nutzten und ihre eigenen Positionen festigten und ausbauten, wobei sie auf die Unterstützung von außen hofften, wurden sie — mitunter zu Unrecht — vom rumänischen Staatsvolk verdächtigt, an der inneren Destabilisierung und bei der äußeren Bedrohung des Landes mitzuwirken. Besonders kraß war das Verhältnis zu den Rumäniendeutschen in den vierziger Jahren. Aufgrund der militärischen Präsenz des Dritten Reichs in Südosteuropa — auch in Rumänien — erhielt die Deutsche Volksgruppe zeitweilig Rechte, die sie als Staat im Staate erscheinen ließ: eine eigene Selbstverteidigung sollte schon 1940 aufgebaut werden, durch das Waffen-SS-Abkommen des Jahres 1943 wurden Rumäniendeutsche in die deutsche Armee eingereiht, die — obwohl Verbündeter Rumäniens — keineswegs von vorneherein und wann immer auch oder überhaupt rumänische Interessen wahrnahm. Daß die ungewöhnlichen Privilegien der Deutschen Volksgruppe von der rumänischen Seite hingenommen wurden, lag nur an dem damaligen europäischen Kräfteverhältnis. Es war vorauszusehen, daß diese Sonderrechte in dem Augenblick zurückgenommen würden, wo die Vormachtstellung Deutschlands zu Ende ging; ebenso war abzusehen, daß die erzwungenen Zugeständnisse durch Sanktionen geahndet würden, was von 1944 bis 1948 im bürgerlichen, danach im kommunistischen Rumänien geschah.

2. Die europäische Minderheitenregelungen waren von den Siegermächten des Ersten Weltkriegs den neuen Staaten anempfohlen und — mit den vorhandenen Druckmitteln — auferlegt worden. Zwar gelang es den Großmächten nicht, Großrumänien und Jugoslawien dazu zu verpflichten, den Minderheitenschutz in ihre jeweiligen Verfassungen aufzunehmen, aber die Gewährleistung derselben Rechte für alle Staatsbürger wurde in beiden Fällen zugesagt. In Rumänien konnte das Verhältnis zwischen Rumänen und Deutschen in der Zwischenkriegszeit — trotz der staatlichen Störfaktoren — oft positiv gestaltet werden. Licht und Schatten hielt sich allerdings die Waage: im Banat und in Sathmar konnte ein deutsches Schulwesen aufgebaut werden; in Bessarabien gelang es erst im Jahre 1939, den konfessionellen deutschen Schulen eine relative Eigenständigkeit zu bestätigen. In der Bukowina war das deutsche Schulwesen besonders hart von Diskriminierungen betroffen. Ähnliches ist für Kultureinrichtungen der deutschen Minderheit zu sagen. Von den beiden nach 1918 noch existierenden deutschen Stadttheatern¹⁵ in Hermannstadt und in Czernowitz konnte keines überleben. Ob es wie in Hermannstadt bloß subjektive Faktoren waren (die altersbedingte Schwäche des seit 1893 residierenden Intendanten Leo Bauer) oder ob es wie in Czernowitz die „revoltierenden“, minderheitenfeindlichen Studenten waren, die ein Spielverbot für deutsches Theater im Gebäude des 1905 von Fellner und Helmer erbauten Theatergebäudes erwirkten: in beiden Fällen wurde staatlicherseits alles unternommen, um deutsche Theatereinrichtungen im Land zu behindern. Als dann — mit zunehmender Unterstützung des Dritten Reichs — das Deutsche Landestheater in Rumänien (1933—1944) in Aktion trat, wurde — weil dort zahlreiche rumänische Aufführungen statt-

¹⁵ In Siebenbürgen und im Barat waren im Jahre 1899 alle deutschen Theater — mit Ausnahme von Hermannstadt — geschlossen worden.

fanden — Victor Ion Popa, Ion Sân-Giorgiu sind zwei Beispiele — eine wohlwollende Duldung dieser Einrichtung erkennbar.

Die Minderheitenpresse Großrumäniens nahm ein beträchtliches Ausmaß an¹⁶. In den frühen zwanziger Jahren sind die Eingriffe in die Tagespublikationen durch Leerstellen auf der Titelseite kenntlich: meist wurden Kommentare zur Innenpolitik untersagt. Später — als die deutsche Minderheit mit den jeweils regierenden rumänischen Großparteien Wahlabkommen traf — wurde die deutsche Presse taktvoller behandelt. Wenn dabei radikale Blätter (etwa „Der Stürmer“ (1932–1934), ein NS-Organ im Banat¹⁷) von der Regierung eigenstellt wurden, dann war dies — wie im Falle der Maßnahmen gegen extremistische rumänische Blätter — ein Versuch, den Fanatismus und Radikalismus in Griff zu bekommen, was allerdings mißlang, denn die „Deutsche Volkszeitung“, das Organ der Deutschen Volkspartei, konnte von 1935–1940 ungehindert nationalsozialistische Positionen beziehen.

Für die landeseigenen Regelungen des Verhältnisses Staatsexekutive-Minderheiten spielte es eine Rolle, daß auch die positiven Ansätze durch Gegenmaßnahmen in Verruf gerieten, daß oft erst Interventionen aus dem Ausland Korrekturen der Minderheitenpolitik der Regierung veranlaßten und daß die regionalen Lösungsmöglichkeiten von der zentralistischen Starrsinnigkeit oftmals unterlaufen wurden. In der Czernowitzer Theaterangelegenheit waren die beteiligten Künstler und die Stadtbevölkerung durchaus bereit, ein mehrsprachiges Stadttheater weiterhin zu unterstützen und zu betreiben; dies wurde durch Beschlüsse aus Bukarest verhindert¹⁸. Ebenso konnten sich mehrsprachige Presseerzeugnisse in Czernowitz eine Zeitlang behaupten, doch spielten hier nach 1937 — vor allem antisemitische Tendenzen eine negative Rolle. Weil viele Bukowiner Juden dem deutschen Sprach- und Kulturkreis angehörten, richteten sich Diskriminierungen (wie auch im Falle des Stadttheaters) gegen Deutsche und Juden, was eine Beeinträchtigung der Beziehungen dieser Minderheiten zu den Rumänen mitveranlassen konnte¹⁹. Es nützte wenig, daß deutsche Politiker aus Rumänien (Rudolf Brandsch, Hans Otto Roth) eine wichtige Rolle innerhalb des Verbandes Deutscher Volksgruppen in Europa spielten. Dieser Verband konnte kaum etwas für die Besserung der Minderheitenexistenz von Deutschen in Europa tun.

B

Im Bereich der Kulturbeziehungen spielen die bisher erwähnten Faktoren und Tatsachen eine nicht zu unterschätzende Rolle. Wie sie sich im einzelnen auf das bilaterale deutsch-rumänische Verhältnis ausgewirkt haben,

¹⁶ Siehe in: *Handbuch der deutschsprachigen Zeitungen im Ausland*. Hrsg. von Dr. Walter Heide. Essen: Essener Verlagsanstalt 1940, S. 202–217.

¹⁷ Dazu: Krischan, Alexander: *Deutsche periodische Literatur des Banats 1771–1971*. München: Südostdeutsches Kulturwerk 1987, S. 38, 93–94.

¹⁸ Siehe zur Theaterentwicklung Linder, Hans: Das rumäniendeutsche Theater in der ersten Hälfte des zwanzigsten Jahrhunderts. In: *Beiträge zur deutschen Kultur*, 5 (1988), Nr. 2, S. 5–14; Speziell über die Vorfälle in Czernowitz siehe: Das Schicksal des Stadttheater. In: „Czernowitzer Allgemeine Zeitung“ (CAZ), Jg. 20, Nr. 1292, 1.1. 1922, S. 4; Die Folgen des Theaterputsches. In: CAZ, Jg. 20, Nr. 1294, 4.1. 1922, S. 1; Für den kulturellen Frieden. In: CAZ, Jg. 20, Nr. 1295, 5.1. 1922, S. 1; Ein peinlicher Vorfall im Theater. In: *Vorwärts*, Jg. 3, 31. 12. 1921, S. 1–2; Die Diktatur des Chauvinismus. In: *Vorwärts*, Jg. 4, 2.1. 1922, S. 1; Die Demonstration gegen das Theater. In: *Czernowitzer Morgenpost* (CMP), Jg. 5, Nr. 1065, 1.1. 1922, S. 1, 4; Was die Rumänen sagen. In: CMP, Jg. 5, Nr. 1066, 3.1. 1922, S. 1–2; Die Theateraffäre. In: CMP, Jg. 5, Nr. 1068, 5.1. 1922, S. 1;

¹⁹ Siehe dazu: Volovici, Leon: *Nationalist Ideology and Antisemitism*, a.a. O.

ist ebenso wenig exakt untersucht und dargestellt worden, wie es eine allgemeine Einschätzung der Entwicklung dieser Beziehungen gibt.

Wir sind der Meinung, daß die Kultur in einem geringerem Maß als bisher vermutet von politischen, wirtschaftlichen Entwicklungen unmittelbar abhängig ist. Gerade im zwanzigsten Jahrhundert gibt es — in allen europäischen Kulturen — eine relative Eigengesetzlichkeit der unterschiedlichsten Entwicklungsverläufe. Diese kulturinternen Eigenheiten können von außen beeinflusst werden, sind letztlich ein Ausdruck bestimmter gesellschaftlicher Gegebenheiten besitzen andererseits aber auch ein Beharrungsvermögen und eine Selbstbehauptungskraft, die externe Kräfte nur bedingt zum Zuge kommen läßt.

Für die deutsch-rumänischen Kulturbeziehungen sind weiterhin drei Aspekte von Bedeutung:

1. Die unmittelbaren Kontakte zwischen binnendeutscher und rumänischer Kultur,
2. Die Beziehungen zwischen regionaler deutscher Kultur in Rumänien und rumänischer Staatskultur,
3. Die Vermittlerrolle, die von den Rumäniendeutschen oder Rumänen übernommen wurde und die landesweit und grenzüberschreitend, von West nach Ost und von Ost nach West Ergebnisse zeitigte.

1. Die unmittelbaren Kontakte bestanden seit langem. Es genügt nicht, kann aber in Erinnerung gebracht werden: junge Rumänen studierten nach wie vor an Universitäten des deutschen Sprachraums, und wie im 19. Jahrhundert die Vertreter der Junimea-Bewegung (Titu Maiorescu, Jacob Negruzzi, Mihai Eminescu²⁰) ergänzten sei dabei ihre Bildung, traten in einen kreativen Dialog mit deutschen Kulturmodellen. Was sie meist unterließen — schon Nicolae Iorga hatte dies im Jahre 1893 selbstkritisch angemerkt — war die Popularisierung rumänischer Kultur in den deutschen Universitätsstädten, in denen sie ihr Studium betrieben.

Das generelle Kommunikationsbedürfnis nach 1918 hatte auch zur Folge, daß immer neue informative Darstellungen über Rumänien in binnendeutschen Publikationen erschienen. Es ist schwer feststellbar, ob der Erste Weltkrieg und die deutsche Besetzung rumänischer Gebiete dieses Interesse gefördert haben; immerhin gab es in den Jahren 1917—1918 in Bukarest sowohl ein deutsches Theater als auch eine deutsche Oper (die Dessauer Oper bestritt mehrere Spielzeiten) und ebenso eine deutsche Frontuniversität, zu deren Professoren Kapazitäten wie Oskar Walzel gehörten²¹. Dreiundzwanzig-

²⁰ Siehe u.a. Manuca, Dan: *Critica literară junimistă*, Iaşi: Junimea 1975; Zub, Alexandru: *Junimea — implicații istoriografice 1864—1885*, Iaşi: Junimea 1976; Filimon, Domnica: *Tînărul Maiorescu*, Bukarest: Albatros 1974.

²¹ Dazu gibt es nur Darstellungen, bzw. Theaterkritiken in der Zeitschrift „Scena“ (1917—1918) und in der Zeitung „Gazeta Bucureștiului“ (1917—1918). Ohne die sicherlich vorhandenen Übergriffe einer Besatzungsmacht und einer Militärverwaltung beschönigen zu wollen, kann dennoch behauptet werden, daß Ioan Massoff, in seiner verdienstvollen Darstellung der Geschichte des rumänischen Theaters sehr einseitig die negativen Auswirkungen des deutschen Theaters präsentiert (Massoff, Ioan: *Istoria teatrului românesc*, Bukarest) und zu wenig darauf eingeht, wie auf diese Art ein Teil der deutschen und europäischen Moderne in die Spielpläne der Bukarester Theater Eingang fand. Zu dieser Frage siehe: Fassel, Horst: *Deutsches Theater in Bukarest*. In: Ders.: *Deutsches Theater in Südosteuropa von 1918 bis 1990*, Sigmaringen: Thorbecke (im Druck).

zig der rumänischen Mitarbeiter der „Gazeta Bucurestiului“ wurden in einen Presseprozeß verwickelt und als Kollaborateure abgeurteilt; obwohl Autoren wie Tudor Arghezi und Ion Slavici davon betroffen waren, die bloß einige Beiträge beige-steuert hatten, nicht dagegen der verantwortliche Direktor der Zeitung, M. Sarateanu²², war die Zielrichtung eindeutig: man wollte Vaterlandsverräter brandmarken, die Deutschfreundlichkeit während der Besetzung bestrafen; auf diese Art wurde versucht, patriotisch-nationale Standfestigkeit zu befürworten, die auf Abgrenzung von anderen und auf einer klaren Bestimmung von Feindbildern beruhte.

Später gab es im rumänischen Kulturbetrieb keine politisch bedingten Ressentiments gegenüber den Deutschen. Schon im Jahre 1922 wurde der Reinhardt-Mitarbeiter Karlheinz Martin für mehrere Inszenierungen nach Bukarest eingeladen. Seine als expressionistisch bezeichnete Regiekonzeption erregte Aufsehen²³. Die — auch vor 1916 — guten Beziehungen zum deutschen Theater, Soare Z. Soares Verbundenheit mit Reinhardt, waren wieder hergestellt. Gastspiele von namhaften deutschen Truppen und Schauspielern in Bukarest und in anderen rumänischen Städten waren und bleiben ein gerne akzeptiertes Erlebnis; wo die Gäste mit einheimischen deutschen Theatereinrichtungen in Kontakt traten, konnte es zum Eklat kommen: am bekanntesten sind die Ereignisse vom 29. Dezember 1921 in Czernowitz, wo Alexander Moissi — nach Erfolgen in Bukarest und Jassy — gezwungen wurde, die „Räuber“-Aufführung abzubrechen; seither durfte deutsches Theater nur im Musikvereinsaal in Czernowitz, nicht aber im Stadttheater, dargeboten werden. Die Abdrängung des Minderheitentheaters in die Sphäre von Laienaufführungen sollte die gesellschaftliche Relevanz dieser Kunstausübung herabmindern, förderte andererseits jedoch die Stabilisierung lokaler Minderheitengruppen²⁴.

Im Bereich der Literatur nahm die Zahl der Übersetzungen zu. Eine Aufstellung rumänischer Übertragungen aus deutschsprachigen Literaturen liegt nicht vor; dagegen haben Georg Stadtmüller und Anneli Gabányi die deutschen Übersetzungen aus dem Rumänischen bibliographiert²⁵. Man kann anhand dieser — bei Stadtmüller recht unvollständigen — Bibliographien feststellen, daß in der Zwischenkriegszeit sowohl die erfaßten literaturhistorischen Beiträge über rumänisches Schrifttum als auch die Übersetzungen aus dem Rumänischen von Rumäniendeutschen oder von Rumänen

²² Siehe dazu: Procesul ziaristilor. *Expunere specială pentru domniile consilieri ai secției a II-a a înalței curți de casație și justiție*. Bukarest: Cultura 1919, S. 4–16; Vatamaniuc, D.: *Ioan Slavici și lumea prin care a trecut*. Bukarest: Editura Academiei 1968, S. 450–483 (Kapitel: „Tradarile“).

²³ Dazu: Zăstroiu, Remus: *Activitatea lui Karlheinz Martin la București*. In: *Anuarul Institutului de filologie română Al. Philippide, Iași, 1994* (im Druck).

²⁴ Eine Gesamtdarstellung der Entwicklung des Laientheaters in Land und Stadt, der Einzelleistungen von Vereinen, steht noch aus. Beachtlich sind die Leistungen des Schultheaters. In Bessarabien sahen sie immer zweisprachige Theaterabende vor: eine deutsches Klassikerstück wurde zusammen mit einem rumänischen Schauspiel einstudiert. Das änderte sich auch in den späten dreißiger Jahren nicht. In Siebenbürgen waren es die Coeten, die mit Theateraufführungen von sich reden machten, im Banat war das Banatia-Schulzentrum im Temeswar Mittelpunkt solcher Aufführungen.

²⁵ Stadtmüller, Georg: *Deutsche Übertragungen rumänischer Dichtung*. In: Munteanu, Pasil: *Geschichte der neueren rumänischen Literatur*. Wien: Wiener Verlag 1943, S. 277–290; Gabányi, Anneli: *Rumänische Literatur in deutscher Übersetzung 1945–1981*. In: *Rumänisch-deutsche Interferenzen*. Hrsg. von Klaus Heitmann, Heidelberg: Winter 1986, S. 267–306.

verfaßt waren²⁶. Es handelt sich hier um Vermittlungsinstanzen, die weiter unten getrennt behandelt werden. Allerdings ist diese Einschätzung auf der Basis von Stadtmüllers Vorarbeiten ergänzungsbedürftig: es fehlen die meisten Übersetzungen rumänischer Literatur, die im binnendeutschen Raum in Periodika erschienen sind.

Einen Sonderfall stellten auch in der Zwischenkriegszeit Zweisprachenautoren dar. In der Weimarer Republik waren Schriftsteller aus Rumänien tätig, die auf jeden Fall beide Sprachen (deutsch und rumänisch) beherrschten. Einer der bekanntesten Schriftsteller, der zunächst in rumänischer später fast ausschließlich in deutscher Sprache publizierten ist Valeriu Marcu²⁷. In Österreich gab es zahlreichere Beispiele solcher Mehrsprachigen, die aus Gebieten stammten, die nach 1918 zu Rumänien gehörten. Bei René Fülöp-Miller aus Karansebesch ist ein Teil seines Werkes erforscht²⁸; allerdings fehlt bei Fülöp-Miller, der nach 1918 in ungarischen rumänischen und deutschen Zeitungen Rumäniens publizierte, eine Untersuchung dieser journalistischen Tätigkeit²⁹. Aus der Bukowina stammen eine Reihe von Mehrsprachigen, die in Wien oder Österreich literarisch aktiv blieben. Leo Katz aus Sereth gehört dazu, aber seine eigene — auf buchenländische Thematik geeichten — Romane erschienen erst in den vierziger Jahren³⁰. Klara Blum aus Czernowitz, die in der „Czernowitzer Allgemeinen Zeitung“ und in der „Ostjüdischen Zeitung“ gelegentlich publiziert hatte, fand nach 1934, als sie einen sowjetischen Literaturpreis erhielt und von Wien nach Moskau übersiedelte, in Moskau, nach 1945 in China und in der DDR Publikationsmöglichkeiten für ihre kommunistischen Versutopien, die auch eine rumänische Thematik behandelten³¹. Bei den bisher erwähnten und bei den noch nicht von der Literaturgeschichtsschreibung gewürdigten Autoren, die in mehreren Sprachen schrieben und oft ein eigenwilliges Rumänien-Bild entwarfen, sich jedoch selten als Übersetzer in Szene setzten, wäre festzustellen, wie viel sie zu einer Intensivierung deutsch-rumänischer Beziehungen beigetragen haben.

²⁶ Die Übersetzung von Felix Braun-Ettimiu, Victor: *Prometheus*. Mit einem Vorwort von Hugo von Hofmannsthal, Leipzig: Insel 1923 — gehört ebenso zu den Seltenheiten wie Max Hochdorfs Übertragung des Stückes „Schattensymphonie“ von Alexander Dominic (Potsdam: Kiepenheuer 1922).

²⁷ Dazu: Corbea, Andrei: Ein deutscher Publizist rumänischer Herkunft. In: Rumänisch-deutsche Interferenzen, siehe a.a.O., S. 163—184.

²⁸ Dazu: Fassel, Horst: Ein vergessener Banater deutscher Autor: René Philipp Müller aus Karansebesch. In: Beiträge zur deutschen Kultur, I (1984), Nr. 3, S. 18—31.

²⁹ Anhaltspunkte dazu sind in Fülöp-Millers Korrespondenz vorhanden. Siehe dazu Fassel, Horst: Der Nachlaß von René Philipp Müller in der Bayerischen Staatsbibliothek München. In: *Interferențe culturale româno-germane, Rumänisch-deutsche Kulturinterferenzen*. Hrsg. Andrei Corbea und Octavian Nicolae. Iasi 1986, S. 172—177.

³⁰ Siehe dazu: Fassel, Horst: Die Einsamkeit des Leo Katz oder die Standhaftigkeit eines Wunschdenkens. In: *Die Bukowina. Studien zu einer versunkenen Literaturlandschaft* Hrsg. von Dietmar Goltzschnigg und Anton Schwob. Tübingen 1990, S. 199—214; Ders.: Leo Katz. In: *Ostdeutsche Gedenktage 1992*. Bonn 1991, S. 22—24.

³¹ Dazu: Fassel, Horst: Mythos und Pamphlet. Die Distanz zur Wirklichkeit in der Exilliteratur. In: *Exil*, 2 (1982), nr. 2, S. 48—59.

Ein Kapitel für sich müßte dem Austausch von Wissenschaftlern³², bildenden Künstlern und Musikern gewidmet werden³³. Vor allem die Tourneen namhafter Künstler aus Deutschland in Rumänien und aus Rumänien in Deutschland bieten reichhaltige Beispiele eines Zusammenwirkens. Selbst während des Krieges wurde diese Konzerttätigkeit nicht unterbrochen, zeitweise sogar intensiviert³⁴. Aber über die Rezeption deutscher Musik in Rumänien und rumänischer Musik in Deutschland fehlen vergleichende Untersuchungen.

2. In Rumänien gingen die Kultureinrichtungen der verschiedenen ethnischen Gruppen getrennte Wege. Es gibt keine einzige landesweite Initiative, die eine Symbiose anstrebte. Dafür sind regional Ansätze zu einem ethnienübergreifenden Konsens vorhanden. Am bekanntesten war dabei die Tätigkeit der Klausenburger Zeitschrift „Cultura“, die 1924 unter dem Direktorat von Sextil Puscariu in vier Nummern in rumänischer, ungarischer, deutscher und französischer Sprache Beiträge abdruckte und die Absicht hegte, einen Transsilvanismus zu pflegen, der auf gegenseitige Kenntnis und eine gebietseigene Homogenität trotz oder gerade wegen der sprachlichen und kulturellen Vielfalt beruhen sollte. Eine gebietsspezifische Mentalität sollte sich herausbilden und widerspiegelt werden. Obwohl die einzige monographische Arbeit über die Klausenburger Zeitschrift, Zsolt Lengyels „Die falsche Alternative. Zum CULTURA-Modell der deutsch-rumänisch-ungarischen Verbindungen im Rumänien der Zwischenkriegszeit“³⁵ die Ansicht vertritt, daß diese Zeitschrift ein mißlungener Ansatz interethnischer Kommunikation gewesen sei, steht fest, daß sie den Vorstellungen entsprach, die Akademiker in Rumänien – politischen Unbilden zum Trotz – verwirklichen wollten.

Zwei Einrichtungen, deren Leistungen noch nicht hinreichend gewürdigt wurden, spielen bei einem überregionalen und bei einem deutsch-rumänischen Kulturaustausch eine Rolle: die Sommerkurse Iorgas in Valenii de Munte, bei denen auch deutsche Wissenschaftler und Kulturpolitiker als Referenten und Kursteilnehmer anwesend waren (Karl Kurt Klein, Richard Csaki, Friedrich Teutsch, Nikolaus Schmidt)³⁶ und die seit 1920 funktionierende Hochschulkurse in Hermannstadt, für die Professoren aus Deutschland, ebenso Vortragende aus allen deutschen Gruppen Rumäniens und

³² Das Echo der Konzertreisen von George Enescu in der deutschen Presse Rumäniens könnte erforscht werden, ebenso die rumänische Kritik auf Gastspiele der Berliner Oper, der Dresdener Oper, der verschiedenen Symphonieorchester. Zum Beispiel: Konzert Enescu, in: Lugoscher Zeitung, Jg. 31, Nr. 121, 7.11.1923, S. 2; Konzert Georg Enescu, in: Lugoscher Zeitung, Jg. 35, Nr. 13, 13.2.1927, S. 3.

³³ Dies hing mit der Politik des Dritten Reichs zusammen, die Verbündeten durch Kulturleistungen zu beeindrucken und gleichzeitig, durch die Opern, Symphonieorchester und – auf niedrigerem Niveau – durch die Reichstheaterzüge und Spielscharen – von der militärischen Rückschlägen und Belastungen abzulenken.

³⁴ In: *Forschungen über Siebenbürgen und seine Nachbarn. Festschrift für Attila T. Szabó und Zsigmond Jakó*, München: Trofenik 1988, S. 91–102.

³⁵ Dazu: Sân-Giorgiu, Ion: *O cetate a culturii: Valenii de Munte*. Valenii de Munte, 1928.

³⁶ Aus den gedruckten Programmen ist die Thematik der einzelnen Vorträge zu ersehen. Siehe vor allem: *Deutsches Kulturamt in Rumänien. Festschrift des Deutschen Hochschulkurses*. II. Jahr. Hermannstadt-Sibiu 1931, 46 S. Dort sind auch Referattexte abgedruckt.

rumänische Persönlichkeiten (Nicolae Iorga, Petre Andrei) eingeladen wurden³⁷. In den späten zwanziger Jahren fehlen die Referenten aus den nicht-siebenbürgischen Gebieten; das hatte mit einer zunehmenden Regionalisierung — statt einer überregionalen Nivellierung — zu tun, die schon erwähnt wurde. Im Banat wurden ebenso wie im Sathmarer Gebiet „Pädagogische Wochen“ abgehalten, an denen Referenten aus Deutschland und Österreich teilnahmen; rumänischen Kollegen wurden nicht dazugebeten. Die regionale und ethnische Abkapselung aber ging weiter. Wir haben einige publizistische Alleingänge in den Regionen schon erwähnt.

Erstaunlich war, daß die Mehrsprachenzeitschriften, die noch in den zwanziger Jahren — meist kurzfristig — existiert hatten, in den dreißiger Jahren abnahmen³⁸. Ebenso ging die Zahl der Autoren zurück, die in mehreren Sprachen schrieben. Daß dies auf den Prozeß einer Einigelung in ethnischer Selbstzufriedenheit und regionaler Beschaulichkeit zurückgeht, kann vermutet werden. Die Trennlinien zwischen den deutschen Gruppen und zwischen deutschen und nichtdeutschen Gemeinschaften wurden deutlicher. Trotzdem gab es durch die Rezeption der Werke aus anderen Gruppen und Sprachen eine Kommunikation, die politische und gruppeninterne Barrieren überwand.

3. Bei der Vermittlertätigkeit werden gewöhnlich Übersetzungen genannt. Dabei ist zunächst zu beachten, daß durch den Wechsel der Staatszugehörigkeit eine neue Loyalität gefordert war, so daß die Übersetzungen aus dem Rumänischen — nicht nur in den Publikationen der Deutschen aus Rumänien — verständlicherweise zunahmen; ebenso ist nachvollziehbar, daß die Nachdichtungen aus dem Ungarischen oder aus dem Russischen in Siebenbürgen, dem Banat und in Bessarabien nach 1918 abnahmen, ohne ganz zu verschwinden. Sicherlich ist es von größerer Relevanz, wenn man sich einer Kultur annimmt, die nicht einer privilegierten, handlungsmächtigen und staatstragenden Gemeinschaft angehört. Die deutschen Übersetzungen aus dem Rumänischen, die vor 1918 außerhalb der beiden Donaufürstentümer Moldau und Walachei (nach 1881 Rumäniens) entstanden, lassen ein legitimes Interesse an der Kultur und Sprache der in Ungarn politisch diskriminierten Rumänen erkennen. Dies gilt für die frühen Übersetzungen des Sachsengrafen Valentin Franck von Franckenstein 1679, ebenso für die Nachbildungen rumänischer Volksdichtung bei siebenbürgischen Gelehrten im frühen 18. Jahrhundert. Ebenso trifft es zu auf die Übersetzungsversuche der Gebrüder Schott, auf die eines Samuel Mökesch oder Johann Karl Schuller³⁹.

In der Zwischenkriegszeit nahm die Zahl der Übersetzungen aus der rumänischen Literatur zu, was die Buchausgaben nicht erkennen lassen.

³⁷ Dazu: Fassel, Horst: Aspekte einer geschichtlichen Kontinuität. Gruppenselbstverständnis in ein- und mehrsprachigen Periodika in Rumänien, In: *Methodologische und literarhistorische Studien zur deutschen Literatur Ostmittel- und Südosteuropas*. Hrsg. von Anton Schwob. München: Südostdeutsches Kulturwerk 1994, S. 123–140.

³⁸ Schott, Arthur und Albert: *Walachische Märchen*. Stuttgart und Tübingen: Cotta 1845; Mökesch, Samuel: *Rumänische Dichtungen*, Hermannstadt: Hochmeister 1851; Schuller, Johann Karl: *Rumänische Gedichte und Sprichwörter, während des Aufenthaltes in Bukarest gesammelt und übersetzt*. Hermannstadt: Steinhausen 1832.

³⁹ Weitere Belege von 1922 bis 1944 in der Kartei des Projekts Kulturforschung am Institut für donauschwäbische Geschichte in Tübingen.

Die meisten Übersetzungen erschienen in der deutschen Tagespresse; der Erscheinungsort grenzte die Rezeptionsmöglichkeiten für ausländische Zielgruppen ein. In Deutschland selbst wurden vor allem in den späten dreißiger und in den vierziger Jahren, als Rumänien ein Verbündeter im Krieg war, Übersetzungen — auch für Theateraufführungen — gefördert.

Eine andere Form der Vermittlung war, landeskundliche Beiträge über Rumänien und damit Informationen über rumänische Geschichte bereitzustellen. „Die Woche“ publizierte im April 1939 ein Rumänien-Sonderheft, die Zeitschrift „Volk im Osten“ gab als Nummer 7–8 im Jahre 1940 eine Rumäniennummer heraus⁴⁰. In allen diesen Sonderausgaben steuerten Deutsche aus Rumänien ihre Darstellungen und ihr Wissen bei. Allerdings ist die Zahl der Beiträge über die jeweils eigene deutsche Gruppe in binnendeutschen Publikationen noch häufiger. Das war schon im Jahre 1923 so, als die Stuttgarter Zeitschrift „Der Auslandsdeutsche“ ein Donauschwabenheft herausgab und die Deutsche kulturpolitische Gesellschaft in Leipzig im gleichen Jahr eine Banat-Nummer publizierte⁴¹. Auf die nichtdeutschen Nachbarn wurde in solchen Publikationen nur in Ausnahmefällen eingegangen.

Aber auch die regionale Isolation innerhalb der deutschen Gruppen nahm zu. Wenn noch von 1920–1924 in Hermannstadt die „Deutsche Tagespost“ alle deutschen Gruppen in Großrumänien vorstellen und vertreten wollte, wenn nach 1926 die Zeitschrift „Ostland“ dasselbe wiederholte, waren bis zu den NS-Ansätzen, die landesweit wirken sollten (wie „Der Aufbau. Monatsschrift für Volksglauben, Volkskultur, Volkswirtschaft“, der 1934 in Hermannstadt zu erscheinen begann, als Organ der Fabritius-Anhänger galt und von dem Wahlbanater Karl von Möller herausgegeben wurde⁴²), auf regionale Exklusivität bedacht. Eine Ausnahme bildete — auch in den dreißiger Jahren — der in Bukarest erscheinende „Deutsche Kalender für Rumänien“, der alle deutschen Minderheitengruppen vertreten wollte und auf ein politisches Programm verzichtete. In den dreißiger Jahren und von 1941–1944 — Beispiel: „Südostdeutsche Tageszeitung“ (mit Regionalausgaben für das Banat und Siebenbürgen) war nur die nationalsozialistische Presse in Rumänien bereit, ethnische und politische Gleichgesinntheit überregional zu veranschaulichen. Das Interesse an rumänischer Kultur war in diesen Veröffentlichungen bedeutend geringer als es in den nicht gleichgeschalteten Periodika der Fall gewesen war.

C

Ein regionales Beispiel: das rumänische Banat.

Wenn ein überregionaler Konsens der deutschen Minderheit nur in den „Aufbruchsjahren“ nach 1918 angestrebt wurde, als alle Gemeinschaften außer den Siebenbürger Sachsen Geborgenheit in der ethnischen Gesamtgruppe suchten und wenn nur in den Jahren der Gleichschaltung und der Abhängigkeit von binnendeutschen Vorgaben erneut ein überregionaler Konsens sich durchzusetzen vermochte dann ist eine Beschäftigung mit einer

⁴⁰ Siehe dazu u.a. in: Lugoscher Zeitung, Jg. 31, Nr. 126, 18.11.1923, S. 3.

⁴¹ Die Nummer 1 erschien im Juni 1934; die Zeitschrift nannte sich im Untertitel: „Blatt zur Förderung des deutschen Schrifttums“.

⁴² Die schon erwähnte Autonomiepartei für Ungarn, die Deutsch-Schwäbische Volkspartei für Rumänien, eine Gruppierung um Reinhold Heegn für Jugoslawien.

regionalen Sonderentwicklung von Bedeutung. Im Ostteil des Banats, der zwei Drittel des ehemaligen Territoriums der Provinz umfaßte, begann das Umdenken im Jahre 1918.

Die Homogenität der Banater Schwaben war bis zuletzt eine relative. Nicht nur, daß sich ein Stadt-Land-Antagonismus bemerkbar machte, so daß im Südbanat die Industrie- und Bergbaugebiete eine Eigenentwicklung durchliefen, sondern es gab auch die Aufspaltung der Gruppe, die damit begann, daß sich drei Gruppen für die Zugehörigkeit des Banats zu Ungarn, Rumänien und Jugoslawien einsetzten⁴³, eine weitere Gruppierung eine selbständige Banater Republik beanspruchte. Durch die Gründung der Deutsch-Schwäbischen Volksgemeinschaft wurde 1921 eine Einheit erreicht, aber die jeweilige Selbstherrlichkeit wurde beibehalten. Unter konservativ-christlicher Führung (Kaspar Muth, Franz Blaskovics) versuchte die Volksgemeinschaft, sowohl die Kontakte zu den Nachbarn im Banat als auch zu den früheren k. u. k. Zentren aufrecht zu erhalten. Dem stand eine immer extremer nationalistische Tendenz entgegen, die alle politischen Gruppierungen erfaßte, so daß bei diesem Thema — Gruppenidentität und gruppenspezifische Geschichte und Eigenleistung — die Unterschiede zwischen den einzelnen Gruppierungen immer geringer wurden.

Die „Schwäbische Volkspresse“ (1919—1925)⁴⁴ und ihr „Schwäbischer Volkskalender“ (1921—1941) wurden zum Organ der organisierten Mehrheit der Banater Schwaben. Hier wurde der Versuch unternommen, eine Einheit der gesamten Banater Bevölkerung, bzw. der Akademikerkreise, herzustellen. Mit der rumänischen Lyra-Gesellschaft und der ungarischen — Vereinigung gab es in der Redoute und im Militärcasino in Temeswar gemeinsame Veranstaltungen. Vertreter der rumänischen Schriftsteller (Ion Minulescu, Camil Petrescu) traten gemeinsam mit den deutschen Autoren Franz Xaver Kappus, Otto Alscher, Karl von Möller auf, ebenso mit ungarischen Lokalgrößen. Es gab im Rahmen des Philharmonischen Vereins gemeinsame Konzerte. Von Kappus und Alscher, die schon in Belgrad und Budapest bis 1919 ähnliche Versuche unternommen hatten, wurde versucht, die europäische literarische Moderne im Banat heimisch zu machen. Dazu gehörten editorische Projekte, zum Beispiel der dreisprachige „Illustrierte Weltspiegel“, den die Genannten im Jahre 1922 herausgaben und der Übersetzungen aus den Literaturen Rumäniens ebenso miteinschloß wie die Versuche der Banater deutschen Autoren. Kappus selbst legte mit seinen Erzählungen in der gesamten Tagespresse Rumäniens, mit seinem Roman „Die Peitsche im Antlitz“ (1921), Alscher mit seinen Tiererzählungen — wie er ähnlich in den namhaften expressionistischen Periodika „Aktion“ und „Der Brenner“ seit 1910 veröffentlicht hatte — Beispiele einer modernistischen Literatur vor. In der Banater Hauptstadt scheiterte ihr Versuch, eine solche Literatur hoffähig zu machen. In Arad wurde die Initiative fortgesetzt. Die Mehrsprachenzeitschriften „Genius“ (1924—1926) und „Periszkóp“ (1925—1926) bemühten sich um eine kulturelle Symbiose. Zoltán Franyó, als Übersetzer rumänischer Ly-

⁴³ Im Frühjahr 1925 erfolgte eine Titeländerung in „Banater Deutsche Zeitung“.

⁴⁴ Franyó, Zoltán: *Rumänische Dichter. Eine Anthologie zeitgenössischer Lyrik*. Timișoara: Genius 1932.

rik⁴⁵ bestens eingeführt, nannte seine Zeitschrift „Genius“ eine „Rundschau der Universalen Kultur“; dabei war nicht nur der Zeitschriftentitel viersprachig. In der Zeitschrift „Genius“, die in Amsterdam, Belgrad, Berlin, Budapest, Kalkutta, Florenz, Jerusalem, Paris, Prag ständige Mitarbeiter aufweisen konnte, erschienen wichtige französische, englische, italienische Autoren der Moderne, ebenso Vertreter der deutschen Literaturavantgarde; in Rumänien wurden Beziehungen zu dem „Gindirea“ — Kreis geknüpft. Lucian Blaga, Alexandru Philippide, Alfred Mosoiu wurden ins Deutsche und ins Ungarische übersetzt. Erwähnenswert ist auch der Anteil der Essays, die wichtige Aspekte der zeitgenössischen Literatur und Kunst beachteten. Franyó selbst steuerte zum Beispiel eine bemerkenswerte Darstellung des Expressionismus bei: „Emberirodalom“ (Literatura omului)⁴⁶. Auch die anderen Befürworter der Moderne übersetzten recht viel aus dem Rumänischen: Kappus, Robert Reiter⁴⁷. Die regionalen Verbindungen zwischen den Kulturen waren angesichts einer als nötig erachteten Integration in europäische Bezüge von Bedeutung.

Auch der ethnozentrierte Flügel besaß einen Befürworter der deutsch-rumänischen Literaturkontakte: Viktor Orendi-Hommenau, der gebürtige Siebenbürger Sachse, hatte in seiner Zeitschrift „Von der Heide“ seit 1909 der rumänischen Dichtung Aufmerksamkeit gezollt und oft genug selbst Werke dieser Literatur ins Deutsche übertragen. Orendi-Hommenau, der wegen seiner deutschnationalen Haltung im Königreich Ungarn in politischen Prozessen verurteilt worden war, engagierte sich im „Banater Tagblatt“ für das neue Staatsvolk. Er tat dies auch in Veröffentlichungen in Buchform und verfolgte damit — zum Teil — auch antimadjarische Absichten. Am kennzeichnendsten sind seine Polemiken mit ungarischen Nationalisten in den frühen vierziger Jahren⁴⁸. Bis dahin hatte sich der Autor schon den Beinamen „Romenau“ verdient, der auf sein Engagement für Rumänien und rumänische Kultur verwies. Am eindrucksvollsten sind seine Eminescu-Übersetzungen⁴⁹, aber auch seine Nachdichtungen in der Zeitschrift „Von der Heide“ verdienen Beachtung⁵⁰. Bemühungen, die rumänische Volksdichtung zu erkennen, sind der Untersuchung: „Literatur und Volkskunst der Rumänen“ anzumerken. Orendi-Hommenau war tatsächlich ein wichtiger Initiator interethnischer Beziehungen. Für das Banat typisch waren jedoch nicht nur die Versuche von deutscher Seite, einen Dialog zu führen. Auch die Rumänen antworteten darauf, so daß für Orendi-Hommenau der bisher viel zu wenig bekannte Lucian Costin⁵¹ in als rumänische

⁴⁵ Siehe Pongrácz, Maria: Genius (1924–1926). Eine Zeitschrift für Weltkultur. In: Banatica, 11 (1994), Nr. 4 (im Druck); ebenso Fassel, Horst: Expresionismul german și literatura română. Aspecte privind receptarea unui curent literar. In: Anuar de lingvistică și istorie literară, Iași, Bd. 28, 1981–1982, S. 21–36.

⁴⁶ Crainic, Nichifor: Terzienen für Freunde. In: BDZ, Jg. 7, Nr. 201, 6.9.1925, S. 1; Maniu, Adrian: Fern-spät. In: Banater Deutsche Zeitung (BDZ), Jg. 7, Nr. 218, 27. 9.1925, S. 1.

⁴⁷ Siehe Orendi-Hommenau, Viktor: Madjarisches, allzu Madjarisches: *Ein kleiner Beitrag zur Minderheitenfrage in Ungarn*, Bukarest 1940; Ders.: *Ihr wahres Gesicht. Ein rot-weiß-grüner Kulturfilm aus Madjarien*, Bukarest 1941.

⁴⁸ Eminescu, Mihai: *Ausgewählte Gedichte in deutscher Übersetzung*. Temeswar, 1932.

⁴⁹ Dazu Engel, Walter: „Von der Heide“. *Anthologie einer Zeitschrift*: Bukarest: Kriterion 1978; Ders.: *Deutsche Literatur im Banat (1840–1939). Der Beitrag der Kulturzeitschriften zum banatschwäbischen Geistesleben*. Heidelberg: Groos 1982.

⁵⁰ Temeswar, 1928.

⁵¹ Siehe Ungureanu, Cornel: Lucian Costin und die literarischen Enklaven. In: Banatica, 11 (1994), Nr. 4 (im Druck).

Parallelschienen betrachtet werden kann. Cornel Ungureanu, der sich mit dessen Werk auseinandersetzte, verwies u.a. auf Costins Vortrag „Eminescu und Goethe“ (1924), auf die „Literarischen Ausblicke“ (Karansebesch 1933), auf „Tălmăciri din liricii germani contemporani“ (Timișoara 1926) und auf „Peisagii și simfonii“ (Craiova 1936).

EMPIRE ET SACERDOCE À BYZANCE AU TEMPS DES PALÉOLOGUES

TUDOR TEOTEOI

L'unité entre l'État et l'Église byzantine s'est vue, dans un premier temps, reprise à leur compte et concurrencée par les voisins balkaniques de l'Empire, puis — après l'an 1204 — disloquée et exilée du fait des Occidentaux. Aussi, les Lascaris et les Paléologues se sont-ils donnés pour but constant la restauration du pouvoir impérial dans les moules byzantins traditionnels: l'universalisme chrétien, l'unité de l'État et de l'Église, le maintien des prérogatives que les canons de l'organisation ecclésiastique accordaient aux basileis, ainsi que le maintien du gouvernement centralisé. Mais, vers le milieu du XIV^e siècle, tous ces efforts s'avèreront presque entièrement voués à l'échec. Leur unique résultat de quelque importance sera une certaine expansion territoriale en Europe, résultat aléatoire, du reste, car de durée éphémère et de caractère transitoire, auquel il convient d'ajouter, néanmoins, le retour à Constantinople de la capitale impériale. Le fait est qu'à l'époque un nouvel équilibre s'ébauchait dans cette partie du monde. Or, dans le cadre de ce nouvel équilibre, de sujet, Byzance allait devenir simple objet.

En Occident, l'universalisme chrétien tombait en désuétude de façon évidente, car les forces de tendance universaliste abordaient leur déclin, minées par la longue lutte pour le pouvoir qui avait opposé l'Empire à la Papauté. Cette lutte une fois achevée, elles se trouvèrent confrontées au processus irréversible au bout duquel différentes unités territoriales allaient devenir des États centralisés. C'est ce que les textes byzantins appellent la « polyarchie » occidentale qui, après 1204, avait envahi aussi le territoire byzantin. Les mêmes sources byzantines magnifiaient les succès enregistrés par les Lascaris et le premier Paléologue dans leur combat contre cette force envahissante, glorifiant de façon implicite la restauration de la « monarchie » byzantine dans ses dimensions traditionnelles. Toutefois, vers 1350, la vanité d'une telle entreprise s'imposera, la « polyarchie » s'étant avérée impossible à extirper; qui plus est, elle ne cessait d'envahir des segments de plus en plus importants de la vie économique, politique et spirituelle de l'Empire.

L'entrée en jeu des républiques marchandes d'Italie devait constituer un puissant ferment de dissolution des structures traditionnelles. Malgré les dissensions d'ordre religieux, une collaboration remarquable gréco-latine devait se développer dans le cadre des pratiques prémodernes promues par ces républiques marchandes dans le domaine des activités d'échange, d'em-

prunt et de crédit¹. Il convient de retenir, d'ailleurs, que l'une des principales activités de succès qui a distingué la Grécité post-byzantine était le commerce.

D'autres sources (et ce n'est pas simple hasard s'il s'agit de sources hagiographiques) soulignent l'incompatibilité des modes de vie byzantin et latin dans le territoire naguère byzantin, mais occupé par les Occidentaux. Décédé vers le milieu du XIV^e siècle, le moine-ermite Sava le Jeune a entrepris un grand périple, qui le mena au Chypre, en Syrie et Palestine, dans la péninsule de Sinai, ainsi que dans les îles de Crète et d'Eubée; il aborda en Grèce continentale et dans l'île de Ténédos, avant d'aboutir à Constantinople. Au cours de ce long voyage, notre personnage, représentant un mode de vie et une direction spirituelle qui se prétendaient de caractère véritablement byzantin, était entré plusieurs fois en conflit avec « le monde latin » de l'île de Chypre, englobant notables et dignitaires laïques, ainsi que porteparole de l'ordre monastique². La même complète absence d'adhérence au monde occidental se manifestera à l'occasion de sa visite à Athènes, la cité « merveilleuse de sagesse » de jadis. Il n'y trouva rien de ce qui lui avait assuré par le passé sa grande renommée. Tout au contraire, il se trouva en mesure de constater que tout était devenu « barbare dans le parler et les mœurs », remplaçant le prestige et la pléiade des sages de jadis, ce qui le détermina à quitter rapidement les lieux et poursuivre son itinéraire vers Patras (Neopatrai) et le reste de l'Hellade³.

À l'extinction de la dynastie des Anges en Epire (1318), au moment où plusieurs cités de la région rentrèrent sous l'administration byzantine, l'empereur Andronic II a accordé à la ville de Iannina, entre autres privilèges, celui de maintenir la monnaie occidentale de valeur supérieure à celle byzantine, dépréciée⁴. Ce n'était pas le fait du hasard si l'un des plus importants diocèses byzantins était au XIV^e siècle Monembasia, grand port et riche centre marchand⁵. La situation florissante des régions soumises au pouvoir ou seulement influencées par les facteurs économiques et marchands de l'Occident contrastait de façon frappante avec la pauvreté de la société byzantine, pauvreté généralisée aussi bien à l'échelon étatique qu'à l'échelon ecclésiastique⁶.

Toutefois, les différences de civilisation, de sensibilité esthétique, de vie spirituelle, séparant le monde byzantin du monde occidental, n'excluaient guère les infiltrations, notamment d'ordre matériel, dont le premier se laissait pénétrer par le second. En effet, la fluidité du corps social byzantin loin de la rendre imperméable aux influences étrangères, les favorisait. S'étant

¹ N. Oikonomides, *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIII^e – XV^e siècles)*, Montréal-Paris 1979, pp. 57–6 et 81–83.

² D. Tsamēs, *Philotheou tou Kokkinou Hagiologika Erga*, I (*Thesalonikeis Hagioi*), Thessalonique 1985, pp. 198–199 et 206–209.

³ Il s'agit de la Nouvelle Patras et non de l'Ancienne du Péloponnèse, vers laquelle se dirigeait Sava. L'épisode se situe dans le temps sur la fin du règne d'Andronic II (1282–1328). Athènes subissait alors la domination catalane.

⁴ F. Miklosich – Jos. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi* (= MM), III, Vienne, 1871, p. 11.

⁵ MM I, Vienne 1860, p. 126–129; *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, fasc. V, par J. Darrouzès, A. A., Paris 1977, no 2119, p. 90; N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 88.

⁶ MM II, Vienne 1862, p. 61–62 (document du mois de mai 1384) = *Les Regestes... du Patriarcat...*, fasc. VI, Paris 1979, no 2769, p. 77.

rendu à Rhodes sur la fin de l'année 1351, l'historien Grégoras a constaté la majorité écrasante de sa population byzantine, les Hospitaliers, pourtant les maîtres de l'île depuis presque un demi-siècle, n'ayant point leur mot à dire sous ce rapport. Les indigènes sont « du même sang que nous, de foi orthodoxe et utilisent la même langue que la nôtre, venue de l'Hellade. Car ils sont les fils des mêmes hommes qui, il n'y a pas si longtemps encore, avaient combattu de toutes leurs forces les bateaux latins qui entreprenaient, avec une grande quantité d'armes, de les attaquer. Ces hommes avaient été vaincus et soumis contre leur volonté; certains étaient encore en vie bien qu'ayant atteint à l'extrême vieillesse; ils se rappelaient, néanmoins, le bonheur de jadis et en parlaient même aux étrangers qui voulaient savoir comment avait-on échangé la liberté contre le joug de la servitude. A cela, ils répondaient que leur situation n'était pas, et de loin, si difficile, que ça; que, tout au contraire, l'ordre gouvernait les marchés et les jugements dans l'île, la cupidité si commune ailleurs lui faisant absolument défaut; l'acquisition des marchandises étaient à la portée de tous, riches ou pauvres, de sorte que les habitants menaient une vie dépourvue de soucis à cet égard »⁷.

Si le pouvoir latin présentait des avantages qui le rendaient acceptable à l'échelon économique en égale mesure pour les ressortissants des couches aisées et les gens du commun, à l'échelon de la noblesse les alliances matrimoniales étaient devenues une règle générale, d'autant plus fréquente que l'on se rapprochait des familles régnantes, les Paléologues et les Cantacuzènes. Les études généalogiques et de prosopographie concernant l'époque des Paléologues, qui ont pris un grand essor durant les dernières décennies, attestent pleinement cette remarque. Réalités et états d'esprit occidentaux ont eu, de la sorte, plusieurs soupapes leur permettant de s'infiltrer dans la société byzantine et d'y favoriser des prises de position diversifiées et nuancées face à la rigidité des patrons consacrés par une longue tradition. Ce processus de diversification a travaillé suivant trois directions, en produisant trois clivages dans la société byzantine, à différents échelons, comme suit: (a) à l'échelon politique, par la diffusion du concept de l'unité territoriale au dépens de la formule médiévale de l'Empire unique et universel — phénomène perçu par les textes byzantins comme une réaction de la « polyarchie » occidentale contre la « monarchie » byzantine; (b) à l'échelon institutionnel, par les tentatives de l'Eglise byzantine de s'émanciper de la tutelle impériale et (c) à l'échelon spirituel, par un essai d'introduire et homologuer le rôle de la raison humaine dans le domaine théologique, essai incarné dans la dispute hésychaste.

Sur les trois clivages opérés au sein de la société byzantine au temps des Paléologues et manifestés comme autant de provocations du monde occidental à l'adresse des traditions byzantines, seul le premier peut passer pour réussi. En effet, il a contribué à l'affaiblissement et à la chute même de l'Empire. Toutefois, compte tenu de ce que cet aspect a été déjà abordé par l'historiographie, nous même ayant traité séparément à une autre occasion l'affrontement des notions de « monarchie » et « polyarchie » à Byzance, nous nous

⁷ Nic. Gregoras, *Byzantina Historia*, III, Bonn 1832, p. 12. Après la chute des dernières possessions des croisés en Syrie (1291), les chevaliers hospitaliers se sont emparés de Rhodes en 1306—1308; auparavant, le roi du Chypre, Henri II de Lusignan (1285—1324) les avait invités temporairement à Limassol (Ch. Diehl — R. Guiland — Lys. Oeconomos — R. Grousset, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*, Paris 1945, p. 588.

proposons, en ce qui suit, d'aborder les deux autres aspects en question et tout d'abord leur diffusion au sein de la société byzantine, pour nous arrêter ensuite sur la réponse que leur a donné la tradition de Byzance, réponse les vouant à l'échec.

I. TENTATIVES DE CHANGEMENT

1. LA TENTATIVE DE SÉPARER LE SACERDOCE DE L'EMPIRE

Il y a dans le très disputé Discours « anti-zélate » de Nikolaos Kabasilas un paragraphe dont la portée a échappé jusqu'à présent à ceux qui se sont penchés sur cette source. Il s'agit de la remarque de l'auteur à propos de la toute puissance de l'Etat s'exerçant sur la propriété au point de l'abolir à l'échelon individuel, ce qui représente un facteur paralysant de l'économie. En effet, dans un tel état des choses, « qui s'appliquerait encore à gagner une fortune, quel serait l'artisan, quel serait le paysan, quel serait le marchand à même de travailler, s'il savait que tous les biens sont pour le profit d'autres que lui? Comment s'emploierait à l'exercice de la sagesse celui qui vit dans la pauvreté ou s'intéresserait-il aux choses militaires, comment irait-il encore élaborer des lois ou apprendre les règlements de l'armée? D'où proviendraient les revenus publics, si partout régnait la pauvreté? »⁸ A partir de là, l'écrivain préconise le besoin d'assurer aux sujets de l'Empire non seulement leurs droits, mais aussi leur liberté (*eleutheria*). Le concept nous fait penser aux moments chargés de tension entre l'autorité impériale et l'Eglise. Parmi ces moments, celui qui s'était prolongé le plus avait été l'iconoclasme, quand les défenseurs du culte des icônes avaient demandé instamment « la liberté » de l'Eglise par rapport à l'Empire. Sous le règne des Paléologues, la propension du Sacerdoce à se séparer de l'Empire prend un caractère encore plus tranchant. Kabasilas nous apprend aussi que certains de ses contemporains et compatriotes — qu'il combat, du reste, avec véhémence — prétendaient que « le temps des lois de Dieu est révolu; sans doute, le fait qu'auparavant elles avaient tout gouverné s'est avéré utile, mais qu'à présent cela ne sert à rien »⁹. En réalité, ses contemporains ne déniaient pas de façon absolue la valabilité des lois ecclésiastiques; ils ne faisaient que militer en vue de les retenir dans les strictes limites de l'Eglise, afin de laisser aux lois laïques toute leur autorité dans le domaine laïc: le profane se voulait émancipé de sous l'autorité du sacré.

La remarque se vérifie inversement aussi: à certains moments, le sacré, de son côté, se voulait indépendant par rapport à l'élément profane, autrement dit l'institution ecclésiastique manifestait toujours des velléités d'indépendance vis-à-vis de l'autorité impériale. Notons à titre d'exemple en ce sens la contrariété du patriarche constantinopolitain Euthymios II en 1416 face à la promotion de par la seule volonté de l'empereur de l'évêque de Polyana au rang de métropolite de la Moldavie. En attendant le retour de Pélopon-

⁸ I. Ševčenko, *Nicolas Cabasilas' « Anti-zealot » Discourse: A Reinterpretation*, « *Dumbarton Oaks Papers* », XI, 1957, p. 104, §. 26, lignes 7—15.

⁹ *Ibidem*, p. 107, §. 31.

nèse de l'empereur, le patriarche rongait son frein, car il « supportait difficilement l'événement advenu et se préparait à tout prix pour qu'à la rentrée de l'empereur l'Eglise soit rémanée de façon à ne plus être gouvernée par lui »¹⁰. Comme la première partie de la source qui nous relate cet épisode s'est perdue, nous n'en connaissons pas tous les détails. Ce qui est évident, c'est que l'empereur de Byzance jouissait du droit canonique de nommer ou transférer un prélat. Ses attributions sacrées ne pouvaient faire un objet de contestation. La portée de cet épisode réside dans le fait qu'il débouche sur le problème de la limitation des droits d'intervention de l'empereur dans le domaine du sacré, par conséquent le départageant entre la sphère de l'Empire et celle du Sacerdoce. Pour ce qui était du Sacerdoce, il y avait toute une série de délimitations regardant l'exercice des activités propres à la condition laïque, par exemple, l'interdiction opposée au clergé (séculier ou monastique) de s'adonner au commerce ou à des activités militaires. Un document du patriarche Loukas Chrysoberges (XII^e siècle) estimait particulièrement nocive cette sorte d'activités, qui « mélangent choses divines et choses humaines »¹¹. Sous le règne des Paléologues il y a eu des cas où des membres du clergé, à l'instar de leurs confrères occidentaux, prenaient les armes pour combattre les Turcs envahisseurs. Le synode patriarcal blâmait sévèrement de telles initiatives, alors que l'empereur semblait faire preuve de plus d'indulgence à cet égard.

Le problème du départageant des attributions se devait d'être considéré avant tout face aux attributions sacrées dont jouissait l'empereur. Même si transparaissant dans les textes de façon épisodique, le fait ne mérite pas moins d'être pris en considération. Le document élaboré par le synode de Constantinople au sujet des « droits de l'empereur en matière ecclésiastique » est de moindre importance de par ses seules énumérations ou omissions (du reste susceptibles d'être complétées grâce à d'autres sources), que — et surtout — de par le fait qui en découle que, dans certaines circonstances, le départageant entre les sphères respectives du Sacerdote et de l'Empire revêtait un caractère d'acuité. Il va sans dire que l'Occident a dû avoir sa part d'influence en ceci. Rappelons que lors du concile florentin à Ferrare, dès le début, le pape Eugène IV a eu un entretien confidentiel avec le patriarche Joseph II. Lorsque, au lendemain de cette entrevue, la délégation byzantine s'est montrée curieuse d'apprendre dans quel climat s'était déroulé l'entretien, le patriarche répondit qu'il a eu lieu sous les meilleurs auspices, mais que « la seule chose qu'il nous a reprochée, c'est la grande servitude par laquelle nous avons soumis l'Eglise au pouvoir séculier »¹².

2. VERS UNE DYARCHIE SPIRITUELLE — UNE TENTATIVE VOUÉE À L'ÉCHEC

En relatant les débats du synode constantinopolitain de l'an 1283, qui s'était soldé par une condamnation de l'Union de Lyon et des thèses du

¹⁰ V. Laurent, *Les « Mémoires » du Grand Ecclésiarque de l'Eglise de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le Concile de Florence (1438—1439)*, Paris 1971, p. 102.

¹¹ M. Gedeon, *Edicta canonica Patriarcharum...*, Leipzig 1970 (= Idem, *Kanonikai diataxeis*, Constantinople 1889), vol. II, p. 13; H.-G. Beck, *Kirche und Clerus im staatlichen Leben von Byzanz*, « Revue des Etudes Byzantines », XXIV, 1966, p. 3 et suiv.

¹² V. Laurent, *Les « Mémoires »...*, p. 240, lignes 11—12.

patriarche « latinophron » Jean Bekkos, Pachymère, l'historien, accuse le patriarche d'avoir eu l'audace d'essayer de résoudre des questions théologiques en usant de la voie de la raison. « Car les choses de Dieu, il convient de les honorer et de les garder plutôt en silence, que de les ranger ou montrer par des mots ». En ce qui concerne Bekkos, il ne s'était pas montré seulement d'accord avec l'addition de « Filioque » au symbole de la foi, mais il s'était même risqué à des recherches « au-delà de la nature et de la pensée humaine », en prenant son élan pour « mesurer la mer infinie de la théologie avec une petite embarcation — la pensée humaine »¹³.

Pachymère expose dans ce paragraphe l'opinion traditionnelle des Byzantins en matière de religiosité — opinion immuable pendant toute la durée de Byzance. La dispute hésychaste regardait, justement, cette continuité de la spiritualité byzantine, qui, bien que mise en question à un moment donné, devait triompher définitivement en fin de compte.

Au commencement du règne d'Andronic III, un moine calabrais, pré-nommé Barlaam et qui « avait revêtu le costume byzantin »¹⁴ (formule qui implique le doute du narrateur quant à son appartenance véritable au monde gréco-orthodoxe), se faisait connaître à Constantinople. Grâce à son savoir et à son éloquence, Barlaam s'était acquis rapidement de hautes protections, y compris la bienveillance impériale, au point même d'obtenir la direction d'un monastère de la Capitale à titre d'higoumène. Peu après, deux dominicains sont arrivés à Constantinople, envoyés du pape Jean XXII et accrédités en tant que porte-parole au sujet de la question de l'union des Eglises. Afin de se faire valoir, à l'instar de quelques autres citoyens de la ville, Barlaam rédigea une suite d'opuscules polémiques occasionnels contre les « Latins ». Ces écrits sont tombés entre les mains de Grégoire Palamas, un moine instruit dans la doctrine de l'hésychia. Or, celui-ci, tout en faisant l'éloge du zèle de Barlaam à combattre l'Eglise occidentale, se montra choqué par son argumentation reposant sur des syllogismes aristotéliques. Même si de tels arguments s'inscrivaient sans conteste dans le cadre de l'orthodoxie byzantine, Palamas ne considérait pas moins pernicieux pour la véritable foi l'usage des syllogismes et du raisonnement suivant les règles de la scholastique occidentale. Aussi, reprochait-il à Barlaam d'avoir opéré avec des syllogismes au lieu de s'être appuyé sur l'Évangile, d'avoir mis en quelque sorte la lumière des syllogismes aristotéliques sur le même plan que la lumière « incréée » du Mont Thabor, qui s'était révélée aux Apôtres lors de la Transfiguration.

L'étincelle allumée ainsi allait gagner peu à peu toute la société byzantine, la querelle hésychaste s'associant par la suite à l'ensemble des luttes sociales et politiques qui la diviseront. Son expansion à large échelle aura lieu après que Barlaam sera rentré en son Italie natale, retournant « aux coutumes et dogmes des Latins, selon lesquels il avait été du reste élevé », comme nous l'apprend le même Grégoras. Les synodes de 1341, 1351 et 1368 apporteront à l'hésychasme palamite une parfaite victoire, de telle sorte qu'un mouvement de teinte ascétique et mystique, propre au monde monastique pour commencer, allait obtenir une assise dogmatique consolidée. À la diffé-

¹³ Θεολογίας Ἰππειρον πέλαγος μικρῶ τινι ἀκατίῳ, ἀνθρωπίνῳ νοῦ, παραμετρεῖν (G. Pachymres, „Historia". vol. I, Bonn 1835, p. 27–28.

¹⁴ Nicephorus Gregoras, *Byzantina Historia*, vol. I, Bonn 1829, p. 559.

rence de ce qui s'était passé en Occident, la théologie byzantine deviendra, à partir de là, nettement mystique. Ce phénomène marquera l'échec total des tentatives faites auparavant à Byzance en vue de forger une théologie démonstrative¹⁵.

Une fois parachevée la victoire des palamites, la dispute idéologique s'est poursuivie sous la forme de l'affrontement entre thomistes et anti-thomistes. Les thomistes étaient en fait des anti-palamites, passés au catholicisme, qui s'opposaient à l'idée de la lumière « incréée » avancée par Palamas, en proclamant la nature matérielle de la lumière qui s'était révélée aux Apôtres sur le Mont Thabor, en accord avec la doctrine thomiste. Naturellement, le caractère évident du thomisme, à Byzance de même qu'en Occident, résidait dans le fait d'accepter l'idée de la nature démonstrative de la théologie, de mettre sur le même plan la vérité de la raison et la vérité de la foi.

Cette théorie d'une double vérité — de la raison et de la foi — eut pour conséquence naturelle en Occident la séparation des deux domaines respectifs, fait marquant l'émancipation de la philosophie, exonérée de la théologie. La tentative d'introduire la raison dans le domaine de la foi, de lui accorder des valences égales à celles de la foi échoua à Byzance. Là, les vérités de la foi étaient « au-dessus de la nature humaine » (*ta hyper physin*), de même que dans la doctrine des néoplatoniciens païens qui y avaient vécu un millénaire auparavant. S'il est vrai que le palamisme ne niait aucunement la valeur des études profanes¹⁶, il préconisait que leur vérité ne pouvait pas équivaler celle de la foi. On les acceptait à la seule condition de se limiter à ce qu'on appelait « la sagesse du dehors » (*sophia he exō*), une sagesse inférieure par rapport à la philosophie « parachevée » (*he teleioteia philosophia*) de la théologie, domaine où la raison, de l'avis des Byzantins, n'avait guère de place.

Il s'ensuit que les effets de la « polyarchie » occidentale se sont faits sentir aussi dans le domaine spirituel¹⁷, sous la forme des tentatives de valider la vérité de la raison dans le plan de la foi, de poser la raison au même niveau que la foi et, implicitement, de séparer, d'émanciper la philosophie par rapport à la théologie. L'échec de ces tentatives prouva que Byzance préférerait maintenir le monopole de la théologie sur les études profanes, la « monarchie » de la foi au dépens d'une future « polyarchie », à l'instauration de laquelle était appelée à contribuer pleinement la faculté humaine de la raison.

II. RÉPONSE DE LA TRADITION BYZANTINE

Le fait que la théologie byzantine ait maintenu jusqu'à la fin une réserve absolue vis-à-vis d'une certaine réflexion philosophique doit être inter-

¹⁵ H.-G. Beck, *Theodoros Methochites. Die Kirche des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München 1952, p. 131—132. Le fait donne un solide appui à la remarque de V. Lossky (*Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris 1944, p. 7) affirmant que toute théologie est implicitement aussi une mystique dans l'acception de l'orthodoxie byzantine (v. aussi la version roumaine du même livre, donnée par le Père V. Răducă sous le titre *Teologia mistică a Bisericii de Răsărit*, București, Editura Anastasia, 1992, p. 36).

¹⁶ G. Schird, *Gregorio Palama e la scienza profana*, dans « Le Millénaire du Mont Athos, 963—1963 », II, Venise-Chevetogne 1965, p. 81—96.

¹⁷ Eloquent s'avère le fait que dans les documents d'époque (MM I, pp. 501—502, et 503—505, des mois d'avril et de juin 1369), le rejet de Barlaam et d'Akindynos par les ecclésiastes byzantins qui avaient adhéré auparavant à cette doctrine a lieu dans le même contexte que le rejet du catholicisme et de la clause « Filioque ».

prété — comme nous l'avons déjà souligné ci-dessus — dans le sens d'un refus opposé à la tendance de plus en plus accusée d'accorder à la philosophie un champ de manifestation indépendante, différent de celui de la théologie. La lutte d'idées connue sous le nom de « la querelle hesychaste », qui a marqué le règne de Jean V Paléologue, ne couvrait pas uniquement la question théologique, présentant aussi un côté social-politique. Son résultat devait s'incarner dans la perpétuation de l'universalisme médiéval à Byzance, ainsi que dans l'unité philosophie-théologie et Empire-Sacerdoce. Aux tendances de séparation entre les deux dernières puissances, la tradition byzantine a répondu en resserrant encore plus leurs liens.

1. LE MAINTIEN DE L'UNITÉ TRADITIONNELLE ENTRE L'EMPIRE ET LE SACERDOCE

La synthèse byzantine sut maintenir intacte son aptitude à freiner toute tendance centrifuge susceptible de dissocier ses éléments composants; elle sut imposer jusqu'à la fin l'unité de la philosophie et la théologie, du monde d'ici-bas et de celui de l'au-delà, du peuple byzantin et du peuple « élu » de la Bible, de la capitale de Byzance et du Jérusalem céleste, des lois laïques et des canons ecclésiastiques, et enfin, *last but not least*, l'unité de l'Etat et de l'Eglise. L'échec des tentatives de séparation a consolidé la théorie de l'unité entre l'Empire et le Sacerdoce. De même que par le passé, la clef de voûte de cette théorie fut l'idée impériale. On pensait qu'avec Constantin le Grand l'Empire romain était devenu chrétien suivant le modèle de l'ordre céleste. En tant que représentant du Seigneur sur terre, l'empereur était tenu d'organiser l'Empire, d'instituer la justice et de maintenir la paix à l'intérieur de cet Empire (« basileia »). Source de loi, parce que situé au-dessus de la loi (« princeps legibus solutus »), l'empereur se devait de fonder entièrement son activité sur les principes chrétiens. Son pouvoir de décision dans le domaine ecclésiastique était devenu presque tout aussi discrétionnaire que dans le domaine des affaires d'Etat. Si le VI^e siècle légiféra la complète indépendance de l'empereur par rapport à la loi civile, le canoniste Théodore Balsamon affirmera plus tard que l'empereur n'est assujéti ni aux lois laïques, ni aux canons ecclésiastiques¹⁸.

Cette sorte d'idées se retrouvent sous le règne des Paléologues. L'empereur de droit divin, « par l'imitation (mimēsis) du Seigneur, qui gouverne tout », modèle (*archetypon*) proposé à ses sujets¹⁹, était le protecteur (*prostatēs, proaspiētēs*) de l'Eglise, de même que le patriarche; mais la protection de l'empereur ne se rapportait pas seulement à l'organisme ecclésiastique, car elle s'étendait aussi aux enseignements dispensés par lui, l'empereur étant le « defensor fidei » (*epistēmōnarchēs tēs ekklēsiās*)²⁰. Si le patriarche

¹⁸ J.-P. Migne, *Patrologia Graeca* (= PG), vol. 138, col. 93 A-C,

¹⁹ I. Cantacuzenus, *Historiarum libri IV*, vol. III, Bonn 1832, p. 351, ligne 16 et p. 349, lignes 6-8.

²⁰ MM II, p. 2; V. Laurent dans « Revue des Etudes Byzantines », 13, 1955, p. 16 et 30, 1972, p. 148; J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris 1959, p. 387; L.-P. Raybaud, *Le gouvernement et l'administration centrale de l'Empire byzantin sous les premiers Paléologues (1258-1354)*, Paris, 1968, p. 48-19.

était « le père de tous les chrétiens », l'empereur pour sa part représentait « le pilier immuable de tous les chrétiens, le défenseur des dogmes du Christ »²¹,

Les disputes religieuses étaient des questions qui intéressaient également l'État²². En effet, les troubles d'ordre religieux conduisaient à l'affaiblissement politique, tout comme les agitations séculières conduisaient à la ruine de l'État²³. De même que dans le cas de l'élection de l'empereur accomplie par trois facteurs — l'armée, le sénat et le peuple (bien que le peuple ne figure plus en tant qu'électeur dans l'Histoire de Jean Cantacuzène) —, on constate des cas d'élection du patriarche par les « suffrages communs de l'empereur, du clergé et du sénat »²⁴, autrement dit des cas où se retrouve la même triplicité des corps électeurs.

Vers la fin de la guerre civile entre Andronic II et Andronic III, en 1327, le patriarche Isaïe rallia le parti du second, en demandant à Andronic II de prendre conseil auprès du haut clergé afin de résoudre la crise « au profit des Rhomées ». Comme de juste, le patriarche considérait le différend entre l'ancêtre et son petit-fils comme une affaire d'État, ayant du reste couronné lui-même le nouveau empereur. Par contre, Andronic II répondit que personne n'avait la permission d'intervenir dans ses affaires de famille, le patriarche étant invité donc de vaquer aux affaires de l'Église, en se dispensant de participer aux affaires de l'État et de l'Empire. Isaïe exprima en retour sa surprise face à une telle réponse, qui lui semblait tout aussi étrange qu'apparaîtrait la prétention du corps affirmant qu'il n'a aucun besoin de son âme²⁵.

Une situation similaire allait se produire en 1341. Lors du décès d'Andronic III, le patriarche Jean XIV Kalekas se prévalait de certains documents reçus du défunt empereur pour s'immiscer dans l'administration publique sous le couvert de la minorité du successeur au trône. Le patriarche argumentait ses prétentions en proclamant que l'Église était liée à l'Empire de même que l'âme au corps de l'homme, leur état et leur existence se confondant en un tout unique²⁶.

Il s'ensuit donc qu'aux tentatives de séparation du Sacerdoce et de l'Empire la tradition byzantine a répondu en proclamant formellement l'étroite union des deux organismes: « car, ainsi que toi aussi l'écris, l'Empire des Rhomées et la bienheureuse Grande Église du Seigneur forment un corps unique »²⁷, affirmait Jean VI Cantacuzène en septembre 1347 dans un message adressé au knèze moscovite. Un document patriarcal du mois de juin 1380 développait encore plus cette même idée: « Les institutions les plus puissantes dans le cadre de notre pouvoir sont l'Empire et l'Église: le premier légifère les choses de l'extérieur, c'est-à-dire les choses réelles, perceptibles, cependant que l'autre celles de l'intérieur, situées au niveau de l'esprit; les deux se constituent en une fortune de prix pour les sujets, en s'offrant et en prenant, à titre réciproque, ce qu'il convenait, devenant de la sorte d'une

²¹ M. A. Poljakovskaja, *Obščestvenno-političeskaja mysl' Vi.antii*, Sverdlovsk 1981, pp. 56 et 75.

²² Nic. Gregoras, *op. cit.*, vol. II, p. 1038, lignes 4–6.

²³ *Ibidem*, II, p. 823; MM II, p. 62.

²⁴ *Ibidem*, I, p. 20 et suiv.; v. aussi F. Tinnfeld, dans « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik », 36, 1986, pp. 102 et 108.

²⁵ I. Cantacuzenus, *op. cit.*, I, p. 248–251.

²⁶ Nic. Gregoras, *op. cit.*, II, p. 579.

²⁷ MM I, p. 263 (idée similaire, pp. 275 et 492).

grande utilité pour les gouvernés »²⁸. Or, la-dite réciprocité dénote l'indissolubilité de l'union entre ces deux institutions, thèse proclamée avec une obstination croissante au fur et à mesure que l'Empire déclinait.

2. DE LA ROME POLITIQUE À L'ORTHODOXIE RELIGIEUSE

Au sein de ce « corpus politicum mysticum » qu'était Byzance, le pouvoir impérial, par rapport au pouvoir patriarcal, disposait d'une préséance traditionnelle. Notons, par exemple, entre les coutumes qui persistèrent jusqu'à la chute de l'Empire celle des porteurs de flamme qui précédaient toujours l'empereur et le patriarche. Selon le canoniste Balsamon, cette coutume exprimait l'autorité doctrinale des deux potentats en regard du peuple. Une lampe allumée symbolisait cette autorité, mais quand il s'agissait de l'empereur la lampe comportait deux branches, figurant son double commandement sur les corps et les âmes, alors que pour le patriarche il n'y avait qu'une seule branche, signifiant sa qualité de directeur des âmes²⁹.

Cependant, au cours du dernier siècle de son existence l'Empire byzantin entra en plein processus de dissolution. « L'ancien bonheur de jadis » (*hē archaia eudaimonia*) avait disparu, comme le constate à plusieurs reprises Jean Cantacuzène dans son Histoire, et « la fleur de l'Empire des Rhomées s'est flétrie »³⁰.

Le nouvel état des choses permettait à l'Eglise byzantine et tout particulièrement à son patriarche de se sentir moins exposés aux interventions impériales qui leur avaient si souvent entamé l'autorité par le passé. Tel un fil conducteur, une tendance centralisatrice traverse pendant toute cette période la politique de la patriarchie œcuménique. Alors que l'Empire déclinant diminuait jusqu'à son ultime expression territoriale, l'autorité du patriarche constantinopolitain enregistrait une hausse sans précédent. Sa politique s'exerçait active partout à travers le monde orthodoxe: il disposait d'exarques qui représentaient ses intérêts, ses envoyés (*apokrisiarioi*) exprimaient ces intérêts. On constate aussi à l'époque le développement encore inégalé de l'élément monastique, surtout de celui qui lui était subordonné — n'oublions pas les nombreuses *stauropégia* patriarcales, ni le fait que le protos athonite et les grandes communautés du Mont Athos se trouvaient sous son autorité directe depuis 1312. Et ce ne sont là que quelques aspects susceptibles d'être mentionnés ici en tant que pièces essentielles d'un grand processus de transfert d'autorité depuis l'Empire vers le Sacerdoce.

L'autorité de la patriarchie œcuménique durant cette période — autorité préparant le futur, en consolidant l'Eglise pour faire face aux épreuves de la domination ottomane — a pu être préservée justement grâce à la doctrine de l'unité de l'Empire et du Sacerdoce et non par une rupture entre les deux entités. On ne saurait passer sous silence à ce propos le document de la fin du XIV^e siècle, d'ailleurs fréquemment évoqué, qui montre le patriarche œcuménique reprochant au knèze de Moscou de ne plus faire état dans les dyptiques de son territoire du nom de l'empereur byzantin. Il est dit dans ce

²⁸ MM II, p. 9.

²⁹ Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, I, Paris 1725, col. 873—874. En ce qui concerne le patriarche, cette tradition est mentionnée chez Cantacuzenus, *op. cit.*, II, p. 257.

³⁰ Ducas, *Historia Turcobyzantina*, éd. V. Grecu, Bucarest 1958, p. 47, 23.

document que l'empereur « est oint du Saint Chrême et ordonné empereur et autocrate des Romains, c'est-à-dire de tous les chrétiens, partout et tous les patriarches, les métropolitains et les évêques mentionnent son nom, quel qu'en soit l'endroit et par tous ceux qui se disent chrétiens, qualité que n'a eue aucun des autres dirigeants ou chefs locaux; son pouvoir est si grand vis-à-vis de tous, que même les Latins, qui n'ont rien de commun avec notre Eglise, même eux lui consentent le même respect et obéissance des temps révolus, quand tous nous étions unis. Donc, d'autant plus il convient que tout ça lui soit consenti par les chrétiens fidèles; quant au fait que des populations (*ethnē*) ont investi le pays de l'empereur, il ne saurait être convenable que les chrétiens le méprisent pour cette raison, mais il s'impose plutôt d'en tirer la leçon et de s'assagir à la pensée que si même l'empereur, le grand, le seigneur et le maître de l'univers, lui, enveloppé d'une telle puissance, s'est retrouvé dans un si grand gêne, quelles seraient les épreuves guettant à sa place d'autres dirigeants locaux et chefs de moindre choses »³¹.

Si l'Empire, expression, du moins par sa titulature, de la Rome politique, était en train de disparaître, le Sacerdoce, en revanche, préparait sa survie par l'accomplissement d'une nouvelle unité au nom de l'orthodoxie religieuse. La fidélité à l'Eglise était inséparable de la fidélité au basileus byzantin. Un ami écrivait à D. Kydones en lui reprochant de s'être converti au catholicisme: « il n'est guère sans danger de se quereller avec l'empereur, le patriarche et le peuple »³². Renier l'orthodoxisme c'était se montrer déloyal aussi vis-à-vis de l'Empire. Cette vérité était évidente dès le règne d'Andronic II. L'un de ses fils avec Irène de Montferrat, qui avait hérité de son oncle et s'était converti au catholicisme, rentra à Byzance après la mort de sa mère, dans l'espoir que la guerre civile entre le grand-père et le petit-fils finirait par écarter l'héritier déjà désigné, en déblayant à son propre profit la voie de l'accession au trône. Mais la source respective note que celui-là n'avait aucune chance, car « par son esprit, sa foi, son aspect extérieur, par sa barbe rasée et par toutes ses habitudes, il était entièrement Latin »³³.

Loin donc de se séparer, l'Empire et le Sacerdoce ont resserré toujours plus leurs liens. Sur le plan législatif, cette situation a été illustrée par le « Syntagma » de Matthaios Blastares, un nomokanon élaboré pendant la période respective. Son ouvrage a bénéficié d'une large diffusion dans le monde post-byzantin. On peut mentionner bien des choses au sujet du rôle politique de la patriarchie œcuménique aux XIV^e — XV^e siècles, mais nous nous bornerons à la seule remarque de l'ancien empereur Jean VI Cantacuzène. Il écrivait: « Diriger aujourd'hui l'Eglise n'est en rien au-dessous de la qualité de maître des affaires politiques (c'est-à-dire, précisons-nous, d'empereur), arrivé à une grande renommée entre tous les Rhomées, surnommé père et zéléteur de l'empereur »³⁴.

Il va sans dire que d'autres composants de la société byzantine ont également profité de l'affaiblissement du pouvoir impérial afin de montrer

³¹ MM II, p. 190—191.

³² Cf. M. A. Poljakovskaja, *op. cit.*, p. 38.

³³ Nic. Gregoras, *op. cit.*, I, p. 396, lignes 16—17.

³⁴ I. Cantacuzenus, *op. cit.*, II, p. 438—439.

leur propre potentiel — par exemple, les villes. Mais il y a une différence foncière entre leur mode de manifestation et celui de l'institution ecclésiastique suprême. Alors que les villes tiraient leur force du tout nouvel état des choses, en la perdant quand elles n'arrivaient pas à s'accommoder du nouvel ordre, la patriarchie œcuménique se consolidait justement grâce à ses efforts de maintenir et préserver le vieil ordre traditionnel. Sa cristallisation en tant qu'individualité face à l'institution impériale déclinante ne revêtait pas le caractère d'un reniement de cette dernière, mais celui d'une compensation de ses pertes.

THE IDEOLOGICAL AND CULTURAL DIMENSIONS OF HAGIOGRAPHY IN SOUTH-EAST EUROPE, PARTICULARLY IN THE BYZANTINE EMPIRE

KOSTAS P. KYRRIS
(Cyprus)

1. The immense hagiographical production of Byzantium and the S.E. Europe is permeated by Old and New Testament and Oriental ideas, models and patterns which, although adapted to local national and cultural mentalities and realities, preserved much of their original character and ideology. From the genuine martyrs' acts, the epic passions, the saints' lives or encomia, the popular lives of ascetics and bishops or monks — the biographies of the martyrs of Iconoclasm and Islam, the patriarchs' lives and the hagiographic romance, the lives of missionaries and so on, from the Palestinian martyrs by Eusebios of Cesareia and the Religious History by Theodoretos down to the Greek and Bulgarian hesychasts lives by Callistos and Gr. Camblak and the *Neon Martyrologion* of Nicodemos Hagioreites (1794), the same ideology with very subtle variations is being put forward. This is a religious ideology adopted by all Christian nations or peoples once they are baptised. E.g. despite political differences and wars and ecclesiastical rivalries and splits between Bulgarians and Greeks, their hagiography is ideologically the same and both feast and adore basically the same saints of Christianity: the splits did not lead to the former's rejection of the Byzantine corpus of saints and hagiography. The same is true for the other Balkan Christian peoples. Although most saints are said by their biographers to have been of noble or "middle class" extraction and rather few of really humble origin, and although we can distinguish low- and high-level saints, the former being active largely among humble people, once they choose to become holymen all of them follow the same or similar ways of life and behaviour based on early Christian models and concepts; and generally all of them appeal equally to both rich and poor, civil and military officials and the anonymous low and middle class people, at least in theory. Saints' lives have been the spiritual food of all Balkan Christians and the main source of their moral edification and religious learning and culture, besides church mass and iconography.

2. The most important concept in hagiography is the struggle between Good and Evil. It emanates from the Gospel and the Old Testament. Good is everything Christian, of course the Orthodox version of Christianity, and it incorporates all Christian virtues such as love, philanthropy, clemency, poverty, control of passions, piety, belief in Jesus Christ and the Trinity, and the like, all of them or some of them carried to extremes by the holy men and women through prayer and contact with God. The Evil is the king-

dom of Demons under their leader, the Misokalos, who are waging an eternal struggle against God and his believers, whom they incessantly try to remove from their Father and his teachings and religion by destroying their faith in Him and His Almightyness. After the fall of Adam, the Devil pushed humanity to idolatry and caused the persecution of the martyrs by the pagan emperors, tried to revive idolatry, and after the triumph of Christianity he has identified himself with all non-Christian nations and states. The ruined pagan temples and the deserts are the usual residences of demons, with whom are bravely confronted, like Jesus, all ascetics and saints from the time of the *Historia Monachorum in Aegypto*, the *Pratum Spirituale*, Palladios' *Lausaic History*, Leontios of Neapolis' *Lives of saints* such as John the Almsgiver and Symeon Salos down to the middle Byzantine period *Vitae* of saints like St. Nicephoros the founder of the monastery of Medikion, St. Athanasios the Athonite, the mid-fourteenth century *Lives of St. Gregory the Sinaite* and Theodosios of Tirnovo by the Ecumenic Patriarch Callistos and the *Encomium* of Euthymios Patriarch of Tirnovo by Gregory Camblak, and the *Martyrion* of the St. Megalomartyr John of Trebizond (d.c. 1330) by Meletios Syrigos in 1649 based on a Bulgarian original, etc.

3. Through the knowledge of God (theognosia) and the sign of the cross the martyr St. Theodore the Stratelates fortifies himself before attacking victoriously the symbolic dragon, the devil, thus excelling as an athlete and soldier of Christ, and by the same weapons he resists the tortures of Licinius who "was executing the devil's will" (F. Halkin, *Inédits d'Ochrida* . . ., 1963, pp. 71–85). The same concepts appear in the Passion of St. Paula (*ibid.*, pp. 59–68), in that of St Procopios of Caesareia (*ibid.*, pp. 96–130), in the Encomium of the Stylite St. Alypios who "fought against the devil" (*ibid.*, pp. 170–208, esp. 172, 179, 196–199), in the Passion of St. Tarachos and his Companions (*ibid.*, pp. 213–252), St. John in puteo (*ibid.*, pp. 263–282, e.g. pp. 279–280: "the devil became a multiform devil; crying aloud he fell into the well and . . . began eating his flesh . . . but failed to distract him from praying . . . by the power of the holy cross he held him and exorcised him"), in the Passion of St. Laurentios (*ibid.*, pp. 286–300), in that of St. Kyriake (*ibid.*, pp. 302–311), in that of Sts. Onesiphoros and Porphyrios (*ibid.*, pp. 314–327), in that of St. Babyllas and his pupils (pp. 330–339), in the several versions of the Passion of St. Euphemia (F. Halkin, *Euphémie de Chalcedoine*, 1965, passim), and in numerous other hagiographic texts whose stories are dated by their authors in the period of the persecutions. Obviously, much of the contents of such texts is fiction and many names in them seem to be symbolic: Kyriake, Eusebia in the former's Passion, Eusebia of Euchaita in St. Theodore's Passion, even Theodore's own name and that of Euphemia, that of the "θεοσεβής ἀνὴρ Θεόγνιος" who buried the "luminous relics" of Sts. Onesiphoros and Porphyrios; cf. the perhaps partly fictitious-symbolic names of Babyllas' students Eusebios, Theodoulos, Theosostos, Theodoros, Eleutherios, etc.: *Inédits*, p. 339; cf. the legend of the "virtuous Sophia daughter of patrikios Theognostos and Theodora in the court of Honorios and Arcadios "connected during the reign of Anastasios (491–518) in Jerusalem as counterpart of St. Sophia of Constantinople; the latter was supposed to have been born in Constantinople and to have been martyred during Hadrian's reign together with her daughters Pistis, Elpis and Agape, in Slav Vera, Nadejda or Nadine and Liubova

M.V. Esbroeck, in: *The Byzantine Saint*, 1981, pp. 128—140). Equally symbolic are the names of Sts. Irene and Christine and others, something pointing to the legendary character of such stories in which the struggle between Good and Evil emerges as the central theme.

4. This theme is important also in historical lives: it gradually became the fundamental characteristic of a true saint or holy man or, as he is usually called, *man of God*, and through him as described in his *Vita*, of the Christian culture at large. E.g.: St. Marcellus the Akoimetos (400? — c. 484 A.D.) could expel the demons from possessed men by invoking Christ, so he used his power for spiritual healing; he is also said to have performed other miracles beneficial for the people and his monastery of the Akoimetoï near Constantinople (G. Dagron, *AnBoll*, 1—2, 1968, pp. 271—321; J. M. Bague-nard, *Les Moines Acémètes*, 1983, pp. 121—192). The Evil fought by St. Peter of Atroa (d. 837), an ascetic who led a “confederation” of monasteries on mount Olympos in Bithynia, was Iconoclasm, the “terrible snake”, but also the “snake-like demons possessing a paralytic” whom he cured, serpents destroying the crops which disappeared through his prayer, a demon possessing a monk due to his contravening a commandment, and the like (V. Laurent, *La vie merveilleuse de Saint Pierre d’Atroa (+838)*, 1956, pp. 123—125, 127, 161—163, 185, 195—199; idem, *La vita retraciata et les miracles posthumes de Saint Pierre d’Atroa*, 1958, espec. pp. 135—171: healings by the holy oil of his tomb owing to his *parrhesia* or favour of God). *Theognosia* is the spiritual weapon of St. Nicephorus the founder of the monastery of Medikion in Bithynia (d. 813) in his struggle against the *archekakos ophis*, identified mostly with the *christiano categoroi*, the iconoclasts, but also with all sorts of evil-doers, rapacious and scandalous people; like other saints, with God’s help he could make for the shortage of food supplies by miraculously increasing them (F. Halkin, *AnBoll*, 78, 1960, pp. 396—430), a miracle occurring already in the *Historian Monachorum in Aegypto* (ed. A.-J. Festugière, 1961, pp. 37—38) after Jesus’ miracle at Kana. The same miracle was attributed to Marcellus (Dagron, pp. 308—309) and to other saints. St. Athanasios the Athonite prevailed over the demons tormenting the builders of the church of Theotokos at the cape Melana of Athos (961: P. Lemerle in *Le Millénaire du Mont Athos, 963—1963*, 1963, p. 76), and the holy blood of his fatal wound caused a number of miracles after his death (ibid., pp. 82—83; F. Halkin, *AnBoll*, 79, 1961, pp. 37—38). The hagiographers however, do not dare to identify the emperor Nicephoros Phocas with devil due to his breaking his promise to Athanasios to join him in asceticism: the latter is reported to just express his disappointment by gibing at the former and by secretly escaping from Athos to Cyprus, where the emperor despatched an order demanding his return (Halkin, p. 36; Lemerle, pp. 77—78, 92—94; late 963 — early 964). Athanasios was so closely connected with the group of powerful families governing the empire (Maleinoi, Zephinezer, Phocades) that any violent reproach at him would be inappropriate, the more so as the Saint visited him after his return from Cyprus and received from him a *solemnium* for his Lavra and an *epidosis* for the Great Monastery in Thessalonica. From John Tzimis-kes, the assassin of his friend Nicephoros, he received as much for the Lavra (Lemerle, pp. 78—79), thus securing the support of the Athonites opposing his reform that changed the Holy Mountain into a worldly place. Both emperors were Orthodox, and this mattered more for both the Saint and the

hagiographers than the assassination of an emperor who had become unpopular owing to his militaristic rule that pressed heavily on the population. After all, though hesitantly, Athanasios had accepted Nicephoros' invitation and rushed to Crete from Athos to help his liberating expedition with prayers to God; he arrived after the victory (March 961), but he was offered money for establishing a *koinobion*: though he rejected it, the money reached him soon and was duly used by him (Lemerle, pp. 75–76, 91–92). God seems to have been approving of all choices and activities of Athanasios within the complex system of relations between religion and state. This is the main ideological message of the hagiography relating to the glorious Athonite.

5. God's love allows most ascetics and saints to foretell events, i.e. provides them with the charismatic power of *prophecy*. Athanasios is said to have possessed this ability (Halkin, p. 31), like St. Anthony the Young, who predicted the victory of his friend and spiritual son the general Petronas, strategos of the thema of the Thracians and brother of the empress Theodora and of Cesar Bardas, Petronas' future victory over the Saracen Ambros (or Amer or Ammor according to other sources); the hagiographer claims that Petronas, until his acquaintance with Anthony, had been a slave of pleasure and fallen seriously ill due to the influence of "a quarrelsome Ethiopian with an ugly face", from whom he was liberated by the Saint. The latter then rejected Petronas' wish to be tonsured, because he had serious work to do in the world as an instrument of God. The victory foretold was that of 863 against the emir of Melitene, Omar ibn Abd-Allah al-Akta, at Poson. St. Anthony, a native of Palestine, had been foretold his future by a monk of St. Sabas in Jerusalem: he would emigrate and become the head of many cities in Romania before he ended as a monk. His biographer informs us that he was appointed *ekprosopou* of the thema of the Cibyrreotes under Michael II (820–829) and he took part in the suppression of the revolt of Thomas (the Slav: F. Halkin, *AnBoll*, LXII 1944, pp. 187–225; 'Acta Graeca SS. Davidis, Symeonis et Georgii Mitylenae . . .' *ibid.*, XVIII, 1, 1899, pp. 209–259, cf. 252). The prophetic talents, otherwise *dioratikotes*, made holy men indispensable advisers for military officials and statesmen: God's power as reflected in the holy man was a substantial part of the system and an indispensable ingredient of Hagiography.

6. Akin to prophecy are the apocalyptic visions and eschatological considerations occurring in some lives such as that of St. Andrew the Salos dated between the early 8th and the mid-10th century and that of St. Basil the Young written in c. 960. St. Andrew is a fictitious saint and his prophesies, based on old models such as the Daniel Apocalypse and the Sibyllian Oracles, concern the future of the empire and express the anguish about its destiny shared by many of its citizens: they have an "ausgesprochen romanhaften Charakter" (L. Rydén in *Eranos*, LXVI, 1968, pp. 101–117; idem, in *Harv. Ukr. Studies*, VII, 1983, pp. 568–586 and in *JdÖB* 32/3, 1982, pp. 175–183), and are not purported to guide a statesman or a general as in the two lives mentioned in par. 4–5 and solve a specific problem. The same is true for the miracles and visions in the *Bios tou Osiou Basileiou tou Neou* (by Chr. G. Angelide, 1980, esp. pp. 72–111, 178–204). Although it contains much

history, this is treated “hagiologically” (Russian raid of 941, Hungarian raid of 943: pp. 146–169) so as to prove the Saint’s *proorasis* and the thesis that the Evil can be defeated only by religion in its apocalyptic version linking harmoniously the Old and the New Testament (pp. 170–177, 32–95) and to show the hagiographer’s dynastic prejudices (pp. 112–146); even here folk tale motifs are assimilated into the story. The visions have much in common with those in the *Vita* of St. Andrew the Fool who supposedly lived at the time of Leo I (457–474); L. Rydén asks whether the supposed authors of the two, Gregorios and Nicephoros respectively “Were not one and the same person, N. being invented for the purpose of the historical fiction of VA” (*H. Ukr. St.*, p. 585); even the name Nicephoros may have been symbolic, like the name *Protonike* of the Syrian legend attributing the finding at the True Cross to her, the First Victory three centuries before St. Helen (J. W. Drijvers, *Helena Augusta*, 1992, pp. 147–163), and the Cross called *Nikos Aniketos* by Heraclios according to a 7.–8.c. tradition (L. Rydén, *Bemerkungen zum Leben des H. Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, 1970, p. 37). Theognostos, the master of Andrew before the latter became a fool, is equally symbolic. The vision of Theodora in St. Basil’s life describes the “other World” including the celestial customs houses and monasteries, demonic Ethiopians encircling the dead woman’s bed (as in St. Andrew’s life), angels, Death as a surgeon, the main sins, etc., all based on old motifs and occurring in many other apocalyptic texts, e.g. in the ‘Awesome and Edifying Vision of the Monk Cosmas’, a chamberlain of the emperor Alexander (912–913) and later a monk, as from 933 the abbot of a monastery on Sangarios (C. Mango, *Byzantium the Empire of New Rome*, 1980, pp. 151–155).

7. Though the buildings and institutions of the Other World resemble those on earth, the eschatological concepts attached to them express a deep metaphysical anguish that permeates Byzantine mentality and religious ideology, especially over the fate of man’s soul after death, the Last Judgement and the restructuring of the menaced Roman Empire in the context of international politics presented somewhere between imagination and reality (e.g. in Andreas’ vision about “the end of this world”, Mango, pp. 201–217). The Life of St. Niphon, *BHG* 1371z dated in the late 10. or early 11 c., i.a., describes his two week vision of the Last Judgement, as long as Andrew’s journey to heaven (*P.G.*, 111, 664C) and calls the man who out of pity took a starving young man to his home *Nicephoros*, the symbolic name of Andreas’ master: the similarities, which are many, point to common sources rather than to interdependence of the two lives; their differences (Andrew’s historical fiction is complex and sophisticated, Niphon’s loose, unsophisticated and full of anachronisms: L. Rydén in *Greek and Latin Studies in Memory of Cajus Fabricius*, 1990, pp. 33–40) result from the respective hagiographers’ literary and structuring methods rather than from interdependence, which is not impossible. The pseudo-historical *Life of St. Irene Abbess of Chrysobalanton* (ed. by J. Rosenqvist, 1986), dated to c. 980, is a “mixture of historiography, hagiographic themes and fairy tale” exposed “with a narrative skill which leaves the average Byzantine hagiographer far behind” and with a technique reminiscent of the *Verfremdung* known from Bertold Brecht (pp. XXIX, XLVII, XXVIII).

8. Among the apocalyptic experiences of the fictitious “Cappadocian” St. Irene in her nunnery in Constantinople is the receipt by her of three apples

from Paradise through “a seafaring inhabitant of ... Patmos” (St. John) (pp. 80–85), a motif occurring already in the *Historia Monachorum in Aegypto* (pp. 62–63, 37–38) and in slightly different versions in the Life of St. Alexander (Baguenard, as in pa. 4, pp. 92–93, 103), the Life of St. Philaretos, half-historical itself (*Byzantion*, IX, 1934, p. 163), in *Das Leben des H. Narren Symeon von Leontios von Neapolis* (ed. L. Rydén, 1963, p. 137 = P. Cesaretti, *I Santi Folli di Bizancio*, 1990, p. 58), in the *Acta Graeca* of the three Mitylenean Saints (*AnBoll*, 18, 1899, pp. 224–225) and in numerous other hagiographic texts; the ultimate source of the motif in Christian literature is *Acts*, 14, 17. St. Irene’s levitation when praying “gazing at the sphere of the stars and the beauty and greatness of the firmament” while “two lofty cypresses ... trembled gently together and bowed their crowns to the ground along with her, waiting for her to rise” (*Life*, pp. 76–77), is a romantic religious motif traced already in the Virgin’s *Koimesis* (*Synax-Ecc1Cp*, ed. H. Delehaye, p. 892), in the ‘Panegyrique de Marie l’Egyptienne par Euthyme le Protosecretis’ (*An Boll*, 99, 1–2, 1981, pp. 36–40), and the Cypriot folk story of Panayia of the Kykkos monastery. A hint at the motif occurs in the ‘Eloge de St. Alypius (the Stylite)’ (F. Halkin, *Inédits*, pp. 172–173: he lived in the late 6. – early 7.c. p. 167) in a very naturalistic description of a high lyrical quality (*teller like a lily whiter among lilies, like a rose more wonderful among roses*). Another possible hint is the description of Gregory the Sinaite by Callistos as seeming without a body when standing and singing all night (D. Balfour, *Saint Gregory the Sinaite, Discourse on the Transfiguration*, 1981/83, p. 63).

9. Similarly, St. Akakios the Young, martyred on 12 April 1730, is said by his hagiographer Papa Ionas the Kausokalybites to have been a *man of God* who, to destroy “the terrible, dirty, black, gigantic beasts, the demons, was praying standing like an unshakeable pillar, and when sitting (to pray) seemed levitating” (Nicodemos Hagioreites, *Neon Martyrologion*, 1961, pp. 286, 289). Temptation by the Devil is another indispensable experience of monks and ascetics (following the model of Jesus): St. Irene passed herself through it when confronted with “the adversary of our souls, in the guise of an ugly black man”, from whom she was saved by God through the intercession of the B.V.M., Jesus and the two archistrateges Michael and Gabriel (*Life*, pp. 18–23). With abundant tears, prayers and genuflections she was given by God the Gift of Second Sight (dioratikotes, pp. 38–41), equally indispensable for saints. Her compunction, an expression of humility prescribed by the Fathers, took with Irene the form of almost incessant tears “gushing forth from her eyes like an ever-flowing stream from a spring” following her model, St. Arsenios; to conceal her wetting of the floor of the church with her tears “rather being ashamed of this, like a criminal”, she ordered a reservoir to be made by a stonemason and be put and concealed at the appointed place where she used to be singing the divine hymns; “she did not rise until overflowing it was on the verge of betraying her... Telling its silent tale, the reservoir has remained until the present day” (pp. 64–67 with precedents). Tears were an extreme form of modesty and humility, two virtues that became part of the Byzantine system of behaviour, expressing self-abasement but also happiness. According to Symeon the Theologian they were the *energeia* of the Holy Spirit, food and drink for the soul leading to salvation (A. Kazhdan — G. Constable, *People and Power in Byzantium*,

1982, p. 62). Despite their edifying character, the two love stories in the *Life of Saint Irene* (pp. 52–65, 66–75) probably betray a Freudian taste and seem akin to secular erotic romance, in the way the Byzantines understood it, as an “allegorical description of the aspiration of the soul toward salvation — that is, as within the theological sphere ... Some Lives of saints stand in close relation to the chronicles, for which they had supplied material. Thus there is no clear boundary between theological and secular literature” (Kazhdan, p. 97).

10. The two stories of love in Irene’s *Life* carry the ideological message of all Byzantine hagiographers “praising sexual abstinence or temperance” and implicitly accept the Byzantine concept of the Church as the bride of Christ, with which was connected the interpretation of the Greek erotic romances “as pious books in which the longing of lovers appears as an allegory of the soul’s yearning for salvation”, e.g. Achilles Tatios and Heliodoros, both bishops. For Symeon, the soul was bride of Christ, who as a groom commingles with it and produces a seed. So man’s soul is in love with Christ (Kazhdan, pp. 70–71, A. D. Aleksidze, *Mir Grecheskogo Ritsarskogo Romana (XIII–XIV vv.)*, 1979, pp. 5–36, 51–53, etc.). The suitor of the Cappadocian lady who became a nun in Irene’s monastery “learnt that she had submitted to the virtuous yoke of Christ” and persuaded a sorcerer in his district to “fulfil all his desires... the girl was unexpectedly attacked by a seething passion which maddened her with a frantic lust for her former suitor and did not allow her to control herself. Violently leaping, screaming, moaning, crying and calling out his name in a loud voice, she assured with fearful oaths that unless someone let her see him with her eyes and enjoy to excess his sight and intercourse, she would hang herself. Then one could see her ... urging her escape and with inarticulate screams and shameless gestures ordering the doorkeeper to let her out”. Irene took care of her, and Basil the Great in a vision asked her: “Why do you reproach me, Irene, as if I connived at the abominable deeds performed in our common native land?” Following Basil’s advice Irene went to Blachernai, where after “wetting the sacred floor with tears ... she saw an awe-inspiring populous procession” during which the B.V.M. reproached Basil for having “tolerated sorcerers dwelling in their native land”; then she called for Anastasia, and two Anastasiai appeared, the Roman dressed in a monastic dress and the other one (the virgin); the latter was asked by Her to heal the girl with the help of St. Basil, “for you have received the gift of effecting such ends from my Son”. Waking up (it was Friday, the day of the imperial procession to Blachernai for doxology, whose replica was Irene’s dream), she prayed with tears wetting the floor, when “the martyr Anastasia and Basil ... were seen flying through the air” and throwing into Irene’s garment a package of magic devices: two idols embracing each other and inscriptions naming “the author of the evil and [containing] appellations of his servant demons”. At the church of the Great Martyr Anastasia the “possessed girl ... speaking and acting unseemly in her disordered state of mind” was healed by being anointed with oil from the Martyr’s tomb and by burning the instruments of sorcery. Then the latter were reduced to ashes, “screams resounded from the charcoals, like squeals ... when swine are butchered in great numbers” (*Life*, pp. 53–65).

11. Though the end of the story is the liberation of the girl from her magically caused erotic passion, the passion itself is extolled in a frank way not to be expected from pious hagiography. The demons of sex disappeared like butchered swine as in the Gospel when the homeopathic sorcery involving them was dispelled by the priest of St. Anastasia after the anointment with oil, a widespread healing practice among monks (*ibid.*, pp. 62–63; add. *HMonAeg*, pp. 12–15, 128; Laurent, *La Vie merveilleuse . . .* as in pa. 4, p. 199; idem, *La Vita Retractata . . .*, pp. 51–53, 137–141, 149–151, 157–171 passim; etc.). Again the model is in the New Testament, *Cath, Jac.*, 5, 14, and the *incubatio* method of healing in what in fact was a mental asylum was also applied in the same place to St. Andrew the Fool and to St. Niphon (L. Rydén in *Greek and Latin . . .* as in par. 7, pp. 38–39.). As for the second love story in Irene's *Life* (pp. 67–75), it deals with Nicholas the vine-dresser of the nunnery, "a young man with unruly instincts . . . a victim of abominable desire . . . doing his utmost to . . . sleep with the nun he coveted". The devil "made him believe that . . . he entered the cell of the beloved girl, lay down on her bed, embraced her and did what he desired. While in his imagination he achieved this, he was hurled on the earth rolling and foaming at the mouth and suffered all the anguish of the demoniacs. The neighbours were alarmed by his screams and gathered at this sight". Irene sent him to the same church of the Great Martyr Anastasia, where "he was kept to await his cure, bound with chains and in fetters by those attending on such people". In a dream Anastasia told her that, "he shall not obtain the cure save through you". So Irene "had him brought, bound in his fetters" and had him tied to a column of the convent church. Then she began daily prayers for him together with the sisters, "to conceal the fact that she had healed him". During a holy service he broke his chains, but he was tamed by the abbess, whom, however, he insulted with "frivolous names"; "night-eater, wooden leg, insatiable stander, iron hearted, subdurer of stones" — a comic note recalling that occurring in the *Life of St. Symeon Salos* (G. da Costa Louillet, *Byzantion*, XXIV, 2, 1954, p. 214). Then he explained how he was occupied by a demon sent by the "Prince (of the demons)", the eternal cause of evils such as "the sweet incitement of lust, . . . heresies, schisms . . .". Eventually he was healed by her with admonitions and by "making the sign of the cross on his forehead" and asking him to say to all that he was healed by "God, throug the intercession of the archistrateges Michael and Gabriel": the Saint was always modest.

12. The most erotic piece of hagiography is the Encomion of Euphemia of Chalcedon by Theodore Bestos composed in a rhetorical style several years after 815. After telling her story up to her martyrly death, Theodore celebrates her as the wife of the *Song of Songs* of the Old Testament. In fact a large part of ch. 9 of the Encomion is a paraphrase or imitation of the *Song* and has much of its erotic verve when it describes the martyr's beautiful body. Even the very first words of the Prologue are taken from the *Song* (3, 6; 6, 9). Although in some clauses Theodore gives a religious turn to his lyricism, what remains as its substance and impresses the reader is the erotic element (F. Halkin, *Euphémie*, pp. 107–139, esp. 110, 126–128; for the date: I. Ševčenko, 'Hagiography of the Iconoclastic Period', *Iconoclasm*, ed. by A. Bryer and J. Herrin, 1977, pp. 124–125 n. 87). A similar approach, however, occurs in the Panegyric for Mary the Egyptian by Euthymios Proto-

secretis (*AnBoll*, 19, 1–2, 1981, p. 40: “whitened, beautiful like the moon”). It may be compared with the erotic visions of the desert anchorites, which, however, are expressions of demonic temptation, e.g. in the *HMAeg*, pp. 20–21, 30, 33, 118–119, or in the Encomion of St. Alypios (F. Halkin, *Inédits*, p. 187), or in the Life of the martyr St. Abercios (*ibid.*, p. 26). Another aspect of erotic approach in hagiography are the stories of seduced virgins like the no. LXIX of Palladios’ *Lausaic History* about an ascetic virgin who bore a child from a chorister but repented, the similar story in no. LXX, etc.; or the story of a eunuch monk begging with a girl and scandalising people (ch. 23 of the *Bios tou Hagiou Ioannou tou Elleemomonos* by Leontios of Neapolis, ed. by C. Hadjioannou, Limassol, Cyprus, 1988, pp. 80–85), the story of abbas Vitalios who lived with harlots in order to correct them (*ibid.*, pp. 198–117 ch. 38); or the scandalising though non sexual intercourse of Symeon the Fool with women (L. Rydén, *Das Leben* as in pa. 8, pp. 147–158); etc. All these cases point to the integration of erotic feeling in some pieces of hagiography more or less belonging to the category of hagiographic romance. Though the number of manuscripts of such pieces that have survived is not great (e.g. five of Bestos’ Encomion, seven of Irene’s Life), we may surmise that they were read by many. Symeon Salos’ *Life* has come down to us in more than twenty manuscripts, something indicative of its widespread diffusion. So eros should be considered an important part of hagiographic culture and ideology.

13. The rich variety of Byzantine hagiography in the 9. and 10. centuries has been pointed out by L. Rydén (in *Ann. Soc. Litt. Hum. Reg. Ups.*, 1985, pp. 69–79). The task of the hagiographer was to “stylise the saint’s life and give it a pattern that conformed to the prevailing idea of sanctity . . . rather than to paint a realistic portrait of a holy man or woman, the hagiographer was supposed to bring out his or her essence . . . He could take many liberties” in chronology and structure and, most important, he “could exploit topoi and literary motifs at will and borrow freely from his predecessors” (p. 74). Still more important is the fact that saints read the lives of previous saints and fathers and fervently imitated them. Besides the case of Andrew the Fool mentioned by Rydén, there are many others. E.G. John the Almsgiver is said by his biographer to occupy himself with learning the Scriptures by heart, doing administrative and political work, the stories about (the lives of) the Fathers, and scriptural and doctrinal problems (*Bios* as in par. 12, pp. 64, 118). Similar readings by St. Niphon (Rydén in *Greek and Latin . . .*, as in par. 7, pp. 33, 38), by St. Irene (*Life*, p. 16), by Julianus and Basilissa (*AnBoll*, 98, 3–4, 1980, p. 245), by Alexios the Man of God (*ibid.*, 98, 1–2, 1980, p. 12), by Theodore the Studite and Stephen the Younger (A. Moffatt, ‘Schooling in the Iconoclast Centuries’, in *Iconoclasm*, 1977, p. 88), and by many other saints. Perhaps the oldest precedent is the alleged saying of Basil of Caesarea quoted in the Iconoclastic *Florilegium* of 754: “The study of the God-inspired writings constitutes the best path towards the discovery of our duties . . . these provide a guide for actions; so do the *Lives* of Blessed Men, transmitted in written form; they are offered [to us], so to say, as living images of the way of life according to God through imitation of Godly deeds”. This saying was paraphrased in the *Vita* of George, autocephalous bishop of Amastris, the model Iconoclast *Vita* according to I. Sev cenko (as in par. 12, pp. 121, 130): So there was a substantial continuity

of hagiographic models and ideas and values which was maintained down to the Ottoman times as we learn from Nicodemos Hagioreites' *Neon Martyrologion* (1961, pp. 106–107, 162, 209, 231–232, 248, 252–253, 286; cf. I. Theocharides — D. Loules, 'Oi Neomartyres sten Ellenike Istoria (1453–1821)', *Dodone*, 17, 1, 1988, p. 149).

14. If the Other World was a steady preoccupation of some hagiographers whose narratives were structured as "justifications" for its representation (E. Patlagean, in *Faire Croire*, Collection de l'Ec. Fr. de Rome, 51, 1981, pp. 201–221), the politicisation of the holymen in the 11.c., which began long before (cf. *supra*, par. 4–5), charged their biographers with new tasks. Being their disciples, they had to study their political and social influence and activities besides their sanctity, which always came first, within a wide geographical area east and west of Constantinople and on high social level: the saints came from the well born strata, received a good or very good education and had the capacities of a highly posted civil servant. By advising emperors and generals, queens and patriarchs, governors and powerful families they came to the point of directing public affairs. Thus they could gain and did secure generous donations for their monasteries. Owing to their spiritual and cultural qualifications they were involved in the intellectual, especially theological life of their time. This is reflected in their biographies. Symeon the New Theologian (949–1022), whose disciples met at the house of a distinguished family in Constantinople, was courageous enough to establish a cult of his spiritual father Symeon of Stoudion; although he was censured by two patriarchs for this, the group of his followers maintained their loyalty to him. One of them, Symeon's biographer Niketas Stathatos published a pamphlet against the Latins soon after the mutual excommunications of 1054, something which cost him the emperor's disfavour. St. Lazaros Galesiotes had mainly local connections with the authorities of the Thrakesion thema, but also with the imperial family, like St. Cyril Phileotes (R. Morris, in *The Byzantine Saint*, 1981, pp. 43–50).

15. The New Theologian's censure was due to his practising a Saint's cult in the context of "dissident sanctity" beyond all disciplinary and canonical authority (Ev. Patlagean, 'Sainteté et Pouvoir', *The Byz. Saint*, p. 104). In such a case the survival of at least three Iconoclast Lives of Saints, that of St. George of Amastris, that of St. Philaretos the Merciful and that of St. Eudokimos side by side with numerous Iconodule ones would point to a similar dissidence in the hagiography of the Iconoclastic period. Still, as Sevčenko observes, "the doctrinal content of these *Vitae* is trivial ... we could attribute Iconodule and non-Iconodule *Lives* to the same author on stylistic grounds — and on structural grounds as well ... two of them written in very high, and the third in very low style" (*Iconoclasm*, p. 127). George of Amastris' *Life* is attributed to Ignatios the Deacon, who also wrote the *Lives* of the Patriarchs Tarasios and Nicephoros and of Gregory the Decapolite, all after 842 (re-establishment of Orthodoxy). Ignatios himself was an Iconoclast Metropolitan, though, as he claims, not by conviction (*ibid.*, pp. 123–125). So in fact no deep gap separated the ideology of the Iconoclast *Lives* from the Iconodule ones: their mere silence on icons did not develop into an attack on them which would make a distinctive feature for them.

“Ignatios the Deacon in both his ideological guises . . . interspersed his writings with classical allusions and proverbs . . . he affected Attic forms . . . he used the most refined Classics . . . he plundered one of the highest achievements of late second Sophistics — the Funeral Oration on Saint Basil” (*ibid.*, pp. 127—128). His stylistic guide was Gregory of Nazianzos, whereas “the unpretentious hagiographer Cyril of Skythopolis of the sixth century was the main literary model” of Stephen the Deacon’s *Life* of St. Stephen the Younger, although he drew ideas from Commentaries on Porphyry and Origen. The *Life* of St. Philaretos the Merciful by his grandson Niketas used as model the *Book of Job* and is unique in the Byzantine literary production of its time (it was written in 822): Sevčenko considers it “the last specimen of a series of which the *Apophthegmata Patrum*, the *Historia Lausiaca*, John Moschos’ *Spiritual Meadow*, some *Collections of Miracles*, such as those of Artemios, and Leontius of Neapolis’ *Lives* are previous examples. The *Life* of Philaretos was out of step with literary history” (*ibid.*, p. 128). This resulted from the process of imitation of old saints’ lives by both saints and hagiographers as both ideological and structural models (*supra*, par. 13).

16. The *Life* of St. Eudokimos (807—840) survives only in its Metaphrastic version. A young Cappadocian nobleman who served in the court of Theophillos (829—842) and was appointed stratopedarches of his native province, he fought successfully against the Arabs and died in his residence at Charsinon at the age of thirty-three. His relics, to which eight miracles are attributed, were brought to Constantinople by his mother, who was living in the capital with his father, despite the protests of the Charsianites; they built for him a very beautiful church dedicated to the B.V.M. (G. da Costa-Louillet, *Byzantion*, 25—27, 1955—56—57, pp. 783—788). This philanthropic military Saint who combined sanctity with military life and its ideology might have been a conventional Iconoclast, like his biographer. For both, Iconoclasm was not the major issue at stake, especially in view of the absolution of Theophillos by the Church after his death with his widow empress Theodora’s strenuous initiative (W. Regel, *Analecta Byzantino-Russica*, 1891, pp. 19—39). His military achievements, his humaneness and justice exalted in a text which makes no hint at his Iconoclastic ideology and activities (*ibid.*, pp. 40—43) offer an explanation and the background of St. Eudokimos’ and his biographer’s attitude to him.

17. An important military saint’s *Life*, that of St. Nicholas of Vounaina was composed in a very high style by a well-educated monk of Thessaly, Nicholas himself, in the mid-tenth century. The Saint, who was born in the East, was appointed military leader of Larissa by the emperor Leo the Wise. Together with twelve of his soldiers, he was martyred by the Arabs in 901 or 902 when they invaded Thessaly. He was killed when he, having been arrested, rejected an offer to save his life by joining Islam. Though the *Martyrion* of the Saint uses topoi and scriptural questions, it is a sound historical source (D.Z. Sophianos, *Hagios Nicolaos o en Vounaine*, 1972 (*idem*, *O. Hagios Nicolaos o Neos tes Vounaines* [I’ai], 1986). The most impressive element in this Martyr’s *Life* is the phrasing of his rejection of conversion, which is repeated with small variations in the innumerable *Neomartyrs’ Lives* of the Ottoman period. The brave martyrdom of St. Nicholas is the other side of the coin of military sanctity provided by St. Eudokimos, who died peace-

fully. What they had in common were their Christian virtues (Cf. other similar cases apud El. A Zachariadou or in par. 30, and Constantina Mentzou-Meimaris in 'Septième Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européen' (Thessalonique, 23 août — 4 septembre 1994), *Rapports*, Athènes, 1994, p. 551).

18. In the 12.c. there was a strong reaction against low-level ascetics many of whom were not genuine and as urban adventurers exploited the credulity of the high classes and undermined the bishops' authority by setting themselves up as spiritual leaders though they were illiterate frenzied "saints". Both State and Church favoured the monasterisation of the monks and exercised control over them. A striking case is that of Christodoulos of Patmos who was used by Alexios I as his agent for reforming the numerous anchorites of the mountain of Kellia in Thessaly and turning them to the cenobitic system that would ensure their landlessness (E. L. Vranousse, *Ta Hagiologika Keimena tou Hosiou Christodoulou*, 1966, pp. 128—139). The condemnation of the holy fools was undertaken by educated bishops, patriarchal officials and high-standing intellectuals such as Eustathios of Thessalonica, Theodore Balsamon, Nicetas Choniates, John Tzetzes, etc. The hagiography of those holy men who were by the establishment has a highly official flavour. According to P. Magdalino, "The biographers of Hosios Meletios were a leading theologian and a poet laureate . . . ; the biographer of Cyril Phileotes was one of the monks handpicked by Manuel (I Comnenus 1143—1180) to staff his new model monastery of Kataskepe, and Cyril is made to deliver a long tirade against vagrant monks" (*The Byzantine Saint*, 1981, p. 62). The *Life* of St. Paraskeve that was written in the low style by a layman, was burned by order of the wise patriarch and fine poet Nicholas Mouzalon (1147—1151). Hagiographical purification and the rejection of the holy men reflect the repressive ideology of the period which included measures against heresy, free thinking and pagan survivals and affected people like John Italos, Basil the Bogomil, Soterichos Panteugenos and other dissidents. Balsamon explained that the *Life* of St. Paraskeve was burned because it "had been written by some villager in an amateurish way inappropriate to the angelic lifestyle of the Saint"; Balsamon's ideal hagiography was that established in the second half of the 10.c. by Symeon Metaphrastes, who had "adorned the martyrs' acts for the sake of truth" (P.G., 137, col. 733; P. Magdalino, art. cit., pp. 61—62, cf. 51—66). Like Michael Psellos, Balsamon, and obviously Mouzalon, believed that Symeon had improved both the style and the content of the *Lives* of ascetics and martyrs which he re-wrote, while for H. Delehaye he was *funestissimus homo*, devastator (P. Lemerle, *Ho Protos Byzantinos Humanismos*, 1985, pp. 269—270; P. Van Den Ven, *La Légende de S. Spyridon Evêque de Trimithonte*, 1953, pp. 130—136).

19. Although Constantine Akropolites, the Megas Logothetes (1296 f.) and hagiographer, unduly called The New Metaphrastes (d. 1321) composed an encomion for an obscure monk in the empire of Nicaea, John the Almsgiver the Younger, the holy man was not favoured in that empire: its main saints are two of its emperors and one of its patriarchs: John III Vatatzes (1222—1254), John IV Laskaris (1258—1261) and the Patriarch Arsenios (1255—1259, 1261—1265). John III was known as Almsgiver due to his unusual philanthropy and compassion for his subjects. His reputation as a Saint was increa-

sed after his death by miracles that occurred near his tomb, the first one in 1302 during an unsuccessful Palaiologan expedition for expelling Turks from Magnesia: John appeared and assured the garrison that he would be their leader. Healing miracles followed and his personality was identified with the image of the ideal ruler contrasted to the Palaiologan dynasty — the usurpers and vicious. His *Life* was written in 1365–1370 and in the 17.c. his name was inserted into the calendar of the Ecumenic Patriarchate. In the mid-14.c. Callistos in his *Life* of Gregory the Sinaite compared the generosity of Ivan Alexander of Bulgaria with that of “the Holy Emperor John Vatatzes” (Ruth Macrides, in *The Byzantine Saint*, 1981, pp. 67–71; A. Heisenberg, in *B.Z.*, 14, 1905, pp. 160–235; C. Amantos, in *Prosphora eis Stilpona P. Kyriakiden*, 1953, pp. 29–34). The *Life* is in the high style and full of Biblical and Classical quotations and reminiscences.

20. John Laskaris was blinded and imprisoned by the usurper Michael VIII Palaiologos in 1261. Soon he became a symbol of revolting anti-Palaiologan dissidents. After 1285 he became a monk and after his death (c. 1305) his remains were kept in St. Demetrios in Constantinople — a conciliatory move of Andronikos II towards the Laskarid party, were venerated and worked healing miracles. Though no *Life* of Laskaris has come down to us, his sanctity is amply attested. Arsenios was deposed by Michael because he excommunicated him after blinding John IV. His name was involved in uprisings and plots against Andronikos. The Arsenite Schism initiated by his deposition lasted until 1310, even after his death in 1273. Still, by another conciliatory gesture, Andronikos in 1284 allowed the translation of his relic to St. Sophia, where it was venerated for long; an *Akolouthia* for him was then composed which survives in just one MS, something due to the short duration of his liturgical commemoration despite the miracles attributed to his relic. Besides, in the second half of the 14.c. an *Encomion for St. Arsenios* was written, probably by Philotheos of Selymbria and perhaps based on a missing *Life*. It is addressed to a Constantinopolitan audience and, in contrast to George Akropolites' contemptuous description of the Saint, extols him as a Laskaris hero, similarly to Theodore Skoutariotes bishop of Cyzicos (1277–1282). Further the *Encomion* stresses the obedience of the emperor Theodore Laskaris to Arsenios, “yielding the State to the Church”, which he considers natural, and compares the “all bloated” body of the “heterodox” Michael VIII lying in Selymbria due to his excommunication by “the most holy Patriarch” with the well-preserved healing body of the latter—a comparison made by others too, among them Theodore Agallianos in the 15 c. Like Philotheos, Agallianos attributed Michael's eternal damnation to his Union with Rome too (R. Macrides, pp. 71–79). Hagiography in all three cases is dynastic and deals with national-ecclesiastical issues besides social, moral and others.

21. Joseph I, the Patriarch (1267–1275, 1282–1283) who resigned in protest for the Union, was re-instated but his alleged canonisation inferred from the *Synodikon* of Lacedaimonia (it calls him a New Confessor) whereas that of Constantinople does not mention this epithet, is dubious. Equally dubious is the argument in favour of his canonisation based on his annual commemoration as Patriarch due to his re-instatement; to the commemora-

tion objected the Arsenites because he had been excommunicated by Arsenios as a usurper of the throne from an unjustly deposed patriarch, just before he ascended it. The Josephites, however, considered him a Confessor, and his name was entered into the Calendars of the Ecumenic Patriarchate although he was never venerated by the people (Macrides, pp. 79—81). He was a saint without a *Vita*. By contrast, Meletios the Confessor (1209—1286), who had been exiled and mutilated for his anti-Union activities, had his biographer, Makarios of Philadelphia, and he was canonised by the Synod convened by Esaias (1323—1324) after the evidence produced concerning the miracles worked by his uncorrupted body (*ibid.*, pp. 82—82). From this time onwards begins a revival of the interest in holy men after its decline in the 12.c. (*supra*, par. 18, 19) and with it a new flourishing of hagiography, whose dominant ideology is Hesychasm centred around Gregory the Sinaite and Gregory Palamas. A provincial case of the leadership model of saint is St. Theodora of Arta, wife of Michael II of Epiros. Like the Palaiologan saints studied above, she was no ascetic; her Life was written by the monk Job in the 13.c. (*ibid.*, pp. 82—83). Another provincial ascetic with eventually a network of connections with the ruling classes was St. Neophytos of Cyprus, whose complex ideological development was recently examined in detail (C. Galatariotou, *The Making of a Saint*, 1991). His initial criticism of social-religious evils developed into adaptation to the bishop of Paphos and its elite, to become a protest against the Latin occupation of Cyprus (1191/2) and of Constantinople (1204); but not long after 1204 St. Neophytos used the Lusignan King (ῥήγας)'s services and help for the affairs of his monastery.

22. By adopting Christianity, the Balkan peoples received the Byzantine church books and the hagiography en masse in translation. The Slavs did not exclude from veneration even saints who had been hostile to them. I. Dujcev observes that "The *Miracula Sancti Demetrii Thessalonicensis*" were translated into the language of the South Slavs [also in *Medieval Bulgarian* by John Stavrakios: *Cod. Ryl.* 4/8 (61)] and the defender of Thessalonica against the Bulgarians in the 9—14.cc. was venerated with particular ardour in literature and iconography, although these miracles told about wonderful acts of the 6.—7.cc. mainly directed against the Slavs and later against the Bulgarians. Byzantium venerated as martyrs many saints who had participated in its wars against the Bulgarians. Many of these Saints and Martyrs, e.g. St. Nicholas the Soldier, the Bishop Manuel of Adrinople and his companions (9.c.) or the Byzantine soldiers killed in Bulgaria in 811 during the expedition of the emperor Nicephoros, were later mentioned (in the Calendar etc.) and even feasted. Contrary to the other areas of religious life, however, in the Hagiography of the Greek Orthodox Church a certain reciprocity was established between Slavs and Byzantines. In the hagiographical literature of the Gr. Orth. Church gradually some saints of Slav origin were admitted and some important from the point of view of ecclesiastical life were mentioned — events and personalities from the time — before the official conversion, but which contributed to the conversion, or also persons who later on became martyrs and confessors of the Faith. Some of these were only mentioned as saints or Hosioi, whereas about others started to be composed independent texts or texts based on Slavic primary sources: Lives, Encomia, Homilies, and so on, which in part have survived in Slavic

translations and not in the original /Greek/ text" (I. Dujcev, *Medioevo Bizantino-Slavo*, 2, 1968, pp. 209–210).

23. Such examples are the Prince Enravota or Bojanos; the first son of Omurtag (814–831) known from Theophylactos of Ochrida (*P.G.*, 126, 193) and other sources, who died as a martyr in 833 under the influence of a Byzantine prisoner. A second case is the Khan Telerig (768/9–777) who fled to Constantinople after resigning and was there converted, to be included without good reason, Dujcev believes, in Christian hagiography. Later Western writers confounded him with the Khan Tervel (701–718) and the Prince Boris (852–889) and venerated them as saints, to be followed by 19.c. Bulgarian Iconography (*ibid.*, pp. 210–212). Half-legendary hagiographical narratives that were not admitted into the official Byzantine hagiographical literature appeared after the official conversion of the Bulgarians in 865 during Boris' rule (852–889). Boris spent his last years in a monastery as a pious monk who, according to various sources, was semi-officially venerated as a Saint while still in life and represented as such in wall-paintings and miniatures. Still, there is no proof that he was admitted into the official Byzantine hagiography. On the contrary, Cyril and Methodios, the Apostles of the Slavs, were immediately recognised as Saints by them and later on by the Byzantines and a rich hagiographical literature was produced about them by the Slavs. The pertinent Byzantine hagiography admitted the two brothers and their disciples, Clemens and Naum of Ochrida, into its area of interest as agents instrumental in the process of assimilation of the Slavs by Byzantine Orthodoxy. Theophylactos of Ochrida (11.–12.cc.) in his biography of Clemens draws on old Bulgarian sources for his detailed *Life of the Sis, Heptarithmoi* (*P.G.*, 126, 1193–1240). His successor, Demetrios Chomatianos (c. 1216 – after 1234) wrote a shorter *Life of Clemens* based on other sources which was translated into Bulgarian: it contains rich original information. As late as 1740 and again in 1742 a short Greek *Life of St. Naum* was published while a detailed Greek *Life* by Theophylactos rather than Chomatianos remains unpublished. The former wrote an *Akolouthia* for the same Saint, and the latter three *Canons* for St. Clemens surviving in the original and in Medieval Bulgarian translation. Constantine Cabasilas (mid-13.c.), an archbishop, composed a Canon for St. Clemens and another for St. Naum, and another two similarly, that have been lost. Archbishop Gregory of Ochrida at the time of Andronikos II composed an *Akolouthia* partly surviving in a Medieval Bulgarian translation. St. Clemens was commemorated in some Byzantine Menologia (Dujcev, *op. cit.*, pp. 212–216). We are confronted here with a mixed hagiography which reflects Byzantine ideology and culture projected and assimilated in various ways by the supposedly assimilated Slavs.

24. This regime continued for long. George Skylitzes, governor of Sofia under Manuel I (1143–1180), wrote a detailed rhetorical *Life of the best known Bulgarian Saint John of Rila (876/880 – 18.8.946)*; it was based on lost Bulgarian sources and translation. In the second half of the 15.c. Demetrios Cantacouzenos wrote a new *Life of John* surviving in the same way. A short Greek *Life* appeared in the early 19.c. in print. But neither the czar Peter (927–969) nor John Vladimir the Prince of Diokleia the son-in-law of King Samuel (976–1014) found their way into Byzantine hagiography

although both became Saints for their people and the latter suffered a martyr's death (22.5.1016), Peter having been honoured with a Medieval Bulgarian *Akolouthia* and John with a South Slavic *Life*. Only in the late 17.c. a Greek *Akolouthia* and a long and a short *Life* were written for John on the basis of Slavic sources and legends, and all three were published many times in the 18.—19. cc. The recognition of John's sanctity by G. Cedrenus-J. Scylitzes (II, 463) was not sufficient for the Byzantine hagiographers to stimulate their interest in him (Dujcev, pp. 216—219). It is curious that no interest was taken in Peter either, although he was very close to Byzantine values. As for the Ottoman period Greek hagiography for John Vladimir, it may be explained by the feelings of solidarity and common destiny of Balkan peoples under a heavy yoke, which appears en relief in Nicodemos Hagioreites' *Neon Martyrologion* (1794).

25. Still two Greek *Lives* and an Encomion were devoted to two other Slavic political personalities who became saints: the Serbian Prince Stephan Nemanija — Monk Symeon, and his son Savas, the first Archbishop of Serbia (1219—1235). The reasons for this differentiation of Byzantine hagiographic sensitivity are not to be explored here but just noted. Its scope reached Abbot Antonios (d. 1073), founder of the Kievo-pečerskaja Lavra: he was honoured with a Greek *Vita* much later. But for the Athonite monks who died for their opposition to Michael VIII's Unionist policy, among them Bulgarians, first a Slav and later on two Greek Accounts were written. This should be correlated with the strong hostility of the Church of Tirnovo against Michael's policy amounting with betrayal of Orthodoxy in Bulgarian eyes. Again in the 14.c. the Byzantine author Michael Balsamon composed a Greek *Homily* for the Russian Neomartyrs of Vilna in 1347, Antonios, Johannes and Eustathios (Dujcev, pp. 220—221). We should recall here that there was a rich Caucasian hagiography of a Byzantine flavour, an extension of the original or derived from *Oriental Urquellen*, e.g.: P. Peeters, 'S. Romain le Néomartyr (+ 1 mai 780) d'après un document géorgien, *AnBoll*, XXX, 1911, pp. 393—427; idem, 'S. Hilarion d'Ibérie', *ibid*, XXXII, 1913, pp. 236.

26. A Balkan dimension of Byzantine hagiography can be traced back to the early Byzantine centuries; the connections of St. Demetrios of Thessalonica and of St. Anastasia the Martyr with Sirmium seem to imply a shadowy existence for both within a wide Balkan context. C. Mango believes that, "when, in 442—3, the capital of the prefecture of Illyricum moved /from Sirmium/ to Thessalonica so as to be protected from the attacks of the Huns, the cult of Demetrius also migrated. Shortly thereafter a magnificent basilica was built in his honour ... The absence of relics — in the seventh century they still did not exist — was gradually forgotten or glossed over ... a tomb was made, by means of a fraudulent arrangement of concealed pipes, to emit a holy oil, so that Demetrius shared with Nicholas the enviable epithet of Myrobletes. Transformed into a military saint (he was originally a deacon), a youthful figure ... he repeatedly 'defended' his city against barbarian attack" (Mango, *Byzantium*, 1980, p. 157). In one of the miracles of the Saint, Leontios the prefect of the Illyrians receives from the Saint the reliquary and arrives at Sirmium, where he deposes the relics in the church which he builds for him, near that of the Martyr Anastasia (P. Lemerle, *Les plus anciens Recueils des Miracles de Saint Démétrius* ..., II,

1981, p. 201). Given that "*la basilique Saint Démétrius n'était pas un martyrium*" (*ibid.* p. 218, pp. 205—218, 200), the Saint appears to have been serving the imperial and also the ecclesiastical ideology of the empire in the Balkans. St. Anastasia, whose Passion BHG 376z was modelled according to that of St. Febronia BHG3 659 (P. Devos, in *AnBoll*, LXXX, I—II, 1962, pp. 33—51) was still another case of hagiographic duplication and has many of the romantic characteristics of St. Irene Chrysobalanton (see *supra*). Still the important point here is the transfer of her body and cult from Sirmium to Constantinople in the second half of the 5.c., in the same period as the cult of St. Demetrios was taken to Thessalonica (P. Devos, pp. 34—36). For the Balkan peoples after their conversion to Christianity the feeling that the saints whom they were asked to feast and venerate had a cultural past in the peninsula, being a sort of a celestial community that moved about, and that some of them were transferred to the centres of the empire-model and became part of its ideology and symbolism, this feeling was an important stimulus for their integration into its culture; even though some of these saints had been their enemies before their conversion, and more often than not also after that. The Bulgarians even appropriated St. Demetrios as their defender against the Greeks! (C. Mentzou-Meimaris as impar. 17, pp. 578—579).

27. Gregory the Sinaite's influence on Bulgarian, Slav and Balkan monasticism and its culture is significant for the reason that it promoted Balkan spiritual unity on the eve of the Ottoman conquest. From his *Life*, written in 1350—1353 by Patriarch Callistos, and translated into Bulgarian before 1362/1363 by one of his Bulgarian disciples, we learn that the uneasy itinerant that Gregory was, searching for true contemplation and not just ascetic praxis, eventually prefers the mount Paroria on the borderline between Byzantium and Bulgaria to the hostile Athos, wherefrom he was expelled by the adepts of secular wisdom! His panorthodox teaching to all, among them his 12 disciples on Athos who came from many parts of the Balkans, presaged his style at Paroria. There he received generous material assistance from the Bulgarian czar Ivan Alexander, whose comparison with John Vatzatzes by Callistos (cf. par. 19) underlines the non-racist ideology of the hagiographer and his hero. Callistos ends by comparing Gregory with Biblical parallels: Elijah, Moses, and St. Anthony. An important supplement to Gregory's *Life* is that of his Bulgarian disciple Theodosios of Tirnovo by the same Ecumenic Patriarch Callistos, his friend and co-disciple. It was written between 1362 and 1364 and exposes the social aspect of Hesychasm in contrast to the eremitic and monastic aspect underlined in the *Life* of Gregory. Theodosios stopped his search for a model when he met Gregory and transmitted into Bulgaria the Sinaitic Hesychasm of his teacher. Callistos stresses Theodosios' Panorthodox ideology, which is by no means obscured by his struggle against heresy in Bulgaria. This was part of his social work, which included spiritual help to Bulgarians, Serbs, Mantzaroi, Vlachs and the inhabitants of the area around Mesembria thronging to him for advice. Theodosios died in Constantinople, where he was sent after a long illness against the wish of the Bulgarian Patriarch and reported some abnormalities of his national Church concerning some chism. His chief aim, however, was to visit the "Mother of all Churches" and receive the benediction of his friend the Patriarch. He died on 27 November 1362 or 1363 and to his tomb he was accompanied by the Patriarch and the Synod. Theodosios' *Life* through its

Medieval Bulgarian translation exercised, like that of Gregory the Sinaite, a profound influence on Bulgarian hagiography, in particular on the many *Lives* and *Encomia* of Saints by the Patriarch Euthymios in Tirnovo, among them some Bulgarians, and on the hagiography of Gregory Camblak.

The whole School of Tirnovo followed the Hesychastic ideology and the artistic conceptions of Callistos' hagiography: historicism, self-projection of the author, appreciation of Nature with an almost poetic flavour, introspection, critical study of sources, love of the homeland, etc. (D. B. Gones, *To Syggraphikon Ergon tou Oikoumenikou Patriarchou Callistou A'* 1980, pp. 27—120; D. Balfour, *Saint Gregory the Sinaite ...*, 1981/3, pp. 61—91; Dujcev, as *supra*, pp. 221—222).

28. Most interesting for their depiction of eremitic life in the 14.c. on Mount Athos are the two *Lives* of St. Maximos the Kausokalybes, one by the hieromonk Niphon and the second by Theophanes tou Peritheoriou abbot of Vatopedi, and the *Life* of Niphon by an anonymous. We are back to the moral climate of the *Lausaic History* and the like. Monstrous appearances, supernatural events, routine daily life incidents, in fact collections of short stories in a naive style, are some traits of the first. In par. 26 one Gregory appears as the disciple of St. Gregory Palamas discussing with St. Maximos about the miracles of Palamas in the presence of two *archontes kosmikoi*. The Holy man was visited by such people of high standing, kings and populary (*AnBoll*, 54, 1936, pp. 42—65). In the second, the most impressive part is the discussion between St. Gregory the Sinaite and Maximos about *allogiosis* and *ecstasis*, *eros theios kai harpage noos pros ton Kyrion*, *EKTHAMVOS THEORIA*, *plane*, *methe*, and other hesychastic concepts, which is followed by a vivid account of the multi-national circle of disciples of the Sinaite at Paroria trying to learn from him *praxin kai theorian*. Worth noting is also the part on the visit of the kings (John) Cantacuzenus and (John) Palaiologos to Maximos and the symbolic pieces of advice with biscuit, onion and garlic that he gives them (*ibid.*, pp. 65—109).

29. The supra-national character of hagiography that marks the two *Vitae* written by the Patriarch Callistos (*supra*, par. 27) appears again in the *Martyrion*, *Akolouthia kai Parakletikos Kanon eis ton Hagion Ioannen ton Neon en Leukopolei* (c. + 1330) by Meletios Syrigos, ed. by D. Gones, 1984. The *Martyrion* is an adaptation-translation of an original written in Medieval Bulgarian by Gregory Camblak (1364—1420) of Tirnovo, a disciple of Euthymios who served the Ecumenic Patriarchate in Serbia and Moldavia, throughout the Balkans and in Russia. He wrote much hagiography about saints and personalities without national prejudice (Euthymios, St. Demetrios, Kyprianos, Camblak, St. Stephen of Decani, etc.). John, a merchant of Trebizond, was martyred at Leukopolis or Belygrad at Dnister in 1330 because he refused to be converted to the religion of the governor, a Persian in the Bulgarian original, a Moslem in Syrigos' adaptation which was made in 1649 by another personality of the Patriarchate, a preacher and teacher and activist. The change of the governor's religion had already been made in two Romanian and one Greek translation preceding that of Syrigos (1534, 1643, 1639—1645?) who must have been influenced by them, at least the Greek one. Syrigos' text presents martyrdom as a duty: the Christians are urged to imitate John, whose beheading by the machinations of the three enemies of Orthodoxy, the Latin, the Turk and the Jew did not result into their

victory over it: on the contrary, the miracle-working power of John's relic made him respectable among the infidels and a model for all the Orthodox (D. Gones, *op. cit.*, pp. 51–53).

30. This message dominated the ideology of subsequent *martyria*, in particular the work of Nicodemos Hagioreites, in which Greek martyrs interchange with other nationalities, all Orthodox (among them Serbs, Bulgars, Russians), the majority naturally Greeks. There are, however, some cases of martyrs who attracted the sympathy of the local Latin clergy and people of the place where they were excuted for the Faith: for Markos Kyriakopoulos the young Cretan who was martyred at Smyrne on 13 May 1643 and whose *Life* was included in Nicodemos' *Neon Martyrologion* (1961³, pp. 70–71) following "Meletios o Syrigou"'s original, an Italian *Relatione* was written on the spot by fra Giovanni Aretino Foscaro *Vicario Apostolico di Smirna* (M. Vitti, in *Mikrasiatika Chronika*, X, 1962, pp. 89–103). But this seems to be rather an exception or a local case in a city famous for symbiosis. The idea of rejecting Islam could be adopted also by Latins, whose behaviour towards the Greek Cypriot Orthodox in 1231–1233 and later was not different from that of Moslems. As we have said (par. 17), there is a continuity of phrasing the martyrs' rejection of conversion. We find it in the Synaxary of the *Neomartyras Michael Mavrocides ho Adrianoupolites* (+ ca. 1490, *Adrianoupole*, *Anekdoti Hagiologika Keimena tou Megalou Rhetoros Manouel tou Korinthiou k.a.*, ed. by D.Z. Sophianos, 1984, pp. 16–17 and in his encomion by M. Kor., pp. 102–103. Though Christians "could live under Ottoman rule and still be good Christians" (El. A. Zachariadou, 'The Neomartyrs' Message; *Deltio Kentrou Mikrasiatikon Spoudon*, 8, 1990–1991, pp. 51–63, p. 63) and although there are many topoi and a preconceived policy of the Church inserted in the Martyrs' *Lives*, this by no means implies that repression was the exception and that the ideology of the Church admonishing martyrdom rather than conversion was striving against phantoms. This ideology, integrated in hagiography and iconography as well, became necessary by historical reality. The eyewitness scenes of Markos' martyrdom as described by fra Giovanni do not seem to contain any topoi or motifs. Still they convey the same atmosphere and give similar or identical details as the Martyrs' *Vitae*.

COSMOGRAPHIES IN ROMANIAN¹: “LAUS ASIAE” OR
“LAUS EUROPAE”?

CĂTĂLINA VELCULESCU and V. GURUIANU

For a long period of time, in our part of the world the natural form of spreading and perpetuation of culture was the oral form. That is why, although small-size written evidence exists, larger pieces of writing appear only in the 17th century. For the Romanian scholars of that epoch (who were acquainted with one or more widely used European languages) it had become clear that the errors existing in foreign cosmographies or histories could have had a bad influence in other fields than the cultural one.² A more clearly expressed attitude confronted with such errors appears in the High Steward Constantin Cantacuzino's *Istoriia* (History). He pointed out two categories of errors: some due to the natural boundaries of knowledge which this man of science treats with full understanding; and others, sprung from spite and directed towards diminishing, blaming or abusing, all resulting in a deliberate distortion of the truth. In his opinion, the authors of mistification, of the above-mentioned category should be answered in only two ways: either by sheer force or by creative intelligence.³ This latter way was chosen by our scholars, to the extent of the knowledge acquired in their time.

¹ For a certain chapter of a Romanian cosmography, see our paper entitled *Autours de Pays des Amazones*, R.E.S.E.E., 1994, no. 1–2, pp. 83–87.

We also wish to mention one of the oldest geographical texts in Romanian from Transylvania and dealing with Transylvania, unfortunately preserved only in the editions printed by Timotei Cipariu. See M. Gaster, *Chrestomatie Română*, Leipzig, Bucharest, vol. 1, 1891, pp. 175–178.

It is in fact a description of Transylvania which is in no way similar to those contained in the cosmographies we studied and has a rather local character.

² P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Gr. Ureche și Miron Costin*, Bucharest, 1925, also *Influența polonă și rusă în vechea cultură românească*, lithographed lectures for university use, 1935–1936, p. 185; also *Introducere* to Grigore Ureche, *Letopiseșul Țării Moldovei*, Bucharest, 1955, pp. 32–46; C. C. Giurăscu, *Introducere* to Grigore Ureche, *Letopiseșul*, Craiova, 1934, pp. LXV–LXVI; Ion C. Chițimia, *Probleme de bază ale literaturii române vechi*, Bucharest, 1972, pp. 159–196 and 201–244; C. Velculescu, *Les lettrés roumains et les cosmographies occidentales*, in “Synthesis”, XVII, 1990, pp. 61–66.

³ Constantin Cantacuzino, *Istoriia Țării Rumânești*, in *Cronicari munteni*, edited by Mihail Gregorian, introductory note by Eugen Stănescu, Bucharest, 1961, vol. 1, pp. 8–9 and 23–24.

In Sebastian Münster's cosmography⁴, for instance, the news on the Romanian provinces are scarce and sometimes not correct. Writings such as *De neamul moldovenilor* (On Moldavian Ancestors) by Miron Costin, *Istoriia* (History) by the High Steward Constantin Cantacuzino on the beginning of the Romanian people, or *Descrierea Moldovei* (Description of Moldavia) written in Latin by the Voievode Dimitrie Cantemir were meant to make up for, or to amend, the image of the Romanian provinces so inadequately described by Western sources. The above-mentioned writings could find their places in any European cosmographies and, in this way we can obtain similarly developed sections on the Romanian provinces with those dedicated to Western countries.

The oldest text containing a cosmography in Romanian identified till the present day was copied by Costea Dascălul of Șcheii Brașovului, sometime between 1693–1703 and was included in a short anthology of popular books (Rom. ms. BAR 1436)⁵.

The text of Șchei belongs to the legendary and fabulous geography and comes closer to what we call nowadays "literature" than to what is generally known as "geographical science"⁶.

The critical spirit, characteristic for the Renaissance humanism, is typical for the second kind of geographical writing translated into Romanian and utterly different from the one reflected in Costea Dascălul's copy. We are referring to the First Part of Giovanni Botero's writing *Le Relationi universali* (1st edition, Rome, 1591) which was translated into Romanian possibly in Moldavia by the beginning of the 18th century, after an intermediary edition in Polish.⁷ Botero has tried to eliminate the "fairy tale" from

⁴ The evolution of the meanings of the word *cosmografie* is worth a special study. Sebastian Münster defines by this term a description of the Earth seen as against "the circles of the sky", accompanied for each country (or district) by historical data too, (either fully developed or brief) and by illustrating pictures. For the texts translated into Romanian in the 17th and 18th centuries, the word *cosmografie* is best defined by "legendary and mythological geography".

⁵ Gabriel Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești*, vol. 1, Bucharest, 1978, pp. 329; M. Popescu-Spineni, *Un manuscris românesc de geografie din secolul al XVII-lea*, in "Studii și cercetări de bibliologie", V, 1963, pp. 319–333; V. Guruiianu, *Datarca celui mai vechi manuscris cunoscut al "Fiziologului"*, in L. R., XL, no. 1–2, 1991, pp. 49–55; C. Velculescu in "Synthesis" 1990 (see note 2); idem, *Animale fantastice și Țara preotului Ioan*, "Manuscriptum", XXII, 1991, no. 2–4 pp. 26–33; C. Velculescu and V. Guruiianu, *Cosmografie*, "Manuscriptum"; XXIII, 1992, no. 1–4, pp. 224–243.

⁶ Leonardo Olshcki, *Storia letteraria delle scoperte geografiche*, Florence, 1937; Karl Ulrich Sindram, *Aesthetics of Alterity: Literature and the Imagological Approach*, in "Yearbook of European Studies", 4, 1991, pp. 177–191; Frank Lestringant, *Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance*, in "Annales. Economies, Sociétés Civilisations", XLVI, 1991, no. 2, pp. 239–260.

⁷ Romanian manuscript existing in BAR no. 3515, 1556, 1267, 3391, 1263; Gabriel Ștrempel, *op. cit.*, vol. I–III, Bucharest, 1978–1987.

The connection between ms. 3391 and Botero's geography was pointed out by us for the first time in "Manuscriptum", 1991 and 1992. In the same review we also indicated the connection with ms. 3515. Ms. 1263 is discussed for the first time.

For the fragments referring to Romanians, see "Arhiva Societății Științifice și Literare din Iași", V, 1894, no. 12, pp. 666–669; G. Nicolaiasa in "Revista arhivelor", I, 1924–1926, no. 1–3, pp. 373–377; N. A. Ursu, *Formarea terminologiei geografice în Omagiu lui Iorgu Iordan*, Bucharest, 1958, pp. 871–876; also *Formarea terminologiei științifice românești*, Bucharest, 1962; also *Versiunea românească necunoscută a geografiei universale a lui Giovanni Botero*, in "Cronica", XIV, 1979, no. 38 (12), p. 7, also *Nicolae Costin, traducător al geografiei*

previous sources (without much of a result) and to build up (still preserving historical and ethnographical information) as much as possible a strictly scientific geography⁸. Yet, in contrast with the Italian author, the Romanian copyists use the word "cosmography" in the title exactly like the manuscript of Șchei.



The text copied by Costea Dascalul around 1700 consists of two fragments: *Poveastea țărilor și a împărățiilor câte-s în pământul Asiei* (The Story of Countries and Empires in Asia; f. 49—68) and *Împărțeala dintâi. Cozmografie ce să zice împărțeala pământului pre hotară și pre alte seamne ce sînt în cercurile ceriului* (The Original Division. The Cosmography or the Division of the Earth into Lines and Other Signs Existing in the Sky Circles; f. 68—75). This juxtaposition comes right from the source used by the Romanian translator and reminds us of those 18th century Russian cosmographies about the countries in the Near East obtained by putting together two different variants.⁹

In the manuscript of Șchei, *Poveastea țărilor ... Asiei* (f. 49—68) is actually a part of a cosmography made of several considerably old narratives to which news on more recent events (of 1624—1626) were added (f. 52). In the second part entitled *Împărțeala dintâi. Cozmografie ...* (f. 68—75) the description of some places included in the first part (Galiley, Phénicia, Antioch, Mesopotamia) is resumed, following a concise source, undoubtedly written before the discovery of the New World.

The manuscript containing the old text copied by Costea Dascalul in Brașov had reached Bucharest towards the end of the 18th century. Indeed, in January, 10th, 1796, Nicolaus Radu Cătana the then owner of the manuscript, was still in Brașov, but in November, 18th, the same year he was in Bucharest and got the manuscript with him.¹⁰ By the middle of the 19th century this manuscript containing old texts existed in the library of Constantin Oltelnicianu¹¹ who underlined some fragments of the texts which become obvious if we take into consideration the interest shown by this well-known antiquary for Asian civilisation.

universale a lui Giovanni Botero, in "Revista de istorie și teorie literară", XXXIX, 1991, no. 3—4, pp. 365—379; C. Velulescu, *Kosmographien und Historiographie* in "Cahiers roumains d'histoire littéraire", 1985, no. 2, pp. 40—51; also in "Manuscriptum", 1991, no. 2—4; C. Velulescu, V. Guruianu, in "Manuscriptum", 1992, no. 1—4.

⁸ Giovanni Botero does not offer the mathematical geographical coordinates as did the works continuing Ptolemy's tradition. His books are closer to a descriptive types of geography like Strabon's, also containing information in various domains, organized into separate topics yet.

By this critical spirit, also existing in Strabon, Botero is different from the text copied at Șchei (ms. 1436) which is framed in another tradition illustrated by Pomponius Mela and Solinus, descending from Ctesias and Megasthenes.

⁹ *Космография (...)* (1670 г. in "Общество любителей древней письменности", no. 21, 57, 68, Petersburg, 1878—1881 (this work is known to us only through O. A. Belobrova, *Космография в Словарь книжников и книжности Древней Руси. Вторая половина XIV—XVI в.*) (I, pp. 493—494, Leningrad, 1988).

¹⁰ See the notes by Nicolae Radu Cătana existing in Rom. ms. BAR 595, f. 2 (*Cartea Împărățiilor*) and in ms. 1436, f. 223.

¹¹ Ioan Lupu, *Un bibliofil român din prima jumătate a veacului al XIX-lea: căpitanul Constantin Oltelnicianu and Date noi privitoare la bibliofilul Constantin Oltelnicianu*, in "Studii și cercetări de bibliologie", III, 1960, pp. 129—152 and V, 1963, pp. 79—105; G. Strempeț, *op. cit.*, in Note 5.

In 1813 we find the miscellaneous contents of Șchei (with minor differences), that is *Povestea țărilor ... Asiei* and *Impărțeala dintâi. Cozmografie ...*, copied by the verger, furrier, miniaturist and chronicler Ioan sin Dobre of the Batiște Church in Bucharest, yet he did not use the Brașov manuscript as his sources.¹² It seems that another manuscript¹³ dating from the first years of the 19th century also contains a brief and transformed variant of *Povestea țărilor ... Asiei* and of *Impărțeala dintâi. Cozmografie ...*, but it also contains several chapters not to be found in the former manuscripts (1436 and 3404).

In Costea Dascălul's manuscript, the two fragments of Cosmography are placed after *Fiori di Virtuù* and the *Physiologus* and before the *History of Syntipa* of "Persia" and the *History of Aesopus* of "Great Phrygia". The description of the Asian countries in the cosmography seem to answer the need of the reader to learn as much as possible of far-away places, of exotic and mythical people and animals, that are mentioned in the above texts.

The fragment called *Povestea țărilor ... Asiei* (ms. 1436, f. 49–68) has among its most remote sources a similar text with one of the various sources used by Sebastian Münster for his *Cosmography*¹⁴ towards the middle of the 16th century. Indeed, there are explicit similarities between the Romanian version (f. 49–66) and the German version (ed. 1567) of Münster's *Cosmography* (pp. 1348–1417). It is yet surprising to find out that the Romanian text contains information present only in the French version 1568 of Münster's book. A good example is the story entitled *De amazonine neveaste* (*About Amazons*, ms. 1436, f. 63^v – 65^v). A similar narrative is included in Münster's editions (1567 ed., pp. 1326–1327; 1568 ed., pg. 1189) but there is a different variant only in the French version (pp. 1268–1269). The story of ms. 1436 is closer to the latter French version, yet it differs by several details added to version written at Șchei.

The narrative about the Amazons in the latter French version and that of Costea Dascălul's originate from one of the chapters of the *Universal History* by Trogus Pompeius, a work which is preserved only in Justin's short transformed narrative. In the manuscript of Șchei, the Historian Justin¹⁵

¹² Rom. ms. BAR, 3404, f. 9–19; for more details see "Manuscriptum", 1991, no. 2–4, pp. 26–33 and 1992, no. 1–4, pp. 224–233.

¹³ Rom. ms. BAR no. 1282, f. 178–186, see also the bibliography at the previous note.

¹⁴ Sebastian Münster, *Cosmographie*, Basel, 1550 (photo-print edition in the series *Theatrum orbis terrarum*, Amsterdam, 1967, edited by R. A. Skelton and A. O. Vietor, *Introductory note* by Ruthardt Oehme). The text comparisons were achieved by using the two editions existing in the Library of the Romanian Academy; the German edition of 1567 and the French edition of 1568. For other instances of Münster's *Cosmography* in the European culture, see F. Lestringant, *op. cit.*, in note 6.

For the mediaeval period, see David Woodward, *Mediaeval Mapaemundi* in *The History of Cartography*, vol. I, *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, edited by J. B. Harley and D. Woodward, Chicago, 1987, pp. 286–370.

¹⁵ We are referring to the Latin historian who lived in the 2nd century A. D. See *Justini Historiarum ex Pompeo Trogo Libri XLIV*, Amsterdam, 1635, pp. 25–27.

For the fables on the Amazons, Piccolomini, *Opera Omnia*, Basel, 1551, p. 298; see also Paulus Orosius *Adversus Paganos Historiarum Libri VII* (1615 edition, pp. 40–41).

For the fragment *De amazonine neveaste* we also studied, besides the two editions of S. Münster's *Cosmography* preserved in the Romanian Academy Library in Bucharest, other editions existing in a number of libraries, all over the country. Some of these editions can be situated in the same category of texts with the already quoted French edition of 1568

is taken for Saint Justin (probably the one who lived in the 2nd century A.D., author of numerous writings in Latin). In ms. 1436 (f. 62^v) a Saint Ustin "The Philosopher" is referred to in a previous fragment to the story of Amazons, namely the one containing the eulogy of the Tartars (assimilated to the Scythians). This fragment represents a reshaping of some pages of the History of the same Trogius Pompeius, yet of a little more remote extraction than that of the Amazons.¹⁶

Also, the fragment containing the *Cuvânt* (Speech) addressed by the Tartars to the King of Egypt (ms. 1436, f. 63) has a corresponding part in Trogius Pompeius's work. It is here the place to stress also the similarities existing between Miron Costin's Translation *Graiul solului tătarăsc către Alexandru Machidon* (The Tartar Messenger's Speech addressed to Alexander the Great) made after a fragment of Curtius Rufus's¹⁷ and the Trogius Pompeius's work.

The "fables" on Amazons and Scythians (confused with Tartars by some Mediaeval sources) did not arise the interest of the Spatharus Nicolaus Milescu (he was well acquainted with Asia) but, this does not mean that he ignored them. On the contrary, the fragment on *Laus Asiae*, as depicted in the *Description of China*, has great similarities with the one existing in Costea Dascălul's manuscript (ms. 1436, f. 68^v — 69) and in the Romanian versions of Botero's (Rom. ms. BAR 3515, f. 119^v; Rom. ms. 3391, f. 404^v). The lines dedicated by Milescu to Gog and Magog, as well as those referring to the spreading of power of the Scythians in the *Cărticica despre tătari* (Book on the Tartars)¹⁸ also remind us of the manuscript of Șchei (f. 59—61^v).

(such as one in French dated Basel, 1552, preserved in the University Library — Iassy; one in Latin dated Basel, 1554, on the title page 1654, preserved in the County Library at Zalău; one in Italian, dated Köln, 1575, preserved in the 'Gh. Asachi' County Library, Iassy). Another group of editions under study can be situated in the same category of texts with the already quoted German edition of 1567. (Such as one in German, dated Basel, 1598, preserved in the University Library Iassy and another one preserved in the County Library of Timișoara). See also the catalogue "ancient books" of the National Library—Bucharest.

We would like to express our gratitude to Mrs. Olga Șerbănescu who helped us find out four editions of S. Münster's *Cosmography* preserved at the Library of the Brukenthal Museum — Sibiu (two in Latin dated Basel 1550, and 1559, respectively, and two in German dated Basel, 1578, and 1598, respectively).

For the Amazons, see also Chr. Rommel, *Caucasiarum regionum et gentium Straboniana descriptio*, Leipzig, 1804, pg. 58—60; N. Fréret, *Observations sur l'histoire des Amazones*, in *Oeuvres complètes*, ed. de Septchènes, Paris, 1796, vol. V, pp. 97—128; Ch. V. Langlois, *La Connaissance de la nature et du monde au Moyen Age*, Paris, 1911; L. Olschki, *Storia letteraria* (see note 6); also *L'Asia di Marco Polo*, Venice — Rome, 1957; J. K. Wright, *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New York, 1925; Richard Henning, *Die Amazonen Sage in der volume entitled Wo lag das Paradies? Rätselfragen der Kulturgeschichte und Geographie*, Berlin, 1950, pp. 83—97.

¹⁶ Justin, *op. cit.*, Amsterdam, 1635, p. 24. See also, A. Riese: *L'idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine*, Paris, 1885.

We also mention that the data on *Saramisa împărăteasă* (wife of Ninus and mother of another Ninus; ms. 1436, f. 54—59^v), on Sardanapalus, on Emperor *Astighie* and his nephew *Chirus* (ms. 1436, f. 55), on *Arsachis* and Mithridates of Parthia on the wars led by Semiramis up to India that can be compared to those led by Alexander of Macedonia (ms. 1436, f. 56) can be found also in the version written by Justin after Trogius Pompeius's universal history.

¹⁷ Justin, *op. cit.*, Amsterdam, 1635, p. 24; Miron Costin, *Opere*, edited by P. P. Panaitescu, Bucharest, 1958, pp. 315—317, pp. 429—431.

¹⁸ Zamfira Mihail, "Călătorii" unui Jurnal de călătorie in "Manuscriptum", XVIII, 1987, no. 2, p. 67.

The part dedicated to Persia, Great Scythia and India in the *Poveastea țărilor ... Asiei* (f. 53^v–60)¹⁹ reflects a brief variant of a text similar to Marco Polo's *Il Milione*. It is noteworthy to say that the whole text with Marco Polo's descriptions was used both by Sebastian Münster — the lover of “fables” and by the lucid, critical and pragmatic Romanian traveller Nicolaus Milescu the Spatharus. Costea Dascălul's copy reflects a different version from both Münster's and Milescu's.

The story about *Alav* “the great Tartar Emperor” who punished the Caliph, “ruler of the town of Susis” who owned a tower full of riches (ms. 1436, p. 53^v), is mentioned by Marco Polo too, but in his version the characters are *Ulav* Khan (Gengis Khan's grandson and brother of Kublai Khan) and the famous Caliph of Baghdad²⁰. From Marco Polo's book (1955 ed., pp. 26–28) we become aware of the confusion made between *Susa* (= Susi) and *Baudac* (= Baghdad) while in ms. 1436 the confusion exists between Susis, Baghdad and Babylon (f. 53).

The tale of the *Zailon* (= Ceylon) merchants who succeeded in taking out of the country the jewelry “in the utmost secrecy” (ms. 1436, f. 56^v) resembles Marco Polo's tale about *Maabar* (= a district on the South East coast of India; 1955 ed., pp. 253).

In the fragment dedicated to the description of the island of Taprobana²¹ and the islet of *Eavra* (ms. 1436, f. 57^v–58) we find contaminations from several Marco Polo's paragraphs, and at the same time additions on the Antarctic Pole.

For other islands, the Romanian text brings in very old stories of anthropomorphic monsters and “savage” people.²²

Costea Dascălul's manuscript contains a statement similar to Marco Polo's in his description of the journey (1955 ed., pp. 241 and the next), namely, the idea that the inhabitants of some of the Eastern islets “submit themselves to the Great Khan of Scythia because Scythia is near these islets in the sea that is called *Ioa*²³ in Greek and the Eastern Sea (*Marea Răsăritului*) in Romanian” (ms. 1436, f. 58^v).

The chapter *Schitii cea Mare* (The Great Scythia; ms 1436, f. 58^v and the next) begins with a story on the emperor *Manghia of Cataaghion*

¹⁹ See “Manuscriptum”, 1992, no. 1–4, pp. 227–228.

²⁰ For comparison of texts we used Marco Polo, *La description du monde*, edited under the care of Louis Hambis, Paris, 1955 (1955 ed.); see also L. Oschki, *L'Asia di Marco Polo...*

²¹ In ms. 1436: Ceaprobana. See Marie Thérèse Gambin, *L'île Taprobane: Problèmes de cartographie dans l'Océan Indien* in the collective volume entitled *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance* edited by Monique Pelletier, Paris, 1989, pp. 191–200.

²² The contamination of information on the islands of *India cea noao* (New India) (which defined at the beginning the group of islands situated in the South of Asia and later proved to represent in fact the American continent) and the islands of the Northern zone (ms. 1436, f. 57^v–58) was possible because of the uncertainties of mediaeval geography concerning the exact location and characteristics of these islands. See Richard Hennig, *Wo lag das Paradies? Rätselfragen der Kulturgeschichte und Geographie*, Berlin, 1950, pp. 241 and 245–252; Wilcomb E. Washburn, *The Form of Islands in Fifteenth, Sixteenth and Seventeenth Century Cartography* in the collective volume *Géographie du monde...* (see note 21) p. 201 ff.

²³ In accordance with the Greek term ἤωος, α, ον = “Eastern”, “Oriental”. In the map of Asia in Botero's geography (*Le relationi universali*, Venice, 1599) *Oceanus Eous sive Orientalis* is the name given to the Northern part of the present-day Pacific Ocean, which borders the Eastern coasts of Asia. See also, “Manuscriptum”, 1991, no. 2–4, p. 28, note 9.

(=probably Cathai, in the North of China), described as "The great and famous Tartar empire in Asia which barely had any equal in the world". That empire "begins at the Sunrise to the Sea-Ocean (Marea Ochianul) called Iou"^{23b16}. Marco Polo does not speak of an emperor called *Manghia*, but he offers fleeting evidence on the *Mangi* country (South of present-day China). The story of the emperor *Manghia* (ms. 1436, f. 58^v–59) is told by Marco Polo in connection with *Naian*, a Nestorian Christian, Kinsman of Kublai Khan, defeated in battle and later killed by his relative; in the end, the Great Khan succeeded in compelling his subjects to be tollerant with the rest of the Nestorians (1955 *ed.*, pp. 105–106).

The description of the town of *Cambal* (present day Beijing) of *Cataaghion* and that of the bridge over the river *Polizahnis* (ms. 1436 f. 59) retells the information given by Marco Polo on *Cambalue* and the river *Pulisanghin* (1955 *ed.*, pp. 135 and 152 respectively).

The countries listed in ms. 1436 (f. 59) as part of Scythia represent as a matter of fact the districts and counties Marco Polo knew in his journey from *Cambalue* to the North part of present-day Indo-China (1955 *ed.*, pp. 161–184).

The story of the hill near the town of *Tauris* that was moved from its place by the prayers of a Christian (ms. 1436, f. 59^v) is told by Marco Polo too, but he provided more details (1955 *ed.*, pp. 29–35). The same happens with the information about the Tartar people and countries from "true woody and muddy places where the cloudy foggy clay-land was imbued with reed" (ms. 1436, f. 59–60); they were barely mentioned in the Romanian version but are widely treated in Marco Polo's book (1955 *ed.*, pp. 320–322); he, in his turn, enlarges a passage existing in Strabon and transmitted through various Mediaeval writings.²⁴

It is worth mentioning the fragment on the Salamander "from the country of *Hinhitas*" (ms. 1436, f. 66; or *Chinchintal* at Münster, 1567 *ed.*, pp. 1417; 1568 *ed.*, pp. 1320; or *Ghinghin Talas*, 1955 *ed.*, pp. 71; or *Ghyenghin Talas* in Marco Polo's book, the Latin edition, vol. 2, pp. 20; or *Chinghitalas* in the Italian edition of the same book, pp. 98). In accordance with old beliefs this reptile and the clothes made from its hair are fire-resistant; this idea is viewed critically by Marco Polo, who noted that it is actually a mineral bearing the same name and which can be processed in order to obtain certain type of fibres.²⁵

Since the manuscript no. 1436 also contains the story of the reptile named Salamander we may suggest that one of the sources of the Romanian version is not a shortened copy of Marco Polo's book, but an older writing with influences in the latter's book too. It is interesting to note that Sebastian Münster who very often quotes Marco Polo explicitly still copies the same

^{23b16} See n. 23.

²⁴ A. Riese, *L'idéal de justice...* (see note 16).

²⁵ Marco Polo, 1955 *ed.*, pp. 72, 373. The editions we referred to are: Marco Polo *The Description of the World* edited by A. C. Moule and Paul Pelliot, 2 volumes, London 1938 (The Latin text existing in volume II); *ibidem*, *Il Milione*, edited by Fabio Caddeo, Milan, 1960. See also "Manuscriptum" no. 2–4, 1991, pp. 26, 29, 32. In *Cărticica despre iditari* (Booklet on Tartars), Nicolaus Milescu The Spatharus speaks of a fire-resistant cloth made of a "grass" having marvellous properties which can be found in the Mongolian realm where ancient cosmographies located the Salamander (Zamfira Mihail, *op. cit.*, p. 66).

story of the Salamander and not the critical remarks of the 13th century European traveller.

Probably, in the chapters on the Great Scythia, there is also a fragment taken from a Georgian Sinaxarus (ms. 1436, f. 61^{r-v}) which tells the story of the ox or the stag which each year enters the Church of St. George in the country of the *Megrens*²⁶ (see: "Imago Mundi", X, 1953, p. 116).

Another widely spread Mediaeval legend which is reflected in the chapter called "Great Scythia" is the one referring to the blood relationship existing between the Hungarians and the French (though not restricted to them) as the descendants of the Tartars: "The Turks, Cossacks, Hungarians, French are all of Tartar origin" — ms. 1436, f. 63. This legend derives from the stories also existing — partially — in Münster's *Cosmography*²⁷ about the flight of Priam's descendants (even nominating sometimes Francus, son of Hector) from the defeated Troy, either to the marshes of Meotide (North-East of the Black Sea, in the proximity of old Hungarian tribes) or to the Pannonic plain where Buda is confused with Sycambria.

The second fragment of Costea Dascălul's manuscript entitled *Împărțeala dintâi. Cozmozografie ce să zâce împărțeala pământului pre hotară și pre alte seamne ce sînt în cercurile cerului* (The Original Division. Cosmography or the Division of the Earth into Lines and other Signs existing in the Cercles of the Sky; ms. 1436, f. 68—75) comes from a source where we can detect the influence of Aristotle, Ptolemy, Dicaearchus and perpetuated in later Mediaeval versions²⁸. The spherical earth (not flat) sits motionless "in the middle of the sky circles, like a hub in the middle of the wheel" and is one of the four basic elements, a sort of Kernel for the other three, superposed into successive covers: water, air, fire (ms. 1436, f. 68^{r-v}). From Ancient sources also comes the theory that the earth is made of three parts: Asia, Africa (or Lybia) and Europe (ms. 1436, f. 68^v).

A description of Arabia follows after the fragment consisting of *Laus Asiae* (ms. 1436, f. 69); here we can easily find common fragments with Sebastian Münster's sources. Among them we can quote the story of the Phoenix Bird (ms. 1436, f. 71—72) also present in the book written by Isidor of Sevilla who mentions in his description of the earth that this mythical bird would live in *Arabia Felix*.²⁹ Following the same idea, it is interesting to

²⁶ In the cosmographies, the Georgian people are considered "St. George's men", according to Chr. Rommel, *op. cit.*, pp. 66. Surprising tales on the Georgian people are also told by Jacob Reineggs, *Allgemeine historisch — topographische Beschreibung des Kaukasus*, edited by F. E. Schröder, Gotha, Skt. Petersburg, 1st part, 1797, pp. 27, 82—83, 120—122. See also C. Velculescu in "Cotidianul. LAI" 20 March 1995.

²⁷ Sebastian Münster, *op. cit.*, German edition of 1567, p. 101 ff; p. 1224 and the following. French edition of 1568, p. 83 and the following; p. 1023 ff.; Dimitrie Cantemir, *Hronicul a vechimei romano-moldo-vlahilor*, edited by Gr. C. Tocilescu, Bucharest, 1901, pp. 11—12, 277, 281 ff.; N. Fréret, *Œuvres complètes* edited by Septchènes, Paris, 1796, vol. V, pp. 155—365 (*De l'origine des français et de leur établissement dans la Gaule*); Colette Beaune, *L'utilisation politique du mythe des origines troyennes...* in the collective volume *Lectures médiévales de Virgile*, Ecole française de Rome, 1985, pp. 331—355 (see also pp. 197—198).

²⁸ Honorius Augustodunensis, *Imago mundi* in *Patrologia latina*, edited by Migne, vol. 172, col. 122—133; Ch. V. Langlois, *La Connaissance de la nature...*; J. K. Wright, *The Geographical Lore...*; F. Lestringant, *Le declin d'un savoir...* See also "Manuscriptum", 1992, no. 1—4, pp. 225—226.

²⁹ Münster, German edition of 1567, p. 1367; French edition of 1568, p. 1244; Isidor of Sevilla, *Opera omnia* in *Patrologia latina*, edited by Migne, vol. 82, col. 498.

Quote here the fragment about the Unicorns brought to Mecca from Ethiopia (ms. 1436, f. 72^v).

There are original passages in the section referring to Asia in ms. 1436 that we cannot find in Münster's work, possibly introduced in an East-European version of the Western sources. "It is impossible for other kinds of people to live in those places because there is no meadow or river. That is why, only the villain Arabs can live in those desolate and barren lands, like the Tartars in the Crimean plains and the Cossachs in the Dashov plains" (f. 69^v—70). In the copy by Costea Dascălul we can find a strong interest for the country and people of Caucasus (ms. 1436, f. 61^{r-v}), as well as for the events of Baghdad (f. 51^v—52); several names of Tartar populations are indicated for those living at the Black Sea. "The Tartars existing in Europe, those living West of the river Volga are: Crimean, Cafatian, Bugeachan, Dobrudgean and over, living on the coasts of the Black Sea and in plains up to the Danube. The Tartar people are looters and robbers" (f. 61^v). It is obvious that such information could have been introduced in the text only by someone who was well aware of such realities.

The Slavonic influence is present (among other features) in the suffix of the adjective *amazonine* (f. 63^v/11) and in the suffix of the second term of *Marea Mediteransca* which appears on the margin of the manuscript maybe written by another hand, as *Mijlocul lumii* (the middle of the world), a word that reminds us of an equivalent existing in Sebastian Münster's book, in the list of conventional signs belonging to one of the maps in his *Cosmography* (1567 ed., map. 1).

In the Braşov manuscript there is also a word frequently used in the Italian cosmographies in order to express the cardinal point *North* and the Pole Star, namely the noun *Tramontana*⁸⁰, which in the Romanian text is copied (at least for the 2nd consonant group) with a Greek phonetism: *Tramandana* (ms. 1436, f. 57^v—58).³

Names such as *Polos Andarticos* (f. 57^v—58) or *amphiteatron* (written ^Μ ^Η $\alpha\phi\eta\theta\epsilon\alpha\tau\epsilon\rho\sigma$, f. 72/15) point to a Greek cultural influence too; the latter term is explained by "vaulted brick-and-mortar work". It is noteworthy the "etymological" explanation provided in the text for the name *Rhodos*: "Those who called it *Rhodos* thought it came from the Latin *rod*" (f. 67), whereas the word should be traced to the Greek *ρόδος* meaning *rose* (see A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1950, pp. 1722).

In ms. 1436 the titles of the chapters *De Salomândra* (f. 65^v/20) and *De Rodos* (f. 67/4) also contain Latin letters besides other graphical signs. Our suggestion is that the form *lefcas* in the context: "the distance between *Calicul* and *Zairon* is 260 *lefcas*, that is short miles" (f. 56) could be close to the Latin *leuca* = mile (unit of measure of distances), a term used by Giovanni Antonio Magini, especially in the chapter referring to the description of Eastern India (*Geographiae Universae tum veteris tum novae absolutissimum opus*, Part II — Venice, 1596, f. 256—257).

⁸⁰ For the term *Tramontana*, see for instance the geographies or the cosmographies elaborated by G. L. D'Ananija, Giovanni Botero, G. A. Magini, a.s.æ.

Special mention should be made for the name *Ustia* (ms. 1436), attributed to an austral star, in opposition to *Tramandana* that can be seen only in our hemisphere. In case we consider it as a corrupt form, this can be related either to the Latin *ustio* "burning" (or to another derivative of the root *ust-* of the verb *urere* "to set to fire; to burn; to dry") or to the Slavonic word *оуѣ* — meaning "mouth, river mouth". May be we should not exclude the possibility of a Latin word *ostia* "mouth(es) of a river" which is explained and appears in Isidor of Sevilla's work; this latter is frequently used by Apianus in his *Cosmography*.³¹ Finally, the same word can be related to the Greek noun *Ἑστία* (*Hestia*) which applies (in the astronomic model attributed to Philolaos, a follower of Pythagoras — 5th century B.C.) to fire in the centre of the Universe and can be seen only in the Southern hemisphere. It is encircled by ten heavenly bodies among which the Earth and the Sun (See Pierre Devambe, Robert Flacelière, Pierre Maxim Schuhl Roland Martin, *Dictionnaire de la civilization grecque*, Paris, 1966, pp. 65—66; and also A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1950, p. 816).

All these Slavonic, Italian, Latin and Greek traces in the manuscript copied by Costea Dascălul shall be properly interpreted only when we get more information of the foreign source existing at the basis of the Romanian version.



In contrast with the text copied in Braşov where brief geographical information existed side by side short historical facts and "fairy tales" the geography translated from the first part of Botero's book *Le relationi unversali* comes closer to the modern aspect of this scientific domain. The Romanian text contains two additional chapters about the Romanian provinces (one small-size fragment on Wallachia and a more detailed one about Moldavia). It is preserved in a manuscript dating at the beginning of the 18th century (Rom. ms. B.A.R. 3515) which resembles the one copied by Antim Ieromonahul in 1766—1767 at the Monastery of Cozia (Rom. ms. B.A.R. 1556). We learn from is that Antim Ieromonahul "when he became abbot ar Arnota was murdered in his bed by two gypsies and two Romanians". In the copy made by Antim (ms. 1556) the chapter on Wallachia is bigger than the existing one in ms. 3515; it contains additional and interesting information on monasteries and boroughs. Some of it probably belongs to Antim himself (for instance it makes references to an event of 1764) but it is possible that another information might be older than ms. 3515. The list of the boroughs in Wallachia is interrupted by the assertion "there are other boroughs not mentioned here" (f. 84/11—12). Both the lines prior to this assertion and the following ones are reproduced in ms. 1556 (f. 86/1 and 88/6) too. It is possible that in ms. 3515 an elimination of a more detailed description existing in an earlier source might be pointed out, but it is also possible that someone (noticing the brief chapter dealing with Wallachia as compared to the chapter on Moldavia) should have replaced a simple statement by a description of the missing places.

³¹ Isidor of Sevilla, *op. cit.*, col. 525; Petrus Apianus, Gemma Frisius, *Cosmographia*, Antwerpen, 1584, pp. 135, 137; Miron Costin (*Opere* edited by P. P. Panaitescu) quotes the place called *Ustia* on the banks of the Nistru. See also, "Manuscriptum", 1991, *loc. cit.*

In the bishopric of Râmnicu Vâlcea, Anatolie Ieromonahul, an assistant of the scholar Bishop Chesarie Râmniceanu, chose a similar text with the one of the above-mentioned manuscripts (ms. 3515 and 1556). Yet, instead of the chapter added on Wallachia he introduces right in the middle of the cosmography, under the same running title, *Istoria* (History) written by the High Steward Constantin Cantacuzino and, at the final portion of the manuscript, following Botero's translation, he adds *Hronicul Sloveanilor* (The Chronicle of the Slovenes) by Gheorghe Brancovici (Rom. ms. BAR 1267).

The manuscripts of Cozia (ms. 1556) and of Râmnicu Vâlcea (ms. 1267) respectively, have a detailed table of contents in contrast with the old one (3515). Such a table of contents (in a slightly altered form) can be found in a copy made in the district of Bacău, sometime at 1785 (Rom. ms. BAR 3391)³².

Another copy dating from the middle of the 19th century (Rom. ms. BAR 1263) contains only several chapters of Botero's translation, those referring to Austria, Transylvania, Wallachia, Moldavia (to the Nistru), Besarabia (Bugeac). The copyst retained the chapter about Austria because of the details referring to the participation of the Romanian Voievodes in the siège of Vienna (1683).

In some of the manuscripts previously mentioned, the translation from Botero is entitled *Cosmografie adecă Izvodirea lumii* (Cosmography or the Description of the World) which might be connected with *Gheografie* a name attributed to a fragment in another writing also existed in ms. 1267 (f. 366–367).

The chapter on the New World, although existing in the first part of Botero's book (translated into Romanian) cannot be found in the Romanian versions. In the manuscript copied by Anatolie at Râmnic the white sheets of paper might prove an intention of copying it. Some Romanian readers surroundings of the early 18th century (when Botero was probably translated) did not absorb the information about the New World. Yet, it preserved instead the information on "Priester John's Land", a legendary realm which is present in the European culture ever since the 12th century, whose location was either in Asia or in Africa and had mythical animals and utopian social model³³. Giovanni Botero mentions Priester John's Land both in the chapter dedicated to Cathai (Asia) and in the one dedicated to Abassia (Africa) having no clear option. In the pages referring to Abassia, the Romanian interpreter gives the following version of the Italian expression "i popoli suditi al preste Gianni": *rumânii* (glossed: *vecinii*) *popii lui Ioan*³⁴.

³² See the bibliography in note 7.

³³ See "Manuscriptum", 1991, no. 2–4, p. 29 ff.; G. Postel in *Des histoires orientales "principalement des Turkes ou Turchiques et Schitique ou Tartaresques*, Paris, 1575, mentions *Prestre Ian d'Asie*" and "*Prestre Ian d'Afrique*" (p. 32). See also Richard Hennig, *Das Land des Priesterkönigs Johannes* in the volume quoted in note 15, pp. 226–236; D. Woodward, *Medieval Mappaemundi* in *The History of Cartography*, vol. I, *Cartography...* (see note 14), pp. 332–333.

³⁴ Ms. 1556, f. 145. For the possible connection existing between the armorial bearings with three heads of negroes attributed by Münster to Priester's John's Land and the armorial bearings attributed by certain Western sources to the Romanian provinces, see "Manuscriptum", 1991, no. 2–4, p. 30, note. 18.

The affirmation in the Romanian *Physiologus* referring to the *gripsor* (grifphon) living in *pământul lui Ioan* (Ioan's Land) near *Marea Oceanului* (Ocean's Sea)³⁵ can be connected with the above-mentioned informations.

We would like to reiterate the fact that the fragment on *Arabia Felix* from the Romanian versions of Botero's book retains the narrative on the Phoenix in accordance with old traditions illustrated by Isidor of Sevilla. This part is also present in an abridged form even in the table of contents (which exists in Appendix III of this paper in the unpublished form of ms. 3391).³⁶

The special interest shown for this bird must be connected with other references to such a mythical creature existing in the Romanian early culture³⁷.

Botero's book that was translated into Romanian was changed in the fragment concerning our country too. We refer to an entire chapter dedicated to Moldavia, where besides correct information there is also a mediaeval flow of belief which considered the Dacians as part of the Scythians famous for their savage traditions³⁸.

The manuscript of the bishopric of Râmnicu Vâlcea (ms. 1267) contained Constantin Cantacuzino's *Istoria* integrated in the translation of Botero's geography and *Hronica* written by Gheorghe Brancovici added to its end. It is a proof of the attempt made by Romanian scholars to make up for the lack and to amend the errors referring to the South East of Europe.

By the end of the 17th century the readers' attention is attracted mainly by the wonders of Asia and thus by *Laus Asiae*. In the second half of the 18th century, another importance is given to the news on the South East of Europe and in the school founded by Chesarie Râmnicéanu the fragment on *Laus Europae* (co-existing with *Laus Asiae* in the Romanian version) enjoyed a special treatment.

The arrangement of texts in various miscellaneous works indicates that the type of cosmography reflected by the *Șchei* manuscript (ms. 1436) preserves until late in time the connection with symbolic narratives originating from a so-called *imago mundi* where the earth was one of the four basic elements, besides water, air and fire. Botero's geography on the other hand, achieves a correlation with historical texts as well as with Dimitrie Cantemir's *Divanul* or Athanasius Kircher's *Mundus subterraneus*.



A short description of the world originating from a similar source with Pomponius Mela's *De Situ Orbis* (1st century B.C.) can be found at the beginning of a *Istoria slovenilor* (History of the Slovenes) — in fact a translation

³⁵ "Manuscriptum", 1991, no. 2—4, p. 29, note 17.

³⁶ For the form existing in ms, 1556, see "Manuscriptum", 1991, no. 2—4, p. 31.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ Ms. 3515, f. 84v, 86 and 88—89. For the fragments referring to the Romanians, see also, *Călători străini despre țările române*, vol. IV, under the care of M. Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu, Bucharest, 1972, pp. 571—577.

In the Appendices II and III of the present paper we quote some fragments from mss, 3515 and 3391 referring to Moldavia (including Bessarabia).

of the *Synopsis of Kiev* — which is actually totally different from Gheorghe Brancovici's work *Hronica Sloveanilor* (The Chronicle of the Slovans), a fact already demonstrated by P. P. Panaitescu since 1940³⁹. It seems that about 1700 a first Romanian version of the *Synopsis* was made followed by two others in the second half of the 18th century.

The later partial or total copies of such translations, as well as the printing of an abridged variant in 1837 (which mentions several analogies with Botero's work) contributed to the spreading in our culture of short praise-worthy presentations about Asia, Africa and Europa in the exact succession inherited from the Antiquity. America is reminded only as "lumea cea noao ... fără de scrisoare" (the new world... without description) (Rom. ms. BAR 101, f. 14r/21—24).

If in the manuscript of Șchei (ms. 1436) and those related to it, only some descriptions of Asia are preserved from the Cosmographies; in other two manuscripts (Rom. ms. B.A.R. 1135 — copied between 1796—1787 by Ioachim Bărbătescu, a monk in the monastery Bistrița in Oltenia — and the Rom. ms. B.A.R. 2900 — copied probably in Moldavia in the early years of the 19th century) we find only descriptions of Lybia, Ethiopia and Egypt having common as well as different parts. In order to describe the monastery of Sinai the two manuscripts use different sources.

Side by side previous manuscripts (that totally ignored or just left aside the information on the New World), by the end of the 18th century some translations circulated containing data on this continent as well as on other geographical places.

Even in the manuscript 1267 (previously quoted in connection with Botero's book) two pages are copied by Anatolie of Râmnic too which contain fragments of a *Gheografie* (Geography). The first page (f. 366) contains a short presentation of Asia, probably a version of a text existing in the list of conventional signs accompanying a map or a Ptolemaic "tabula", from a similar work with P. Apianus' *Cosmografia*. The title of the fragment on Asia in ms. 1267 is *Tabla 15*.

On f. 367 of the above-mentioned manuscript we have another fragment than the one on f. 366 (running titles: *Gheografia*) representing the end of a short description of the Americas: "Ostroavele Bermudești așijderea să stăpânescu de agliceani, ostroavele California care sînt aflate de ghișpanți și altele" (the Bermudas Islands belonging to the English, the *California* Isles discovered by the Spaniards a.s.o.).

We should mention the introduction in the translation from Botero's book (ms. 1267, f. 122—123) where the voyages made by Columbus, Magellan and other sailors are mentioned. Yet the Romanian translator stopped probably before the pages on the discovery of America, a chapter which is left empty by Anatolie of Râmnic, in contrast with Antim of Cozia (ms. 1267, f. 349—365v).

³⁹ P. P. Panaitescu, *Istoria slavilor în românește în secolul al XVII-lea*, in *Revista istorică română*, X, 1940, pp. 80—129. See also the Romanian manuscripts existing in B.A.R. under the nos: 3671, 4649, 3229.

In fact, by the end of the 18th century and the beginning of the 19th century several versions were spread on “descoperirea a multor împărății... care s-au aflat la portugali” (many empires belonging to the Portuguese) (ms. **3533** and **2864**) and about “frumusețile istoriei a călătoriilor” (ms. Rom. B.A.R. **2573**) (beauties of the history of travelling) copied probably in Moldavia. In 1816, at Buda, the Romanian version of J. H. Kampe’s *Descoperirea Americii* (Discovery of America) appeared with lists of prenumerants.

O istorie a Americii after W. Robertson (a copy dating from 1818—1820) is preserved in the University Library Iassy ms **III, 23**.

Another description of a journey — the one made by Joseph Delaporte on the Mediterranean Sea and the Eastern coasts — circulated in a Romanian version after a Russian intermediary text (ms. Rom. BAR **1376** of 1785; **3771** of 1788; **2992** of 1817).

Gherasim Clipa translated also from Delaporte *Istoria Americii* sometime in 1795—1800 (University Library Iassy, ms. **IV, 17** and B.A.R. — Bucharest, ms. Rom. **40**) and *A toată lumea călătorie* in 1785 (University Library Iassy, ms. **IV, 18**).

In a *Gramatică a Fizicii* (A Grammar of Nature) copied about 1787 (Rom. ms. B.A.R. **1627**) we find common knowledge with cosmographies; the contents of this Grammar of Nature remind of the book called *Filotera* (ms. **1436**, pg. 75—76^v) and *Istoria omenească* (Human History; ms. **3404**, pg. 19—21^v).

A remarkably modern book, *Geografia noao* (New Geography) in four tomes was copied in Moldavia for Iordache Darie Dărmănescu in 1786 (ms. Rom. B.A.R. **2349** and ms. Rom. **121** in Arhivele Statului — Iassy).

Buffier’s Geography was the source of Amfilohie Hotiniul’s translation (printed in Iassy, in 1795) and it seems it inspired the version published in Buda in 1814—1815. The contents of this geography book can also be found in manuscripts dating from the beginning of the 19th century (Rom. ms. B.A.R. **3593**; **5275**; **2771** — this latter belonged to Mihai Eminescu; B.C.U. Iași: ms. **I 8, III 2**; Arh. St. Iași: ms. **121** — copied by Gherasim Clipa).

A closer examination is noteworthy for the manuscripts of the early years of the 19th century, such as Rom. ms. B.A.R. **3702**, f. 58^v—62^v: “*Oarecare puține adunături scoase din gheografie*” (Few gatherings from Geography) containing data on Unicorns; also ms. **3922** (f. 121—123 — which contains only a fragment describing Asia; also ms. **5702**, f. 55—60^v; 63—68) entitled *Părțile de moșie ce au dat Noe la fiii săi* (The Lands Bequeathed by Noah to His Sons) written in 1830—1835 (see *Synopsis*).

Another manuscript copied by 1802 is notable for the use of neologisms (Rom. ms. BAR **1152**, f. 48—51^v) whereas in the few pages dated by the middle of 19th century (rom. ms. **4725**, f. 1—7) the tradition of very old cosmography (beginning with Asia and continuing with Africa and Europe) is strengthened.

By the middle of the 19th century several geographical books are printed and even¹ periodicals dedicated to this subject appear⁴⁰. The old type of copying is still present mainly for the texts used in schools⁴¹.



A study of the cosmographies translated into Romanian is interesting both for our cultural history and for the aesthetics and the comparative approach of the images.

There are common points between Grigore Ureche's *Cronica* (Chronicle) and some parts of Sebastian Münster's book or Marco Polo's. N. Costin's *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii pînă la 1601* (The History of Moldavia from the Origins to 1601) and D. Cantemir's *Hronicul vechimei a româno-moldo-vlahilor* (The History of Romanians) hint to Strabon, Ptolemy, Pliny, Pomponius Mela and Solinus, as well as to Trogus Pompeius, Justin, Isidor of Sevilla and Kedrenos. All of them are directly or indirectly connected with the fate of the cosmographies translated into Romanian in the 2nd half of the 17th century and the beginning of the 18th century. The vocation for myth found in the Brașov (Șchei) manuscript places it in the trend illustrated by Ctesias, Megasthene, Pomponius Mela and Solinus, later by Sebastian Münster (partially).

On the contrary, Botero's book belongs to another trend similar by the sense of reality and criticism to Strabon's Geography.

The copies made from cosmographies prove that the Romanian scholars were well acquainted with literary motives and topics which enjoyed a European circulation: Priestster John's Land, the Salamander of Hinhitas, the Phoenix of Arabia, the History of the Amazons, the Temple of Diana in Ephesus, the Giant of Rhodos, the riches of the Caliph of Baghdad, the spices of India and many others. We consider necessary to open a new chapter in the history of our literature to study the cosmography in connection with chronographs or other popular books as well as the relations existing with the imaginative powers of the Romanian readers and audience in general.

⁴⁰ For the manuscript containing the various geographical descriptions, see N. A. Ursu, *Formarea terminologiei geografice...* in *Omagiu lui Iorgu Iordan*, Bucharest, 1958, pp. 871–876; G. Stempel, *Catalogul manuscriselor românești*, vol. I–IV, Bucharest, 1959–1992; M. Moraru, C. Velculescu, *Bibliografia analitică a cărților populare*, co-ordinated by I. C. Chițimia, Bucharest, 1976–1978. See also, Dan Simonescu, *Catalogul manuscriselor din B. C. U. – Iași*, not published.

Although the "New World" seems to be a chapter of less interest for the Romanian readers we must point out that in the years preceding the copy made by Costea Dascălul (who spoke about the three parts of the world), Radu Popescu reminded America in his *Istoriile domnilor Țării Românești* (1961 edition, p. 267); and not long after that, Nicolae Costin mentioned the realm in his *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii* (Iassy, 1976, pp. 49–50), as well as Dimitrie Cantemir did in his *Hronicul vechimei...* (1901 edition, p. 184).

⁴¹ Rom. manuscripts existing in BAR: 4277, 4189, 30, 3595, 4213, 4931, 2693, 3753, 2446, 692, 1633, 5792, 5889, 5074, 1183, 5467, 2323, 2073, 3041, 3263, 3973, 4196, 3826; Arh. St. Iași, ms. 1875; B.C.U. Iași ms. V 26 a.s.o.

APPENDIX I

Ms. rom. B.A.R. 3391:

“Araviia, ț(a)ra arăpască ce norocoasă [...]. Este acolo pasări care să cheamă finix, care trăiește 550 de ani. Și cind vine vreme ei să moară, cară spini în cuibu și bate cu aripile și să aprinde cuibu și arde și pasăre împreună cu¹ cuibu. Și din cenușă² să naște un verme și să face pasăre cum au fost și zboară. Și este mare ca hulturul și are în cap cu-cuiu de pene ca de auru. Supt grumaz penile-i sint roșii și este pre frumoasă și veselă la căotătură. Și pentru aceia-i zic pasăre soarelui” (f. 410^v—411).

Modern English version of this fragment:

Arabia, the fortunate land [...] There is bird called Phoenix who lives for 550 years. When the time comes for the bird to die, it carries thorns to its nest and flaps its wings to set the nest to fire and in that fire the bird is burnt. From its ashes, a worm is born that transforms into a bird again that can fly. It looks like an eagle and has a tuft of golden feathers on its head. Under the neck, the feathers are red and it is beautiful and gay. That is why they call it the sun bird.

¹ Repeated word.

u

² Wrote. ченѣ other possible lection: *cenușe*

APPENDIX II

Ms. rom. B.A.R. 3515:

Țara căriia îi dzicea batrânii Dachia închide în sine /astădzi Transilvania, Tracal-pina sau Țara Munteniască și Moldova” (f. 82^{r-v}).

“Țara Moldovii să trage pină la Nistru și până la Marea Neagră. [...] O parte iaste Besarabia — Bugeacul, deasupra mării, unde-i Cetatea Albă — Moncastro. [...] Bessarabia, adecă Bugeacul — unde astăzdi lăcuiesc tătarii, de cițiva ani descălecați acolo —, n-are leamne; pentru aceia ardu cu paie și balegă de bou, că acolo boi sint mulți și mari și-i duc și pre la alte margini megieșești foarte mulți” (f. 83^v).

“Apoi, dacă s-au înmulțit ghetii, dachii și iazighii și gonind alt niam și alegându-și singuri voievoda șie, acolo deasupra Dunării au așăzdat târgurile și cetățile au făcut, cun u-i Hotinul, Iașii, Suceava, Soroca, Dorohoiul, Ștefăneștii, Cernăuții, Botoșanii, Vasluiul, Etr-ladul [...]” (f. 85).

“Hotinul, tirgu oarecind cu scală mare pe apa Nistrului (că Nistrul hotărăște acolo Țara Moldovei de Țara Leșească), că venia neguțitori de la leași, de¹ la unguri, de la căzaci, de la munteani și de la Moscu și de pre aiure (iară acnu, după vrearea lui D(u)mn(e)dzeu, pentru păcatele noastre, l-au luat turcii de l-au făcut raia, în anul <...>², rană nevindecată Moldovii³). Avut-au cetate de piatră pre care o au și mai dires turcii. Ținut bun, cu roadă” (f. 86).

“Lăpușna, ținutul unde vin nu să află, iar piine, dobitoc, cai de agiuns⁴. Oamenii de acolo sint viteaji buni, călăreți buni pentru megieșia cu tătarii.

Orheiul ținutul iar are⁵ de toate: dobitoc, cai, pine; oamenii încă-s călăreți buni.

Soroca pre apa Nistrului scală era în tr-o vreme. Să hotărească cu căzaccii; are ținut bun, cetate încă are, iar stricată de turci.

Cernăuții stărostie stă pre apa Prutului. Vin nu face, iar fac mied, beare într-ales. Ținutul lui plin de toată: piine, dobitoc, cai, miiare de voie; plinu-i de hălășteia” (f. 87^{r-v}).

“BESARABIIA... Mărgind pre țărmurile mării, den a stinga, să veade Mesembria, unde să sîrșește muntele Hemo. Vine apoi Varna, pusă pre lingă marginile unii văi (care o face acel munte)... / Trecind gura Dunării, care au împiedecat 40 mile să între la ceaia parte a Moldovii, cărui-i dzic turcii Besarabiia (Bugeacul), unde-i tirgul Moncastro; de la gura apei Nistrului pină la gura apei Niprului pun ca 16 mile leșești. Și intr-aceste locuri să încep țările craiului leșesc...” (f. 101^v–102).

Modern English version of this fragment:

The country which was called Dacia in the old times comprises Transylvania, Transalpinia or Wallachia and Moldavia today (f. 82^v–v).

Moldavia goes as far as the Nistru and the Black Sea [...] A part of it is Bessarabia — Bugeac, somewhere up from the sea where the town of Cetatea Albă — Moncastro exists [...] Bessarabia or Bugeac — where today the Tartars live who invaded the land in the recent years — has no woods; that is why they use for their fires straws and manure because oxen are numerous and big and are sold in other countries too [...] (f. 83^v).

Then, when the Getae and the Dacians and the Iazigs became more numerous they chased away other populations and chose a Voievode and built towns, and fortresses such as Hotin, Iassy, Suceava, Soroaca, Dorohoi, Ștefănești, Czernowitz, Botoșani, Vaslui, Bârlad. (f. 85).

Hotin, a harbour of importance on the Nistru (the Nistru is bordering Moldavia and Poland) which many merchants visited such as Polish, Hungarians, Cossacks, Wallachians, Moscowites and from other places (and now at God's wish to repent for our sins the Turks took it and transformed it into a Rayah in the year... an unhealed wound on the body of Moldavia). It had a stone fortress which was repaired by the Turks, a good land with rich crops. (f. 86)

The county of Lăpușna has no wines but a lot of grains and cattle. The people are brave, good horsemen against the Tartars.

Orhei is a county with all the riches: cattle, horses, grains and the people are good horsemen.

Soroaca, on the Nistru used to be an important harbour. It has a border with the Cossacks, it has good land, a fortress still exists but it is damaged by the Turks.

Czernowitz is situated on the Prut. It has no wines, but it produces mead and especially beer. The land holds grains, cattle, horses, sheep and a lot of fish. (f. 87^v–v).

Besarabiia [...] situated by the sea coast to the left where one can see Mesembria where the Hemo mountains end. Next comes Varna situated near the brinks of a valley. If you cross the mouth of the Danube which stopped 40 miles short of the entering of that part of Moldavia which the Turks call Bessarabia (Bugeac) where Moncastro town lies; the territory situated between the Nistru and the Nipru, approximately 16 Polish miles long. In these places the land of the Polish King begins. (f. 101–102).

N.B. The beginning of the chapter entitled *Țara Moldovei* (Moldavia) in the manuscript 3515 (f. 84 and the following) must be compared with *Kronika Polska* written by Joachim Bielski (see P. P. Panaitescu, *Influența polonă...* p. 134 and the following pages). The text of ms. 1267 (f. 255–258) was published by G. Nicolaiasa in “Revista arhivelor”, 1924–1926, pp. 373–377).

¹ Written form: Δk .

² Empty place in the manuscript. It is about the events of the years 1712–1713. See for this part: Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae* translation from Latin by Gh. Guțu, introduction Maria Holban, historical commentaries N. Stoicescu, cartographic study by Vintilă Mihăilescu, index by Ioana Constantinescu, with a note to this edition by D. M. Pippidi, Bucharest, 1973, pp. 78–81; Ion Nistor, *Drepturile noastre asupra Hotinului*, Chișinău, 1918, pp. 26, 29; ibidem, *Istoria Basarabiei*, 4th edition, Czernowitz, 1924, p. 202; *Basarabia. Monografie* edited under the care of Ștefan Ciobanu, Czernowitz, 1926, p. 126; Ioan St. Petre, *Axinte Ūricariul. Studiu și text*, Bucharest, 1944, pp. 35–36 (study) and pp. 150–157 (text).

³ According to Ioan Șt. Petre, *op. cit.*, pp. 151: “The seizure of Hotin, like a wound caused weakness and decay to the country”.

⁴ Written form: $\Delta k_{\text{H}} \text{Šca}$. For *de*, possible wrote Δk , see above note 1.

⁵ Written form: Δk .

APPENDIX III

Ms. rom. B.A.R. 3391:

“Ț(a)ra Moldovii are vite¹ frumoase și-i bișugată în stupi și în pine și în finaț și în oi. Si oamenii sînt viteji și mai mulți spre slujitorie trag, de ar ave voie, decît spre muncă și sînt necredincioși stăpînilor săi. Și are ocnă de sare și să face vin bun, mai ales la Cotnare, dar este mai bun la Groapă (?)², că să potrivește cu vinul ungurescu. Și are și scală la Dunăre, Gălații, și altele mai gios, Smilul, Chiliaa, dar le au luat turcii cu Bugecul. Și în Bugeag ard tătarii balegă de viti în loc de lemne, că lemne acolo, în Bugeag, nu sînt”. (f. 400^{r-v}).

Modern English version of this fragment:

Moldavia has beautiful herds of cattle and a lot of beehives, graines, hay and sheep. The people are brave and prefer to be servants instead of working on their own; they are not loyal servants. The country has salt mines and noble wines, especially Cotnar but even netter Groapă (?)² suitable/equal to the Hungarian one. It also has harbours on the Danube at Gălații, and lower at Smilul, Chilia but now are seized by the Turks together with Bugeac. The Tartars use for their fires manure instead of woods because of the scarcity of woods in Buceag. (f. 400^{r-v}).

¹ Written form: ^твѣ; other possible lection: *viti*.

² Corrupt form of *Europe*? According to Rom. ms. BAR 3515 (f. 87^v/14) and 1267 (f. 257^v/14).

SUR QUELQUES « MODELES » LIVRESQUES Les « Navigations et pérégrinations » de Nicolas de Nicolay*

RADU G. PĂUN

La relation de voyage de Nicolas de Nicolay, voyageur, géographe et aussi espion du roi de France Henri II, est célèbre plutôt pour les gravures qui l'illustrent que pour le texte proprement-dit¹. Ceci parce que — comme l'ont observé les auteurs de l'édition de 1989 — le texte est typique pour l'esprit compilatif de l'époque. Notre propos est seulement de mettre en évidence quelques emprunts de Nicolay, puisés chez d'autres auteurs qui avaient également voyagé dans l'Empire Ottoman, afin de reconsidérer la valeur documentaire du texte (souvent cité dans les études sur les Turcs)² pour l'histoire du Sud-Est européen et, en même temps, afin de compléter la liste des lectures de l'auteur français. L'édition de Marie-Christine Géraud-Gomez et St. Yérasimos ignore souvent les sources d'informations de Nicolay en ce qui concerne l'histoire des autres peuples de l'Empire Ottoman, outre les Turcs.

Il est bien évident que le voyageur essaye, en s'adressant aux descriptions qui ont précédé la sienne, de suppléer aux lacunes d'une mémoire qui avait commencé à oublier certains aspects de son voyage, tenant compte du fait que son livre apparaît une dizaine d'années plus tard et 25 ans après le retour de Nicolay en France. Il est vrai que Nicolay fait mention de quelques auteurs, qui sont Postel, Belon du Mans, P. Gilles et Menavino, mais la plupart de ses sources demeurent cachées derrière l'écran de son texte.

Il convient aussi de remarquer le caractère routinier des « Turcica », comportant des lieux communs quasi-obligatoires, ce qui amène à une « standar-

* Nouvelle édition parue sous le titre « Dans l'Empire de Soliman le Magnifique ». présentée et annotée par Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yérasimos, CNRS, Paris, 1989. Toutes les citations proviennent de cette édition.

¹ Pour l'utilisation et réutilisation des gravures de « Les Navigations, pérégrinations et voyages faits en Turquie par Nicolas de Nicolay Dauphinois seigneur d'Arfeuille... », Lyon, 1567 (1^{re} éd.), voir l'édition citée, p. 32/36, ainsi que Clarence Dana Rouil'ard, *The Turk in French History, Thought and Literature, 1520—1660*, Paris, 1942, p. 87, n. 2; p. 276—278, qui offre aussi un dense quoique incomplet commentaire sur la valeur historique de l'œuvre de Nicolay (p. 212—217); voir encore Carl Göllner, *Turcica, Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, III Band (*Die Türkenfrage in der öffentlichen Meinung Europas im 16. Jahrhundert*, Buc.-Baden-Baden, 1978, p. 377—391).

² Pour les éditions de l'ouvrage de Nicolay voir C. Göllner, *op. cit.*, vol. II, Nr. 1545, 1241, 1662—1665, 1683, 1684, 1722, 1778, 1798, et, plus récemment, St Yérasimos, *Les Voyageurs dans l'Empire Ottoman, XV^e—XVI^e siècles. Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, 1991, p. 224, avec la réserve que l'auteur ne fait pas mention de sa propre édition critique, parue deux ans plus tôt, et place la première édition de Nicolay en 1568, au lieu de 1567, comme il l'avait fait dans son « Introduction » à l'édition de 1989 de Nicolay. (Voir aussi Loukia Droulia, *The View of Modern Greeks through the Mid-sixteenth Century Travellers' Accounts*, in « Balkan Studies », 21, 2, 1980, p. 283, n. 22. Ajoutons que C. Göllner fait mention d'une traduction allemande de Nicolay inconnue à St. Yérasimos (*Vier Bücher von de Raisz und Schiffart*, Antorff, 1577, *op. cit.*, nr. 1683).

disation » des textes qui ont un « sommaire » fixe, en traitant sans aucune originalité toujours des mêmes aspects de la civilisation ottomane³. Donc, la similitude des réalités et bien sûr la similitude des descriptions rendent presque désespérées les tentatives d'identifier avec certitude les sources de tel ou tel auteur et Nicolay n'est pas une exception.

Mais les descriptions des autres populations — notamment chrétiennes — de l'Empire sont marquées aussi par quelques « topoi », par exemple la fameuse beauté des femmes de Chios, si appréciée par les auteurs français⁴.

Revenant à notre sujet, il nous faut préciser que nous avons porté notre attention sur deux catégories de modèles :

La première, que les éditeurs ont déjà signalée, mais pour d'autres passages du texte : Bassano et P. Belon du Mans, et la seconde, formée par des auteurs que les recherches précédentes ont ignoré : Cambino et P. Ramberti.

Du point de vue méthodologique il est intéressant de remarquer l'emprunt dû à Bassano, concernant la description des « Zataznicis », ou bien des « dellys ». Nicolay a tout à fait copié le texte de Bassano de « I Costumi et i Modi Particolari della Vita de'Turchi » Roma, 1545 (I^{re} éd.)⁵, chap. XXXVI. Voici seulement un exemple :

Bassano

«...questi stanno in Bosna dove sono huomini valentissimi e robustissimi, iquali fanno vivere trionfalmente il Turco; sono da una banda ne confini della Grecia dal'altra de Ungheria. Questi sono hoggi chiamati Serviani, e Chervat et Illyrii da Herodiano nelle historie, la nel sogno di Severo dove quelli describe esser houmini di statura grande et valorosi ma d'ingegno grossi et facili, ad essere ingannati; gente della quale gia faceva gran conto Alessandro Magno et occupavano Macedonia... » [p. 94/95]

Nicolay

« Ceux-ci habitent aux parties de la Bossine et Servie confinant d'un côté la Grèce et de l'autre la Hongrie et Austrie. Pour le jourd'hui, sont appellés Servians ou Cruats qui sont les vrais Illyriens. Lesquels Hérodien, au songe de Sévère, décrit pour hommes très vaillants et qui sont de grande stature, bien formés et membrus, ayant la couleur lionnaise, mais de nature très malicieux et de coutume plus que barbare, de gros engin et faciles à être trompés. Toutefois envers le grand Alexandre furent de grande estime voire que quelquefois osèrent bien entreprendre de vouloir occuper la Macédoine » [L. IV; Chap. XIII, p. 226/227]

³ L'inventaire le plus complet des problèmes se trouve dans l'ouvrage récent de Yüksel Koçadoru, *Die Türken Studien zu ihrem Bild und seiner Geschichte in Österreich*, Eskisehir, 1990; pour une époque plus ancienne voir W. Montgomery Watt, *The influence of Islam on Medieval Europe*, Edinburgh, 1972, p. 73.

⁴ Les éditeurs considèrent qu'ici Nicolay s'inspire de B. Bordone, *Libro nel qual si ragiona da tutte l'isole del mondo*, Venise, 1528, mais des considérations semblables se trouvent aussi chez Belon du Mans, *La Borderie, Le discours du voyage de Constantinople...*, Lyon, 1541, I^{re} éd. ou André Thevet, *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554, I^{re} éd.). Voir N. Iorga, *Les Voyageurs français dans l'Orient Européen*, Paris, 1928, p. 25 et 38/39.

⁵ J'ai utilisé l'édition anastatique avec introduction et notes de Franz Babinger, München, 1963. Pour d'autres éditions voir St. Yérasimos, *Les Voyageurs*, p. 193.

Ensuite, Nicolay traduit consciencieusement le texte de Bassano où il s'agit d'une conversation /vraie ou non/ avec un « delly » à Andrinople (p. 267). Maintenant, la manière de présenter le sujet change totalement, l'auteur ayant sous ses yeux une pièce qui lui rappelle ses propres impressions — une gravure représentant un « delly à cheval ». Par conséquent, le voyageur français abandonne le texte de Bassano en décrivant les vêtements de son personnage d'après sa propre gravure. La situation est — à notre avis — significative: quand la mémoire est aidée par des pièces originales l'auteur abandonne le modèle livresque.

Quant à Belon du Mans, il suffira d'observer seulement quelques échos de son ouvrage⁶, présents dans « Les Navigations » de Nicolay.

Premièrement il s'agit d'un fragment sur la « Moderne religion des Arméniens » dans lequel Nicolay n'a utilisé que quelques informations de Belon, la plupart des détails étant empruntés à un autre modèle que nous ignorons⁷. Par conséquence, son récit est fragmenté et un peu contradictoire. Par exemple, l'auteur déclare tout d'abord: « Toutefois les cérémonies des Arméniens chrétiens sont beaucoup différentes à celles de l'Eglise romaine, et plus encore à celle des Grecs » (L. IV; Chap. XIX, p. 237). Et puis:

Belon

« Les prestres des Arméniens sont mariez comme ceux des Grecs et célèbrent la messe en calice comme les Latins et sont revetuz de mesmes ornemens de chappes et chaussables et ne consacrent pas en grand pain comme les Grecs, mais en petite ostie comme les Latins. Tous les assistans respondent au prestre en chantant en Arménien /.../ Quand le prestre des Arméniens dit l'Evangile, les assistans ont accoutumé de se baiser à dextre et à senestre en signe de se pardonner l'un à l'autre. Les assistans entendent le langage Arménien que le prestre leur parle »

[L. III; Chap. XII; p. 397]

Nicolay

« Leurs prêtres sont mariés, selon la liberté de l'Eglise orientale et de celle des Ethiopiens (...) Ils célèbrent leur office quasi à la mode de l'Eglise latine /sic!/, non toutefois en latin, ni en grec, mais en leur langage arménien afin d'être sans difficulté mieux entendus des assistants, qui leur répondent en la même langue vulgaire. Et quand ils se lèvent pour ouïr l'Evangile se baisent en la joue en signe de paix et de réconciliation et font leur sacrement, comme nos prêtres sous la figure d'une petite hostie, avec le calice de verre ou de bois⁸ » [ibidem]

⁶ « Observations sur plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autre pays estranges... », Paris, 1553, (1^{re} éd.). J'ai utilisé l'édition de Paris, 1588.

⁷ Peut-être la *Cosmographie du Levant* d'André Thevet, mais cet ouvrage nous est à présent inaccessible.

⁸ En ce qui concerne la religion des Arméniens, Nicolay a certainement employé encore d'autres sources. Les fêtes annuelles, les saints vénérés (notamment Saint Jacques le Majeur), leur régime de vie, la persistance des pratiques magiques, tous ces détails ont une tierce provenance que nous ne sommes pas capables d'identifier avec certitude.

Belon a aussi servi comme source d'inspiration pour le chapitre sur « La moderne religion des Grecs » /L. IV, Chap. XXXVI, p. 270—273/, bien que la source principale est, probablement, la « Cosmographie du Levant » d'André Thevet⁹. L'idée de « sic transit gloria mundi », applicable aux Grecs (mais qui est aussi un « topos ») peut être suggérée par le naturaliste (L. I, Ch. III, p. 9). Mais les plus évidents échos de l'œuvre de Belon se retrouvent dans la description de l'organisation de l'Eglise grecque avec les quatre Patriarcats et dans la manière d'élire les Patriarches.

Belon

« Or quand l'un des lesdicts Patriarches est trespasé, les Evesques et Metropolitans, qui sont comme à nous nos Cardinaux, s'assemblent pour en reffaire un autre » (L. I. Ch. XXXV, p. 76)

Nicolay

« Ces patriarches sont élus et créés par les métropolitains des provinces, ainsi que sont les papes par les Cardinaux »

(L. IV; Chap. XXXVI, p. 271)

Autres échos de Belon se trouvent dans le récit sur les Juifs de l'Empire, mais en interférant avec les informations empruntées à Benedetto Ramberti. En parlant du caractère des Juifs, Nicolay suit à peu près Belon, mais aussi bien Ramberti, les informations étant assez bien mêlées :

Belon

« Ils ont tellement embrassé tout le trafic de la marchandise de Turquie, que la richesse et revenu du Turc est entre leurs mains » (L. III, Chap. XIII, p. 400)

Ramberti

« ...e la maggior parte delle botteghe et arti sono tenute et essercitate da questi marrani ». (Il veut dire Juifs chassés d'Espagne et de Portugal)

(p. 119v)¹⁰

Nicolay

« ...que l'on peut dire avec raison qu'ils tiennent pour le jourd'hui entre leurs mains toutes les plus grandes trafiques de marchandise et d'argent courant (...) les boutiques et magasins les plus riches et mieux fournis de toutes sortes de marchandises qui se puissent trouver en Constantinople sont ceux des Juifs ».

(L. IV, Chap. XVI, p. 233)

⁹ Cf. Loukia Droulia, *op. cit.*, p. 284, qui remarque aussi le ton polémique de Thevet, qui n'existe pas chez Belon. Mais l'idée de punition divine des Grecs pour leurs grands péchés n'est pas du tout propre à Thevet. D'autres sources de Nicolay, notamment Bassano (Chap. XVII) ou Postel, *De la République des Turcs*, Paris, 1560 1^{re} éd., sont assez critiques à cet égard. Voir aussi Agostino Pertusi, *Premières études en Occident sur l'origine et la puissance des Turcs*, in: « Bulletin de l'AISSSE », N° 1, 1972, p. 49/95.

¹⁰ L'édition utilisée, *Libri tre delle cose de' Turchi*, dans « *Viaggi fatti da Vinetia alla Tana, in Persia, in India et in Constantinopoli...* », Venise, 1545, p. 109/143. Voir ci-dessous, n. 13.

Belon

« ...qu'ils ont presque traduit toutes sortes de livres en leur langage Hebraïque, et maintenant ils ont mis impression à Constantinople sans aucuns pointcs. Ils y impriments aussi en Espagnol, Italien, Latin, Grec et Allemand, mais ils n'impriment pointc en Turc, ni en Arabe car il ne leur est pas permis ».

(*p.* 399)

En enfin:

Ramberti

« ...Giudei infiniti, cioè Marrani scacciati di Spagna: liquali sono quelli che hanno insegnato et che insegnano ogni arificio à Turchi... »

(*Ibidem*)

Il est bien évident que notre auteur est en train de combiner les informations des deux sources en changeant l'ordre des paragraphes, mais l'essentiel reste le même. En plus il a encore d'autres modèles, mais — d'une manière un peu surprenante, on peut dire — il évite (ou bien ignore) des « topoi » bien représentés dans les livres des ses prédécesseurs¹¹.

Pour terminer avec les échos de Belon, voilà l'explication donnée par Nicolay (en suivant le naturaliste) pour le succès des Juifs comme médecins.

Belon

« Il estait facile aux Juifs de sçavoir quelque chose en médecine car ils ont la comodité des livres Grecs, Arabes et Hebreux qui ont été tournez en leur langage vulgaire comme Hippocrates et Galien, Avicenne, Almansor ou Rafis, Serapion et autres auteurs Arabes »

(*L. III; Chap. XIII, p.* 401)

Nicolay

« ...y ont dressé imprimerie, non jamais auparavant vue en ces régions, par laquelle, en beaux caractères ils mettent en lumière plusieurs livres en diverses langues, grecque, latine, italienne, espagnole et même hëbraïque qui est la leur naturelle. Mais en turc ni en arabe ne leur est permis d'imprimer » (*ibidem*)

Nicolay

« ...des marranes, n'a pas longtemps bannis et déchassés d'Espagne et Portugal, lesquels, au grand détriment et dommage de la Chrétienté, ont appris au Turc plusieurs inventions, artifices et machines de guerre... »

(*Ibidem*)

Nicolay

« Et la cause pourquoi en cet art ils excèdent communément les autres nations est la connaissance qu'ils ont des langues et lettres grecques, arabiques, chaldées et hébraïques, auxquelles langues (...) ont écrit les principaux auteurs de la médecine... »

(*L. III; Chap. XII, p.* 181)

¹¹ Un tel « topos » se trouve chez Bassano: « I Giudei che hora habitono⁹ in Levante tutti quasi hanno schiave Christiane... » (Chap. XXXIV, p. 89) ou chez Belon lui-même « Il y a eu des esclaves chrétiens tant mâles que femelles, qui les font travailler en divers ouvrages de jour de samedy... » (L. III, Chap. XIII, p. 399).

Mais il y a encore deux « modèles de Nicolay que les auteurs de l'édition de 1989 ignorent totalement. Commençons par le moins important, le Florentin Andrea Cambino qui raconte les mesures prises par Mahomed II après la conquête du Constantinople »¹²:

Cambino :

« Maumeth insignoritosi di Costantinopoli et havendo deliberato costituire in quello la sedia dell'Imperio, la prima cura sua fu restaurar le mura della città, et i luoghi di dentro, et di nuovi habitatori, allettandoli col permettere che ciascuno vi facesse gli essercitú che voleva, et nella religione osservasse liberamente le cerimonie, et riti della fede nella quale erano natti. Vi si condusse in breve tempo, sendo massime scacciati di Spagna, un numero grandissimo d'Ebrei *[sic!]* et una infinitá di habitatori. Seguitando oltr'a questo il costume de Principi dell'Oriente, di tutte le provincie et terre che dapoí acquistó con la guerra, cavatone certo numero di huomini con le famiglie, et sostantié, usó di transferirle ad habitare in Costantinopoli di maniera che al tempo della morte sua lascio una città di gran mercato, et molto egregiamente popolata »

(*Libro II, p. 14^v*)

Nicolay :

« Après l'avoir ainsi prise, Mehemet délibéré d'y tenir le siège de son empire, en toute diligence fit refaire les murs et quelques autres places ruinées. Et, au lieu du grand nombre de peuple qui y avait été tué et emmené prisonnier, y fit conduire par forme de colonie, de toutes les provinces et cités par lui conquises, un certain nombre d'hommes, femmes et enfants, avec leurs facultés et richesses, auxquels il permit vivre selon les institutions et préceptes de telle religion qu'il leur plairait observer, et exercer en toute sûreté leurs arts et marchandises. Qui donna occasion à une multitude infinie de Juifs et marrannes déchassés d'Espagne de s'y aller habiter, au moyen de quoi, en peu de temps la ville recommença devenir marchande, riche et bien peuplé »

(*L. II; Chap. XIII; p. 124*)

Donc, c'est bien clair que Nicolay ne fait que traduire les phrases de Cambino, les insérant dans sa présentation générale de la capitale ottomane.

Mais la plus importante source oubliée par les éditeurs est l'ouvrage de Benedetto Ramberti, « Libri tre delle cose de Turchi... », Venise, 1539,

¹² Pour les éditions du livre de celui qui est nommé par Fr. Sansovino «...il primo tra volgari che cominciase a scriver delle cose de Turchi... » (Fr. Sansovino, *Dell'istoria universale dell'origine et imperio de Turchi*, Venise, 1560, « Avvertimento a i lettori », p. 434 de la seconde partie), voir C. Göllner, *op. cit.*, Nr. 593, 620, 658, 659, 688, 1030. Son ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans les éditions de Sansovino (*ibidem*, vol. II, p. 745/746 *sub-voce*). J'ai utilisé l'édition *Libro delle origine de Turchi et Imperio delli Ottomani...* dans le recueil de Sansovino, Venise, 1560, II^e partie. Mais Cambino lui-même doit beaucoup à N. Sagundino (voir A. Pertusi, *op. cit.*, p. 55, n. 17).

(I^{re} éd.) « in casa dei figliuoli di Aldo »¹³. Trois sont les fragments qui nous intéressent, tous représentant des emprunts massifs de la relation de Ramberti :

Commençons avec la « belle description de Raguse », suivant l'expression de N. Iorga, qui a été parfaitement traduite par Nicolay. Voilà quelques exemples :

Ramberti

« Ma meritano invero grandissime laude, che essendo posti in uno sito aspero et stretto sopra modo si habbiano aperto la via di ogni commoditate con la sola virtù et industria loro, si puo dire al dispetto di natura ».

(p. 112)

Quant à « l'état politique des Ragusains », Nicolay ne quitte point son modèle :

Ramberti :

« Vivano à Republica et fanno un Presidente che sta nel palazzo: il quale dura uno mese, et ha dedici come consiglieri: liquali tutti fatto si chiamano il consiglio picciolo. Hanno poi il consiglio di Pregadi, nelquale vi entrano delli piu vecchi circa cento et più. Et hanno il gran consiglio: ove vi vanno tutti gli nobili che passano vinti anni »

(*ibidem*)

Nicolay

« Et, à parler selon la vraie vérité, ils méritent très grande louange, vu qu'étant la situation de leur ville en lieu si âpre, et de si étroite étendue, avec leur seule vertu et industrie, voir quasi en dépit de nature, ils ont ouvert le chemin à toutes commodités nécessaires »

(L.XIV; Chap. XXI, p. 241)

Nicolay :

« L'état politique des Ragusins est aristocratie, ou république gouvernée par les seigneurs. De laquelle est créé tous les mois un président qui demeure au palais, et a douze conseillers, desquels la congrégation est appelée de pregai ou pregadi, auquel entrent cent ou davantage des plus anciens de la cité. Et outre les deux susdits, ils ont davantage le grand conseil, où assistent tous les nobles de l'âge de vingt ans en dessus ».

(*ibidem*, Chap. XXII, p. 241)

¹³ Pour les éditions, voir C. Göllner, *op. cit.*, Nr. 647, 698 et St. Yérasimos, *op. cit.*, p. 181/182. L'ouvrage a été imprimé deux fois dans le recueil paru à Venise *Viaggi fatti da Vinetia, alla Tana, in Persia...*, avec les relations de G. Barbaro, Ambrosio Contarini et Alvigi di Giovanni (voir encore N. Iorga, *Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient Européen*, Paris, 1928, p. 4—7, le premier qui ait attiré l'attention sur l'importance de l'ouvrage, bien qu'il l'ait cru anonyme). Le récit de Ramberti a été imprimé aussi dans le recueil de Sansovino, cité ci-dessus, en 1560, mais il a disparu des éditions suivantes. L'observation de St. Yérasimos, *op. cit.*, p. 18, à savoir que l'édition de 1560 ne contient pas la description du voyage de Raguse à Constantinople est inexacte. Le texte de Ramberti est intégralement reproduit par Sansovino (p. 108—111). Ramberti était le cousin de Daniele de Ludovisi, l'envoyé vénitien à Constantinople, ainsi que l'ami de Pietro Aretino (et aussi son bibliothécaire) et des fils d'Alde Manuce (c'est dans leur maison qu'on a imprimé les premières éditions de son livre); voir H. Kretschmayr, *Lodovico Gritti: Eine Monographie*, in « Archiv für österreichische Geschichte », B. 3, 1897, p. 9, n. 2. et V. Căndea, *Le modèle vénitien de la relation de Franco Sivori de son voyage à Constantinople en 1581*, in: « Studia et Acta Orientalia », VII, 1968, p. 237—241.

Pour terminer avec la description de Raguse, il faut dire que le texte de Nicolay est tout à fait la traduction en français du récit de Ramberti, mot à mot et phrase par phrase.

En suivant l'itinéraire de Ramberti — bien différent de celui de Nicolay qui a voyagé par mer, on peut comparer les descriptions d'Andrinople. Encore une fois il s'agit de la « doublure » française du texte de Ramberti:

Ramberti:

« ...et é il sito suo molto bello fabricata in piano, ma ha molti colli vicini, le case quasi tutte eccetto le chiese antiche di che hanno fatto moschee, sono ridotte al modo Turchesco, cioè fatte din tavole et di creta »
(p. 116^v)

Nicolay:

« La situation est en plaine, mais à l'entour elle a plusieurs fertiles collines. Toutes les maisons, excepté les anciennes églises des Chrétiens et les mosquées et bains des Turcs sont bâties à la turquesque, de bois, craie et terre ».
(L. IV; Chap. XXV, p. 246/247)

Parfois, Nicolay se permet de faire une légère actualisation.

Ramberti:

« Solea Selino stare il più del tempo dell'anno in questa cittate: ovè ancora vi é uno bellissimo Serraglio fatto da lui, et un altro Serraglio, nelquale vi stanno gli Gianizzeri giovani: ma la piu della fabrica che hora si vede e la Moschea din Soltan Amurat »
(*ibidem*)

Nicolay:

« Sultân Selim y fit édifier pour sa demeure un très beau et somptueux sarail, parcé que c'était le lieu où il habitait la plupart du temps, comme fait aussi sultan Soliman à présent régnant, même en hiver pour la commodité de la chasse, à laquelle il se delecte grandement. Il y a encore un autre sarail pour la demeure des azamoglans ou janissérots. Mais le plus beau et plus superbe édifice de tous est la mosquée du Sultan Amurat ».
(*ibidem*)

Les métiers et les habitants, soit Grecs — maintenant « destitués et dépossédés de tout pouvoir et avoir » — soit Juifs ou Turcs, ainsi que d'autres aspects de la cité sont décrits suivant le texte de Ramberti¹⁴.

¹⁴ Nicolay a ajouté aussi deux gravures pour mieux montrer aux lecteurs le pittoresque de la région (p. 248—249). La description de la Thrace, faite en termes antiques n'est probablement qu'une adaptation d'une source intermédiaire (comme *Dé Bosphoro Thracico* de Pierre Gilles, Lugduni, 1561, 1^{re} éd., ouvrage très savant mais aussi très archaïsant), en simplifiant l'exposé pour être compris par un public plus large.

La même situation pour la plupart de la description de Péra :

Ramberti:

« laqual città é molto antica gia fabricata da Genovesi, et erá colonia sua, la chiamarono Pèra che é vocabulo Greco, che vuol significar di la, cioè all incontro di Costantinopoli, et vi si passa con alcune barchette che chiamano Perme... »
(p. 117^v)

Nicolay:

« Pera, ou Galata, qui dés anciens fut appelée Cornubyzance, est cité non trop antique, edifiée par les Genevois qui y envoient une des leurs colonies, et s'appelle vulgairement Pèra, d'un vocable grec qui est à dire, de lá, parce qu'elle est située au-delà du canal, vis à vis de Constantinople. Et passe l'on d'une ville à l'autre avec barques appellées permes »¹⁵
(L. II, Chap. XXIV, p. 143/144)

Le fragment sur les dissensions entre les Grecs et « les vrais Pérots » est aussi une traduction de Ramberti:

Ramberti:

« ... queste tre sorti d'huomini cioè Franchi, veri Peroti et Greci, tra se non si amano molto et vivono di diverse leggi et costumi, onde aviene che se Franco piglia alcuna fiata donna Greca, ò che alcuno Greco piglia per moglie donna Franca ò Perota, il che aviene ben rare fiata, l'huomo vive alla franca et la donna alla greca secondo il rito primo, ne mai fra loro é buona pace é amore »¹⁶.
(p. 118^v)

Nicolay:

« Les Français et vrais Pérots vivent selon la loi de l'Eglise romaine, à la différence des Grecs, qui est la cause qu'ils ne s'aiment guère l'un à l'autre pour la diversité de leur loi. Dont advient que si un Grec se marie à une Pérote franque, ou une Grecque avec un Pérot franc chacun d'eux vit selon sa religion et par ce ne s'accordent guère bien ensemble »
(*ibidem*, p. 144)

¹⁵ L'explication du nom de « Péra » est bien proche de celle donnée par Belon (L. II, Chap. LXX, p. 150/152). Le nom de « Cornubyzance » trahit un écho de Gilles, *op. cit.*, p. 44 (l'édition de 1561): « ... et saepius editis tradunt cornum Byzantium esse promontorium Galatae, situm contra Constantinopolim... », lui-même intermédiaire des géographes anciens; « Strabo appellat cornu Byzantiacum » (*op. cit.*, p. 43). D'ailleurs, il est très probable que Nicolay a utilisé aussi *De topographia Constantinopoleos*, Lugduni, 1561, I^{re} éd., pour tout ce qui concerne les antiquités de la capitale ottomane en simplifiant le texte assez prétentieux de Gilles.

¹⁶ Le fragment a été remarqué encore par N. Iorga, *Une vingtaine...*, p. 5, n. 2.

Enfin, même une page sur les dimensions de la ville et sa perspective générale est emprunté à l'auteur vénitien :

Ramberti:

« E la città di doi miglia et mezo diviza in tre parti; nell'una vi stano gli Peroti, nell'altra gli Greci e nella terza gli Turchi che hanno il governo et regimento di essa et li Giudei; é situata molto bene parte in colle, parte in piano, la forma sua a contemplarla da Constantinopoli, ove benissimo di discopre, é quasi difusa, cioè altra in mezo et bassa nelli estrem, et un poco larga ».
(p. 117^v)

Nicolay:

« Cette cité de Pèra est bâtie, partie en plaine, et partie sur la pente d'une colline, ayant de circuit un peu moins de trois milles, et est séparées de murailles en trois parties, en l'une desquelles habitent les vrais Pèrots, en l'autre les Grecs, et la troisième les Turcs, qui ont tout le gouvernement et quelque peu des Juifs (...) La forme est quasi confuse parcequ'elle est large sur le milieu, et basse et longue aux extrémités ».
(*ibidem*)

Comme les erreurs aussi:

Ramberti:

« Ha fontane di buone acque menate fino al Danubio con acquedutti et d'alti più vicini fiumi ... »
(*ibidem*)

Nicolay :

«... il y a plusieurs belles fontaines conduites par aqueducs ou canaux du Danube, et quelques autres fleuves plus prochaines »
(*ibidem*)

Tous ces exemples prouvent la valeur médiocre du livre de Nicolay pour l'histoire du Sud-Est européen (à part ses illustrations, bien sûr). Il faut remarquer l'utilisation massive du recueil de Sansovino (certainement l'édition de 1560, parce que le texte de Ramberti a disparu des éditions suivantes). C'est là que la relation de Ramberti se trouve dans le même volume que celles de Bassano, Cambino, Menavino et Giovio que Nicolay avait utilisé sûrement. Mais la manière de travailler de notre auteur ne lui était pas particulière; la plupart de ses contemporains avaient la même méthode. C'est ainsi qu'ils formaient une masse de relations sur l'Empire Ottoman dont nous nous efforcerons encore à l'avenir de déterminer le degré d'authenticité et de fixer la valeur.

SUL GERUNDIO ROMENO IN -Ă

GIUSEPPE PICCILLO

(Catania)

A. Rosetti, in un articolo dal titolo *Sur l'origine de l'-ă au participe roumain*, pubblicato una prima volta nel 1937¹, e ristampato nel 1947², scriveva che in romeno „A côté des formes normales du gérondif et du participe passé de la langue commune et du roumain littéraire (type *lucrînd*, *lucrat*: inf. a *lucra*), les parlars dacoroumains connaissent une seconde forme à -ă final: *lucrîndă*, *lucra* = *tă*”, e che „ces formes en -ă sont employées un peu partout au nord du Danube, et on n'est pas autorisé à les localiser à la 'périphérie' du territoire linguistique dacoroumain”³.

A sostegno di questa affermazione, il Rosetti presentava alcuni dati attinti agli studi di Weigand, Şandru, T. Papahagi, Candrea, A. Istratescu, che documentano appunto la presenza del fenomeno nel Banato: *am vădzută*, *am audzită*, in Transilvania: *cîntată*, *o fost rîzîndă*, *m'am fost dusă*, e in Valacchia: *plîngîndă*, *vorbîndă*, *muncîndă*.

Com'è noto, sulle origini di queste forme in -ă finale sono state avanzate varie ipotesi. Secondo Weigand, Bacinshi e Sandfeld, il fenomeno sarebbe di origine albanese. Al riguardo, il Rosetti notava che „cette explication ne satisfait plus aujourd'hui, parce qu'elle suppose une forte influence de l'albanais sur le roumain, à une époque ancienne, fondée sur des faits de civilisation qui ne se laissent pas démontrer” (p. 39).

Secondo Capidan⁴ e Puşcariu⁵, e successivamente anche Procopovici⁶ e Tagliavini⁷, la flessione in -ă sarebbe un fatto grammaticale proveniente dall'accordo della forma verbale col soggetto femminile. Questa spiegazione,

¹ In „Bulletin linguistique”, V (1937), pp. 176–180.

² In *Melanges de linguistique et de philologie*, Copenhague-Bucureşti, 1947, pp. 176–180.

³ „BL”, V, p. 38.

⁴ T. Capidan, *Aromânismele din dialectul dacoromân şi problemele care se leagă de ele*, in „Junimea literară”, XIV, (1925), pp. 275–291, e *Aromânii. Dialectul aromân. Studiu lingvistic*, Bucureşti, 1932, pp. 478–479.

⁵ S. Puşcariu, *Pe marginea cărţilor*, „Dacoromania”, IV, (1924–1926), pp. 1360–1361.

⁶ A. Procopovici, *Din morfologia şi sintaxa verbului românesc*, in „Revista filologică” II (1928), pp. 42–48.

⁷ C. Tagliavini, in „Studii rumeni”, III, p. 149, e *Modificazioni del linguaggio nella parlata delle donne*, in *Scritti in onore di Alfredo Trombetti*, Milano, 1936, p. 103, n. 1.

che vede nel participio e nel gerundio in *-ă* una generalizzazione della forma femminile, è stata condivisa nel 1968 anche da L. Rankin.⁸

La tesi oggi più accreditata è quella secondo cui *-ă* non avrebbe un'origine morfologica, ma fonetica. A questo proposito, il Rosetti, nella *Istoria limbii române*, facendo riferimento ai suoi studi precedenti, ribadisce il proprio parere secondo cui „această terminație apare acolo unde subiectul propoziției e la masculin ... Prin urmare, *-ă* în aceste cazuri este de origine fonetică”.^{8bis} Ugalmente, nella *Gramatica limbii române* dell'Accademia romana, si sostiene che „formele regionale de gerunziu terminate în *-ă avîndă, tîindă*) se explică prin explozia de timbru *ă* a ocusivei finale”⁹.

Non è nostra intenzione riprendere in questa sede il problema tanto dibattuto, come si è visto, delle origini di questo *-ă*, nè della sua distribuzione geografica, ben documentata nelle monografie dialettali e negli atlanti linguistici.¹⁰ Intendiamo soffermarci solamente su un altro aspetto non meno controverso del fenomeno: quello delle sue prime attestazioni.

Quei pochi studiosi che, sia pure marginalmente, si sono occupati della ricerca di forme di gerundio in *-ă* nei testi antichi, hanno considerato come primo punto di riferimento alcune grafie presenti in un documento del 1591 (*Istoria unui proces*), proveniente da Tirgu-Jiu e pubblicato da Hasdeu in *Cuvente den bătrîni*¹¹. Le grafie in questione, nella translitterazione dal cirillico operata dall'Hasdeu, sono le seguenti: [...] cum *au mersă* Moldovenul de în scoarță [...] „*neavăndă* el nic'o trebă [...] ci numai *zicăndă* [...]”; „și *au mersă* de față amândoi”. Nelle *Notanda* di p. 60 della I edizione dell'opera, l'Hasdeu rilevava che queste grafie riflettevano „un fenomen dialettologic foarte remarcabil: *ѣ* мѣрѣ (citește: *au mersă*), întrebuițat în textul de față de 2 ori pentru *ѣ* мѣрѣ, apoi *неавѣндѣ* (citește: *neavăndă*) și *зичѣндѣ* (citește: *zicăndă*) pentru *неавѣндѣ* și *зичѣндѣ* amin-, teșc într-un mod irezistibil formele româno-macedoneze corespunzătoare: trecutul 'au calcată', 'au bătută', 'au arupță', etc., și participiul 'călcândalui', 'batundalui', 'arupsendalui'... , cari în limbajul documentului nostru ar fi: *au călcată* — *călcândă*, *au bătută* — *bătândă*, *au ruptă* — *rupândă*, în loc de normalele: *au călcatu* — *călcându*, *au bătutu* — *bătându*, *au ruptu* — *rupându*”.

Il valore attribuito da Hasdeu a queste grafie è stato contestato da Hugo Schuchardt, il quale nelle sue annotazioni *Über B. P. Hasdeus „Altrumänische Texte und Glossen”*, pubblicate nel *Supplement la tomul I* di *Cuvente den*

⁸ L. R. Rankin, *Final -u in Rumanian*, in *Essays in Rumanian Philology from the University of Chicago*, Chicago, 1968, pp. 48—71.

^{8bis} A. Rosetti, *Istoria limbii române*, ediție definitivă, București, 1986, p. 657. Secondo, Rodica Orza, *Participiul în -ă din componența formelor verbale perifrastice*, „Cercetări de lingvistică”, XXV (1980), p. 71, „...cette particularité du dialecte aroumain et des quelques parlers dacoroumains, vestige d'une ancienne flexion latine, n'ayant plus une fonction morphologique, est utilisée dans les parlers daco-roumains pour des raisons stylistiques.”. Cfr. Rosetti, ILR, pp. 723—724.

⁹ *Gramatica limbii române*, I, București, 1966, p. 267. Anche I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române*, București, 1961, p. 194, è dell'opinione che „vocala finală *ă* de gerunziu reprezintă explozia consoanei precedente”.

¹⁰ Si veda: *Atlasul lingvistic român*, serie nouă, vol. VII, București, 1972, h. 2148, 2149 2154, punto 728.

¹¹ B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni. Limba română vorbită între 1550—1600*, I, ediție îngrijită, studiu introductiv și note de G. Mihăilă, București, 1983, pp. 109—113 [pp. 55—61 della I edizione del 1878].

bătrâni, (pp. 443—476) dell'edizione del Mihăilă), dopo aver messo in evidenza che „während des 16. und 17. Jahrhunderts herrschte in der Anwendung der beiden Buchstaben [cioè ʀ e ʁ] eine grosse Wirrniss, welcher erst durch Verbannung des einen derselben ein Ende gesetzt wurde“, giunse alla conclusione che „Angesichts einer so allgemeinen Verwechslung von ʀ und ʁ halte ich es für schwierig das (ʀ von *mersʀ*, *neavʀndʀ*, *zicʀndʀ* in No. IX (noch dazu bei der eben berührten graphischen Beschaffenheit dieser Urkunde) als mandartliche Thatsache festzustellen, die ihr Entsprechendes im Südrumänischea finden würde“ (pp. 449—450).

Le ossevazioni di Schuchardt indussero l'Hasdeu a sopprimere nelle *Addenda et corrigenda* della sua opera i righe 16—24, che contenevano appunto la menzionata attribuzione del valore [ă] al grafema ʀ nelle forme in questione.

La stessa diffidenza nei confronti di queste grafie viene espressa nel 1913 da E. Bacinschi, il quale, se da una parte nota che „Schwieringer zu beurteilen sind die Formen, die dafür aus dem Altdakorum. zu belegen sind“, e cita le grafie date dall'Hasdeu, accanto ad altre come *au fostă*, *cuvantă*, *am dată*, *amă*, *sată*, attestate in altri documenti (*Cuvente den bătrâni*, pp. 135, 143), dall'altra parte avanza l'ipotesi che „wenn die oben zitierten *neavăndă*, *zicăndă* aus *Cuv.* I einige Sicherheit beanspruchen dürfen, würden sie durch denselben Eifluss zu erklären sein, wobei von dem gerundial gebrauchten Partiz. *ħare*, *berε* etc. in Verbindung mit *tuke* und *pa* auszugehen wäre“¹².

Ovid Densusianu sembra invece propendere per un'origine morfologica di questa -ă. Egli, tuttavia, da un canto mette in parallelo l'*au mersă* e *zicăndă* date da Hasdeu con *ară fi venită (lumea)* di Coresi, *Cazanie (Evanghelie cu învățătură)*, e ritiene, quindi, che „un cas de parfait composé avec le part. passé féminin semble être *au mersă* C. B. I, 56, 57“, e dall'altro prudentemente conclude dicendo che „la terminaison -ă, écrite par ʀ, pourrait être plutôt un simple signe graphique“¹³.

Anche il Rosetti, alla nota 1 și p. 38 dello studio citato, condividendo le perplessità espresse dal Bacinschi, afferma che „... dans *mersʀ*, *zicăndʀ*, etc., donnés par ces textes, les jers finaux ont une valeur purement graphique... et l'on ne saurait, en se fondant sur ces graphies, affirmer que les participes en -ă sont attestés à cette date“.

E, per concludere questa breve storia del problema, non possiamo non ricordare la posizione di I. Bărbulescu, che, opponendosi all'interpretazione di Hasdeu, e non condividendo il parallelismo da questi stabilito tra le forme *au mersă*, *neavăndă*, ecc. . . , e le forme aromene *au călcată*, *au bătută*, ecc. . . , dichiara che „... nu putem spune hotărîtor că în acel text din 1591, scris în Tîrgu-Jiu, se pronunță 'au mersă', 'neavăndă', 'zicăndă'“, poiché „ʀ se mai scrie în texte 'de prisos', adică fără să aibă vre-o valoare fonetică“¹⁴.

¹² E. Bacinschi, *Ein mazëdorumänischer Ausläufer des altslavischen dativus absolutus*, in „Zeitschrift für romanische Philologie“, XXXVII (1913), p. 614.

¹³ O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, édition îngrijită de B. Cazacu, V. Rusu, I. Șerb, Bucuręști, 1975, pp. 564—565.

¹⁴ I. Bărbulescu, *Fonetica alfabetului chirilic în textele române din veacul XVI și XVII*, în legătură cu monumentele paleo-sirbo-bulgaro-ruso și româno-slave, Bucuręști, 1904, p. 307.

Da quanto si è avuto modo di rilevare emerge un dato su cui quasi tutti gli studiosi concordano: non si può essere certi sulla attribuzione o meno di un valore ai grafemi finali **ѣ** e **ѧ** nelle forme menzionate e, pertanto, sulla base dei testi cirillici dei secoli XVI—XVII, non si è in grado di stabilire l'antichità del gerundio in **-ă** presente in alcuni odierni dialetti dacoromeni.

Un qualche elemento nuovo in merito alla eventuale esistenza del fenomeno nella Moldavia dei primi del Settecento potrebbe essere riflesso in alcune grafie attestate con una certa frequenza in un'opera scritta in alfabeto latino e ortografia ungherese-polacca-italiana dal missionario italiano Silvestro Amelio: le *Conciones latinae-muldavo* (1725)¹⁵.

L'attendibilità dei testi in alfabeto latino dei missionari italiani che operarono in Moldavia nel corso dei secoli XVII—XVIII è stata già sottolineata dal Gheție in un articolo del 1971, dove si afferma tra l'altro che queste opere „... prezintă avantajul de a reproduce (cel puțin în unele privințe) mai exact pronunțarea reală a epocii întrucât autorii lor nu se supuneau unei anumite norme tradiționale scrise”¹⁶.

In questa voluminosa raccolta di omelie domenicali — di cui abbiamo iniziato da tempo uno studio dettagliato in vista di un'edizione integrale —, oltre a forme di gerundio con notazione finale zero: *anaend* 70^v/37 (*avînd*), *dzykaend* 60^v/6 (*zdicînd*), *ieszynd* 58^v/26, *kreskaend* 85^r/4, *luaend* 58^r/26, *vrend* 333^v/3, e ad altre in **-u** (o in **-û**): *kreskaendû* 85^r/3, *maergaendû* 140^v/31, *nedezdwindû* 400^v5, *viendu* 51^r/20, ne compaiono con una certa frequenza altre in **-e** (o in **-ae**). Ne citiamo alcune con i rispettivi contesti:

- 1) ... **encepiende iel ā luā sama, adusaere la densū un datornik ku dze-cie mje dē talenzj, szy nē auende de unde saei dē** ... , 333^v/4—5;
- 2) **szy kadzynde sluga acieiē sae rugae lui dzykaende fj raebdetory mie** ... ; **szy ieszynde sluga acieiē aflae pre vnul den touareszy saei** ... , 333^v/7—11;
- 3) **Entracieie vreme: graeynde Isus kaetrae glote, iatae un Domnul sae apropjē, szy sae raugae lui dzykaende** ... , 345^r/2—3;
- 4) **Szy iatae araetar lor Moysae szy Iljē graeinde ku dynsu**, 104^r/23—24 [= lat. apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes, 104^r/6];
- 5) **Iarae vnul dentre densj vedzynde kae saū kuraezyt sa entorsū kū marie glasae slaevyndae prē Dumnaedzaeu**, 286^v/23—24;
- 6) **Entracieie vreme: entriende Isus en vas** ... , 316^r/2; **szy kunoskaende Isus kudzaetul lor** ... , 316^r/7;
- 7) ... **iarae audzynd kraiuul sae maenjē szy trimedzynde ostele sale pierdū prē aciei**, 322^v 12—13;

¹⁵ *Conciones latinae-muldavo*... , ms 2882 della Biblioteca dell'Accademia di Bucarest. Su quest'opera, oltre alla segnalazione di G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII*, in „Diplomatarium italicum” I (1925), p. 67, si veda il contributo di T. Ferro, *Le Conciones latinae-muldavo di Silvestro Amelio (1725) — Un manoscritto romeno degli inizi del sec. XVIII*, in *Akten der Theodor Gartner Tagung (Rätcröranisch und Rumänisch)*, Innsbruck, 1987, pp. 297—304.

¹⁶ I. Gheție, *U final la Neculce*, in „Limba română” XX (1971) n. 5, p. 494.

8) ... *iarae vaedzaendae mulzyme sae triemü*, 316^r/13 [= lat. *videntes autem turbe timuerunt*, 315^v/27];

9) *Szy vjynd Isus en kasa Domnului szy vaedziende trymbiciery szy Nae-rodul gleleieuynde, dzysae lor*, 345^r/13—14;

10) *A poi viny Diavolul szy skotae kuuyntul dentriü ynima loro, ka kredzynde sae nu spaesaska*, 85^r/11—12 [= lat. *ne credentes salvi fiant*, 84^v/17—18];

11) ... *szy ieszyndü al treyle cias || vedzü pre alzij stende en tergü*, 80^r/34—80^v/1 [= lat. *vidit alios stantes in foro*, 89^r/7], ma anche: *kasy (= gäsi) præ alzij doi stendü*, 80^v/4—5;

12) *szy alta [semuncza] kadzü pe piatra szy resarynde sä uska*, 85^r/1—2. E gli esempi si potrebbero moltiplicare. Meno frequentemente sono attestate anche forme di participio passato in *-e, -ae*:

1) *iarae Isus saü askunse szy eszy den Biserika*, 118^v/34;

2) ... *vam datu voae de beutae szy mynkate*, 366^r/26—37;

3) *entei ensae laü prinsae pë Petre krayul Irod*, 386^r/14—15;

4) *kaend larfi desteptate endzerul*, 368^r/19;

5) *entei sau araetate Domnul vcsynicsylor*, 171^v/3—4, ma subito dopo: *Aszas sau araetatü vcsynicsy Domnul*, 171^v/6;

6) *Domnul vcsynicsylos... pre syne sau araetate*, 142^v/16.

Il primo problema che queste forme presentano è quello relativo al valore di *-e, -ae*: innanzitutto, questi grafemi finali, che a volte appaiono, a volte sono omissi nelle stesse forme: *vyende* 307^r/6, *vjynde* 345^r/4 — *viend* 56^r/32; *ieszynde* 333^v/10 — *ieszynd* 58^v/26; a volte si alternano con *-ü*: *viendü* 51^r/20 — *ieszyndü* 322^v/19, *sau araetate* 171^r/3 — *sau araetatü* 171^r/6, hanno un qualche valore, o, come, forse, nei testi cirillici, sono dei semplici segni? Il problema in realtà non avrebbe motivo di essere posto, poichè è noto che in tutti gli scritti in alfabeto latino dei secoli XVI—XVIII i singoli grafemi o i vari gruppi grafici hanno sempre un valore, anche se a volte non identificabile in maniera sicura o non identificabile in assoluto, data la varietà e l'incoerenza dei sistemi ortografici adottati dai rispettivi Autori. E, per di più, in un testo scritto da un missionario italiano — che certamente non poteva prendere a modello il sistema ortografico della tradizione cirillica, ammesso che conoscesse questo alfabeto — e destinato ai futuri missionari, la presenza ingiustificata di lettere senza alcun valore avrebbe finito per generare ulteriori difficoltà di lettura e di interpretazione dell'opera stessa. Chè, anzi, è proprio all'assenza di una tradizione grafica alla quale] uniformarsi che si può attribuire la mancata notazione in questi testi di alcune vocali finali pronunziate debolmente, o comunque non percepite dagli Autori: nel *Katehismo* dello stesso Amelio del 1719, ad esempio, *-ă* finale spesso non è notato: *bobotaz* 70^r/24, *cheldenyz* 70^v/10 (⇒ *căldenîă*), *kamesz* 73^v/7, *kapusz* 74^r/27,

nel *Ms. di Göttingen: aram* 12^r/25, *calamar* 11^r/4, *ossut* 2^r/2 (= *o sută*)¹⁷; ugualmente, per *-i* finale, che del resto non è notato in altri testi antichi¹⁸, troviamo nel *Katekismo* di Amelio *glonz* 72^v/10 (= *glonți*, pl. 'arcaico moldavo per *gloante*), *suppusz*, 48^v/3; nel *Ms. di Göttingen: avez* 2^r/5, *mulz* 14^v/7, *ber-nivic* 11^v/22, ecc. Lettere „de prisos”, dunque, in questi testi non sembrano essercene. I grafemi finali *-e*, *-ae* nelle forme prese in esame hanno, pertanto, un qualche valore. Resta da tentare di stabilire quale.

Nelle forme di gerundio rilevate nei contesti 1—12, *-e* compare nella maggior parte dei casi, mentre *-ae* solo in *slaevyndae* (5) e in *vaedzaendae* (8); nelle forme del participio si alternano entrambe le grafie, cfr. *de beutae szy mynkate*.

Nel sistema ortografico usato dall' Amelio e (e) /ae possono avere rispettivamente tre valori:

- e*: [e]: *fratele* 245^v/4, *evangelije* 282^r/1, *vedenije* 20^r/12;
 ă: *ăsemenetura* 191^v/2—3, *neskut* 27^r/4 (anche *naeskut* 24^v/3), *beutura* 6^v/8, (e *baeutura* 6^r/23);
 î: *densu* 281^r/7, *lenga* 24^v/7, *rendul* 31^r/31;
ae: *e*: *dzysaere* 89^v/1, *endzaery* 99^v/8 (= *ingeri*)
 ă: *jaekaturae* 231^r/10, *empaerazije* 71^r/5;
 î: *kaend* 7^v/18; *kreskaend* 85^r/4; *paemaent* 230^v/28 (= *pă-mînt*, poichè è data anche la grafia *paemynt* 230^v/29, in cui *-y-* ha certamente il valore di [î]).

Data, dunque, la polivalenza di questi grafemi, è difficile potere stabilire con una certa sicurezza il valore che essi hanno nelle forme citate, anche se la finale in *-ă* diffusa oggi in alcuni dialetti potrebbe indurre a vedervi riflesso questo fonetismo.

Ma, indipendentemente dalla sua esatta connotazione, questa vocale finale non sembra avere alcuna funzione morfologica, come risulta dai contesti citati, dove il soggetto è generalmente maschile: *encepiende iel*, *kadzynde sluga*, *graeynde Isus*, *entriende kraikul*, eccezionalmente femminile: *vaedzaendae mulzyme*, e, in qualche caso, maschile plurale: *vedzû prē alzij stende*; inoltre: *sau aratate Isus*.

Risulta pertanto confermato il valore fonetico di *-ă* finale proposto dal Rosetti, ma già intravisto da Șiadbei¹⁹, e condiviso, come si è detto, dal Co-teanu e dagli Autori della *Gramatica limbii române*.

Ma, come spiegare la presenza in questo testo delle frequenti alternanze del tipo *-Ø*, *-u*, *-e* (*-ae*): *viend* 56^r/32 — *vyendû* 51^r/20 — *vyende* 307^r/6; *ieszynd* 58^v/26; — *ieszyndû* 322^v/19 — *ieszynde* 333^v/10?

In una comunicazione tenuta nel 1993, prendendo in esame *-u* finale nel *Katekismu krestinesku* dello stesso Amelio, e rilevando le alternanze *-Ø*,

¹⁷ G. Piccillo, *Il ms. romeno Asch 223 di Göttingen, (sec. XVIII)* in „Travaux de linguistique et de littérature”, XXV, 1 (1987), p. 35.

¹⁸ O. Densusianu, HLR, p. 452; A. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *Istoria limbii române literare*, București, 1971, pp. 138—139.

¹⁹ In „Romania” LVJ, p. 359. Il Rosetti, *A propos de l'origine de l'ă au participe roumain*, „Bulletin linguistique” VI (1938), pp. 243—244, riporta l'opinione di Șiadbei, secondo cui: „la desinence *-ă* en mr. et dans quelques parlars dacbroumains est-elle vraiment la trace d'une vieille flexion du participe... ou plutôt un fait d'origine phonétique, c. à d. résultant de la pause du souffle à la fin du groupe rythmique formé par le parfait périphrastique?”.

-u (-ii), oltre che negli aggettivi e nei sostantivi, anche nelle forme del gerundio (stranamente in questo ms. del 1719 non compaiono gerundi in -e, -ae): *dzykaend* 49^r/23 — *dzykaendu* 49^r/11; *fiend* 54^r/7 — *fiendū* 49^r/8; *luaend* 52^r/6; — *luaendū* 50^r/11; *raespundzaend* 56^v/25 — *raespundzaendū* 49^v/10—11, ebbi a notare che queste grafie „réfletent une réalité phonétique en evolution: à côté d'une prononciation ancienne avec -u, une autre, plus moderne et en voie de s'affirmer, sans -u" ²⁰, e che questa situazione trova riscontro nel *Letopiseşul Ţării Moldovei* del contemporaneo Neculce.

In sostanza, riteniamo che le forme con -u riflettano uno stadio antico, quelle con notazione -Ø uno più recente, e quelle con -e (o -ae = *ă* o *î*) una tendenza di natura fonetica, provocata dall'articolazione della consonante finale, non rintracciabile nei testi antichi a causa dell'ambiguità dei grafemi cirillici in posizione finale.

E che il valore di questa -e (-ae) finale sia fonetico, almeno nel testo da noi preso in esame, e non morfologico, e neppure attribuibile a „des raisons stylistiques", come pensa Rodica Orza (*Op. cit.*, cfr. nota 8 bis), può essere confermato anche da altre grafie che nulla hanno a che fare col gerundio o col participio: *sa entorsu ku marie glasae* (= *glas*) 286^v/23—24; *ieu synte*, 118^v/33; *Domne vine ieste afi ayçi de vy sae facemae* (= *să facem*) = *try koliby*), 104^r/25—26; *ducedzeue szy voi en voia mē szy cie fīj drepte drept*, cfr. lat. *iustum fuerit*) *voi dā voae*, 80^v/2.

E' possibile ritenere che in queste grafie si rifletta un fenomeno analogo o identico a quello rilevato dal Kiraly nei prestiti dall'ungherese, che presentano appunto un „-ă nemotivat de etimon", dovuto alla pronunzia delle occlusive finali romene „cu un apendice exploziv" ²¹.

A questo punto è lecito chiedersi se possa esistere qualche rapporto tra queste forme e quelle di gerundio in -ă rilevate nei dialetti del Banato, della Transilvania e della Muntenia da una parte, e quelle attestate nei documenti pubblicati dall'Hasdeu, dall'altra parte.

Anche se i dati relativi alla presenza del fenomeno nelle aree menzionate non sono anteriori a questo secolo, provenendo dalle inchieste del Weigand, di Şandru, di Candrea e di altri dialettologi, è verosimile che essi riflettano una realtà più antica, benchè non documentata, dato il suo carattere dialettale e popolare. Non riteniamo, infatti, di potere accomunare le

²⁰ *À propos de -u final dans quelques textes moldaves de la première moitié du XVIII^e siècle*, in corso di stampa negli Atti del Seminario internazionale su „Rumänisch: Typologie, Klassifikation, Sprachcharakteristik", Tutzing 30 marzo — 2 aprile 1993.

E' noto che secondo il Rosetti, *Remarques sur la détente des occlusives roumaines en fin de mot*, in „Bulletin linguistique", I (1933), -u finale sarebbe scomparso in romeno „...à un moment donné de son histoire, par diminution progressive du degré d'ouverture et de la durée...", e che „par la suite, le traitement explosif des occlusives finales a restauré l'ancien -u en fin de mot" (p. 84). Sempre secondo il Rosetti, -u finale sarebbe scomparso prima del sec. XVI, poichè di esso non c'è traccia nei nomi romeni attestati nei documenti del XIII e del XIV secolo provenienti dalla Serbia e dall'Ungheria; e pertanto, „l'-u (ou -ă) attesté dans les textes du XVI^e siècle serait d'origine phonétique" (p. 80). Ma lo stesso Rosetti attribuisce un valore puramente grafico ad -u dei testi antichi: „...în regulă generală grafia cu -u nu notează pe -u final și deci... nu putem stabili în baza textelor, harta dialectală a lui -u în secolul al XVI-lea și în cele următoare", ILR, p. 643.

²¹ F. Kiraly, *-Ă nemotivat de etimon*, in „Limba română", XXIX (1980), n. 3, pp. 231—234. Anche il Rosetti, ILR, pp. 723—724, cita lo studio del Kiraly a sostegno dell'origine fonetica di -ă.

forme di gerundio di cui si è parlato ²² e i gerundi aggettivali che compaiono nelle opere di alcuni scrittori del secolo scorso come Heliade, Eminescu, Bolidineanu. Come ha messo in evidenza Valentina Hristea, queste forme, che non compaiono anteriormente alla prima metà del sec. XIX, sono da attribuire ad influsso francese ²³.

In merito ad una eventuale presenza del gerundio in -ă anche in Moldavia, non disponiamo allo stato attuale di altre attestazioni. Ma, che le forme documentale nell'opera del missionario italiano, in cui si riflettono numerosissimi fenomeni della lingua parlata in qualche parte della Moldavia nella prima metà del Settecento, possano essere poste in relazione con quelle rilevate dai linguisti menzionati nei dialetti della Transilvania, del Banato e della Muntenia, ci sembra un fatto fin troppo evidente.

Quanto all'altro aspetto del problema, se cioè questi gerundi in -ă possano riflettersi nelle grafie НЕВЪНАДЪ e ЗИКЪНАДЪ della fine del sec. XVI, non ci sentiamo di poter fare delle affermazioni in un senso o nell'altro.

Allo stato attuale delle conoscenze relative al valore dei grafemi -ъ, ъ-, nei testi romeni antichi, ogni ipotesi risulta poco attendibile o, comunque, non adeguatamente suffragabile, anche se non si può escludere che un fenomeno attestato con certezza in un'opera dei primi del Settecento potesse essere ugualmente vivo anche un secolo prima e riflettersi in un „admirabil specimen de narațiune juridică țărănească” (Hasdeu, CdB, I, p. 110).

²² Un accenno ad una identità dei due fenomeni è fatto marginalmente dal Rosetti, *Despre U final*, in „Studii și cercetări lingvistice” V (1954), pp. 437–442, ripubblicato in ILR, pp. 639–644. Alla nota 1 di p. 640, egli dice: „Trebuie amintit aici că terminația în ă a gerunziului și a participiului trecut... , care apare în mai toate graiurile de la nordul Dunării și a pătruns și în limba literară, e provocată de articulația consoanei finale”.

²³ V. Hristea, *Adjectivarea gerunziului*, in *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor în limba română*, IV, București, 1967, pp. 253–276.

DÉNOMINATIONS LATINES DE POISSONS EN ALBANAIS. COMPARAISON AVEC LE ROUMAIN

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

Il est bien connu que G. Weigand (1927) utilisait comme un des arguments à l'appui de sa thèse selon laquelle les Albanais ne seraient pas originaires de leur pays actuel l'absence en albanais d'une terminologie ancienne maritime et de la pêche. Cette absence devrait prouver le fait que l'albanais ne s'est pas formé sur le littoral de l'Adriatique¹. G. Weigand soutenait aussi l'existence des concordances totales entre le vocabulaire d'origine latine de l'albanais et celui du roumain et il fixait de la sorte un territoire commun pour la formation des deux langues, un territoire étroit compris entre les actuelles villes de Niš, Sofia et Skopje².

La parution récente du livre de H. Mihăescu (1993) concernant la romanité du Sud-Est européen nous donne la possibilité d'attirer l'attention sur quelques faits qui peuvent démontrer la fausseté de l'argument de G. Weigand. Nous essayons de mettre à profit les inventaires des mots latins conservés par l'albanais, le roumain et le dalmate, réalisés par H. Mihăescu, afin de rédiger la liste, comparée au dalmate et au roumain, des noms d'origine latine désignant en albanais des poissons de la mer³; il s'agit des mots dont l'origine latine est sûre ou probable. Pour compléter cette liste, nous avons utilisé aussi les données dues surtout aux recherches de H. Haarmann (1972), L. Dodbiba (1972), J. Kristophson (1988).

Nous partageons l'avis de H. Mihăescu selon lequel, par sa grande ancienneté et son importance particulière, le vocabulaire latin de l'albanais⁴, de pair avec le lexique autochtone, peut donner des renseignements intéressants sur le lieu de formation de l'albanais.

¹ L'argument de G. Weigand a été repris par P. Skok, Vl. Georgiev, Al. Rosetti, Une discussion critique là-dessus chez Mihăescu 1993, p. 82–83, 85, 87.

² Parmi les critiques systématiques concernant tous les arguments de G. Weigand nous mentionnons celles de W. Cimochowski (1958) et E. Çabej (1958); v. aussi Mihăescu 1993, p. 81.

³ On peut compléter la terminologie latine de la pêche conservée dans le Sud-Est européen en parcourant les chapitres du livre de Mihăescu sur les éléments empruntés au latin par les langues slaves de sud; ces chapitres sont rédigés par G. Ivănescu.

⁴ Les discussions continuent autour du rôle joué par l'influence latine dans la formation de l'albanais en tant qu'entité linguistique indépendante par rapport à l'idiome antique indo-européen parlé par les ancêtres des Albanais; voir surtout l'étude de A. V. Desnickaja (1987, avec bibliographie).

L'albanais et le roumain ont en commun seulement le terme générique: PISCIS, PISCEM (> alb. *peshk*⁵, roum. *peşte*, ILR II 1969, p. 151), mot panroman, I. A. Candrea (1932, p. 64—66) a constaté déjà, qu'à part ce mot et ses dérivés PISCARIUS > *pescar* et PISCOSUS > *pescos*, *păscos* (mot archaïque, v. aussi Mihăescu 1993, p. 200), le roumain n'a hérité aucun nom de poisson. L'albanais n'a pas emprunté les dérivés PISCARIUS et PISCOSUS. Le roumain continue le terme LACTES > *lapşi* « laitance, laite », mot inconnu aussi à l'albanais.

A l'encontre du roumain, qui n'a conservé du latin aucun nom de poisson, l'albanais a emprunté, fort probablement, les noms suivants:

AMIA(S), « pélamide en saumure; thon » > *ame*, mot latin que les langues romanes n'ont pas conservé (Mihăescu 1993, p. 59; Çabej 1976 a, p. 38),

ANGUILLA > *ngjalë* « anguille » (Mihăescu 1993, p. 44; Haarmann 1972, p. 46)⁶, dalm. *angiola* (Mihăescu 1993, p. 109). Le terme est considéré par H. Mihăescu (1985, p. 326) caractéristique pour l'aire lexicale dalmate. Le roumain a un mot dont l'étymologie est inconnue: *ţipar* (Candrea 1932, p. 64—66).

BLENNUS > alb. *bli* « esturgeon » (Kristophson 1988, p. 82). Selon H. Mihăescu (1993, p. 88), il s'agit d'un emprunt au grec ancien, E. Çabej (1976 a, p. 264—265) n'exclue pas l'origine latine, mais il accepte comme plus probable l'étymologie autochtone proposée avant lui par W. Cimochowski; le mot autochtone serait entré aussi en grec ancien.

CLUPEA, *CUPLEA, *CULPEA > *kubël* « alose » (Mihăescu 1993, p. 45; Çabej 1964 a. p. 82; Dodbiba 1972, p. 254; Haarmann 1972, p. 46). Le fait que le terme est conservé aussi par le dalmate (Mihăescu 1993, p. 108) est considéré par E. Çabej (1962, p. 172) d'une grande importance pour les relations albano-dalmates. L'étymologie est douteuse selon J. Kristophson (1988, p. 83).

? GAMARUS > *gamërr* « homard » (Dodbiba 1972, p. 254)

? GLANIS « pagre » > *gjanës* (Dodbiba 1972, p. 254)

*LABRACUM, LABRACEM > *labrik* « loup de mer » (Meyer, 1891; Kristophson 1988, p. 81). H. Mihăescu (1993, p. 88) le considère un emprunt au grec ancien (λάβραξ) — bien qu'il soit d'avis que le mot latin est conservé par le dalmate —, tandis que selon H. Barić (1956, p. 261) il s'agit d'un emprunt au grec actuel.

⁵ E. Hamp (1961, 1973) suppose, en partant de l'alb. *pishk*, une origine autochtone. Selon Çabej (1965, p. 23, 24; 1976, II, p. 21, 22, avec bibliographie), alb. *peshk* provient du lat. PISCEM, tandis que *pishk* est une forme de singulier refaite sur la forme du pluriel; sur les suppositions de Hamp voir aussi M. E. Huld (1984, p. 103).

⁶ E. Çabej (1962, p. 184) considère que ce mot a une origine autochtone, l'approchant du nom de la tribu illyrienne Ἐγγλαῖνες, Ἐγγελαῖνες, Ἐγγελαῖς; il affirme l'existence d'une isoglosse caractérisant le grec, le latin, l'illyrien et l'albanais (Çabej, 1964, p. 102—103). Sur les difficultés soulevées par cette étymologie attire l'attention E. Hamp (1969, p. 63—64). E. Çabej (1964, p. 108) acceptait plutôt l'emprunt du lat. ANGUILLA pour expliquer le terme albanais *njilë*, *ngjilë* « une sorte de carpe »; il soulignait pourtant les différences sémantiques accentuées.

LUCIUS > *mlysh* « brochet » (Haarmann 1972, p. 46; Mihăescu 1993, p. 46). E. Çabej (1964, b, p. 39) propose comme étymon le syntagme MARIS LUCIUS, pour expliquer la présence de *m-*; J. Kristophson (1988, p. 84) considère douteuse l'étymologie latine. Le terme a été hérité par le dalmate aussi (Mihăescu 1993, p. 109).

? MUREENA > *mërenë*, *murenë* « barbe, barbeau »; une étymologie possible, mais pas sûre, d'après E. Çabej (1964 b, p. 33).

? PULPA > *pulpë* « Shell fish », « Schellfisch ». H. Haarmann (1972, p. 47), qui donne cette étymologie, ne discute pas l'histoire des sens du mot. Le nom de ce poisson est enregistré aussi par S. Mann (1948, p. 407).

? SPARUS « sparillon, sargue » > *sparzë*, *spalcë* (Dodbibë 1972, p. 254)

? SPATHA > *shpatë* « Schwertfisch ». SPATHA, comme PULPA, est un terme ichtyologique dont l'évolution sémantique n'est pas discutée par H. Haarmann (1972, p. 47) qui soutient cette étymologie. Le terme est enregistré aussi par S. Mann (1948, p. 489).

SQUATUS > *shkatërr* « Engelfisch » (Mihăescu 1993, p. 48), « torpille », « myliobatis », (Çabej 1966, p. 23). E. Çabej n'exclue pas l'origine italienne.

TRUCTA > *troftë* « truite » (Mihăescu 1993, p. 49; Haarmann 1972, p. 47; Kristophson 1988, p. 79).

Aux noms latins des poissons que nous avons énumérés il faut ajouter deux noms des outils de la pêche: FUSCINA > *fushnjë*, *fuzhnjë* « harpon » (Çabej 1962, p. 94; 1976 I, p. 201; Haarmann 1972, p. 100; Mihăescu 1993, p. 46, 51; l'origine latine est mise en question par Kristophson 1988, p. 86) et RETE > *rrjet*, ayant aussi le sens de « filet de pêche » (un exemple chez Buzuku: *e si rjetë patnë shtim, zunë të madh peshk* « dès qu'ils ont jeté le filet, ils ont pris beaucoup de poissons », Çabej 1965, p. 23 s. v. *peshk*).

Quant au roumain, l'absence des noms d'origine latine des outils de la pêche a été remarquée par I. A. Candrea (1932, p. 64–66), à côté du manque des termes désignant les poissons.

A son tour, discutant la terminologie de la pêche en albanais, roumain et dalmate, H. Mihăescu (1993, p. 127) soulignait le fait que « le dalmate et l'albanais ont en commun ⁷ une terminologie piscicole de beaucoup plus importante que la terminologie que ces deux langues et le roumain ont en commun ». Il s'agit d'un domaine où l'albanais a quelques concordances avec les langues romanes occidentales, auxquelles le roumain ne prend pas part (Mihăescu 1993, p. 49–51). Elles s'expliquent par des rapports assez étroits avec la Méditerranée occidentale, par un commerce assez actif avec la Roumanie occidentale.

⁷ En comparant la liste des noms latins des poissons en albanais à la liste des termes dalmates rédigée par H. Mihăescu (1993, p. 108–111), il faut remarquer qu'il y a nombreux termes conservés en dalmate, inconnus à l'albanais: ACERNIA, ASTACUS, AURATA, CEPHALUS, CONGER, GOBIUS, HALEX, LACERTA, MERULA, Oculata, PERCA, SARGUS, SERRANUS, *TRGULUS, TUNNUS.

Les noms albanais des poissons et des outils de la pêche, ayant une étymologie latine plus ou moins controversée, témoignent — par leur nombre, par leur diffusion et par leur ancienneté — un contact de longue durée de l'idiome des ancêtres des Albanais et du latin sur le littoral de l'Adriatique. Le manque des parallélismes entre l'albanais et le roumain dans ce domaine lexical prouve aussi un manque de contact des deux idiomes.

Abbreviations

- Barić 1956 = H. Barić, *Zum albanischen Erb- und Lehnwortschatz*, in « Godišnjak balkanološkog Instituta », Sarajevo, I (1956).
- Çabej 1958 = E. Çabej, *Problemi i autoktonisë së shqiptarëve në dritën të emrave të vendëve*, in « Buletin i Universitetit të Tiranës » XII (1958), 2, p. 54–66.
- Çabej 1962 = E. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, in « Revue roumaine de linguistique » VII (1962) 1, p. 162–199.
- Çabej 1964 a.
- Çabej 1964 b.
- Çabej 1964.
- Çabej 1965.
- Çabej 1966 = E. Çabej, *Studime etimologjike të shqipes*, in « Studime Filologjike » XVIII (I) (1964) 1, 3, 4; XIX (II) (1965) 1; XX (III) (1966) 1.
- Çabej 1976 = E. Çabej, *Studime gjuhësore në fushë të shqipes*, Vol. I, II, Prishtinë, 1976.
- Çabej 1976 a = *Studime etimologjike në fushë të shqipes*, vol. II, A–B, Tirana, 1976.
- Candrea 1932 = I. A. Candrea, *Elementele latineşti dispărute din limba română*, Bucureşti, 1932.
- Cimochowski 1958 = W. Cimochowski, *Prejardhja e gjuhës shqipe*, in « Buletin i Universitetit shtetëror të Tiranës » XII (1958) 2, p. 36–53.
- Desnickaja 1987 = A. V. Desnickaja, *K izuceniju latinskah elementov v balkanskijh jazykov*, in *Romanobalcanica*, sous la rédaction de A. V. Desnickaja, Leningrad, 1987, p. 3–36.
- Dodbiba 1972 = L. Dodbiba, *Le lexique maritime de l'albanais et son rapport avec l'ethnogenese*, in « Studia Albanica » IX (1972) 2, p. 249–257 (surtout, p. 254–255).
- Haarmann 1972 = H. Haarmann, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg, 1972.
- Hamp 1961 = E. Hamp, *Albanian pishk « fish »*, in « Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen » 77 (1961) 3–4, p. 256–257.
- Hamp 1969 = E. Hamp, *Albanian ngjalë « cel »*, in « Gjurmime albanologjike », 1969, 2, p. 64.
- Hamp 1973 = E. Hamp, *Alb. peshk « fish »*, in « Journal of Indoeuropean Studies » 1 (1973), p. 512.
- Huld [1984] = M. E. Huld, *Basic Albanian Etymologies*. California State University, Los Angeles, [1984].
- ILR II 1969 = *Istoria limbii române*, vol. II, Bucureşti, 1969.
- Kristophson 1988 = J. Kristophson, *Romanische Elemente im Albanischen*, in « Zeitschrift für Balkanologie » 24 (1988) 1, p. 51–93.
- Mann 1948 = S. E. Mann, *An historical Albanian – English Dictionary*, London, New York, Toronto, 1948.
- Meyer 1891 = G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache*, Strasbourg, 1891.
- Mihăescu 1985 = H. Mihăescu, *Remarques sur la romanité du Sud-Est de l'Europe*, in *Mélanges de linguistique dédiés à la mémoire de Petar Skok*, Zagreb, 1985.
- Mihăescu 1993 = H. Mihăescu, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, 1993.
- Weigand 1927 = G. Weigand, *Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrer oder der Thraker?*, in « Balkan Archiv » III (1927), p. 227–251.

LE VII^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

(Thessalonique, 29 août — 3 septembre 1994)

Dans la période 29 août — 3 septembre 1994 la ville de Thessalonique a hébergé les travaux du VII^e Congrès International d'Études du Sud-Est européen; le Congrès a été organisé par le Comité National Hellénique d'Études du Sud-Est européen, présidé par Jean Karayannopoulos, ancien professeur de l'Université Aristote de Thessalonique, personnalité de marque de la science hellénique dans le domaine de la byzantinologie.

La Séance d'Ouverture a eu lieu dans le Grand Amphithéâtre de l'Université Aristote (Aula Magna). Dans son allocution inaugurale, J. Karayannopoulos a souligné l'importance de cette manifestation scientifique de premier ordre pour le maintien d'un climat culturel et politique favorable dans la Péninsule balkanique, surtout dans ces moments, où on peut constater bien des difficultés, nées des changements politiques récents, dont les conséquences sont en train de se produire dans la région. L'espérance que ce Congrès aura une influence positive sur la situation existante dans la Péninsule a marqué aussi le Message de salut envoyé par le Président de la République hellénique, M. K. Karamanlis, qui a assuré le haut patronage de cette rencontre scientifique.

Ont salué ensuite le Congrès le Ministre de Macédoine et Thrace et le Recteur de l'Université de Thessalonique. Mme V. Papoulia, professeur à l'Université de Thessalonique a lu le Message envoyé par le Comité hellénique de l'UNESCO. Armin Hohlweg, professeur de byzantinologie à l'Université de Munich, a salué le Congrès de la part du Comité allemand d'études sud-est européennes et du Président de la « Südosteuropa-Gesellschaft » de Munich, Walther Althammer.

Dans sa conférence, M. N. Todorov (Bulgarie), alors Président du Comité International de l'AIIESEE, a suivi l'évolution du principe de l'État national dans le Sud-Est de l'Europe après la Révolution française jusqu'à nos jours, où certaines réalités nouvelles — la constitution des États sur une base religieuse y compris — viennent en contradiction avec le principe de l'État national, principe mis à l'ordre du jour par la Révolution française de 1789.

L'assistance a reçu avec chagrin la nouvelle du décès du prof. K. D. Grothusen, vice-président de l'AIIESEE et président du Comité National Allemand. La Séance a été close par la conférence du Prof. K. Svoloopoulos sur « Entente et coopération dans le Sud-Est de l'Europe. Bilan et perspectives ».

Le programme du Congrès a prévu 10 thèmes majeurs, 10 tables rondes et 4 séances dédiées au *Instrumenta studiorum*. Les grands Congrès ne peuvent pas échapper à cette tendance de diversifier et d'élargir par trop la thématique abordée. On arrive ainsi à des disfonctionnalités; par exemple, la programmation simultanée, dans quatre ou cinq salles différentes, des communications d'une section — au lieu d'être distribuées dans des jours différents — a privé les spécialistes de les audier dans leur ensemble. Le manque d'une évidence des participants (absolument nécessaire vu le grand nombre des absents) compliquait, lui aussi, le choix. Les organisateurs se sont rendus compte de cette situation au fur et à mesure que les travaux avançaient. Par la suite, ils ont pris l'initiative de commasser certaines séances, mesure qui présentait un inconvénient: on ne disposait pas du temps suffisant pour les discussions.

En dépit de ces discordances, le Congrès a marqué aussi bon nombre de réussites en ce qui concerne le côté technique de l'enregistrement des débats. Parce que le haut niveau des discussions a été la caractéristique principale de cette rencontre entre les plus grands spécialistes du domaine, à côté des jeunes spécialistes, tous désireux de s'informer et de changer des idées. Mais, dans la république des lettres, la possibilité de participer à de tels événements scientifiques se heurte, maintes fois, à des difficultés financières. A cause de cela, la participation roumaine, par exemple, a été elle aussi assez peu nombreuse. Les directions de

recherches suivies dans notre pays n'ont pas été toutes représentées. Le Comité International d'AIESEE ayant nominalisé quatre rapporteurs de notre Institut, les conditions financières ont permis seulement à deux d'entre eux d'y participer. Malgré les difficultés subies en général ont été présents environs 400 participants de 29 pays (de Roumanie seulement 14 spécialistes).

Les problèmes théoriques et méthodologiques mis en discussions ont fait paire avec les nouvelles hypothèses et interprétations des sujets déjà débattus autrefois. Bon nombre de questions proposées en tant que tâches actuelles des différentes branches des études sud-est européennes ont été retenues par les conclusions des travaux. L'avenir trouvera peut-être les moyens nécessaires pour les résoudre. Même en tenant compte des difficultés actuelles, la Péninsule balkanique reste, comme le disait René Maheu au Premier Congrès d'études sud-est européennes de Sofia, la Péninsule de l'espérance. Les études concernant cet espace historique et géographique ont elles-aussi besoin de l'espérance, au-delà des doutes qui les entourent à ce moment. La compétence des spécialistes qui travaillent dans ce domaine, confrontés toujours avec la réalité et avec les exigences de la science moderne, est une condition nécessaire. Mais elle n'est pas suffisante, sans la forte conviction que l'édifice de l'Europe nouvelle devra renforcer les affinités régionales et historiques des peuples. En ce sens, les questions des minorités, si souvent agitées de nos jours, devraient élargir les fondements historiques des échanges matériels et spirituels, tout en gardant ses distances envers les arrière-pensées politiques.

Présidée par MM Jean Karayannopoulos (nouvellement promu Président du Comité International de l'AIESEE, à la place de N. Todorov, devenu Président d'honneur) et Nicolaj Todorov, la Séance de clôture a eu lieu le 3 septembre. A cette occasion ont été communiqués les noms des Présidents des Comités Nationaux: MM. A. Guillou (France) (à la place de G. Castellan), A. Hohlweg (Allemagne), E. Riza (Albanie), V. Vavřinek (Rép. Tchèque), Pedro Badenas (Espagne), Mme M. Delilbaşı (Turquie), Mme J. Mindak (Pologne), etc. Mme Vasilka Tăpkova Zaimova de Bulgarie a été élue vice présidente du Comité International de l'AIESEE et M. Răzvan Theodorescu Secrétaire général (à la place de M. V. Căndea qui s'est retiré pour des raisons de santé).

M. G. Castellan a lu l'Appel adressé par le Congrès à tous les gouvernements, facteurs responsables et recteurs des Universités balkaniques pour une amélioration rapide de la situation politique existante dans les Balkans. Mme M. Nystazopoulou a présenté un bref compte-rendu des travaux du Congrès.

Après la parole du Ministre des informations de la Grèce, M. J. Karayannopoulos a annoncé que le VIII^e Congrès International d'Etudes du Sud-Est européen aura lieu en 1999, à Bucarest.

Zamfira Mihail,

Trăitor Teoteoi

GRÜNDUNG EINER GESELLSCHAFT FÜR BALKANROMANISTIK ANLÄßLICH DER TAGUNG AN DER UNIVERSITÄT BAMBERG

Am 8. April 1994 gründeten deutsche Romanisten eine *Gesellschaft für Balkanromanistik*, die sich folgende Ziele setzt:

– Förderung und Verbreitung der Kenntnis von Geschichte, Kultur, Literatur und Sprache der romanischen Gebiete Südosteuropas, insbesondere des Rumänischen, des Judenspanischen und des Dalmatischen.

– Förderung und Verbreitung des Rumänischunterrichts an Schulen, Volkshochschulen des deutschen Sprachraums.

– Förderung der fachwissenschaftlichen Zusammenarbeit, Forschung und Fachdidaktik auf dem Gebiet der Balkanromanistik im deutschen Sprachraum sowie zwischen dem deutschsprachigen Raum und der übrigen Fachwelt.

– Organisation und Durchführung von wissenschaftlichen Tagungen und Kolloquien auf dem Gebiet der Balkanromanistik. Hierzu gehört insbesondere die Durchführung eines „Balkanromanistentages“ im Zweijahresrhythmus.

Diese Ziele sind in der Satzung der neu geschaffenen Gesellschaft festgehalten worden. Das gewählte Führungsgremium besteht aus drei Universitätslehrern, welche die Initiative zur Gründung der Gesellschaft ergriffen hatten: Wolfgang Dahmen (Bamberg), Rudolf Windisch (Freiburg) und Maxim Marin (Bonn). Die Gesellschaft für Balkanromanistik ist ein Ableger der Gesellschaft der deutschen Romanisten. Die Schaffung einer Facheinrichtung mit eigenem Forschungsgegenstand geht auf historische, linguistische Vorgaben zurück und beachtet auch die Beziehungen des Ostromanischen mit den benachbarten Sprachen. „Balkanisch“ bezieht sich hierbei nicht ausschließlich auf die geographische Zugehörigkeit, sondern geht auf eine Wissenschaftstradition zurück, die in Deutschland mit Gustav Weigand begonnen hat. Der genealogische Faktor wird dabei keinesfalls unberücksichtigt gelassen, auch werden die Bezüge zur restlichen Romania untersucht; die regionalen Forschungsperspektiven werden respektiert, weil nur so Fragen des Substrats und des Superstrats adäquat beantwortet werden können.

Die erste Tagung für Balkanromanistik hat gleichzeitig mit der Gründung der Gesellschaft an der Universität Bamberg stattgefunden. Wolfgang Dahmens Referat „Stand und Perspektiven der Rumänistik in den deutschsprachigen Ländern“ leitete die Veranstaltung ein. Der Zweite Weltkrieg hat ebenso wie die Zweiteilung Deutschlands die bis dahin geltende Methodologie der Erforschung der romanischen Sprachen in Deutschland verändert. Heute ist die Romanistik in Deutschland keinesfalls immer auch Komparatistik, sondern meint oft die Einzelfächer und Sprachen: Französisch, Italienisch, Spanisch. Gustav Weigand hat seinerzeit der Erforschung des Rumänischen eine besondere Richtung gewiesen: die rumänische Sprache sollte im Zusammenhang mit den benachbarten Balkansprachen untersucht werden. Obwohl Wolfgang Dahmen rückblickend die Entwicklung der deutschen Romanistik resümierte, ging es ihm in erster Linie um die Entwicklungsperspektiven in Lehre und Forschung. Die augenblicklichen finanziellen Engpässe lassen ein Fach mit beachtlicher Tradition in Deutschland mit Schwierigkeiten kämpfen. So ist eine dringende Notwendigkeit, ein Zentrum mit dem Arbeitsschwerpunkt für die östliche Latinität zu schaffen.

Der bekannte Romanist Klaus Heitmann (Heidelberg) ging in seinem Beitrag („Viața românească“ und Garabet Ibrăileanu) auf die heikle Frage der nationalen Konfrontationen ein, die sich dort einstellen, wo es um die Durchsetzung einer nationalen Identität geht. Dabei kann es zur Herausbildung von nationalistischen Tendenzen kommen. Die Persönlichkeit von Garabet Ibrăileanu sei ein Garant dafür gewesen, daß bei der Zeitschrift „Viața românească“ ein Gleichgewicht gewahrt werden konnte. Ibrăileanu ist nicht auf die Bio-Physiologie der Rasse festgelegt, sondern auf die rumänische Sozio-Physiologie; deshalb ist er den Befürwortern des Gndirismus und dessen Nationalismus gegenüberzustellen.

Klaus Bochmann (Leipzig) sprach über „Ethnische Stereotypen in der rumänischen Kultur“. Der rumänische Sprachraum unterscheidet sich von der westlichen Romania auch dadurch, daß in seinem Gebiet eine bemerkenswerte ethnische und Sprachenvielfalt herrscht. Diese widerspiegelt sich auch im Rumänischen in zahlreichen Ausdrücken und Sprichwörtern,

die in chronologischer Reihung zeigen, wie die Rumänen die Fremden eingeschätzt haben, mit denen sie zusammenlebten oder in Kontakt kamen. Der ausgeprägte Hang der Rumänen zur Ironie, die wohlmeinend ist, wurde dabei ebenso hervorgehoben wie die selbstkritische Ironie.

Victoria Popovici (Köln) versuchte es, zwischen den beiden etymologischen Optionen zu vermitteln, die Ciorănescu gefunden hatte: „Rumän. călare, călariu, călăret: Lehnwörter oder Ableitungen?

Auf die „Chronologie der wichtigsten Sprachkontakte des Rumänischen“ ging Jürgen Kristophson (Bochum) ein. Bei dieser Gelegenheit aktualisierte er vor allem die Frage nach dem slawischen Element im Rumänischen und nach dessen Bedeutung im Verlauf der Herausbildung der rumänischen Sprache. Der Referent vertrat die Auffassung, daß man erst seit dem zehnten Jahrhundert von einer Einwirkung des Slavischen auf das Rumänische sprechen kann.

Um darzulegen, daß die neugegründete Gesellschaft keineswegs beabsichtigt, die Erforschung des Rumänischen aus dem Rahmen der allgemeinen Romanistik zu lösen, genügt es, zwei Beiträge zu erwähnen, die von Arthur Beyrer aus Berlin (Einige rumänisch-katalonische Parallelen) und von Gabriele Birken-Silverman aus Mannheim (Vergleichende Betrachtung der Italienismen im Aromunischen) vorgelegt wurden.

Fachdidaktische Fragen wurden von Luminița Fassel (Tübingen) angesprochen, die sich mit der kürzlich publizierten „Kontrastiven deutsch-rumänischen Grammatik“ aus Mannheim auseinandersetzte. Vermerkt wurde der hohe Anteil von Sprachfehlern und irreführenden Interpretationen des Rumänischen; aus diesem Grund ist eine Verwendung der neuen Grammatik als Lehrmaterial wenig empfehlenswert.

Christoph Dröge (Köln) beschäftigte sich mit dem Judenspanisch (Bustan Spharadi /der sephardische Garten/: Überlegungen zur literarischen Tradition des Judenspanischen in Südosteuropa). Das Referat bot eine umfassende Darstellung der Emigration der spanischen Juden nach Mittel- und Osteuropa (sogar bis nach Kleinasien) und einen Abriss der literarischen Versuche dieser Gruppe; der Schwerpunkt lag dabei auf der Literatur in Bosnien.

Die lebhaften Diskussionen nach den einzelnen Referaten legten nahe, wie groß das Interesse an dem neu ausgegrenzten Fachbereich ist und wie beträchtlich das wissenschaftliche Potential für die Behandlung der anstehenden Sachfragen ist. Diese Feststellung steht im Gegensatz zu der eher regressiven Tendenz der Rumänistik an deutschen Universitäten. Die nächste Tagung der Gesellschaft soll in zwei Jahren in Tübingen abgehalten werden.

*Luminița Fassel
(Tübingen)*

THE SIXTH INTERNATIONAL SCIENTIFIC CONFERENCE “DANUBE — THE RIVER OF COOPERATION”

September, 1994
Belgrade, Yugoslavia

Last autumn, The International Scientific Forum “Danube-River of Cooperation” convened its Sixth Annual Conference, attended by a large number of foreign guests. As dr. Edita Stojić mentioned in the invitation, after five conferences, the aim has still remained to develop international cooperation, to ensure peace and security on the Continent, to solve the economic and humanitarian problems caused by war and the international sanctions imposed to Yugoslavia as a consequence of it, to safeguard fundamental human rights and liberties. Another objective has been to debate and reassert the idea of economic, environmental and cultural cooperation between the countries of the Danube-Balkans region.

On the first day, the proceedings were housed by the Conference Hall of the Yugoslavia Hotel, and debated “General Aspects and Strategic Issues of the Regional Cooperation and the Cooperation on Solving Mutual Economic and Social Problems in the Danube Basin.” All the foreign participants were then met by professor dr. Slobodan Unković, Deputy Prime-Minister and Minister of Science and Technology in the Serbian Government, at a reception offered in their honour. After that, all participants moved to Kladovo, where the works of the conference continued for the next three days. On September 23rd, cooperation in tourism, transport and communication, as well as ecological and environmental protection problems were debated. In the afternoon, a round-table for writers and publishers was organized. On September 24th, debates focused on the multicultural character and the cultural wealth of the Danube region, as well as the on cultural cooperation in the same region. General debates continued for the rest of the day, and proposals for the final Declaration were discussed and adopted. The last day was entirely taken by a visit to the National Park Djerdap, and to the Lepenki Vir historical and archaeological complex.

Of the many papers presented at the Belgrade, we would like to mention only a few, which reveal a wide range of historical research: “The New Geopolitical Situation in Europe and the Perspectives for Economic Cooperation in the Danube Region”, (Ljuba Prvulović), “The Influence of the Free Trade Zones on the Development of an Economic Cooperation Between the Danube-Region Countries”, (Tanja Erić), “Ecological Approach in Educational Process”, (Gordana Brun), “The Danube — A Strong Space of Friendship to Collaborate — Reflected in the Serbian Romanian Folklore, (Liana Badea), “Rural Population Decline in the Danube Area of the Backa Region”, (Branislav S. Durdev and Jovan Duricić), “Resource Use and Security in the Mediterranean Region”, (Judith Balász), “Protection of Human Rights in the Danubian Subregion and the Environmental Issue”, (dr. Vid Vikasović), “Inevitable Future-Balkan Countries in Regional Networks”, (Jelica Minić), and “The Danube Countries Cooperation, Possible Support in Approaching the European Union”, (Blanislava Alendar).

Viorica Moisuc

BENDA KÁLMÁN

(1913—1994)

La mort soudaine de l'ancien président de la Commission mixte roumano-hongroise des historiens enlève un vétéran des études historiques, l'un des derniers d'une génération qui avait fait ses premières armes avant la guerre, dans un duel, courtois mais acharné, avec les savants roumains. Il lui a été destiné, comme à quelques autres, de traverser avec sérénité toutes les vicissitudes de l'époque suivante et de vieillir comme un sage, conscient de la nécessité de la réconciliation.

Il suffira de rappeler qu'il avait collaboré activement à la « Revue d'Histoire Comparée » jusqu'en 1948, lorsque cette publication disparaît. C'était l'époque où nos deux pays, malgré l'alliance formelle qui les rapprochait, et qui, en même temps, les avait attelés au char triomphal de l'Allemagne nazie, continuaient à se combattre sournoisement. Spécialiste de l'histoire de la région danubienne, K. Benda n'épargna pas les coups dans cette polémique. Après 1948, on le vit changer de préoccupations, se replier sur la question paysanne et la Révolution de 1848; ensuite, il consacra un certain nombre de ses travaux aux Jacobins hongrois. Devenu un spécialiste des XVII^e et XVIII^e siècles, il n'est plus possible de traiter l'époque de François II Rákóczi sans citer ses études. Dernièrement, il avait dirigé son intérêt vers un problème encore sujet à controverse, celui de l'histoire des « Csangó », les Hongrois de Moldavie, auquel il a consacré des recherches approfondies; un recueil de documents, en deux volumes (1989), a prétendu trancher définitivement la question. Ce n'est pas ici que nous ferons savoir notre opinion à ce sujet. Mais, plutôt, exprimant notre sympathie aux collègues hongrois que le souvenir de cette forte personnalité ne quittera pas de longtemps, disons combien nous regrettons que les hommes de la trempe de K. Benda soient désormais de plus en plus rares. Malgré le désaccord toujours possible, on ne pouvait pas leur refuser une profonde estime.

Andrei Pippidi

Europäische Mentalitätsgeschichte, Hrsg. von Peter Dinzelsbacher, Stuttgart, Alfred Kroner Verlag, 1993, XXXVII + 663 p.

Ce premier précis d'histoire des mentalités est l'œuvre d'une équipe de 31 professeurs et chercheurs dirigés par le prof. Peter Dinzelsbacher bien connu pour ses contributions d'histoire culturelle médiévale avec un accent spécial sur l'histoire religieuse.

Le livre contient un bilan des recherches faites en Occident et, en même temps, une systématisation de ce type d'histoire qui est pratiquée avec enthousiasme, et contestée par tous ceux qui sont persuadés que l'étude du passé est une rencontre avec les morts. C'est justement pour redonner la vie au passé, pour l'intégrer dans l'actualité que les historiens des mentalités se sont penchés sur la pensée, les sentiments, les comportements des hommes de jadis. Peter Dinzelsbacher a choisi l'exposé thématique et dans le cadre de chaque thème une récapitulation chronologique des acquis de l'historiographie et des directions de recherches: chaque chapitre est présenté selon une cadence qui part de l'Antiquité, traverse le Moyen Age et aboutit à l'époque moderne. Chaque sous chapitre est rédigé par un spécialiste qui énumère ses sources et ajoute à la fin une bibliographie essentielle. Une bibliographie générale se trouve après l'introduction (p. XXXVI—XXXVII) et elle se termine avec les deux revues spécialisées: *Mentalities* de Hamilton, New Zealand et *Mentalités* de Paris.

Les thèmes retenus par l'éditeur du volume sont les suivants: Individu-Famille-Société, Sexualité et Amour, Religiosité, Corps et Âme, Maladie, Âges de la vie, Mourir et mort, Peur et Espérance, Bonheur, Souffrance et bonne chance, Travail et fête, Communication, L'Étranger et l'identité, le Pouvoir, le Droit, Nature et Environnement, Espace, Temps et Histoire. Un registre complet qui n'ignore aucun acquis des historiens occidentaux, tout en offrant une image des aspects majeurs abordés par une histoire désireuse de renover et de saisir l'aventure humaine dans toute sa variété. Peter Dinzelsbacher passe en revue, dans son introduction, « la canon » des sujets qui doivent être abordés avant qu'une description des attitudes fondamentales puisse mettre en lumière les structures mentales capables de nous faire comprendre ce qui reste et ce qui change dans une société à un moment donné. Nous rencontrons là les attitudes face à l'âme et au corps, les critères esthétiques ou les manières de penser que l'historien peut déceler dans les documents écrits ou figuratifs et surtout, dirons nous, dans les textes littéraires qui contiennent aussi bien l'expression des tendances d'une époque et d'un monde que la manière de se faire représenter le temps et l'espace. L'histoire littéraire commence lentement, affirme l'auteur (et nous ajouterions 'trop lentement', par ce que trop fascinée par les aspects formels) à s'intéresser aux thèmes de l'histoire des mentalités (p. XII).

Il est évident que ce type d'histoire a pris son essor dans un monde en crise et à l'encontre d'une manière d'expliquer les phénomènes sociaux incapable de satisfaire les moindres curiosités: le modèle accepté par les sciences sociales au siècle passé ne correspond plus à nos besoins intellectuels. Dire que, à l'instar des sciences de la nature, l'histoire doit refaire tout ce qui s'est passé à un moment donné, sans offrir aucune explication ou, ce qui est plus grave, en suggérant que la succession chronologique explique l'enchaînement des phénomènes, c'est paralyser l'entendement et rompre toute liaison entre le passé et le présent. Une quantité immense de menus faits a été mise au jour par un labeur pénible et attristant: des monographies consacrées à des événements importants ou à des personnalités représentatives se sont alignées au long des décennies pour mettre en valeur un seul aspect et pour réaliser des performances d'érudition. Au lieu de replacer les événements et les personnalités dans leur milieu intellectuel et social, les historiens ont préféré épuiser les sources pour démontrer une seule chose — dans le cas sud-est européen: la formation et consolidation de l'Etat national. (C'est un des motifs pour lesquels l'historiographie sud-est européenne a enregistré de faibles résultats du côté des mentalités.) En tant que nouvelle lecture, l'histoire des mentalités se dirige vers l'histoire-problème et essaye de reconstituer la partie la plus noble de l'être humain. Pour le Sud-Est européen, il faut, quand même, enregistrer les débats qui ont eu lieu aux derniers Congrès internationaux (de Sofia, 1989, et de Salonique, 1994) et qui ont eu un certain écho dans les revues dédiées à cette zone du continent européen. Il faut aussi retenir que la *Revue des études sud-est européennes* a ouvert ces discussions par la table ronde publiée en 1980; on peut ajouter la belle communication donnée par Alphonse Dupront à l'Académie Roumaine et publiée dans la *Revue Roumaine d'Histoire* en 1970: *D'une his-*

toire des mentalités, ainsi que de solides contributions parues dans les années '80 à Bucares et à Iași. Les chercheurs de Cluj ont toujours accordé une attention spéciale aux mentalités

On ne peut qu'être d'accord avec la définition donnée par Peter Dinzelsbacher: « Historische Mentalität ist das Ensemble der Weisen und Inhalte des Denkens und Empfindens, das für ein bestimmtes Kollektiv in einer bestimmten Zeit prägend ist. Mentalität manifestiert sich in Handlungen » (p. XXI). Les historiens français ont une certaine tendance à exagérer le rôle et la place des automatismes qui, bien entendu, font partie des mentalités, mais pas en exclusivité: aussi bien la pensée claire que les automatismes impriment une certaine direction à la mentalité qui définit la présence de l'homme dans le monde. Car il faut le préciser en toute clarté et à l'encontre de l'historiographie marxiste que la mentalité n'est pas un reflet de l'existence économique, ni « une prison » qui freine le dynamisme socioéconomique (comme chez Fernand Braudel). Imaginé en tant que force objective, la production est évidemment un résultat de la pensée de l'homme; en même temps, la pensée et les sentiments ne viennent pas s'ajouter à la description de la « réalité » sociale — comme dans le chapitre de Volker Sellin (*Mentalitäten in der Sozialgeschichte in: Sozialgeschichte in Deutschland*, 3, 1987, p. 101—121), mais leur présence transforme le tableau de la vie sociale issu d'un intérêt purement sociologique. L'histoire des mentalités se préoccupe surtout de toutes les formes d'altérité qui se multiplient dans notre société attaquée par l'artificiel et le solipsisme.

Le précis élaboré par les spécialistes autrichiens et allemands donnera une impulsion certaine aux recherches des mentalités. L'Europe retrouvera ses dimensions à mesure que les résultats enregistrés dans d'autres centres que ceux de l'Occident seront pris en charge. Il nous semble très important de regarder de plus près les réalités situées en dehors de l'Occident justement pour systématiser le domaine des mentalités: dans le cas du Sud-Est européen, les thèmes gagnent un plus de nuances transmis par le caractère traditionnel des cultures de ce coin de l'Europe. Par exemple, l'image de l'au-delà proposée par la littérature byzantine (étudiée par le prof. H. G. Beck) donne un plus de profondeur aux images occidentales, tout comme l'amour byzantin (présenté dans *Byzantinisches Erotikon* de Hans-Georg Beck, 1986) suscite une discussion sur le sens même du concept (comme nous l'avons suggéré dans notre article des *Cahiers roumains d'études littéraires*, 1988, 3). En continuant sur cette voie, on pourra se demander si les thèmes qui signalent des attitudes ne sauront être autrement systématisés afin qu'ils proposent une certaine structure mentale qui est propre à l'homme du 20^e siècle, mais aussi aux hommes qui nous ont précédé, en dépit des accents que nous mettons sur une attitude ou l'autre (un plus d'attention accordé au corps, ce qui pousse en avant l'intérêt pour la sexualité).

Dans notre livre *Dimensiunea umană a istoriei* (qui ressemble au livre d'U. Raulff, paru une année plus tard), nous avons cru identifier quelques coordonnées de l'étude des mentalités: le rapport entre événement et longue durée, entre le moi et l'altérité, entre l'oralité et l'écrit. Mais il est possible d'avancer dans l'univers des attitudes et de retrouver une certaine structure qui appartient à la nature humaine et qui reste inchangée: ce qui change ce sont les attitudes qui provoquent la montée vers la surface de certains thèmes et l'engloutissement des autres. Au centre de cette structure nous retrouvons la religiosité de laquelle dépendent les relations corps et âme, les attitudes face au temps et à l'espace; subordonnées au temps, nous rencontrons les attitudes face à la vie et à la mort, pendant que l'espace nous introduit dans la famille, la société et l'activité sociale. En tout cas, l'homo religiosus reste au centre et c'est lui qui définit la personnalité de chacun: en partant de lui, le domaine des mentalités prend un contour assez clair, tout en définissant aussi bien le passé et l'altérité que l'historien.

Alexandru Dușu

Sud-Estul european în vremea Revoluției Franceze. Stări de spirit, reacții confluente. Coordonator: Alexandru Dușu, București, 1994, 279 p.

Ce beau volume publié avec l'appui de la Fondation Soros pour une Société ouverte s'est proposé de donner une réponse à la question souvent posée au sujet du rayonnement de la Révolution Française. S'agit-il d'une influence directe, d'une réception mécanique, des simples échos ou d'une totale opacité à son action? Les auteurs n'y donnent pas une réponse

sans nuances ou qui obéisse, à des idéologies ou partis pris. Le sous-titre dévoile l'objet de la recherche: prendre la température de la société roumaine au temps d'un grand bouleversement historique, en étudiant les conséquences, mais sans nier des éventuels signes avant-coureur qui ont fait possible l'écho, et, en même temps sans sur-apprécier l'impact objectif et contrastant à la fois au niveau des institutions et à celui des idées et des mentalités.

Pourquoi « états d'esprit »? Parce que, de gré ou de force, le terrain primordial de toute révolution reste la conscience des gens. Pourquoi « réactions »? Parce que tout ferment doit rencontrer un terrain fertile dont dépend l'efficacité de son impact et la cohérence de son action. Pourquoi « confluences »? Parce que l'histoire est plus compliquée pour qu'on puisse ignorer la multitude des facteurs et des réponses qui y concourent. En tenant toujours compte de la longue durée, et non seulement des effets à court terme, de la pluralité des niveaux d'analyse et non uniquement d'un strict déterminisme (soit-il économique ou politique), qui simplifie les options et les orientations, le volume ci-présent plaide, à sa manière, pour une « autre histoire ».

Dans ce sens, l'ouvrage réunit les études: « Tant que l'hiver n'arrivera pas, nous ne verrons pas le printemps — transformations dans les mentalités du Sud-Est de l'Europe a début de XIX^e s » — signé Al. Duțu (le coordonnateur du volume), « Des témoignages occidentaux et états d'esprit dans le Sud-Est de l'Europe (fin du XVIII^es. — début du XIX^es.) » — signé Cătălina Vătășescu, « La diffusion officielle des nouvelles et l'option roumaine » (1781—1800) — Zamfira Mihail et « Idéologie et propagande dans les actes des chancelleries principières des Pays Roumains » (1775—1881) — Emanuela Popescu-Mihuț, jointes à une riche anthologie de textes concernant la zone considérée dans la période 1789—1821 et qui appuient l'analyse menée tout en laissant la voie ouverte à son approfondissement (il s'agit des récits et témoignages de voyageurs, des mémoires, brochures, feuilles volantes, actes officiels, proclamations révolutionnaires grecques et roumaines, rapports inédits).

Ainsi, les quatre études proposent des aspects différents, mais complémentaires de la problématique prise en compte. Celle d'Al. Duțu, avec laquelle s'ouvre le volume, dresse une analyse du climat mental de l'époque, tout en soulignant son importance et son enjeu et suggère des niveaux d'étude qui seront plus amplement développées, en prenant la relève, dans le reste de l'ouvrage. Il s'agit de voir, selon l'auteur, quel est le substrat mental qui met en marche l'histoire et quels sont les facteurs qui l'influent; en outre, comment, graduellement, un état difus d'identité sera transformé dans une véritable conscience de soi, un simple « frémissement » ou une attente, parfois inconsciente, dans une revendication réfléchie et argumentée. Car, au niveau des événements, les conséquences ne s'attardent pas: les émeutes vont devenir, dès le début du XIX^es, des luttes de libération avec un programme cohérent, une organisation élaborée, et, par conséquent, avec des résultats effectifs et significatifs, car ils changent la physionomie de cette partie du continent: le mouvement serbe qui, en commençant en 1804, aboutira, par le traité d'Andrinople de 1829, à l'autonomie de la Serbie, la Révolution de Tudor Vladimirescu de 1821 qui mettra fin aux règnes des Phanariotes au profit des princes indigènes et, enfin, le mouvement grec de l'Étérie qui conduira dans la même année, à la fondation de l'Etat grec indépendant.

Période de transformations, certes, mais primordialement au niveau des consciences. Partout, les idées des Lumières, tout en prenant une forme didactique, précèdent les mouvements de libération et leur donnent de nouveaux concepts. Les idées force de patrie (qui acquiert son importance surtout à la fin du XVIII^es), liberté, bonheur, justice, tout en connaissant elles-mêmes une évolution et une cristallisation, vont polariser les aspirations collectives et figureront constamment dans les écrits du temps et dans les documents de tous les trois mouvements. Quoique le rapport entre l'oralité et l'imprimé garde son importance, l'avancement de l'imprimerie apporte avec soi plus de réflexion sur la cause nationale, s'accompagne d'un processus d'alphabetisation et des progrès de la sécularisation de la pensée. Ces derniers, évidents dans les chroniques roumaines dès la fin du XVIII^es, changeront non seulement les catégories mentales, mais vont influencer sur la nature des objectifs politiques, sur le caractère ancien du pouvoir princier et sur la perception qu'on a de l'autorité ottomane, perçue désormais, comme l'Orient en général, en tant que l'« Autre » qui permet une autodéfinition par opposition. « Le nationalisme culturel » précède et soutient les aspirations du nationalisme « politique ». L'apparition des journaux et des brochures avec une plus large diffusion contribuera à la mobilisation des consciences, à la transformation des réseaux de solidarité et à l'unification des réactions. La « guerre des feuilles volantes », analysée dans son étude par Z. Mihail, en est une suggestive exemplification. Ce sera d'ailleurs l'un des moyens de connaître, plus ou moins fidèlement, comme le démontrent les autres articles, la Révolution Française, à côté de la transmission orale, toujours importante, des contacts directs, de l'activité des agents français.

Quelle a été l'efficacité de cette « influence »? L'auteur rappelle que dans cet espace « révolution » veut dire, dans un premier temps, « restauration », au sens d'un retour à un passé

idéal et à l'Âge d'Or des « commencements », et seulement après, en acquérant son sens moderne, signifiera « modernisation » sociale et politique; ensuite, que la confrontation essentielle, aura lieu moins entre l'ancien et le nouveau, mais entre le patriotisme « organique — manifestation des solidarités naturelles — et celui « organisé » — élaboré et imposé d'en haut, conflit dont témoignent les analyses plus ponctuelles qui suivent.

Les autres études nous introduisent dans le domaine de la construction et de la réception des « images »: d'une part, celle de la Révolution Française dans le Sud-Est de l'Europe et celle du Sud-Est dans les autres pays du continent; d'autre part, l'impression que le pouvoir veut donner de lui-même et, en fonction des enjeux et de ses intérêts, l'image qu'il crée des autres. Ainsi, C. Vătăşescu analyse les récits des voyageurs étrangers en tant qu'indices de la circulation des idées et de l'état d'esprit, l'audience dont ce genre littéraire jouissait à l'époque en justifiant d'autant plus leur étude. L'auteur part de l'hypothèse selon laquelle les voyageurs français — N.B. la plupart d'eux, chargés d'une mission politique — ont une plus grande capacité de saisir les changements de mentalité, conformément à des nouveaux critères et horizons intellectuels. Question avec un doublé tranchant, car on doit tenir compte de leur effet déformateur. Sources d'information? Certainement. Mais combien de propagande? Combien de « sincérité »? À la limite, ce dilemme dépasse un cadre historique déterminé, étant typique pour toute « bataille informative »: les émetteurs sont intéressés de présenter leur action comme efficace et réduisent la réalité à un schéma favorable à leurs objectifs; les autres — les récepteurs, subissent à la fois le poids et l'inertie de leur propre passé et l'influence des messages différents, voire opposés par leur nature, leur style et leur contenu. Le résultat final de la bataille est souvent très éloigné de l'objectif proposé. Même en accordant aux premiers la présomption d'innocence et tout en évitant de regarder les seconds comme simple « pâte à modeler », il est nécessaire d'assimiler ce genre de témoignage avec précautions, prises d'ailleurs par les auteurs. Sincérité totale de telles sources, il n'en existe pas, ce que ne nie aucunement l'utilité de leur exploration et ce que, surtout, fait l'habileté du déchiffreur. Au-delà des clichés et des stéréotypes lancés par les parties impliquées dans le conflit, reste l'importance des contacts directs et de la communication qui, à la limite, oriente la conscience collective.

La guerre des informations et les stratégies de la communication sont d'ailleurs analysées par Z. Mihail, en partant des actes officiels autrichiens et russes qui ont essayé de modeler et, à la limite, d'imposer une opinion ostile à la Révolution Française et à Napoléon. Ces actes témoignent surtout de l'état d'esprit des gouvernants, de leurs craintes et soucis, et mettent en valeur, au-delà des différences politiques et idéologiques, une même stratégie pratiquée par les deux empires: à des enjeux semblables, des réflexes identiques. Car tout est là: amplification des événements favorables, « démonisation » de l'image de la France, appels aux sentiments et *captatio benevolentiae* pour la forme, distorsion des faits pour le fond, textes déclamatoires dans leur composition et superficiels dans leur argumentation. Politique informationnelle avant la lettre, elle soulève aussi le problème du degré de pénétration du dogme officiel, de la « durée de vie » de telles images d'Epinal et de l'efficacité de cette stratégie, en rapport, bien sûr, avec la résistance ou, par contre, la faiblesse du patriotisme organique face à celui organisé. En outre, on pourrait s'interroger sur l'existence des critères mis en mouvement pour évaluer les informations, sur l'existence des possibilités capables de favoriser la comparaison; puis, dans quelle mesure le prestige de l'émetteur influait et prévalait sur l'authenticité d'une nouvelle. C'est pourquoi l'exploration du pamphlet — « l'option roumaine » — réplique à la propagande officielle, s'avère particulièrement fertile.

Une présentation des moyens de propagande officielle et des enjeux politiques qu'ils supposent nous propose aussi E. Popescu-Mihuţ. Elle analyse les actes des princes phanariotes qui peuvent donner, tout en dépassant le niveau des formules figées et des stéréotypes qui les caractérisent, des indices sur les mentalités du temps et, surtout, sur la façon dont les princes essaient d'adapter l'idéologie officielle au public récepteur. On voit donc une autre façade de la stratégie communicationnelle: l'attention, et non plus l'indifférence, de la propagande à la fois aux réactions du milieu roumain et de l'empire ottoman. Car, dans ce cas, le jeu est compliqué par l'existence de deux partenaires à satisfaisant, et l'effet doit être doublement calculé par avance. À nouveau, forme et fond doivent y concourir: les idées politiques présentées dans le préambule, le style adéquat au niveau culturel. En sachant les lire, ces documents sont eux-aussi d'importants témoignages sur l'évolution des mentalités, la transformation progressive du rapport entre l'individu et l'Etat, la laïcisation et la modernisation de la pensée.

Par sa démarche unitaire et rigoureuse, le volume propose une approche qui ne se limite pas au seul sommet de l'iceberg qui est l'événement historique, mais rappelle aussi l'importance des mentalités qui nourrissent les témoignages du passé. Et ce substrat qui dépasse les limites fixées par la périodisation attire indirectement l'attention sur les mirages qui peuvent parfois tenter l'historien.

Ioana Popa

NOEL MALCOLM. *Bosnia. A Short History*. London, 1994. 340 pages.

Avec une promptitude étonnante, un jeune historien anglais (dont les travaux précédents portent sur des sujets aussi divers que Hobbes, Enesco et Marc Antonio de Dominis) vient d'offrir au public inquiet par le drame balkanique un livre remarquable sur la Bosnie. Ce qui, de toute façon, eût mérité d'être signalé comme un acte d'honnêteté intellectuelle demeurera aussi comme un ouvrage de grande valeur — le seul dans une langue accessible aux lecteurs occidentaux — sur un sujet dont la complexité pouvait effrayer et dont l'actualité a excusé jusqu'à présent tous les parti-pris.

Après un exposé aussi complet qu'exact des théories des archéologues et des linguistes à propos des plus anciens habitants de la Bosnie, on aborde l'histoire de l'Etat médiéval de ce nom, qui s'étend du XII^e au XV^e siècle. La situation du pays au cours des années 1404–1443, quand les Hongrois d'un côté et les Turcs de l'autre soutenaient leurs propres prétendants au trône n'est pas sans ressemblance avec la Valachie des successeurs de Mircea l'Ancien.

Tout un chapitre traite de la mystérieuse Eglise de Bosnie et Noel Malcolm a sans doute raison d'écarter l'interprétation qui lui attribuait une théologie dualiste, proche des idées des Bogomiles et des Cathares. Cependant, il est inutile de supposer une erreur de lecture (« Moldavia » pour « Moravia ») dans un document qui accuse les Hussites de Moldavie d'être entachés de l'hérésie bosniaque: l'existence des réfugiés hussites à l'Est des Carpates n'est plus mise en doute depuis longtemps. L'explication adoptée par l'auteur identifie ingénieusement les *hrstjani* de Bosnie à une organisation monastique selon la règle de saint Basile, conservant en partie la liturgie orientale et la tradition primitive des monastères mixtes.

Au sujet de l'islamisation et, en général, de l'encadrement de la région dans les structures de l'Empire ottoman, on trouvera des observations judicieuses dans les chapitres suivants. Par exemple, l'origine du surnom « potur », porté par les Musulmans slaves de Bosnie, n'a rien à voir avec les légendaires Pačari, mais il s'agit simplement d'une pièce de costume, une sorte de chausses larges (tc. *potur*, alb. *poture*, roum. *poturi*) qui distinguaient les paysans. Les conversions à l'Islam, rendues plus nombreuses dans le pays par l'afflux d'esclaves cherchant ainsi à redevenir libres et par l'attrait de la vie urbaine, ne doivent pas être imputées particulièrement à la noblesse locale qui aurait essayé de sauver ses terres.

Noel Malcolm, qui ne craint pas de se plonger dans les controverses les plus inextricables, ose s'attaquer aussi au problème des Valaques balkaniques. Heureusement, il n'est pas dupe des auteurs serbes qui considèrent les « Vlachs » comme une catégorie socio-professionnelle. Ceux-ci ne sont pas des bergers nomades, mais les descendants d'une population pré-slave romanisée. Pourtant, lorsqu'il accepte l'hypothèse d'une seule source de la latinité orientale, qui serait à localiser dans les montagnes de l'Albanie du Nord, Noel Malcolm se laisse induire en erreur par un dilettante écrivant sous pseudonyme (« Du Nay ») qui, depuis 1977, n'a plus produit aucun ouvrage scientifique et auquel les spécialistes roumains avaient aussitôt répondu d'une manière qu'il serait injuste de taxer de « misplaced national pride ». Quant au volume publié par E. Illyés à Boulder, Colorado, sur la continuité ethnique en Europe du Sud-Est, il n'est sûrement pas un de ces livres que l'auteur estime pour leur indépendance, n'est-ce pas? Il eût mieux valu s'en tenir aux conclusions plus objectives d'un Seton-Watson.

La crise de l'Empire, les altérations subies par la société ottomane et les variations de frontières causées par les guerres du XVIII^e siècle sont expliquées avec une limpidité convaincante, parfois même avec des formules saisissantes. Plusieurs analogies frappantes feront réfléchir l'historien roumain. Ainsi, le fait qu'en 1808, sur les 78 000 janissaires de Bosnie, seulement 16 000 recevaient une solde et accomplissaient le service militaire, tandis que les autres étaient des artisans qui jouissaient des privilèges attachés à cette position, devrait éclairer la situation des *seimeni* du XVII^e siècle, dont les rébellions sont à la fois une révolte urbaine et une mutinerie militaire. Les Juifs apparaissent en Bosnie, comme dans les principautés roumaines, au cours de premier siècle après la conquête ottomane.

On voudrait mieux savoir ce que les milliers de manuscrits qui représentaient l'héritage culturel des Musulmans bosniaques avant la destruction de 1992 contenaient comme science ou littérature. Noel Malcolm croit pouvoir contredire Ivo Andrić, le plus illustre de ceux qui ont contesté l'importance d'une vie intellectuelle associée en Bosnie à l'Islam, mais il ne faut pas oublier combien la culture ottomane du XVIII^e siècle a favorisé la compilation et l'imitation.

Nous retrouvons les Valaques dans le chapitre consacré aux Tziganes, car l'auteur, sur la foi de « l'évidence linguistique », suppose un contact prolongé entre ces deux populations dans les Balkans occidentaux et centraux. Encore une fois, on ne voit pas la nécessité d'une pareille hypothèse: les emprunts du roumain s'expliquent sans la moindre difficulté par la pré-

sence des esclaves tziganes au nord du Danube dès le XIV^e siècle, sinon plus tôt. Il est oiseux de spéculer sur la mention d'un Tzigane nommé « Vlach » à Raguse en 1362, car *Vlach* est un prénom chrétien, précisément celui du saint protecteur de la cité.

Les réformes du XIX^e siècle sans réussir à rendre plus efficient l'Etat ottoman, ont certainement fait la vie dure aux habitants de la Bosnie. Une longue période de révoltes endémiques aboutit à la nomination d'Omer-pacha comme gouverneur. Lorsque celui-ci arriva en 1850, il s'était déjà distingué en Valachie par son rôle dans la suppression de la révolution de 1848. Ceux qui s'intéressent à sa personnalité devraient étudier les mémoires de Josef Koetschet, le médecin suisse qui fut témoin des années 1860—1870 à Sarajevo. Vient ensuite l'époque de l'administration austro-hongroise, avec sa bureaucratie et ses écoles, avec ses chemins de fer et la modernisation des routes que le voyageur français Ami Boué avait déclaré « exécrables », mais qui, soixante ans plus tard, étaient devenues les meilleures d'Europe. Peut-être eût-il fallu aussi signaler, toujours au crédit de cette administration si critiquée, la publication des *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegowina*, d'ailleurs abondamment cités dans la bibliographie. Une figure remarquable est celle de Benjamin von Kállay, l'historien et homme d'État qui s'était opposé en 1869 à l'annexion de la Bosnie et qui, ayant plus tard à gouverner cette province, s'acquitta de sa tâche avec diplomatie et fermeté. C'est lui qui, pour contrecarrer les propagandes nationalistes serbe et croate, s'efforça de développer une identité bosniaque, premièrement conçue pour les sujets musulmans de François-Joseph.

Une fois la Bosnie rattachée au nouveau royaume des Serbes, des Croates et des Slovénes, il y aura pendant l'hiver 1918—1919 des jacqueries contre les propriétaires terriens musulmans. Car, sous l'Ancien Régime, la grande majorité des paysans étaient serbes (orthodoxes) et naturellement hostiles aux *begs*. C'est là le principal problème, social et non religieux ou ethnique, de la Bosnie du XIX^e siècle, comme l'avait bien saisi Charles Diehl (dans ses impressions de voyage, inexplicablement absentes de la bibliographie de ce livre: ce texte a été ensuite inclus dans le recueil d'articles intitulé *En Méditerranée*). Mais ce millier de morts dans un conflit civil, ces 270 villages pillés, c'est déjà un précédent troublant par rapport à ce que nous allons voir se passer dans ce malheureux pays.

Les observations de Noel Malcolm sur la Yougoslavie entre deux guerres confirment l'idée d'une analogie entre les méthodes et la conception de gouvernement de Stojadinovitch et celles de G. Tătărescu (une autre comparaison pourrait être tentée aussi justement entre Maček et Maniu).

Les racines du présent se trouvent dans la situation créée par l'occupation et par la Résistance: en 1943, le Conseil National Antifasciste déclarait que la Bosnie était habitée « par des fragments des nations serbe et croate, ainsi que par les Musulmans bosniaques ». La navrante histoire de la guerre civile est racontée avec une rare objectivité (voir l'épisode des pourparlers entre Tito et les Allemands en 1943). Le volte-face de la politique britannique, lorsque Churchill fut persuadé à abandonner Mihailović sur les faux rapports des officiers de liaison envoyés auprès de Tito, a déjà été dénoncé par Noel Malcolm dans le « Spectator ».

Finalement, le partage de la Yougoslavie et l'anéantissement de la Bosnie sont analysés dans des pages pénétrantes qui n'ont du journalisme que le rythme rapide et l'élan d'une investigation passionnée, mais qui appartiennent à l'histoire. La conclusion en est nette: la responsabilité pour cette catastrophe doit revenir au gouvernement de Belgrade et à l'aveuglement des politiciens occidentaux, tel qu'il s'est manifesté par les actes de lord Carrington et autres négociateurs d'une inconcevable superficialité. Le jugement de l'auteur est justement sévère pour les erreurs commises par les diplomates, surtout britanniques. A lire le bilan de tant de méprises et de crimes, on ne peut s'empêcher de se poser la question: comment le nouvel Etat serbe, agrandi par des moyens déshonorants, retrouvera-t-il jamais une justification morale?

Andrei Pipidi

CONSTANTIN BĂLAN, *Inscripții medievale și din epoca modernă a României. Județul istoric Argeș (sec. XIV — 1848)*, Editions de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1994, 645 p.

Lord Byron est-il jamais venu à Curtea de Argeș? Un voyageur du XIX^e siècle prétendait avoir remarqué sa signature sur une colonne, parmi d'autres graffiti. Même si l'on n'en sait toujours pas plus sur cette visite du poète, que ses biographes ignorent naturellement,

ce recueil d'inscriptions nous ravit par l'abondance des documents et par l'exactitude scrupuleuse des transcriptions et du commentaire. Dans un pays où les études d'épigraphie grecque et latine ont une belle tradition, le projet de publier un corpus des inscriptions médiévales n'a commencé à être réalisé qu'en 1965 par un premier volume, consacré à la ville de Bucarest et suivi, une trentaine d'années après, par ce recueil. Cependant, l'activité de copier ces inscriptions est beaucoup plus ancienne, ce qui a obligé l'éditeur à passer au crible récits de voyageurs et notices d'antiquaires, éparses dans des revues locales. L'usage que cette enquête a fait de l'érudition ecclésiastique est allé jusqu'à dépouiller de vieux mémoires de licence en théologie qui n'avaient pas été jugés dignes d'impression. Il n'est donc pas rare de voir citer « *Păstorul ortodox* », « *Năzuința* » ou *Monografia comunei Silișteni (fostă Bumbuești)*. A part ces références qui supposent un travail extrêmement patient, M. Bălan a contrôlé et rectifié les copies de ses prédécesseurs par un examen personnel sur le terrain, ce qui signifie qu'il a sillonné en tous sens, à vélo ou même à pied, le territoire de l'ancien district d'Argeș.

Il y a un désavantage évident à adopter comme critère d'enregistrement la location actuelle d'une pierre ou d'un objet: c'est ainsi que certaines inscriptions en provenance d'autres régions sont éditées dans ce volume parce qu'elles se trouvent au Musée de Pitești. Une carte eût permis de mieux localiser les limites du district. Sur un total d'environ 1200 textes épigraphiques, une douzaine remontent au XIV^e siècle — mais ils appartiennent tous au même monument — il y en a seulement quatre du XV^e siècle et une trentaine du XVI^e. On remarque encore une forte inégalité entre le XVII^e siècle, avec à peine soixante-dix inscriptions, et le XVIII^e, où l'on constate plus de trois cents. Parfois, on se trouve dans la situation d'avoir une inscription assez récente, qui a été ajoutée lors d'une restauration, tandis que le monument est beaucoup plus ancien (le cas de l'église de Vârzaru, servant à présent de chapelle au cimetière du village).

La variété des épigraphes est impressionnante: ce sont des obituaires, des textes de fondation, des épitaphes ou des graffiti. Le plus célèbre est sans doute celui qui a noté la date de la mort de Basarab, le premier connu des princes de Valachie. Mais l'originalité et l'intérêt de plusieurs autres méritent d'être soulignés, A Curtea de Argeș et à Ruda, certains graffiti sont des « essais de plume » indiquant l'existence d'une école de « grammairiens ». L'un d'eux a griffonné malicieusement: « Tudor, mon pauvre enfant, je vais te tirer les cheveux! » A Bucșanești, une inscription conserve le souvenir d'une visite pastorale du métropolitain Néophyte en 1747. Une épitaphe de Budeasa Mare rappelle que Mitrea le panetier a été assassiné en 1744 (sans autres détails). Ailleurs, on parvient, grâce aux renseignements fournis par des pierres tombales, à préciser la généalogie des boyards Rudeanu (à Ruda et à Flămânda-Golicea) ou celle d'une autre lignée du XVI^e siècle, les seigneurs de Cepari. Le plus bel exemple, à ce propos, me semble l'identification de quatre, sur cinq, générations de la famille Rătescu. Si Dumitrașcu, père de Barbu (+ 1734) est aussi le père d'Enache, comme il est vraisemblable, on a, d'un côté, les noms des enfants de Barbu: Maria, Despina, Vitoria, Andrei et Mihai (ce dernier étant le grand-père de Grigore, ayant vécu de 1805 à 1840), de l'autre la parenté des deux fils d'Enache et de Catrina. Le premier, Gheorghe, épouse Maria; leurs enfants sont Toma et Catrina, ainsi que cinq autres, morts en bas âge: Radul, Anca, Safta, Marina, Iilina. Le second, Toma, a eu de son mariage avec Bălașa les enfants suivants: Maria, Toma, Constantin, Gheorghe, Catrina, Joița. A la mort de sa femme, en 1752, il se remarie et sa seconde épouse, Safta, dès l'année suivante, sera représentée dans la peinture de l'église de Borlești, où figurent tous les membres de la famille, sans omettre la défunte Bălașa. Cette information abondante provient de Gălătești et de Borlești, deux églises de campagne.

Les inscriptions sont des documents qui renseignent sur la vie quotidienne aussi bien que sur des événements importants pour la communauté paysanne. Par exemple, à Telești, on a la liste de ceux qui ont payé pour refaire le toit en bardeaux de l'église du village. Une croix de pierre à Moșoaia porte témoignage sur un grand procès que les paysans sont parvenus à gagner: l'arrêt du Conseil Princier qui décide qu'ils ne seront jamais serfs, mais qu'ils demeureront aussi libres que leurs ancêtres, a été gravé sur cette croix; comment mieux mesurer les rapports agraires en Valachie à la veille des réformes de Constantin Mavrocordato? Et l'épitaphe possédée par Serban Cantacuzino en 1695, à Bascove (Ursoaia), sur la tombe de sa femme et de sa fille, atteint un lyrisme funèbre, qui nous touche plus que les textes littéraires de la même époque.

Signalons brièvement l'intérêt de ce volume pour l'histoire des relations avec le Sud-Est européen. L'un des graffiti de Curtea de Argeș avec lemme et photo, p. 254 et fig. 24 c) semble être une référence à Théodora, la seconde femme du Tzar bulgare Ivan Alexandre, car, sinon, qui pourrait être la princesse juive (Іудейка царица)? On notera également des

noms sud-slaves, peut-être ceux des tailleurs de pierre qui ont travaillé à la construction de St. Nicolas. Bien d'autres inscriptions du recueil marquant le mouvement d'immigration qui, du XVI^e au XVIII^e siècle, a introduit dans la société roumaine de plus en plus de Grecs ou des balkaniques d'origine incertaine.

L'index, les lemmes et les notes font preuve d'une érudition minutieuse. Qu'on nous permette seulement de remarquer, à propos de VII 295, que « Domna, Voica » (deux noms propres) est une lecture préférable à « Donna Voica » (la princesse Voica): on ne comprend pas pourquoi le nom d'une princesse se retrouverait parmi d'autres qui sont absolument ordinaires et *Domna* est bien attesté dans l'onomastique du XVII^e siècle. Une erreur typographique de taille dépare ce beau volume: les pages 241—256 se répètent, tardis que manquent les pages 289 304.

Andrei Pipăidi

ARLETTE FARGE, *Dire et mal d're, L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Editions du Seuil, La Librairie du XX^e siècle, 1992, 316 p.

« Dire et mal dire » est un ouvrage qui se propose de déceler les étapes de la constitution d'une opinion publique parisienne, « les formes politiques d'acquiescement ou de mécontentement face aux événements et au spectacle de la monarchie ». Arlette Farge semble consciente de la difficulté de sa tâche: l'objet « opinion publique » n'a pas le même contenu lorsqu'on parle de l'époque contemporaine, où il est essentiellement associé aux régimes démocratiques et parlementaires, que lorsqu'on parle des sociétés de l'Ancien Régime, où il n'appartenait pas au peuple de juger la politique d'un gouvernement qui avait le secret pour norme. D'ailleurs, un thème qui parcourt le XVIII^e siècle est celui de l'ignorance du peuple: toute opinion émise par celui-ci est informe, impulsive, folle, incapable de discernement, toujours manipulée par quelques partis hostiles à la monarchie.

Arlette Farge précise aussi, au début de son ouvrage, l'idée maîtresse qui a guidé sa réflexion: l'opinion n'est pas mesurable, mais on peut cerner des centres de concentration des « mauvais propos », des événements autour desquels se rassemblent les avis populaires, se cristallise la critique (les guerres et les traités de paix, les crises de subsistance, les émeutes, le système de Law, la résistance janséniste, les crises parlementaires). Relier les formes de mécontentement populaire à l'espace qui les a produit (lui-même mouvant et diverse) signifie procéder à « une réflexion en termes de relation, qui évacue deux pièges: la croyance en un mauvais discours figé dans son invariance (de tous temps, hommes et femmes critiquent leur gouvernement et leur condition); la volonté de trouver en ce XVIII^e siècle qui se termine par la Révolution une opinion contestataire se renforçant continuellement pour en arriver naturellement à la rupture de 1789 ».

Le livre est structuré en trois parties. La première, « Chronique, presse et police: les échos de la rue mis en scène » étudie la présence de la parole populaire, sans cesse croissante, dans quelques catégories de sources: les journaux et les mémoires du début du siècle, les gazetins de police (1725—1740), les nouvelles à la main (feuilles clandestines dont les plus répandues sont les « Nouvelles ecclésiastiques ». Ce que ces sources ont en commun c'est une prise de conscience par rapport à ce que se passe et se dit dans les lieux de sociabilité parisiennes. Au fur et à mesure que la querelle janséniste s'amplifie, les gens du peuple cessent d'être des éléments anonymes d'une foule violente et ignorante pour devenir des individus compétents et capables d'entrer dans le débat politique et religieux. L'aspect le plus frappant est une contradiction fondamentale dont le système policier mis en place par les autorités est l'expression ultime: le pouvoir continue de nier la capacité du peuple d'avoir des opinions sur les événements politiques, mais, en même temps, elle ne cesse d'observer ces opinions, qui deviennent une véritable obsession.

Arlette Farge décrit le climat agité et passionné qui régnait à Paris, un climat qui n'a rien d'uniforme et d'organisé. Les nouvelles et l'écrit ne sont pas la cause immédiate d'une opinion populaire qui se fabriquerait nécessairement à partir de ce qu'on entend et on lit. Elle naît à partir d'une multitude de centres d'intérêt, à des niveaux très différents, en rapport avec les formes qu'ils ont revêtues et des lieux où ils se sont produits: « L'opinion populaire ne résulte pas d'un processus cumulatif des lectures des pamphlets et des placards. Elle n'est

pas linéaire et progressive, la somme de tout ce qu'on lit. Entre l'écrivain et le lecteur s'installe la distance, le souris, même l'oubli». La chose la plus importante qui naît dans cette période c'est « la légitimité de revendiquer, de penser contre, de n'être plus attaché à, de penser en creusant un écart entre soi de l'Etat ».

La deuxième partie du livre, « Le mauvais discours, formes et motifs », intéresse surtout pour l'attention portée sur la diversité, la mobilité et la fragmentation de l'opinion, sur sa relation avec les lieux et les situations où elle naît, sur les formes qu'elle prends (placard, satire, anecdote). Les motifs qui déterminent une concentration des avis et des critiques se trouvent dans l'univers de chaque jour (miracles, catastrophes, histoires singulières, sorcellerie, la misère et l'insecurité, l'activité visible de la police) ou dans l'univers de l'Autre, du Roi et de la Cour, mais aussi dans les événements extraordinaires (guerres, famines, traités de paix, les convulsions de Saint Médard etc.). L'opinion, fragmentée, s'attache à une multitude de nouvelles qui circulent (des bruits et des rumeurs, mais aussi des nouvelles importantes) qui, même oubliées, ne remportent pas le désir fondamental de savoir, de s'informer.

La plus intéressante partie de l'ouvrage est peut-être la troisième, « La parole embastillée », qui essaie de surprendre les transformations dans le sentiment collectif à l'égard du roi. Arlette Farge met en évidence quelques aspects très particuliers du problème: la création d'une figure royale double (roi menaçant, qui punit ceux qui ne l'aiment pas — roi menacé, mis en danger parce que dépourvu de son amour pour ses sujets, nié par le mauvais discours); l'imaginaire où tuer le roi est un acte à la fois désiré et rejeté, mais considéré nécessaire, juste, concevable et possible (puisque le régicide avait déjà survenu, l'attentat de Damiens); le processus dans lequel roi et sujets se transforment réciproquement (une phrase trouvée dans les archives le résume: « Tes sujets valeureux méritent un roi qui les surpasse »).

Le soin d'éviter les schémas, trop simplificateurs, manifesté par Arlette Farge, trouve ici un terrain favorable, car le débat historiographique sur la « désacralisation » de la monarchie française au XVIII^e siècle est loin d'être fermé. Le problème, pour l'auteur de cet ouvrage, « n'est pas de mesurer le processus inexorable de la désacralisation », mais ce que compte c'est la conviction que parler ouvertement sur la « chose de l'Etat » est légitime et même nécessaire, que les sujets ont le droit imprescriptible de s'informer des affaires du temps, de demander compte au roi pour ce qui ne va pas bien dans le royaume, de partager le secret de l'Etat.

Arlette Farge a choisi, pour mener sa recherche, un domaine qu'on peut assez difficilement envisager comme objet d'étude pour l'historien, mais qui constitue, depuis quelque temps, une partie des préoccupations d'un certain nombre de chercheurs. « Dire et mal-dire » couronne un travail dont le but est de suivre les étapes de la construction d'une opinion publique qui n'apparaît pas tout d'un coup, comme produit d'un simple processus d'accumulation des « mauvais propos ».

Les conclusions insérées à la fin du volume résument clairement son contenu. L'ouvrage n'est pas muni d'une bibliographie; il y a pourtant une partie substantielle dédiée aux notes, où on peut mentionner les principaux travaux ayant quelque rapport avec le sujet.

Pour conclure, on pourrait ranger le livre d'Arlette Farge parmi ceux qui, dans l'historiographie du XVIII^e siècle, ne cessent, depuis quelque temps, de dissiper toute une somme d'idées acquises qui faussaient la compréhension de la période précédant la Révolution Française par une lecture en termes de nécessité et de diffusion simpliste des idées subversives.

Cristina Ion

MIHAI MAXIM, *Țările Române și Înalta Poartă. Cadrul juridic al relațiilor româno-otomane în evul mediu*. București, Editura Enciclopedică, 1993, 299 p.

Après la publication de plusieurs sources ottomanes dans des différentes revues spécialisées, mais aussi après la parution du volume *Culegeri de texte otomane* (Presses de l'Université de Bucarest, 1974), après de nombreux travaux qui apportent des éléments nouveaux à une meilleure compréhension des rapports politiques, juridiques, économiques, et financières roumano-ottomans, l'auteur nous offre maintenant un premier volume de synthèse.

Pourquoi a-t-il choisi ce thème? C'est l'auteur même qui donne la réponse: en premier lieu il y voit la résultat d'une des «tâches prioritaires des études médiévales roumaines» formulée par le Pr. Şerban Papacostea, visant de combler une lacune de l'historiographie roumaine et étrangères, et, en second lieu, il essaye de donner une réponse aux historiens étrangers qui ont la tendance «de passer sous silence ou de nier l'existence des anciens traités roumains avec la Porte» ce qui signifie en dernière analyse nier «le statut d'indépendance limitée et d'autonomie des Principautés Roumaines vis-à-vis l'Empire ottoman» (p. 18) et soutenir la thèse de son assimilation à celui de simples provinces ottomanes.

Parmi les nombreuses sources utilisées à cette fin mentionnons: *Mühimme Desterleri*, *Mühimme Zeyl Desterleri*, *Mali ye Ahkâm Desterleri*, *Ahkâm Desterleri*. L'auteur met largement en valeur les sources narratives et officielles ottomanes déjà publiées. D'autre part, il y fait mention des sources roumaines, des documents des Chancellerie (tirés des DIR, DRU, collection Hurmuzachi) et des sources narratives (chroniques médiévales, à côté des œuvres de Démètre Cantemir), des sources byzantines, sud-slaves, hongroises, polonaises, occidentales, arabes etc.

Le volume est rigoureusement structuré. Il débute par l'historiographie du problème, la méthodologie et la terminologie employées pour finir par un bilan provisoire (p. 262—266). Entre des deux rôles, cinq chapitres offrent un tableau sans faille de ce que l'historiographie roumaine appelle le *cadre juridique des relations roumano-ottomanes au Moyen Age* (en même temps sous-titre de l'ouvrage en question.). Et, ne l'oublions pas, la Préface est signée, par le professeur Halil Inalcik de Princeton University et de Bilkent University d'Ankara, reconnu depuis longtemps comme le doyen de la turcologie mondiale.

Les pages consacrées à l'*Historiographie* (p. 25—55) représentent l'approche la plus complète réalisée jusqu'à présent en matière de rapports juridiques roumano-ottomans. À la fin de cette analyse l'auteur conclut que: «la recherche a pu faire état de deux tendances extrêmes, l'une qui rend absolu le caractère moderne, bilatéral des accords roumano-ottomans et une autre qui insiste excessivement sur le caractère extérieur, formel, unilatéral de ces actes, considérés uniquement comme des diplômes de privilèges» (p. 55). L'auteur soutient que le moment est venu pour réaliser le passage «des thèses et des antithèses à une étape supérieure, plus souple et plus nuancée qui est celle de la synthèse». Autrement dit «l'historien objectif devra équilibrer les deux tendances» (p. 53).

En ce qui concerne la méthodologie de l'auteur il convient de remarquer sa manière d'interpréter les problèmes, sa science de poser les questions. L'approche directe, parfois sans ménagements, conduit à une meilleure compréhension des problèmes et des opinions exprimées par l'auteur. Après la lecture de cet ouvrage nous avons la conviction qu'aucune affirmation n'est gratuite, et que par les arguments qui l'appuient elle donne une réponse bien fondée et sincère.

Parmi les *Considérations terminologiques* (p. 57—63), rappelons seulement deux: pour les «accords de paix» roumano-ottomans l'auteur propose deux solutions, ayant la même valeur: «*ahdname* ('*ahidname*)», ce qui signifie en traduction fidèle du terme ottoman «accord de coopération»; '*ahdname* = traité, (non pas «Capitulation»).

En ce qui concerne le statut juridique des Pays Roumains l'auteur nous propose de renoncer au terme «domination» (incertain, ambigu), utilisé aussi pour les territoires sud-danubiens et hongrois, qui ont connu le régime de «province ottomane». Il y suggère l'utilisation des formules consacrées par les sources ottomanes: *haracgû.ar* = Etats tributaires, ou bien européennes: «Etats vassaux» (p. 61).

Dans le deuxième chapitre (p. 76—110) le Pr Mihai Maxim tâche de tirer au clair le problème fondamental: «Dans le cas de la Moldavie et de la Valachie de tels actes juridiques, garants de leurs statut d'autonomie ont ils existés où non?» (p. 76). À cette fin l'auteur propose une recherche suivant deux pistes, capables de conduire à la découverte d'éventuels «traités roumano-ottomans» et d'expliquer leur disparition: a) les archives roumaines et celles des pays où les ex-voivodes moldo-valaques auraient pu passer; b) les collections et les registres de la Porte. Bien-entendu, la recherche des *ahidname* est encore plus difficile à cause de la situation délicate dans laquelle se trouvent les archives roumaines, mais aussi les archives ottomanes datant d'avant la deuxième moitié du XV^e siècle.

Après avoir présenté des nombreux arguments fondés sur des documents (les sources narratives plaident en faveur de l'existence des traités roumano-ottomans), mais aussi suivant une voie de logique historique, la conclusion est que «n'importe quel historien sérieux et de bonne foi, admettra l'existence incontestable de ces actes anciens» (p. 102).

Les chapitres suivants: «Le cadre historique: pourquoi les Ottomans n'ont-ils pas conquis les Pays Roumains?»; «Le statut de *ahd* dans la théorie et la pratique juridique musulmane»; «Le statut des *Zimmi* in *Dar al Islam*», nous donnent l'image claire de la différence

entre *Etat* (les cas de Pays Roumains) et *Province* (le cas de anciens pays sud-danubiens et de l'ancien royaume d'Hongrie).

Dans le chapitre intitulé « La stabilité du statut de *ahd* des Pays Roumains dans leurs rapports avec la Porte » l'auteur s'occupe surtout du statut de la Valachie, jusqu'à la fin du XV^e s., pour conclure que celui s'est inscrit et s'est clarifié, dans ses lignes fondamentales, dès 1420, qu'il fut complété par de nouveaux éléments en 1462, pour acquérir une forme stable vers 1480 » (p. 240). En étudiant « La stabilité du statut politique et juridique de la Valachie dans ses rapports avec la Porte », l'auteur souligne les aspects communs du statut juridique qui définissaient les rapports de la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie avec l'Etat ottoman. « Après 1538—1541 on aboutira, graduellement, à l'établissement d'un statut similaire, dans ses traits essentiels, pour les trois provinces roumaines » mais, ajoute l'auteur, « sans pour autant lui infliger un même niveau » (p. 241). Selon notre avis, il est souhaitable qu'un ouvrage marque, à l'avenir, les éléments qui différencient les statuts des trois principautés roumaines.

Le professeur Mihai Maxim promet que son ouvrage sera suivi par d'autres deux volumes, l'un consacré au statut d'autonomie des Pays Roumains vis-à-vis la Porte, l'autre insérant des documents osmans inédits épars, utilisés comme arguments dans les pages de synthèse mais qui, rassemblés, mettraient mieux en valeur la démarche scientifique entreprise jusqu'à présent. En ce qui nous concerne, nous connaissons l'effort constant de l'auteur et nous savons d'avance qu'il tiendra ses promesses.

V. Panaite

Революции и реформы на Балканах, Балканские исследования, Выпуск 1?, Ответственный редактор И. В. Чуркина, Москва, Наука 1994, 231 с.

Par son titre, par la date et le contexte politique de sa parution et, last but not least, par les noms et le nombre de ses auteurs ce recueil d'études ne peut que susciter un intérêt tout particulier chez les historiens du sud-est européen. L'introduction nous attire l'attention sur le fait que le choix de ce thème correspond au souci des auteurs pour le dépassement du dogmatisme marxiste qui privilégiait « la voie révolutionnaire » d'accomplissement du « progrès social », en considérant « le réformisme » comme un palliatif contre-révolutionnaire. Les historiens russes se proposent donc d'explorer le rôle et l'efficacité de cette politique de réformes qui s'est avéré tellement importante dans la modernisation des Balkans au XIX^e et au XX^e siècles tout en reconsidérant la portée réelle de l'action révolutionnaire dans cette région de l'Europe.

Il ne fait pas de doute que la réhabilitation des réformes dans cet ouvrage d'historiographie « postsoviétique » est un écho de l'actualité économique et politique que vivent tous les anciens pays communistes. Voilà une raison de plus pour rechercher les innovations théoriques, méthodologiques et terminologiques qui accompagneraient cette prise de distance explicite par rapport à l'ancienne historiographie soviétique. Par le biais d'une telle démarche on peut également déceler les continuités avec l'historiographie d'avant 1991 ce qui n'est pas moins important.

C'est justement la présence de ces éléments de continuité qui est frappante dans les pages de cet ouvrage et qui lui donne une certaine cohérence.

Le cas des interprétations données à la politique balkanique de la Russie tsariste au XIX^e siècle est illustratif, cette politique étant considérée de manière presque exclusive à travers le rôle qu'elle a joué dans l'apparition des Etats nationaux et de leur institutions (Dostian I.S., Karasëv A.V., Tchiourkina I.V. — « Natsionalno-osvoboditelnaia borba balkanskikh narodov kak proiavlenie krizisa Osmanskoi imperii v XIX v. »). De plus, la présence politique et militaire de la Russie aurait été nécessaire pour contrebalancer les effets des impérialismes ottoman et autrichien (Dostian, I.S. et alii — art. cit., Sherement, V.I. — « Revoljutsia 1848—1849 gg. i Osmanskaia imperija (politika umerennosti i reform'v Evropeiskoj Turtsii »). Il est intéressant d'observer par exemple qu' A.A. Djaparidze et N. V. Kabakova (« Revoljutsia 1848 g. v Dunaiskikh kniajestvakh i Frantsuzskaia respublika », p. 42—47) qui soulignent les mérites des Règlements organiques dans l'organisation de la Moldavie et de la Valachie après 1829 attribuent à l'influence de la propagande et de la culture française les origines des sentiments antirusses chez les futurs révolutionnaires roumains de 1848. C'est une manière de minimiser

l'impression pénible produite après 1834 par les ingérences répétées de la Russie dans la politique intérieure de ces principautés au lendemain même de l'adoption des Règlements et qui allaient tout à fait à l'encontre de leurs stipulations.

La place occupée encore par les schémas d'interprétation marxiste et par le vocabulaire qui leurs correspond est manifeste dans l'analyse des causes des révolutions balkaniques ainsi que celle des rapports entre révolutions et réformes. Là où elles se trouvent, les prises de distance par rapport aux références marxistes sont plutôt gauches et totalement dépourvues de valeur explicative (Sheremet, V. I.-art. cit., p. 33, Vinogradov, V. I., Pokivailova, T. A. — « Poporaznizn, tsaranizm i puti razvitiia Roumyunii », p. 196). A cela correspond un faible degré d'innovation en ce qui concerne les concepts utilisés et leurs définitions. Une tentative plus osée de redéfinir la révolution ou les réformes, un effort pour définir et discuter la modernisation et la modernité, auraient mieux illustré les mutations présumées dans le domaine des études balkaniques en Russie.

Il est d'autant plus important de signaler la tentative que font A. A. Djaparidze et N. V. Kabakova pour délaisser l'explication exclusivement économique et « sociale » de la Révolution de 1848 dans les Principautés danubiennes en faveur d'une recherche plus complexe qui fait place aux facteurs culturels et idéologiques.

Une autre étude qui a échappé au schématisme explicatif est celle de S. P. Tsekhmistrenko (« Revoliutsionnye i reformistskie tendentsii v natsionalno — osvoboditelnom dvizhenii na ostrove Krit v 1875—1878 gg. ») qui établit les rapports entre les tendances réformistes et révolutionnaires dans un petit milieu qui est celui de l'île de Crète dans les années 1875—1878 dont il dévoile la complexité ethnique et politique. L'intérêt de cette recherche est accru par l'utilisation des rapports inédits du consul russe en Crète, Lagovski et c'est aussi un texte inédit que nous présente I. V. Tchourkina (« M. F. Raevskii i ego zapiski o natsionalnom dvizhenii ioujnykh slavian v 1848—1849 gg. »). Il s'agit des notes rédigées par M. F. Raevski, prêtre à l'église russe de Vienne, pendant la Révolution de 1848—1849 qui observe le déroulement des événements révolutionnaires dans les régions serbes et croates. Son fort penchant philoserbe le pousse vers une interprétation sans'aviste du rôle futur de la Russie dans les Balkans. I. V. Tchourkina souligne que le tableau apocalyptique des méfaits de la révolution, que Raevski dresse à partir des témoignages de gens simples, dénie l'image unilatérale de ce phénomène politique à laquelle l'historiographie soviétique nous avait habitués.

Un problème qui aurait pu être traité de manière intéressante dans le contexte actuel est celui de l'histoire d'après-guerre du parti communiste roumain (Kalashnikova, N. J. — « Roumyskaia kommunisticheskaia partia v 1945—1990 gg. »). L'auteur souligne, à juste titre, qu'on ne saurait ignorer le rôle des facteurs intérieurs dans l'explication de l'avènement du régime communiste en Roumanie. Elle dissocie, cependant, l'action du facteur extérieur (pression politique et militaire soviétique, isolement par rapport à l'Occident) de l'action de cette minorité politique — le parti communiste et ses alliés — qui n'aurait pas réussi à s'emparer du pouvoir sans l'appui efficace du Kremlin. Non seulement une telle dissociation entraîne une explication très partielle, mais l'identification des facteurs intérieurs eux-mêmes demeure schématique et peu convaincante. La pauvreté de la bibliographie utilisée (réduite à des allocutions de Gheorghiu-Dej et à des articles de la presse communiste) est sans doute responsable des limites évidentes de cette étude.

Toutes les études ont un fort caractère descriptif auquel correspond une faible capacité à formuler des problématiques.

Enfin, le lecteur qui ne connaît pas le russe sera déçu par l'absence de tout résumé dans une langue occidentale.

*Stella Ghervas
Florin Turcanu*

NEOKLIS KAZAZIS, *‘Η Γαλλική ‘Επανάσταση, VI-^ο partie, Introduction — Edition du texte—Notes Roxani D. Argyropoulos, Athènes, Trohalia, 1993, (Centre des recherches nationales. Fondation nationale de la recherche)*

Le nouvel élan imprimé aux recherches récentes par les travaux du Bicentenaire de la Révolution Française est à l'origine de la présente édition, qui nous fait connaître l'ouvrage inédit d'un remarquable intellectuel grec, Neoklis Kazazis (1849—1936). Ce manuscrit de plus

de 1000 pages, consacré à la Révolution Française, a reçu sa forme définitive en 1915. Mais — ainsi qu'on peut le voir dans la chronologie annexée par l'éditeur — Kazazis étudiait ce sujet dès 1881 avec une persévérance qui touche à l'obsession. Pour la présente édition, Mme. Argyropoulos a choisi la VI^e partie du texte manuscrit, intitulée « Bilan de la Révolution », qui est autonome par son contenu et substantielle par ses conclusions. Les autres parties, dont on nous donne le sommaire, traitent de l'histoire proprement-dite de la Révolution Française, depuis la convocation des états généraux jusqu'au Directoire.

L'Introduction de l'éditeur — que nous prenons pour guide dans ce qui suit — est une excellente analyse de la personnalité de N. Kazazis et de sa formation intellectuelle, ainsi que de ses vues en tant qu'historien de la Révolution Française, à laquelle il accorde à juste titre un rôle essentiel dans le destin de l'humanité.

Professeur de philosophie du droit et d'économie politique à l'Université d'Athènes, grand patriote et partisan passionné de la « Megali Idea » et des problèmes ethniques de l'Hellénisme, N. Kazazis est surtout un grand érudit et un penseur profond et original. Ses études à l'étranger et ses voyages scientifiques lui ont permis de connaître à fond la culture contemporaine allemande et française. Quoique philosophe et économiste, il a toujours en vue, dans ses ouvrages, *la méthode historique*, en même temps qu'une *approche psychologique* des phénomènes. En 1906, il fonda à Paris *La ligue française* pour la défense des droits de l'Hellénisme. Quelques années auparavant en 1902, en tant que recteur, Kazazis parlait du rôle que l'Université d'Athènes devait assumer en faveur de l'Idée hellénique. Il était sénateur, en 1910, et écrivait un livre de critique du parlementarisme grec. En 1921, il fonda une Société Politique des légalistes. Nous voyons donc cet intellectuel engagé, foncièrement antitotalitariste et partisan convaincu de l'individualisme, dénonçant dans les années trente le communisme et déplorant la montée du fascisme. En 1928 il avait eu ce mot prophétique: « L'ancien militarisme paraît sous la forme de la dictature militaire, du fascisme, du bolchévisme, de la dictature démagogique. »

Il nous semble que l'intérêt du *Bilan de la Révolution Française* réside tout spécialement dans ce point de vue forgé au XIX^e siècle sous la triple influence du hégélianisme, du libéralisme et de l'évolutionnisme de Darwin. Ce qui plus est, c'est le point de vue d'un intellectuel des Balkans, très familiarisé à l'histoire et à la culture européennes mais aussi profondément aucré dans les problèmes de l'unification du peuple grec. Son esprit de synthèse lui permet d'imprimer une note personnelle à ses écrits. C'est ce qui fait de son ouvrage sur la Révolution Française une contribution originale. Ainsi que nous allons le voir, il ne se sent jamais obligé d'accepter telle ou telle conception historique dans sa totalité, sans esprit critique.

Tâchons de détacher, à l'aide de l'étude introductive, les principales directions de cette analyse de la Révolution: Les débuts de l'esprit révolutionnaire en Europe occidentale, dès le Moyen-Age; les facteurs politiques, économiques et sociaux de l'histoire de France; l'idéologie française prérévolutionnaire, qu'il juge déterminante pour la préparation de la Révolution, la continuité et la discontinuité de la Révolution; l'explication psychologique du comportement des groupes sociaux; les prolongements politiques et idéologiques de la Révolution au XIX^e s., en Europe.

En ce qui concerne les prémisses économiques et sociales des événements révolutionnaires, elles ne se réduisent pas, pour Kazazis, au conflit entre le capital et le travail, étant dues à différents facteurs sociaux et politiques: l'ancien régime de la monarchie, l'église, la noblesse. Aussi rejette-t-il les explications de Louis Blanc et, en général, des représentants de la conception socialiste de l'histoire. Il accorde, certes, au facteur économique le rôle qu'il a joué dans l'explication générale des phénomènes sociaux. En ce qui concerne le Tiers Etat en tant que porteur des idées révolutionnaires, il partage la conviction de J. Jaurès, mais cela ne l'empêche pas de le combattre lorsque Jaurès pousse trop loin son point de vue prolétarien. Le penseur grec tient à préciser dans ce sens que Jaurès « a caractérisé la Révolution Française comme ayant préparé directement l'apparition et la découverte du prolétariat, mais en réalité ce fut la politique de la classe moyenne, de la société civile. »

Un rôle majeur est attribué par Kazazis à l'*idéologie prérévolutionnaire*, aux intellectuels français du 18^e siècle, qui ont réveillé la conscience des peuples, en renversant — dit-il — « les temples et les trônes » et en découvrant « le nouveau droit de l'histoire ». Sur ce point — malgré son hégélianisme — il se détache de Hegel, car pour ce dernier, le rôle des idées est postérieur aux événements révolutionnaires. Il trouve que le prélude de la pensée révolutionnaire devient sensible chez Montesquieu, Voltaire et Rousseau, dont il étudie l'influence sur les protagonistes de 1789. Voltaire est, selon lui, « le véritable roi du XVIII^e siècle ». C'est aussi à sa pensée politique qu'il doit son admiration pour la civilisation anglaise. Quant à Rousseau, « il a régné sur le XVIII^e siècle par son esprit et par son intelligence. » Pourtant il a aussi eu une influence négative, par ses théories sur la société, sur l'inégalité, le contrat social, surtout en ce qui concerne la politique de Robespierre et de Saint-Just. C'est pourquoi il les rend responsables des erreurs des Jacobins après 1793, de la faillite de l'action révolutionnaire et de la pré-

paration du coup d'Etat napoléonien. L'éditeur du texte nous fait remarquer que cette critique de Rousseau doit être examinée à travers le prisme du libéralisme du XIX^e siècle, tel que le formula Benjamin Constant, suivi par Emile Faguet et Léon Duguit.

C'est à l'*Encyclopédie* que l'auteur grec voue son admiration, pour l'ampleur de son rayonnement au XVIII^e siècle, la jugeant « le catéchisme des siècles modernes, l'instrument de la génération des penseurs. » Kazazis garde donc toute son objectivité, sans accepter la critique défavorable des intellectuels français de droite au début du XX^e siècle. Il reconnaît aussi le rôle de catalyseur de Diderot et de d'Alembert, ainsi que de leurs collaborateurs. Aux Physiocrates il reproche de ne pas avoir saisi l'importance économique du travail, telle que l'a établie Adam Smith.

Comme Edgar Quinet, Kazazis réduit le bonapartisme au jacobinisme et le considère l'enfant bâtarde de la Révolution. Malgré le génie militaire de Napoléon — qu'il ne pouvait pas ne pas lui reconnaître — Kazazis trouve que le bonapartisme est condamnable par son centralisme administratif, inadmissible pour ses vues individualistes. Le Code civil n'est pour lui qu'une création des théories des Lumières, de l'œuvre des législateurs de la Révolution Française.

Une place importante est accordée dans son ouvrage à la Restauration. Malgré sa critique pour le retour en arrière qu'elle a marqué, il lui reconnaît ses mérites dans les progrès éthiques et civilisateurs de la France à cette époque. Entre autres, il mentionne l'éveil de l'opinion publique et l'apparition de la presse, « le principal facteur du triomphe de la liberté d'esprit en France. »

L'un des aspects les plus saillants de son analyse de la Révolution est celui de ses *prolongements idéologiques*. Le socialisme surtout et ses ramifications, c'est-à-dire les théories politiques auxquelles il s'est familiarisé pendant ses études en Allemagne. Il situe les événements de 1789 dans l'évolution historique des idées socialistes depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Si jusqu'alors le socialisme n'avait en que le caractère et les tendances d'une rêverie ou d'un principe politique pragmatique, à partir de la Révolution il commence à être étudié en tant que théorie scientifique. Parmi les successeurs de l'idéologie révolutionnaire — Robert Owen, Saint-Simon, K. Marx et Lassalle — Kazazis s'arrête à la personnalité et à l'œuvre de R. Owen, en insistant sur l'influence de Rousseau sur sa pensée. Il reconnaît à Karl Marx et à Ferd. Lassalle la qualité de « véritables apôtres du socialisme », qui ont fait descendre le socialisme de la sphère théorique sur le terrain de l'activité politique. Mais il ne manque pas de faire la critique des théories économiques marxistes. La personnalité marquante du courant est, pour le penseur grec, Ferd. Lassalle, auquel il attribue la fondation du parti socialiste en Allemagne, mais aussi les débuts d'une démagogie socialiste.

Parmi les interprétations originales de Kazazis de la Révolution Française, il nous faut rappeler sa thèse sur l'école historique du droit de Savigny, auquel il reproche, en 1878, son attachement au droit romain, qui l'empêche de comprendre les changements dus à la Révolution dans le domaine du droit. Il critique aussi l'école historique du droit de méconnaître la dynamique sociale et le prestige du facteur humain dans l'histoire.

Kazazis dédie le plus clair de son analyse à la période qui suit 1793, en présentant la chute finale de l'esprit révolutionnaire par le Jacobinisme. Sa critique se situe dans l'optique de l'individualisme et son opinion est que l'individu, après avoir conquis son entité morale avec la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, voit ensuite ce statut annulé par le gouvernement absolu de la Terreur et ensuite du bonapartisme.

Le centre de sa théorie est la critique libérale du Jacobinisme, la confrontation de l'individualisme de 1789 avec la démagogie de 1793, qui laisse voir le rôle décisif que jouent les points de vue de Taine sur sa perspective historique.

En ce qui concerne le caractère de l'*approche psychologique*, jugée par Kazazis comme étant inséparable de la *méthode historique*, il fonde cette opinion sur la théorie évolutionniste du progrès et de l'amélioration de l'espèce humaine. Mais tant son *penchant pour l'individualisme* que l'*approche psychologique* l'éloignent de l'interprétation sociologique de la Révolution Française, l'obligent à rejeter toute explication reposant sur des assises sociologiques.

Bien entendu, le libéralisme de Kazazis — qui dirige ses opinions politiques tout au long de sa carrière — s'étend aussi à son effort d'affirmer l'*identité culturelle de l'Hellénisme*. Les notions d'individu et de liberté individuelle, éléments composants du dynamisme politique libéral, sont également apparentés à l'idée de l'Hellénisme, car la renaissance de la Grèce constitue la conséquence et la suite naturelle de l'évolution culturelle de l'histoire européenne dans sa marche vers la suprématie des idéaux libéraux. L'Hellénisme se situe pour lui de manière organique dans la civilisation de l'Europe occidentale, ne représentant pas une entité culturelle isolée. Il ne voit pas une crise d'identité, ni une opposition entre l'hellénisme et l'europanisme. Son obsession d'un centre national qui puisse rassembler dans une même communauté d'esprit tous les Grecs est une dérivation des droits nationaux de l'individu et de la liberté. C'est pourquoi il voyait dans l'Université nationale d'Athènes le principal facteur pouvant ranger l'hellé-

nisme dispersé au-delà des frontières dans le système idéologique des valeurs de l'Etat grec. En somme — remarque l'éditeur de ce livre — Kazazis continue la pensée politique des Lumières, avec la prédominance des principes des libertés individuelles. L'image de l'Hellénisme qu'il offre est celle de cette communauté de l'espèce humaine qui est au-dessus des différences ethniques.

La présente édition a bénéficié de la solide formation de son éditeur, Mme. Roxani Argyropoulos étant une spécialiste reconnue de l'histoire des idées politiques. On lui doit aussi la précision des notes, le riche appareil critique — dont les fiches bio-bibliographiques de tous les auteurs mentionnés par le texte — ainsi que la chronologie de la vie et de l'œuvre de Neoklis Kazazis et un Indice des noms propres.

Ce livre nous restitue beaucoup plus que la personnalité si authentique d'un penseur politique de la Grèce — peu connu jusqu'ici — puisqu'il a traité un chapitre de l'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe très édifiant pour l'évolution politique des XIX^e et XX^e siècles.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

A propos du compte rendu de M. Andrei Pippidi sur notre article paru in « Revue d'Europe Centrale »

Dans le dernier tome — XXXI — de votre prestigieuse revue — n^{os} 3-4, p. 445-446 — Monsieur Andrei Pippidi publie le compte rendu du premier numéro de la « Revue d'Europe Centrale ». A cette occasion, il consacre à mon article, publié dans la sus-citée revue, une partie de ses remarques qui, je dois le confesser, m'ont doublement peiné. D'un côté, j'ai été surpris par sa passion, qui n'est pas celle d'un historien, mais celle d'une personne qui, après avoir fait preuve d'une inlassable activité scientifique a cédé le pas, ces dernières années, aux activités politiques et d'un autre côté parce qu'il ne se limite pas, par sa prise de position, à exprimer ses propres options, mais il parle de « passages où éclate la mauvaise foi » et m'accuse d'avoir « dépassé largement les limites d'un conformisme ordinaire ».

Ces remarques je les considère non seulement injustes et dénigrantes, mais aussi prouvant que l'auteur du compte-rendu ne s'exprime pas en historien, mais en se situant sur une position politique, qu'il renonce à la sérénité et l'équilibre qui doivent caractériser, selon mon opinion, un homme de science, leur préférant une agressivité. Celle-ci je suis loin de la comprendre, vu aussi les rapports personnels existant entre nous, je pourrais le dire, depuis sa naissance et l'amitié que je lui ai toujours montrée.

J'ajouterais que je suis arrivé à la conclusion qu'au moins en ce qui concerne l'étape actuelle de passions et confrontations, d'attaques et dénigrements, en tant qu'historien je préfère ne pas m'engager d'un côté ou d'un autre. Je prétends n'être ni le partisan du « pouvoir », ni un porte-parole de l'opposition, mais un homme de science qui cherche la vérité au-delà des passions. J'ajoute que par la force des choses, je suis arrivé à m'occuper aussi de l'histoire de la seconde moitié de ce siècle, que j'ai aussi vécue et subie et cela parce que je crois que ce sont les historiens qui ont le devoir d'expliquer à la nation les phénomènes du passé, lointain et plus proche, et non les politiciens.

Passant maintenant au compte-rendu, je crois qu'un historien de bonne foi, ne peut accuser de « mauvaise foi » qui « éclate » un autre historien sans concrétiser ses critiques. J'ai aussi l'impression que M. Pippidi confond l'opinion à la mauvaise foi. Personnellement, si je suis d'accord avec certains points de vue exprimés ces dernières années par M. Pippidi, je ne le suis pas avec d'autres, mais concernant ceux-ci je ne l'accuse pas de mauvaise foi; je constate seulement que nos opinions ne concordent pas et pour cela je ne lui fais pas un procès de mauvaise intention!

J'ai soutenu dans mon article et je le crois que les événements de décembre 1989 ont eu les dimensions d'une *révolution nationale*. Je me rappelle aujourd'hui encore avec émotion cette *immense force humaine* en marche, le matin du 22 décembre, vers le Centre de Bucarest, je me rappelle l'*allégresse générale* de cette même journée, après la fuite de Ceausescu, les dizaines de mille de gens dans les rues qui confirmaient par leur adhésion spontanément manifestée la fin d'une étape historique et aussi le consensus général qui y régna au moins quelques heures. Je crois aussi que ce qui a été désiré par tout le monde dans une première phase a été le

renversement de Ceaușescu; qu'en même temps se sont manifestées des positions plus radicales, anticommunistes c'est parfaitement vrai, mais c'est seulement « les jours suivants » — comme je l'ai écrit — qu'elle sont devenues dominantes.

Mais je voudrais montrer maintenant comment M. Pippidi exerce « la critique des textes » :

Mon texte :

« Les gens manifestèrent une solidarité extraordinaire, une coalition générale se forma spontanément autour d'un seul objectif: le renversement de Ceaușescu. Evidemment, les jours suivants, et cela aussi sous l'effet d'actions dirigées par diverses forces, certaines d'entre elles probablement en liaison avec des agents des services étrangers, le programme se radicalisa et devint nettement anticommuniste. Des immixtions étrangères, à Timișoara surtout, sont probables, mais elles furent rapidement submergées par l'action extraordinaire, spontanée de milliers, de dizaines de milliers, de centaines de milliers et même de millions de Roumains. Ce fut donc une révolution nationale qui, au cours d'une seule journée — le jour décisif du 22 décembre, quand Ceaușescu s'envola en hélicoptère sous la formidable pression de l'immense foule qui avait entouré le siège du comité centrale du parti communiste — changea, après un demi-siècle d'oppression, les destinées d'une nation ».

Veillez comparer les textes et constater où j'ai soutenu que « seulement l'action des agents de services étrangers a entraîné la radicalisation du mouvement »? et surtout où j'ai soutenu que ce fut le nombre des Roumains qui a imposé qu'on renonce au mouvement « nettement anticommuniste »?

Allons plus loin :

Mon texte :

« Le soir fut adopté le premier programme du Front de Salut National, constitué ce même jour. Par ce programme, il était mis fin aux structures dirigeantes de l'État et aux structures du parti unique, étaient adoptés le pluralisme politique, le système de l'économie de marché, les libertés et, en premier lieu, une pleine liberté de la presse. Avec la réaction à ce programme se concrétisa la première opposition entre les partisans de l'ancien régime communiste qui n'auraient désiré que le renversement de Ceaușescu et ceux qui — c'était la majorité — voulaient un passage irréversible à une nouvelle société démocratique ».

On peut se demander sur quoi s'appuie — dans ce que j'ai écrit — la conclusion que m'attribue M. Pippidi sur l'opposition entre « la démocratie et la décommunisation »?

Mais, passant plus loin, M. Andrei Pippidi m'accuse d'avoir considéré l'intervention des mineurs « parfaitement justifiée ». Voilà mon texte :

L'interprétation de M. Pippidi :

« ...l'auteur, qui défend la thèse d'une révolution nationale en décembre 1989, commence par dire que la solidarité se forma spontanément autour d'un seul objectif: le renversement de Ceaușescu », pour ajouter ensuite que seulement l'action des agents des services étrangers (a-t-on prouvé leur présence ?) a entraîné la radicalisation du mouvement qui « devint nettement anticommuniste », sans pouvoir néanmoins l'emporter contre la fermeté « le milliers, de dizaines de milliers, de centaines de milliers et même de millions de Roumains ».

L'interprétation de M. Pippidi :

« Après ce pompeux exorde, on découvre que, tandis que « les partisans de l'ancien régime communiste n'auraient désiré que le renversement de Ceaușescu », la majorité exigeait « un passage irréversible à une nouvelle société démocratique ». C'est un peu obscur, il faut l'avouer. La seule explication serait que l'auteur conçoit la démocratie et la décommunisation comme opposées l'une à l'autre. »

« Face à une action agressive de quelques milliers d'opposants, de véritables casseurs'', qui eut lieu l'après-midi et le soir du 13 juin, une action qui fut, en général, ignorée dans les commentaires des mass-media en Occident, mais qui, à ce moment-là, effraya tout le pays, la police et même l'armée évitant de s'impliquer, le président nouvellement élu fit appel à la nation. Donnant suite à cet appel, les mineurs arrivèrent — au moment où l'armée était enfin intervenue après une dizaine d'heures de passivité'' et avait rétabli l'ordre — et s'engagèrent dans une dure répression. Ayant „les mains liées'', puisque, c'était suite à son appel qu'ils étaient venus (sans oublier des manipulations évidentes de la masse des mineurs par des forces communistes nostalgiques), le président fut pratiquement forcé, afin de les déterminer à quitter la ville, de les remercier. Ce geste a été critiqué, surtout par l'opposition, bien qu'au moment où l'appel avait été lancé. la situation extrêmement grave des institutions de l'Etat eût justifié cette initiative ».

Il est évident que j'ai considéré « justifié » l'appel « à la nation » et qu'en même temps j'ai parlé de la « dure répression » exercée par les mincurs. Il y a un peu de distance face au « parfaitement justifié » qu'on m'attribue!

M. Pippidi m'accuse encore que dans un article publié dans la « Revue d'histoire diplomatique » en 1990 j'allais « jusqu'à attribuer l'activité des opposants... aux menées des derniers partisans du régime communiste ». Or, voilà mon texte de 1990: « Il est certain en tout cas qu'un retour au communisme n'est pas possible et que celui-ci ne peut plus ressusciter sur le sol roumain. Les graves incidents qui se sont déroulés à Bucarest les 13—15 juin ont traduit, semble-t-il, un dernier sursaut des forces hostiles à l'installation de l'Etat de droit tel qu'il avait été librement élu ». J'ajoutais qu'« une commission d'enquête parlementaire analyse les événements des 13—15 juin et l'opinion publique attend ses résultats avec impatience ».

Je laisse au lecteur à tirer les conclusions concernant l'interprétation de mon texte par M. Andrei Pippidi.

Quant au gouvernement roumain actuel, je le considère encore composé en partie de technocrates, quoique, depuis la fin de 1992 quand j'ai écrit l'article, sa composition a changé et sa « politisation » s'est accentuée. Mais je ne vois pas la liaison entre l'existence d'un gouvernement de technocrates et la corruption et les scandales. Malheureusement, ces « maux » de la société — surtout en transition! — peuvent être et seront constatés aussi dorénavant. A ce sujet, je ne me fais pas d'illusion et cela même si dans un avenir plus proche ou plus lointain les équipes ministérielles changeraient. Il s'agit de maux de la société et j'en doute que nous aurons la satisfaction, dans un avenir proche, à voir leur fin!

Enfin, je voudrais assurer M. Andrei Pippidi, que *je crois*, dans « l'image rassurante » qu'il m'accuse de propager; *je crois* aussi dans la capacité de notre nation à se redresser et également dans l'avenir de mon pays. Il est évidemment parfaitement libre de n'y pas croire!

Monsieur le Directeur, nous avons tous subi — surtout nous « les plus anciens »! —, pendant la plus grande partie de notre vie, le régime des dictatures (quant à moi, je les ai subi un demi-siècle!). En hommes de science nous avons vécu, surtout pendant la dernière décennie avant décembre 1989, sous le régime du contrôle et des immixtions et aussi sous celui des « dogmes » imposées. Ne croyez-vous pas que c'est maintenant le moment que nous soyons *libres et libérés* et que d'autres dogmes et clichés ne nous soient pas imposés? Que c'est également le moment qu'on se respecte réciproquement les positions et les opinions, sans qu'on s'accuse les uns les autres de « mauvaise foi » et de « conformisme ordinaire »? Ne croyez-vous aussi pas que le temps des « Inquisitions » doit être enterré à tout jamais?

Dan Berindei

Note de la Rédaction.

M. Andrei Pippidi a pris connaissance du contenu de la lettre de M. Dan Berindei et nous a informé qu'il ne prolongera pas une polémique dont il estime que le lecteur a pu suffisamment juger les arguments et l'enjeu.

LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

- * * Institutul de istorie « A. D. Xenopol » — Iași, **Documenta Romaniae Historica**, Seria A. Moldova, vol. XXIII (1635—1636), 1994, 1408 p.
- CONSTANTIN BĂLAN, **Inscripțiile medievale ale României. Județul Argeș**, 1994, 608 p.
- * * * Institutul de lingvistică București, **Dicționarul limbii române**, tom X, litera S, partea V-a, 1994, 400 p.
- * * * Institutul de lingvistică București, **Crestomația limbii române vechi, 1521—1780**, vol. I, 1521—1639, 1994, 320 p.
- PETRU CARAMAN, **De la instinctul de autoorientare la spiritul critic axat pe tradiția autohtonă. Reflecții asupra conceptului despre specificul etnic în literatură, ca emanație a sursei folclorice**, 1994, 240 p.
- MIRCEA FLONTA, **Imagini ale științei**, 1994, 256 p.
- DUMITRU MUSTEȘ (éd.) **I. Rădulescu-Pogoneanu. Scrieri despre educație și învățământ**. (Antologie), 1994, 160 p.
- EMILIAN POPESCU, **Christianitas Daco-Romana**, 1994, 496 p.
- LIU NICOLAE, **Revoluția Franceză. Moment de răscruce în istoria umanității**, 1994, 448 p.
- VENIAMIN CIOBANU, **Politică și diplomatie în secolul al XVII-lea. Țările române în raporturile polono-otomano-habsburgice (1601—1634)**, 1994, 240 p.

ISSN 0035—2063

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., XXXIII, 1—2, p. 1—216, BUCAREST, 1995